No P.11.8151.3
V.4

Gabaldon Collection.
Established by Thomas Wentworth Higginson, Esq.
March 1, 1896.
This volume the gift of
The Carnegie Fund.

JOSEPH McDONOUGH
RARE BOOKS
ALBANY - N.Y.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lettresdemadamed04sv

# LETTRES

DE

# MADAME DE SÉVIGNÉ.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

# LETTRES

DE

# MADAME DE SÉVIGNÉ,

## DE SA FAMILLE, ET DE SES AMIS;

ÉDITION ORNÉE DE VINGT-CINQ PORTRAITS DESSINÉS PAR DEVÉRIA,
AUGMENTÉE DE PLUSIEURS LETTRES INÉDITES,
DES CENT CINQ LETTRES PUBLIÉES EN 1814, PAR KLOSTERMANN,
DES NOTES ET NOTICES DE GROUVELLE,
ET DES RÉFLEXIONS DE L'ABBÉ DE VAUXELLES;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOUVELLE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR MADAME DE SÉVIGNÉ,
ET ACCOMPAGNÉES DE NOTES GÉOGRAPHIQUES, HISTORIQUES,
POLITIQUES, CRITIQUES ET DE MŒURS,

PAR M. GAULT-DE-SAINT-GERMAIN.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ DALIBON, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE NEMOURS.

M.DCCC.XXII.

P.11.8151.3
v. 4

Galatia Collection
Carnegie Fund

May 26. 1900
F.

12 vols.
V. 4.

# LETTRES

DE

# MADAME DE SÉVIGNÉ.

## LETTRE CDXV.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 11 août 1675.

Je reçus hier votre lettre, Madame, elle est assez longue, et je vous assure que je l'ai trouvée trop courte. Soit que votre style, comme vous dites, soit laconique, soit que vous vous étendiez davantage, il y a, ce me semble, dans vos lettres des agréments qu'on ne voit point ailleurs; et il ne faut pas dire que c'est l'amitié que j'ai pour vous qui me les embellit, puisque de fort honnêtes gens, qui ne vous connoissent pas, les ont admirées. Mais c'est assez vous louer pour cette fois. Les éloges ne doivent pas être comme vos lettres. Ils ne sauroient être trop courts pour être bons. Vous passerez, dites-vous, l'hiver en Bretagne, cela est obligeant pour madame de Grignan; on voit bien qu'en son ab-

sence tous pays vous sont égaux. Je vous plains d'être sujette aux vapeurs. C'est un mal plus désagréable qu'il n'est dangereux; cependant il se fait craindre. C'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient et qui l'augmente. Il seroit bien moindre, si l'on ne croyoit pas qu'il fît mourir. Il ne le faut donc pas croire; car effectivement il ne le fait pas. Je suis d'accord avec vous que la vie est trop courte : cent ans d'assurés seroient un temps raisonnable. Vous me demandez comment nous pourrions faire pour y parvenir : après y avoir bien songé, voici tout ce que j'ai pu trouver, non pas pour avoir aucune sûreté, mais au moins pour alonger vraisemblablement la vie : Ne dormir guère, manger peu, et ne pas craindre la mort; s'ennuyer quelquefois, et quelquefois se divertir : car si l'on se divertissoit toujours, la vie paroîtroit trop courte; si l'on s'ennuyoit aussi toujours, on mourroit bientôt de chagrin. Mademoiselle de Bussy est de mon avis, et elle prétend user de ce régime. Quand son mari ne seroit pas tel qu'elle le souhaiteroit, elle n'en veut pas mourir un jour plus tôt. Elle veut, dit-elle, en ce cas-là, essayer à le survivre. Pour les souhaits que vous lui faites, elle en a toute la reconnoissance qu'elle en doit avoir; mais quand vous ne l'aimeriez pas, elle est comme moi sur votre cha-

pitre, elle ne laisseroit pas de vous trouver la plus aimable femme de France. Rien n'est mieux dit, plus agréablement, ni plus juste que ce que vous dites de la Providence sur la mort de M. de Turenne, que vous voyez *ce canon chargé de toute éternité.* Il est vrai que c'est un coup du ciel. Dieu, qui laisse ordinairement agir les causes secondes, veut quelquefois agir lui seul. Il l'a fait, ce me semble, en cette occasion : c'est lui qui a pointé cette pièce. Ne vous souvenez-vous pas, Madame, de la physionomie funeste de ce grand homme? du temps que je ne l'aimois pas, je disois que c'étoit une physionomie *patibulaire*[1]; si j'y avois songé, depuis ma réconciliation avec lui, j'aurois appréhendé ce coup de canon. Tout ce que vous me mandez sur son bonheur de n'avoir pas survécu à sa réputation, comme cela se pouvoit, de même que le comte d'Harcourt, le maréchal du Plessis-Praslin, et

[1] Madame de Sévigné trouvoit que Turenne avoit une figure malheureuse; le mot ampliatif de Bussy est encore plus inconvenant. De pareilles définitions sont aujourd'hui peu dignes de l'histoire; il ne faut cependant pas les dédaigner, parce qu'elles peignent les mœurs du temps et le caractère de ceux qui les tracent. Au reste, on ne manque pas de portraits de Turenne : on en trouve un dans les Mémoires du duc de Bouillon; un autre, qui est admirable, dans l'oraison funèbre du prince de Condé, par Bossuet; et celui que trace Bussy, dans ses Mémoires, est écrit avec assez de pureté. *G. D. S. G.*

j'ajoute le connétable Wrangel[1] : tout cela, dis-je, est admirable; et il n'y a qu'une chose qui me déplaît, c'est que vous me mettez en état que je n'en saurois rien dire, si je n'en dis moins. Je m'en tiens donc à ce que vous avez dit en l'honneur de sa mémoire; mais j'ajouterai seulement que cette mémoire n'est rien, et que le mépris qu'on a pour celle du comte d'Harcourt, et l'estime qu'on a pour celle de M. de Turenne ne leur font à présent ni bien ni mal; et je conclus qu'il ne sert de rien d'être un héros que pour la gloire qu'on en a pendant sa vie[2].

[1] Charles-Gustave Wrangel, maréchal-général et connétable de Suède, s'éleva par sa valeur et son mérite, et se signala sur mer et sur terre contre les Impériaux et les Hollandois jusqu'en 1675, que la fortune l'abandonna, lors de la succession du dernier des ducs de la Poméranie, et de la guerre des Suédois et de la maison de Brandebourg à ce sujet. Le traité de Nimègue, en 1678 et 1679, répara ce revers de Wrangel, qui manqua de faire perdre à la Suède la partie de la Poméranie qui lui étoit échue en partage par la paix d'Osnabruk et de Munster en 1648. *G. D. S. G.*

[2] Cette pensée de Bussy est une critique des guerres de vanité; car il n'y a de véritable héros que dans les guerres de bienséance, où tout est sacrifié pour l'intérêt de la patrie, sentiment qui a inspiré Virgile dans ce vers :

*Et dulces moriens reminiscitur Argos.*

Les hommes farouches qui n'aspirent qu'à la gloire de dévaster les empires ne sont point des héros. Jean-Baptiste Rousseau, dans sa sublime ode à la Fortune, dit :

Quoi! Rome et l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla!

Vous avez raison, Madame, de compter pour un bonheur à M. de Turenne de n'avoir pas senti la mort. Cependant il n'y a que deux sortes de gens à qui la mort imprévue soit la meilleure, les saints et les athées. Véritablement M. de Turenne n'était pas de ces derniers, mais aussi n'étoit-il pas un saint : je doute fort que la gloire du monde, pour qui il avoit une si violente passion, soit un sentiment qui sauve les chrétiens.

Je vous écrivis amplement le 6 de ce mois sur les huit maréchaux[1], je n'ai rien à vous en dire davantage, sinon que ce que le comte de Gramont a dit à Rochefort se pouvoit encore fort bien dire à deux autres. Nous sommes deçà le Rhin ; mais on me mande que les Allemands y sont aussi ; tout cela honore bien la mémoire de M. de Turenne. S'il vivoit, nous serions plus proche du Necker[2] que du Rhin. J'espère que M. le prince remettra pour le moins les affaires au même état qu'elles étoient, mais c'est une

J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila!
J'appellerai vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains! etc.

*G. D. S. G.*

[1] *Voyez la lettre* du 6 août, tome III, page 485.

[2] Rivière d'Allemagne qui prend sa source dans la forêt Noire, et se jette dans le Rhin près de Manheim. *M.*

chose à faire; et puis M. le prince guérit avec du vin émétique, et M. de Turenne guérissoit avec un bon régime de vivre.

La destinée de la belle *Madelonne* est bizarre[1], et il y a sujet de s'écrier : Providence, Providence! mais souvenez-vous du temps que vous m'écriviez que c'étoit un mari *divin pour la société*[2] : il ne l'est pas pour le commerce. La petite Toulongeon est fort aise du bien que vous dites d'elle. Vous en diriez encore plus si vous l'aviez vue plus long-temps. Elle est bonne pour ses amies; elle est merveilleuse pour son mari, elle seroit admirable pour un amant si elle en vouloit. Ne croyez pas M. de Sévigné plus en sûreté avec M. de Luxembourg qu'avec M. le prince; ce nouveau maréchal est aussi désireux de gloire que s'il étoit encore à parvenir.

[1] C'est madame de Grignan, ainsi dénommée quelquefois par Bussy et madame de Sévigné, peut-être par allusion à *la Madeleine au desert de la Sainte-Baume*, poëme du carme Pierre de Saint-Louis, que M. de La Monnoye appelle un *chef-d'œuvre de pieuse extravagance*, et qui fut exhumé de la poussière à cette même époque, répandu avec tant de profusion, et recherché avec tant d'avidité, qu'en peu de temps il en fallut faire une seconde édition. On ne se ressouvient plus aujourd'hui de cette production, qui fit grand bruit dans le midi de la France, après être restée long-temps inconnue dans un magasin de librairie. *G. D. S. G.*

[2] Charmant en société, égoïste chez soi, voilà le portrait de beaucoup de maris gens du monde. Cette manière d'être ne convenoit pas à madame de Grignan, et il paroît qu'elle en étoit victime dans l'intérieur de son ménage. *G. D. S. G.*

J'ai écrit au roi sur la mort de M. de Turenne. Voilà ma lettre. Vous voyez que je me sers de toute sorte de sujets pour entretenir commerce avec notre maître.

## LETTRE CDXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 9 août 1675.

Comme je ne vous écrivis qu'un petit billet mercredi, j'oubliai plusieurs choses que j'avois à vous dire. M. Boucherat me manda lundi au soir que M. le coadjuteur avoit fait merveilles à une conférence à Saint-Germain, pour les affaires du clergé. M. de Condom et M. d'Agen me dirent la même chose à Versailles : je suis persuadée qu'il fera aussi bien à sa harangue au roi; aussi il faudra toujours le louer.

Voilà donc nos pauvres amis qui ont repassé le Rhin fort heureusement, fort à loisir, et après avoir battu les ennemis; c'est une gloire bien complète pour M. de Lorges. Nous avions tous bien envie que le roi lui envoyât le bâton après une si belle action, et si utile, dont il a seul tout l'honneur. Il a eu un cheval tué sous lui d'un coup de canon, qui lui passa entre les

jambes : il étoit à cheval sur un coup de canon : la Providence avoit bien donné sa commission à celui-là, aussi bien qu'aux autres. Nous avons perdu Vaubrun dans cette action, et peut-être M. de Montlaur, frère du prince d'Harcourt, votre cousin-germain. La perte des ennemis a été grande; ils ont eu, de leur aveu, quatre mille hommes de tués; nous n'en avons perdu que sept ou huit cents. Le duc de Sault et le chevalier de Grignan se sont distingués à la tête de leur cavalerie : les Anglois surtout ont fait des choses romanesques : enfin voilà un grand bonheur. On dit que Montécuculli[1], après avoir envoyé témoigner à M. de Lorges la douleur qu'il avoit de la perte d'un si grand capitaine, lui manda qu'il lui laisseroit repasser le Rhin, et qu'il ne vouloit point exposer sa réputation à la rage d'une armée furieuse, et à la valeur des jeunes François, à qui rien ne peut résister dans leur première impétuosité. En effet, le combat n'a point été général, et les troupes qui

[1] Généralissime des armées de l'empereur. D'Avrigni, dont l'exactitude est connue, dit que la perte des François fut presque égale à celle des ennemis, qui fut de plus de deux mille hommes; mais, suivant l'usage, la cour enfloit les succès d'une guerre dont on étoit las. Le discours de Montécuculli ne paroit pas plus vrai que le propos bien contraire qu'on lui a prêté, savoir, qu'il quittoit le commandement, parce qu'il n'avoit plus d'émule digne de lui. *A. G.*

nous ont attaqués ont été défaites. Plusieurs courtisans, que je n'ose nommer par prudence, se sont signalés pour parler au roi de M. de Lorges, et des raisons sans conséquence qui devoient le faire maréchal de France tout-à-l'heure; mais elles ont été inutiles. Il a seulement le commandement d'Alsace, et vingt-cinq mille livres de pension qu'avoit Vaubrun. Ha! ce n'étoit point cela qu'il vouloit. M. le comte d'Auvergne a la charge de colonel-général de la cavalerie, et le gouvernement du Limousin[1]. Le cardinal de Bouillon est très-affligé.

Notre bon cardinal a encore écrit au pape, disant qu'il ne peut s'empêcher d'espérer que, quand Sa Sainteté aura vu les raisons qui sont dans sa lettre, elle se rendra à ses très-humbles prières; mais nous croyons que le pape infaillible, et qui ne fait rien d'inutile, ne lira seulement pas ses lettres, ayant fait sa réponse par avance, comme notre petit *ami* que vous connoissez.

Parlons un peu de M. de Turenne; il y a longtemps que nous n'en avons parlé. N'admirez-

[1] Il étoit comte de la Tour-d'Auvergne, neveu de Turenne; famille de gentilshommes dont Bussy relève la chimère de principauté, qu'elle rêvoit avec une espérance de succès qui alloit jusqu'au ridicule, et dont ne fut pas exempt le vicomte de Turenne lui-même. (*Voyez* le portrait de Turenne dans les Mémoires de Bussy-Rabutin.) *G. D. S. G.*

vous point que nous nous trouvions heureux d'avoir repassé le Rhin, et que ce qui auroit été un dégoût, s'il étoit au monde, nous paroisse une prospérité, parce que nous ne l'avons plus? Voyez ce que fait la perte d'un seul homme. Écoutez, je vous prie, une chose qui est à mon sens fort belle, il me semble que je lis l'histoire romaine. Saint-Hilaire, lieutenant-général de l'artillerie, fit donc arrêter M. de Turenne, qui avoit toujours galopé, pour lui faire voir une batterie; c'étoit comme s'il eût dit : Monsieur, arrêtez-vous un peu, car c'est ici que vous devez être tué. Le coup de canon vient donc, et emporte le bras de Saint-Hilaire qui montroit cette batterie, et tue M. de Turenne : le fils de Saint-Hilaire[1] se jette à son père, et se met à crier et à pleurer. *Taisez-vous, mon enfant*, lui dit-il, *voyez*, en lui montrant M. de Turenne roide mort, *voilà ce qu'il faut pleurer éternellement, voilà ce qui est irréparable.* Et sans faire nulle attention sur lui, se met à crier et à pleurer cette grande perte. M. de La Rochefoucauld pleure lui-même, en admirant la noblesse de ce sentiment.

Le gentilhomme de M. de Turenne, qui étoit retourné et qui est revenu, dit qu'il a vu faire

[1] Depuis lieutenant-général de l'artillerie et des armées du roi, comme son père. *D. P.*

des actions héroïques au chevalier de Grignan; qu'il a été jusqu'à cinq fois à la charge; et que sa cavalerie a si bien repoussé les ennemis, que ce fut cette vigueur extraordinaire qui décida du combat. M. de Boufflers et le duc de Sault ont fort bien fait aussi; mais surtout M. de Lorges, qui parut neveu du héros dans cette occasion. Je reviens au chevalier de Grignan, et j'admire qu'il n'ait pas été blessé, à se mêler comme il a fait, et à essuyer tant fois le feu des ennemis. Le duc de Villeroi[1] ne se peut consoler de M. de Turenne; il écrit que la fortune ne peut plus lui faire de mal, après lui avoir fait celui de lui ôter le plaisir d'être aimé et estimé d'un tel homme; il venoit de rhabiller à ses dépens tout un régiment anglois[2], et l'on n'a trouvé que neuf cents francs dans sa cassette. Son corps est porté à Turenne : plusieurs de ses gens, et même de ses amis, l'ont suivi. M. le duc de Bouillon est revenu; le chevalier de Coislin, parce qu'il est malade; mais le chevalier de Vendôme, à la veille du combat : voilà sur quoi on crie; et toute la beauté de madame de Ludres ne l'excuse point[3].

[1] Le maréchal dernier mort. *D. P.*

[2] Trait de générosité plus développé dans la lettre ci-après, vendredi 16 août. *G. D. S. G.*

[3] La lettre du lundi 11 décembre 1673 explique l'intrigue

# LETTRE CDXVII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 12 août 1675.

Je vous envoie la plus belle et la meilleure relation qu'on ait eue ici depuis la mort de M. de Turenne, elle est du jeune marquis de Feuquières à madame de Vins, pour M. de Pomponne. Ce ministre me dit qu'elle étoit meilleure et plus exacte que celle du roi : il est vrai que ce petit Feuquières[1] a un coin d'Arnauld dans sa tête, qui le fait mieux écrire que les autres courtisans.

Je viens de voir le cardinal de Bouillon ; il est changé à n'être pas connoissable : il m'a fort parlé de vous : il ne doutoit pas de vos sentiments :

amoureuse du chevalier de Vendôme avec madame de Ludres, et sa querelle avec Vivonne son rival. On a déjà vu que mademoiselle de Ludres étoit chanoinesse de Poussai, et que ses attraits avoient pénétré jusqu'au cœur du roi, qui fut, à ce qu'on croit, le rival de beaucoup d'autres près de cette belle, suivant les chroniques scandaleuses. (*Voyez* la suite de ses amours avec le roi, dans les lettres sous les dates des 16 et 23 juin, et 19 juillet 1677.) *G. D. S. G.*

[1] Antoine de Pas, marquis de Feuquières, auteur des *Mémoires sur la guerre* qui portent son nom : il étoit petit-fils d'Anne Arnauld, tante de M. Arnauld-d'Andilly. *D. P.*

il m'a conté mille choses de M. de Turenne qui font mourir; son oncle apparemment étoit en état de paroître devant Dieu: car sa vie étoit parfaitement innocente. Il demandoit au cardinal, à la Pentecôte, s'il ne pourroit pas bien communier sans se confesser : son neveu lui dit que non, et que depuis Pâques il ne pouvoit guère s'assurer de n'avoir point offensé Dieu. M. de Turenne lui conta son état; il étoit à mille lieues d'un péché mortel. Il alla pourtant à confesse, pour la coutume; il disoit : mais faut-il dire à ce récollet comme à M. de Saint-Gervais? est-ce tout de même? En vérité, une telle ame est bien digne du ciel; elle venoit trop droit de Dieu pour n'y pas retourner, s'étant si bien préservée de la corruption du monde. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf[1]; c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année passée saluer M. de Lorraine, qui lui dit : « Mon petit cousin, vous êtes trop heureux « de voir et d'entendre tous les jours M. de Tu- « renne; vous n'avez que lui de parent et de « père : baisez les pas par où il passe, et faites- « vous tuer à ses pieds. » Ce pauvre enfant se meurt de douleur; c'est une affliction de raison

[1] Henri de Lorraine, depuis duc d'Elbeuf, fils de Charles de Lorraine et d'Elisabeth de La Tour-de-Bouillon, nièce de M. de Turenne. *D. P.*

et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'a rien à attendre de son père. Cavoye est affligé par les formes. Le duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force qu'il les faut cacher. Il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce héros, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là : sauve qui peut. M. de Marsillac s'est signalé en parlant de M. de Lorges comme d'un sujet digne d'une autre récompense que celle de la dépouille de M. de Vaubrun. Jamais rien n'auroit été d'une si grande édification, ni d'un si bon exemple, que de l'honorer du bâton, après un si grand succès.

Madame de Coulanges me mande comme vous vous consolerez aisément si elle passe l'hiver à Lyon, et comme elle est aise aussi que vous soyez dans votre château. Je lui mande en général les commissions que vous me donnez, et qui partent de la même bonté, tantôt d'empêcher l'une de se consoler, tantôt de faire que l'autre soit marquée[1] et malade; enfin la peine que j'ai à faire vos commissions. Elle nous écrit des lettres admirables, et nous parle souvent de la jolie *haine* qui est entre vous deux.

[1] De la petite-vérole. *D. P.*

Le chevalier de Lorraine est allé à une abbaye qu'il a en Picardie[1] : Madame de Monaco le fut voir à Chilly ; mais elle n'a pu l'empêcher de partir, ni d'aller plus loin. On ne trouve pas sa politique bonne, et l'on croit qu'il y sera attrapé : c'est un étrange style que de vouloir faire chasser un principal officier dont on est content[2] ; c'est à ce prix qu'il met son retour : je crois qu'il auroit eu satisfaction il y a quelques années ; mais les temps sont différents : *on n'est pas volage pour ne changer qu'une fois.* Il n'est pas vrai que le marquis d'Effiat et Volonne aient rendu leurs charges ; mais, comme ils ont accompagné le chevalier jusqu'à Chilly, on peut croire qu'ils auront de grands dégoûts pendant cette disgrace. La Garde vous a mandé ce que M. de Louvois a dit à la bonne Langlée, et comme le roi est content des merveilles que le chevalier de Grignan a faites : s'il y a quelque chose d'agréable dans la vie, c'est la gloire qu'il s'est acquise dans cette occasion ; il n'y a pas

[1] L'abbaye de Saint-Jean des Vignes, dans la ville de Soissons. L'église, d'une architecture gothique, étoit grande, bien décorée ; elle a été détruite pendant la révolution, il n'en reste que les deux tours. On remarquoit dans la bibliothèque de cette abbaye un beau manuscrit des lettres de saint Jérôme. *Voyez* Piganiol de la Force. *G. D. S. G.*

[2] Il s'agit de Monsieur, que le chevalier de Lorraine gouvernoit en maître, ou plutôt en maîtresse. *A. G.*

une relation ni pas un homme qui ne parle de lui avec éloge : sans sa cuirasse il était mort : il a eu plusieurs coups dans cette bienheureuse cuirasse, il n'en avoit jamais porté : Providence! Providence!

On vint éveiller M. de Reims à cinq heures du matin, pour lui dire que M. de Turenné avoit été tué. Il demanda si l'armée était défaite : on lui dit que non : il gronda qu'on l'eût éveillé, appela son valet-de-chambre *coquin*, fit retirer le rideau, et se rendormit[1]. Adieu, mon enfant, que voulez-vous que je vous dise?

Je vous envoie cette relation à cinq heures du soir : je fais mon paquet toute seule; M. de Coulanges viendroit ce soir et voudroit la copier; je hais cela comme la mort. J'ai fait toutes vos amitiés et dit toutes vos douceurs à M. de Pomponne et à madame de Vins : en vérité, elles sont très-bien reçues. Je lui dis la joie que vous aviez de n'être plus mêlée dans les sottes querelles de Provence, il en rit, et de la raison de votre sagesse : il souhaiteroit que les Bretons s'amusassent à se haïr, plutôt qu'à se révolter. J'ai vu madame Rouillé chez elle; je la trouvai toujours aimable; je croyois être à Aix; je voudrois fort sa fille[2], mais elle a de plus grandes

[1] Indifférence qui n'a rien d'étrange dans le frère de Louvois! *A. G.*

[2] Pour M. de Sévigné, sans doute! *A. G.*

idées. Adieu, ma très-chère et très-aimée. Madame de Verneuil et la maréchale de Castelnau viennent d'admirer votre portrait; on l'aime tendrement, et il n'est pas si beau que vous. C'est à M. de Grignan, que j'embrasse, à qui j'envoie la relation aussi bien qu'à vous.

## LETTRE CDXVIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Versailles, mardi 13 août 1675, à minuit.

Voici la nouvelle du jour. Le roi vient de dire que le duc de Zell ayant assiégé Trèves, et le maréchal de Créqui s'étant acheminé pour y aller, ce duc avoit quitté le siége, brûlé son propre camp, passé la rivière sur trois ponts, chargé en flanc et battu le maréchal de Créqui, pris son canon et son bagage, l'infanterie défaite, et la cavalerie dans un désordre effroyable. On ne savoit pas ce qu'étoit devenu le maréchal de Créqui. On croit que les ennemis sont retournés à Trèves, qui est sans gouverneur; car M. de Vignori, allant visiter une batterie, fut renversé par son cheval dans le fossé, dont il mourut sur-le-champ [1]. Le pauvre La Marck et

[1] On a prétendu que M. de Vignori, gouverneur de Trèves, avoit ordre de sortir avec la plus grande partie de sa garnison, et

le chevalier de Calvisson ont été tués : on saura demain les autres. Voilà ce que Sa Majesté a dit; mais à Paris on dit et on croit savoir que c'est une vraie déroute. Toute l'infanterie a été défaite, et la cavalerie en fuite et en désordre; il n'y a donc pas à douter que ce ne soit une vraie déroute.

Mercredi 14 août.

J'ai couru tout le matin pour savoir des nouvelles de La Trousse et de Sanzei : on ne dit rien de ce dernier : on dit que La Trousse est blessé, et puis d'autres disent qu'on ne sait où il est : ce qui paroît sûr, c'est qu'il n'est pas mort, puisqu'on sait le nom de tant de gens au-dessous de lui. La consternation est grande. Rien n'empêche cette armée victorieuse de joindre Montécuculli qui a passé le Rhin à Strasbourg [1], où, malgré la neutralité, on a reçu les troupes allemandes. On ne croit pas que M. le prince puisse commander notre armée; il ne se porte pas bien : quelle conjoncture pour lui et pour sa gloire ! Duras est seul à cette armée; il a

de se joindre au maréchal de Créqui pendant le combat; mais que, n'ayant pas pris la précaution de communiquer son ordre à l'officier principal qui commandoit sous lui dans Trèves, sa mort avoit dérangé toutes les mesures du maréchal de Créqui. *D. P.*

[1] Cette ville se gouvernoit alors en république, et n'est soumise à la France que depuis le 30 septembre 1681. *D. P.*

mandé au roi, en lui faisant son remercîment, que son frère de Lorges méritoit bien mieux l'honneur d'être maréchal de France que lui. Les ennemis sont fiers de la mort de M. de Turenne : en voilà les effets ; ils ont repris courage : on ne peut en écrire davantage ; mais la consternation est grande ici : je vous le dis pour la seconde fois. Mademoiselle de Méri est en peine de son frère, elle a raison ; c'est un beau miracle si La Trousse s'est sauvé de l'état où l'on nous l'a représenté. Nous n'avons point encore la liste des morts; le nombre en est grand, puisque l'on compte sur les doigts ceux qui se sont sauvés. L'état de la maréchale de Créqui est bien affreux, et de la marquise de La Trousse, qui ne savent point du tout ce que sont devenus leurs maris.

## LETTRE CDXIX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 16 août 1675.

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouf-

fées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez point, ma fille, que son souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci; ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire, elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de La Rochefoucauld avec, madame de Lavardin, madame de La Fayette et M. de Marsillac. M. le Premier y vint : la conversation dura deux heures sur les divines qualités de ce véritable héros : tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte étoit profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien par-dessus nous que le soulagement de soupirer tout haut et d'écrire son panégyrique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est pas depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son ame; tout le monde en étoit plein pendant sa vie; et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déjà; enfin ne croyez point que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son ame, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot qu'elle ne fût pas en bon état :

on ne saurait comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur; sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême; chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute sorte d'affectation, la solide gloire dont il étoit plein sans faste et sans ostentation, aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment anglois? il lui en coûta quatorze mille francs, et il resta sans argent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges qu'ils achèveroient de servir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais, où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux; et les vieux soldats leur disoient : « Quoi! vous vous plaignez, on voit bien « que vous ne connoissez pas M. de Turenne; il « est plus fâché que nous quand nous sommes « mal; il ne songe, à l'heure qu'il est, qu'à nous « tirer d'ici; il veille quand nous dormons; c'est « notre père; on voit bien que vous êtes jeunes », et ils les rassuroient ainsi. Tout ce que je vous mande est vrai; je ne me charge point des fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloi-

gnés; c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris que ce que je vous dirois, si vous étiez ici. Je reviens à son ame : c'est donc une chose à remarquer que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'eût reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains : méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui; enfin personne n'a osé douter de son repos éternel. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

Le roi a dit d'un certain homme, dont vous aimiez assez l'absence cet hiver, qu'il n'avoit ni cœur, ni esprit; rien que cela. Madame de Rohan, avec une poignée de gens, a dissipé et fait fuir les mutins qui s'étoient attroupés dans son duché de Rohan. Les troupes sont à Nantes, commandées par Forbin; car de Vins est toujours subalterne. L'ordre de Forbin est d'obéir à M. de Chaulnes; mais comme ce dernier est dans son Fort-Louis, Forbin avance et commande toujours. Vous entendez bien ce que c'est que ces sortes d'honneurs en idée, que l'on laisse sans action à ceux qui commandent. M. de Lavardin avoit fort demandé le commandement; il a été à la tête d'un vieux régiment [1], et pré-

[1] Du régiment de Navarre, l'un des six vieux. *D. P.*

tendoit que cet honneur lui étoit dû; mais il n'a pas eu contentement. On dit que nos mutins demandent pardon; je crois qu'on leur pardonnera moyennant quelques pendus. On a ôté M. de Chamillard[1] qui étoit odieux à la province, et l'on a donné pour intendant de ces troupes M. de Marillac qui est fort honnête homme. Ce ne sont plus ces désordres qui m'empêchent de partir, c'est autre chose que je ne veux pas quitter; je n'ai pu même aller à Livry, quelque envie que j'en aie, il faut prendre le temps comme il vient; on est assez aise d'être au milieu des nouvelles, dans ces terribles temps.

Écoutez, je vous prie, encore un mot de M. de Turenne. Il avait fait connoissance avec un berger qui savoit très-bien les chemins et le pays; il alloit seul avec lui, et faisait poster ses troupes selon la connoissance que cet homme lui donnoit : il aimoit ce berger, et le trouvait d'un sens admirable; il disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : « Tout de bon, « il me semble que cela n'est pas trop mal; et je

[1] Ce nom étoit devenu odieux depuis le procès de Fouquet, car on sait que Chamillard, maître des requêtes, fut un de ceux qui conclurent à la mort. (*Voyez* la lettre du 27 novembre 1664.)

« crois que M. de Montécuculli trouveroit assez « bien ce que l'on vient de faire. » Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Madame de Villars a vu une autre relation depuis le jour du combat, où l'on dit que, dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence : Dieu le conserve; car le courage de M. de Turenne semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent plus rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de La Feuillade a pris la poste, et s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le roi, et lui dit : « Sire, les uns font venir leurs femmes « (*c'est Rochefort*), les autres les viennent voir : « pour moi, je viens voir une heure Votre Ma- « jesté, et la remercier mille et mille fois; je « ne verrai que Votre Majesté, car ce n'est qu'à « elle que je dois tout. » Il causa assez longtemps, et puis prit congé, et dit : « Sire, je « m'en vais, je vous supplie de faire mes com- « pliments à la reine, à M. le dauphin, à ma « femme et à mes enfants », et s'en alla remonter à cheval; et, en effet, il n'a vu ame vivante. Cette petite équipée a fort plu au roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des compliments de M. de La Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

## LETTRE CDXX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi au soir 16 août 1675.

Enfin M. de La Trousse est trouvé; admirez son bonheur dans toute cette affaire : après avoir fait des merveilles à la tête de ce bataillon, il est enveloppé de deux escadrons, et si bien enveloppé, qu'on ne sait ce que tout cela est devenu : tout d'un coup il se trouve qu'il est prisonnier ; de qui ? du marquis de Grana qu'il a vu pendant six mois à Cologne, et qui s'étoit lié d'amitié avec lui. Vous pouvez penser comme il sera traité; il a aussi une jolie petite blessure, et pourra fort bien faire ses vendanges à la Trousse; car il viendra très-assurément sur sa parole; et, pour mieux dire, il sera reçu très-agréablement à la cour. Je n'ai jamais vu tant de soins et tant d'amitiés que tous ses amis lui en ont témoigné : je le plains d'avoir tant de remercîments à faire ; mais n'est-il pas vrai que si on avoit fait exprès une destinée, on n'auroit pas imaginé autre chose que ce qui lui est arrivé ? Pour le bon Sanzei, nous n'en avons aucune nouvelle : cela n'est guère bon. Le ma-

réchal de Créqui est à Trèves, à ce que l'on dit: ses gens l'ont vu passer, lui quatrième, dans un petit bateau.

On parle d'eau, de Tibre, et l'on se tait du reste.

Sa femme est folle de douleur, et n'a pas reçu un mot de lui : pour moi, je crois qu'il est noyé ou tué par les paysans en allant à Trèves; enfin je trouve que tout va mal, hormis La Trousse. M. le prince s'achemine vers l'Allemagne; M. le duc y est déjà. M. de La Feuillade est allé ramasser les débris de l'armée du maréchal de Créqui, pour se joindre à M. le prince. Il ne faut point faire d'almanachs, mais si les ennemis ont pris Haguenau, comme on dit, la carte nous apprend que cela n'est pas bon. Si vous trouvez que vous n'ayez pas assez de nouvelles présentement, vous êtes en vérité, ma fille, bien difficile à contenter : je crois même que de longtemps vous ne manquerez de grands événements. On nous dit ici que votre armée de Messine s'est embarquée tout doucement, et qu'elle s'en revient en Provence.

Le coadjuteur avoit pris dans sa harangue le style ordinaire des louanges, mais aujourd'hui cela seroit hors de propos; il passe sur l'affaire présente avec une adresse et un esprit admirables; il vous mandera le tour qu'il donne à

ce petit inconvenient; et, pourvu que ce morceau soit recousu bien juste, ce sera le plus beau et le plus galant de son discours.

Que dit le comte de toutes nos nouvelles? c'est à lui que j'adresse la parole pour me réjouir des merveilles du chevalier. Saint-Hérem a perdu deux de ses neveux en huit jours; l'un étoit à la tête du régiment Royal-cavalerie; je l'avois voulu demander pour mon fils; mais madame de Montrevel le demande avec la même fureur qu'elle demandoit un mari; le moyen de le lui refuser? On dit que La Marck n'est point mort; je plains sa femme et peut-être sa maîtresse.

## LETTRE CDXXI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 19 août 1675.

Je commence cette lettre, mais je ne la finirai pas sans vous dire beaucoup d'autres choses. Je ballotte présentement. Je vous veux conter des choses si raisonnables que le roi a dites, que c'est un plaisir de les entendre. Il a fort bien compris la perte de M. de Turenne; et, quand il rêve et rentre en lui-même, il la prend pour

la cause de ce dernier malheur[1]. Un courtisan vouloit lui faire croire que ce n'étoit rien que ce qu'on avoit perdu; il répondit qu'il haïssoit ces manières, et qu'en un mot c'étoit une défaite très-complète. On voulut excuser le maréchal de Créqui; il convint que c'étoit un très-brave homme; mais ce qui est désagréable, dit-il, c'est que mes troupes ont été battues par des gens qui n'ont jamais joué qu'à la bassette : il est vrai que ce duc de Zell est jeune et joueur; mais voilà un joli coup d'essai. Un autre courtisan voulut dire : Mais pourquoi le maréchal de Créqui donnoit-il la bataille? Le roi répondit, et se souvint d'un vieux conte du duc de Weimar[2], qu'il appliqua très-bien. Ce Weimar, après la mort du grand Gustave, commandoit les Suédois alliés de la France; un vieux Parabère[3], cordon bleu, lui dit, en parlant de la dernière bataille qu'il avoit perdue : Monsieur, pourquoi la donniez-vous? Monsieur, lui répondit le duc de Weimar, c'est que je croyois la gagner; et puis se tourna : Qui est ce sot cordon bleu-là? Toute cette application est extrêmement plaisante. M. de Lorraine n'avoit pas voulu

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du mardi 13 août 1675.

[2] L'un des plus grands capitaines du dix-septième siècle.

[3] Henri de Baudeau, comte de Parabère, gouverneur du Poitou; il mourut le 11 août 1653. *M.*

obéir à ce jeune duc de Zell, qui est frère du duc de Hanovre; et ce duc de Zell, qui avoit là toutes ses troupes, avoit voulu les commander; tout a bien été pour eux. On ne sait encore rien du maréchal de Créqui depuis le petit bateau; pour moi, je le crois mort. On ne pense plus au chevalier de Lorraine; il est à son abbaye : voici un méchant temps pour les médiocres nouvelles. J'ai envoyé toutes vos lettres. Je parlerai à M. de Pomponne pour le *Monseigneur;* en attendant, je crois que M. de Vivonne a son passeport sans conséquence; et, comme il est sûr que vous ne devez pas vouloir le fâcher, je lui écrirois, à votre place, un billet, et j'y glisserois un *Monseigneur* en faveur de son nom : pour les autres, il faut chicaner comme Beuvron et Lavardin; ils font écrire leurs sœurs, leurs mères; ils ont cette conduite, je le sais, et ils évitent la décision[1]. On croit que d'Ambres perdra cette contestation contre le maréchal d'Albret[2] et que la règle sera générale. C'est le roi qui doit dans peu de jours prononcer sur cette affaire.

[1] Il y eut une dispute en ce temps-là pour savoir si on devoit aux maréchaux de France le *Monseigneur* en écrivant. *D. P.*

[2] *Voyez* ci-après, lettre du 27 août 1675, la décision du roi sur le *Monseigneur,* et les deux lettres curieuses du marquis d'Albret et du maréchal d'Ambres à ce sujet. *G. D. S. G.*

Lundi au soir.

J'ai causé une heure avec M. de Pomponne et madame de Vins; nous avons un peu battu la Provence, après plusieurs autres choses qui font les conversations du temps; et j'ai parlé enfin du *Monseigneur*. « Ah! mon Dieu, Ma-« dame, *m'a dit M. de Pomponne*, que M. de « Grignan se garde bien du *Monsieur;* il feroit « mal sa cour; le roi s'en est expliqué sur le su-« jet du marquis d'Ambres; il sera tondu. Le « maréchal de Gramont conte en son langage « que le comte de Guiche n'étoit pas un misé-« rable, sans naissance, sans dignité, et que ja-« mais il n'a marchandé le *Monseigneur* à aucun « maréchal de France : je vous prie que M. de « Grignan suive sur cela mon conseil. » Voilà ses mêmes paroles que je vous écris tout chaudement, ne le marchandez donc pas à M. de Vivonne, vous pouvez ne point écrire aux autres; mais si vous écrivez, il n'y faut pas balancer. C'est depuïs quatre jours que le roi s'est expliqué là-dessus, et que les prônes du maréchal de Gramont ont soutenu l'affaire. Madame de Vins m'a priée de vous bien assurer de son amitié, et de l'estime très-particulière et très-unique qu'elle a pour vous, car elle ne se charge pas d'admirer beaucoup de gens. Mesdames de Villars et de Saint-Géran sont arrivées peu après

notre conversation; cette dernière a parlé au roi, et lui a demandé pour son mari le gouvernement qu'avoit Vaubrun : elle trembloit si fort, qu'elle ne pouvoit prononcer; mais, sur la fin, il n'y avoit plus que pour elle : je ne crois pas qu'elle obtienne rien.

La harangue de M. le coadjuteur a été la plus belle et la mieux prononcée qu'il est possible : il a passé cet endroit, qui a été fait et rappliqué après coup, avec une grace et une habileté nonpareille; c'est ce qui a le plus touché tous les courtisans. C'est une chose si nouvelle que de varier la phrase, qu'il a pris l'occasion que souhaitoit Voiture pour écrire moins ennuyeusement à M. le prince, et s'en est aussi bien servi que Voiture auroit fait. Le roi a fort loué cette action, et a dit à M. le dauphin : « Combien vou-« driez-vous qu'il vous en eût coûté, et parler « aussi bien que M. le coadjuteur? » M. de Montausier a pris la parole et a dit : « Sire, nous n'en « sommes pas là; c'est assez que nous apprenions « à bien répondre. » Les ministres et tous les autres ont trouvé un agrément, et un air de noblesse dans ce discours qui donne une véritable admiration. J'ai bien à remercier les Grignan de tout l'honneur qu'ils me font, et des compliments que jai reçus depuis peu, et du côté de l'Allemagne, et de celui de Versailles : je vou-

drois bien que l'aîné eût quelque grace de la cour pour me faire avoir aussi des compliments du côté de Provence. M. de La Trousse a écrit à sa femme; il est prisonnier de son ami le marquis de Grana; il se porte très-bien sans aucune blessure : jamais un homme n'a été si heureux; cette affaire n'a été faite que pour sa gloire. Il mande qu'on le vient d'assurer que M. de Sanzei a été tué; je le croirois bien, car, outre qu'on n'a point de ses nouvelles, c'est que c'étoit un vrai homme à payer de sa personne, voyant que son régiment faisoit mal[1] : nous en saurons de plus sûres nouvelles.

Je n'ai encore rien décidé pour mon départ; cela dépend d'une conférence chez M. de l'Hommeau, où nous raisonnerons beaucoup. Le corps du héros n'est point porté à Turenne, comme on me l'avoit dit : on l'apporte à Saint-Denis, au pied de la sépulture des Bourbons ; on destine une chapelle pour les tirer du trou où ils sont, et c'est M. de Turenne qui y entre le premier : pour moi, je m'étois tant tourmentée de cette place, que, ne pouvant comprendre qui peut avoir donné ce conseil, je crois que c'est moi. Il y a déjà quatre capitaines aux pieds de leurs

[1] La cavalerie qui se débanda fit la déroute de Consarbrick ; mais il y eut de la témérité au maréchal de Créqui de chercher la bataille avec moins de moitié des forces de l'ennemi. *A. G.*

maîtres[1]; et, s'il n'y en avoit point, il me semble que celui-ci devroit être le premier. Partout où passe cette illustre bière, ce sont des pleurs et des cris, des presses, des processions qui ont obligé de marcher et d'arriver de nuit : ce sera une douleur bien grande s'il passe par Paris.

On vient de me dire de très-bon lieu que les courtisans, croyant faire leur cour en perfection, disoient au roi qu'il entroit à tout moment à Thionville et à Metz des escadrons et

[1] Je crois qu'il faut entendre par ces quatre capitaines, Bureau de La Rivière, chambellan de Charles V, descendant d'une très-ancienne famille; Louis de Sancerre, connétable sous Charles VII; Arnaud-Guillaume de Barbazan, général des armées de ce prince, qui fut appelé *le chevalier sans reproches,* et Bertrand du Guesclin, connétable de France, tous les quatre inhumés dans le tombeau de nos rois; de La Rivière et Barbazan, *aux pieds de leurs maîtres,* suivant la tradition du temps, et les preuves que donnent les procès-verbaux de sépulture, dans l'abbaye de Saint-Denis. Il conste de cela que le dernier éditeur peut bien s'être trompé en faisant remonter deux des quatre capitaines sous-entendus dans le texte, jusqu'à Charles Martel et Hugues-le-Grand; erreur qui paroît être puisée dans le procès-verbal d'exhumation, imprimé à la suite du *Génie du Christianisme.* Le cœur de Turenne a été déposé dans l'église des Carmelites du faubourg Saint-Jacques (*voyez* les sépultures de cet illustre monastère, que la révolution a dévorées), et son corps à Saint-Denis. Son tombeau a été exécuté par le statuaire J.-B. Tubi, sur les dessins de Charles Le Brun. Ce monument admirable est en marbre blanc et noir; les bas-reliefs qui représentent les actions héroïques de ce grand capitaine sont de bronze doré.

*G. D. S. G.*

même des bataillons tout entiers, et que l'on n'avoit quasi rien perdu. Le roi, comme un galant homme, sentant la fadeur de ce discours, et voyant donc rentrer tant de troupes : *Mais*, dit-il, *en voilà plus que je n'en avois.* Le maréchal de Gramont, plus habile que les autres, se jette dans cette pensée : *Oui, Sire, c'est qu'ils ont fait des petits.* Voilà de ces bagatelles que je trouve plaisantes, et qui sont vraies.

Il est venu un courrier qui a vu M. le maréchal de Créqui à Trèves. Nous sommes fort en peine de M. de Sanzei ; nous n'avons de ses nouvelles que de traverse : les uns disent qu'il est prisonnier ; d'autres, qu'il a été tué ; d'autres, qu'il est à Trèves avec le maréchal de Créqui : tout cela ne vaut rien du tout. On tient Trèves assiégée. Le roi dit à M. le Premier qu'il étoit bien aise que son fils fût en sûreté. M. le Premier lui dit : *Sire, j'aimerois mieux qu'il fût prisonnier ou blessé ; cette grande sûreté ne me contente pas.* Le roi l'assura qu'il avoit fort bien fait. On parle encore du voyage de Fontainebleau. Je n'ai pas encore pardonné à ce beau lieu[1] où nous nous séparâmes ; je n'y puis penser sans émotion et sans tristesse : il me faut vous y aller recevoir pour me remettre bien avec lui.

Madame de Toscane est abymée dans son

[1] Voyez la note sous la date du 27 mai précédent.

Montmartre et dans ses *Guisardes* : elle a témoigné à toutes les dames qu'après la première visite elle n'en souhaitoit plus, et a commencé ce discours par madame de Rarai. On trouve cette dureté grande : il est vrai qu'elle ressemble assez à la Diane d'Arles; mais je ne trouve pas qu'elle puisse espérer d'être égayée, à la vie qu'elle fait.

M. le cardinal de Bouillon est venu ici tantôt: il est touché de votre lettre, et persuadé de vos sentiments; il a toujours les larmes aux yeux : je lui ai parlé de vos douleurs; il m'a priée de lui montrer ce que vous m'en dites; je n'y manquerai pas, et rien ne vous fera plus d'honneur : je lui montrerai aussi une lettre du chevalier (*de Grignan*), qu'on ne peut lire sans pleurer. J'ai eu bien du monde aujourd'hui; je me porte très-bien de ma petite médecine; toutes mes amies m'ont gardée : votre portrait a servi à la conversation; il devient chef-d'œuvre à vue d'œil; je crois que c'est parce que Mignard n'en veut plus faire. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant; que ne vous dirois-je point de ma tendresse pour vous, si je voulois me lâcher la bride? Croyez, ma fille, en un seul mot, que vous ne pouvez jamais être plus parfaitement aimée, ni plus véritablement estimée que vous l'êtes de moi, car il y a de tout dans l'amitié que j'ai pour vous : mille raisons confirment

mes sentiments. Je n'avois pas dessein d'en tant dire, mais on ne peut pas toujours s'en empêcher. J'embrasse, en vérité, M. de Grignan de tout mon cœur. Ne va-t-il pas toujours à la chasse? n'est-ce pas toujours la même vie que je connois? Parlez-moi de nos petits enfants; la mienne[1] se souvient-elle de moi? Mon Dieu! que je voudrois bien vous embrasser! Si vous trouvez mille fautes dans cette lettre, excusez-les, car le moyen de la relire?

## LETTRE CDXXII.

DE M. DE COULANGES A MADAME DE GRIGNAN.

Ce.... août 1675.

Quand je mets sur vos paquets *Montélimart*, c'est à dire *je vous adore;* ainsi donc je vous dis réglément deux fois la semaine : *je vous adore*,

[1] C'est la fille de madame de Grignan, baptisée sous les noms de Marie-Blanche d'Adhémar, et nourrie et élevée auprès de madame de Sévigné, qui ne parle pas très-avantageusement de sa figure dans sa lettre du 19 novembre 1670. La ressemblance que Blanche d'Adhémar avoit avec son père, qui n'étoit pas beau, fut cause de la vie monastique qu'elle embrassa. Elle mourut religieuse aux dames de la Visitation d'Aix, monastère que sa trisaïeule avoit fondé. (*Voyez* la note de Ch.-Xav. Girault, pièces préliminaires, tome I.) *G. D. S. G.*

Madame; madame la comtesse de Grignan, en votre château de Grignan, *je vous adore*, et c'est une espèce de rondeau. Recevez donc agréablement le *chiffre* que je vous ai caché à vous-même jusqu'ici pour le rendre secret à M. de Grignan, à qui il me paroît qu'il est bon de le cacher éternellement. J'ai reçu votre bonne et agréable lettre, que je conserve comme la prunelle de mon œil. Vous avez donc reçu tous les tableaux de votre mari; qu'en dites-vous, et surtout des petits moutons qui font lever la poudre de dessous leur pied? savez-vous bien ce qu'ils signifient, ces petits moutons? car vous devez faire votre profit de tout; ils vous apprennent qu'il faut être mouton comme eux; soyez donc toujours mon petit mouton. Il n'y eut jamais une meilleure acquisition, c'est de l'or en barre que les tableaux; vous les vendrez toujours au double quand il vous plaira. Ne vous ennuyez donc pas d'en voir toujours de nouveaux à Grignan, et parez-en vos cours et avant-cours, quand vous en aurez suffisamment pour toutes vos chambres[1].

[1] Il paroît que M. de Grignan étoit grand amateur des beaux-arts. Madame de Sévigné, qui n'en avoit pas le goût, voyoit avec peine l'argent qu'il répandoit dans la curiosité; elle s'en plaint dans sa lettre du 5 juin 1680, et ailleurs. Les tableaux si niaisement expliqués ici par Coulanges, étoient sans doute de Nicolas

Il ne tiendra pas à moi que je n'aille voir toutes ces merveilles au mois de septembre; je fais tout ce que je puis pour persuader à madame votre mère d'y venir avec moi. Souffrirez-vous qu'elle aille en Bretagne, quand toute la Bretagne est soulevée, qu'on y pille, qu'on y brûle tous les châteaux, qu'on y viole toutes les femmes? Adieu, ma belle Comtesse, *Montélimart*, ma belle Comtesse, je suis tout à vous, vous entendez bien présentement ce que veut dire *Montélimart*[1].

## LETTRE CDXXIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, mercredi 21 août 1675.

En vérité, ma fille, vous devriez bien être ici avec moi, j'y suis venue ce matin toute seule, fatiguée et lasse de Paris, au point de n'y pouvoir pas durer. Notre abbé est demeuré pour quelques affaires; pour moi, je n'en ai point

Berghem, de Van-der-Bent, de Paul Potter, et autres de cette espèce, qui commençoient à prendre cours en France depuis les guerres de Flandre et de Hollande. *G. D. S. G.*

[1] Montélimar, *Monte Adhémar*, ville qui devoit son existence à la maison de Grignan, illustre dès le dixième siècle. *G. D. S. G.*

jusqu'à samedi. Me voilà donc pour ces trois jours en paix et en repos ; je prends demain ma troisième médecine ; je marcherai beaucoup : je m'imagine que j'en ai besoin. Je penserai extrêmement à vous, pour ne pas dire continuellement ; il n'y a ni lieu ni place qui ne me fasse souvenir que nous y étions ensemble il y a un an. Quelle différence, bon Dieu ! il m'est doux de penser à vous ; mais l'absence jette une certaine amertume qui serre le cœur : ce sera pour ce soir la noirceur des pensées. Je me fais un plaisir de vous entretenir dans ce petit cabinet que vous connoissez ; rien ne m'interrompt.

J'ai laissé M. de Coulanges [1] bien en peine de M. de Sanzei. Pour M. de La Trousse, depuis mes chers romans, je n'ai rien vu de si parfaitement heureux que lui. N'avez-vous point vu un prince qui se bat jusqu'à l'extrémité ? un autre s'avance pour voir qui peut faire une si grande résistance : il voit l'inégalité du combat, il en est honteux ; il écarte ses gens ; il demande pardon à ce vaillant homme, qui lui rend son épée, à cause de son honnêteté, et qui sans lui ne l'eût jamais rendue ; il le fait son prisonnier ; il le reconnoît pour un de ses amis, du temps qu'ils étoient tous deux à la cour d'Auguste ; il

[1] M. de Coulanges étoit beau-frère de M. de Sanzei, et cousin-germain de M. de La Trousse. *D. P.*

traite son prisonnier comme son propre frère, il le loue de son extrême valeur ; mais il me semble que le prisonnier soupire ; je ne sais s'il n'est point amoureux : je crois qu'on lui permettra de revenir sur sa parole ; je ne vois pas bien où la princesse l'attend, et voilà toute l'histoire.

Quand je vous mande des nouvelles, comptez que je les tiens de gens bien informés ; mais ils ne veulent jamais être cités pour les moindres bagatelles. Il y en a d'autres dont je ne prends jamais les nouvelles. Voulez-vous savoir ce que les valets-de-chambre ont écrit ? Vous devinerez d'abord que ceci vient de l'endroit où vous savez qu'on s'amuse des lettres ridicules. L'un fait inventaire de ce qu'il a perdu, comme son étui, sa tasse, son buffle, son caudebec. « C'étoit, *dit-* « *il,* un désordre du diable ; ma foi, si j'avois « été général, cela ne seroit pas arrivé. » *Un autre dit :* « Nous avons été joliment téméraires ; « nous n'étions que sept mille hommes, nous « en avons attaqué vingt-six mille ; aussi faut « voir comme nous avons été frottés. » *Un autre dit :* « Nous nous sommes sauvés le plus diligem- « ment que nous avons pu, et si nous n'avons « pas laissé d'avoir grand'peur. » Il faut avoir, mon enfant, un étrange loisir pour vous conter toutes ces sottises.

Vous parlez si dignement du cardinal de Retz et de sa retraite, que pour cela seul vous seriez digne de son estime et de son amitié. Je vois des gens qui disent qu'il devroit venir à Saint-Denis, et ce sont ceux-là même qui trouveroient le plus à redire, s'il y venoit. On voudroit, à quelque prix que ce fût, ternir la beauté de son action; mais j'en défie la plus fine jalousie. Ce que vous dites de M. de Turenne mérite d'entrer dans son panégyrique: le cardinal de Bouillon en aura le plaisir ou le déplaisir, car je suis bien sûre qu'il ne lira point cet endroit de votre lettre sans pleurer. Depuis la mort du héros de la guerre, celui du bréviaire s'est retiré à Commerci; il n'y avoit plus de sûreté à Saint-Mihel. Le premier président de la cour des aides a une terre en Champagne; son fermier lui vint signifier l'autre jour, ou de la rabaisser considérablement, ou de rompre le bail qui en fut fait il y a deux ans : on lui demande pourquoi, on dit que ce n'est point la coutume; il répond que, du temps de M. de Turenne, on pouvoit recueillir avec sûreté, et compter sur les terres de ce pays-là; mais que, depuis sa mort, tout le monde quittoit, croyant que les ennemis vont entrer en Champagne. Voilà des choses simples et naturelles qui font son éloge aussi magnifiquement que les Fléchier et les Mascaron.

Ne me parlez point tant de vous aller voir; vous me détournez de la pensée de tous mes tristes devoirs : si j'en croyois mon cœur, j'enverrois paître toutes mes petites affaires, et je m'en irois à Grignan : oh, avec quelle joie je planterois tout là! et pour quatre jours qu'on a à vivre, je vivrois à ma mode, et je suivrois mon inclination : quelle folie de se contraindre pour des routines de devoirs et d'affaires! Eh! bon Dieu, qui en sait gré? je ne suis que trop dans toutes ces pensées; la règle n'est plus, à mon grand regret, que dans toutes mes actions; car, pour mes discours, ils ont pris l'essor, et je me tire au moins de la contrainte d'approuver tout ce que je fais. Vos affaires règlent ma vie présentement, c'est tout ce qui me console. Je m'en vais courir en Bretagne pendant les vacances, et je serai de retour au mois de novembre, pour m'abandonner à toute la chicane que me prépare l'infidélité de M. de Mirepoix [1].

Dépit mortel, juste courroux,
Je m'abandonne à vous.

[1] Le marquis de Mirepoix, sénéchal de Carcassonne et de Béziers, gouverneur et lieutenant-général des pays et comtés de Foix, etc.; héritier de la terre de Lévis, du nom de Gui de Levis ou Lévi; général, d'une des plus anciennes maisons de France; fameux dans l'armée des croisés, sous le comte de Montfort; famille qui a conservé la prétention ridicule de se faire descendre de la tribu de Lévi. *G. D. S. G.*

Je ne suis nullement contente de la du Puy-du-Fou; si elle aimoit M. de Grignan, elle auroit tout fini, et nous avons vu que ce qu'elle fit l'autre jour n'étoit que l'effet de la rage qu'elle avoit contre le Mirepoix, qui l'avoit pressée par vingt signatures. Quand elle est dans son naturel, elle est incapable d'aucune bonne résolution. La ruine de cette maison fait grand bruit. Je lui dis hier : « Enfin, Madame, c'est « par le respect que nous avons pour vous, que « nous nous trouvons dans l'embarras des af- « faires de monsieur votre frère : si nous avions « fait, il y a trois ans, ce que nous venons de « faire, M. de Mirepoix n'auroit pas le prétexte « de cette déroute pour nous refuser notre ra- « tification [1]. » On ne sait pas seulement ce qu'elle répond; elle va regarder aux portes si on ne l'écoute point, et quand elle voit qu'il n'y a personne, elle n'en dit pas davantage. C'est une misère de voir les dissipations de cette maison depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites choses. Sottes gens, sotte besogne; il faut en revenir là.

[1] Il s'agissoit de la succession de Marie-Angélique du Puy-du-Fou, seconde femme de M. de Grignan, dont il n'avoit point eu d'enfants, et que réclamoit le marquis de Mirepoix, lequel avoit épousé une sœur de cette seconde femme de M. de Grignan. C'est tout ce qu'on peut obtenir de renseignements sur cette affaire de famille, peu importante pour nous. *G. D. S. G.*

Ne craignez rien de notre guerre de Bretagne; ce n'est plus rien, fiez-vous à ma poltronnerie : je crois que je m'en irai avec le grand d'Harouïs.

Je me porte très-bien; le bon de Lorme m'a dit que je gardasse sa poudre pour cet hiver, et que je prisse trois jours de cette tisanne; c'est un remède de canicule; il me croit hors d'affaire.

Les amies[1] de la voyageuse (*madame de Maintenon*), s'apercevant que le dessous des cartes se découvre, affectent fort de rire et de tourner cela en plaisanterie; ou bien elles conviennent qu'il y a eu quelque chose, mais que tout est raccommodé. Je ne réponds ni du présent, ni de l'avenir, dans un tel pays; mais du passé, je vous en assure. Pour la souveraineté, elle est rétablie, comme depuis Pharamond : *Quanto* joue en robe-de-chambre avec la dame du château (*la reine*), qui se trouve trop heureuse d'être reçue, et qui souvent est chassée par un clin-d'œil qu'on fait à la femme-de-chambre (*Madame de Richelieu*).

Mon fils est désespéré du guidonnage. Vous souvient-il de vos folies de don Quichotte? Il se trouve présentement à neuf cents lieues du cap dont nous lui avons tant parlé. Tout ce qui

[1] Ces amies sont : madame de La Fayette, madame de Coulanges et madame d'Hendicourt. *A. G.*

vaque est demandé par des frères blessés, ou par des familles désolées; en sorte qu'on est honteux d'aller barrer leur chemin inutilement. C'est à la Providence à démêler la fortune de ce pauvre guidon; je le console tant que je puis. Je vous manderai l'adresse qu'il faudra mettre à vos lettres, si je pars. Hélas! laissez-moi ce soin, c'est ma pauvre vie, adieu pour aujourd'hui. Adieu, ma chère enfant, voilà complies qui sonnent; vous connoissez mon manége. Il fait très-beau, je me promènerai beaucoup, et je penserai à vous avec une extrême tendresse.

## LETTRE CDXXIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Livry, jeudi 22 août 1675.

Le pauvre M. de Sanzei est toujours perdu; on ne le trouve ni dans les morts, ni dans les blessés, ni dans les prisonniers. Guilleragues a demandé au roi s'il ne savoit point de ses nouvelles; il a répondu très-bonnement qu'il en étoit en peine, et qu'il ne comprenoit point du tout où il pouvoit être. Jugez de l'état de cette pauvre femme. Je laisse à M. d'Hacqueville à vous mander les nouvelles; je ne sais que le siége de

Trèves ; je crains un détachement pour mon fils, envoyez-moi de votre courage pour l'aimer mieux en Allemagne qu'à la messe aux Minimes. Vous dites là-dessus des choses admirables.

Le prince d'Harcourt a perdu son frère, et M. de Grignan, son cousin germain [1]; je ne sais si vous l'avez senti ; cette perte a paru ici comme celle d'une aiguille dans une botte de foin. J'ai appris encore que feu Saint-Luc [2] mettoit *Monseigneur* à tous les maréchaux de France, parce que son père l'étoit, et le comte de Guiche par cette raison [3]; cela donne la loi aux autres, et ce n'est plus la mode d'y marchander quand on fait tant de leur écrire. Je vous conseille, après M. de Pomponne, de n'y pas manquer à M. de Vivonne.

La royauté est établie au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer ; on ne se lève plus, et on ne regarde personne. L'autre jour une pauvre mère tout en pleurs, qui a perdu le plus joli garçon du monde, demandoit cette charge [4] à Sa Majesté, elle passa ; ensuite cette pauvre madame

[1] Le comte de Montlaur. (*Voyez* ci-dessus vendredi 9 août 1675.)

[2] Timoléon d'Espinay de Saint-Luc, maréchal de France.

[3] *Voyez* la lettre du 19 août courant.

[4] La charge de grand-maréchal-des-logis de la maison du roi. (*Voyez* ci-après, lundi 26 août 1675.

de Froulai se traîna à ses pieds, lui demandant avec des cris et des sanglots qu'elle eût pitié d'elle; elle passa sans s'arrêter.

Vous me demandez si M. de La Rochefoucauld a été affligé de M. de Turenne. Oui certainement, et très-sensiblement. Pour son fils, il ne s'est pas ménagé. Demandez à La Garde, il vous dira s'il y a un plus honnête homme à la cour et moins corrompu. Ils sont présentement à Liancourt et à Chantilly ensemble [1]. Il vous contera cent choses. Vous serez heureux de l'avoir par mille raisons; il vous portera aussi la cassolette. M. le cardinal de Retz m'ordonne de vous l'envoyer, et me paroît piqué de ce que je ne l'ai pas encore fait. Je ne sais comme vous avez pu imaginer qu'il fût honnête de refuser une telle chose; ou je radote et ne sais plus vivre, ou c'eût été la plus rude et la moins respectueuse action que vous eussiez jamais pu faire [2].

J'ai envoyé au cardinal de Bouillon la lettre

[1] Liancourt désigne ici La Roche-Guyon. On en explique la raison dans une note sous la date du 28 juillet 1682. *G. D. S. G.*

[2] Madame de Grignan n'aimoit pas le cardinal de Retz. Elle avoit sans doute de bonnes raisons que l'histoire ne conteste pas. Mais ce n'est pas ici le seul passage où l'on découvre cet empressement inquiet, ombrageux, défiant, de l'ascendant maternel qui entretint *ses habitudes tracassières*, restées dans les souvenirs d'une célèbre union qui procure tant de jouissance à la postérité. (*Voy.* à

de M. de Grignan. Adieu, ma très-bonne enfant, pour aujourd'hui vous n'aurez que ces nouvelles.

## LETTRE CDXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Ce vendredi 23 août 1675.

Voici notre journal fini. M. de Coulanges et madame de Martel s'en vont tantôt, et je m'en irai demain matin. Madame de Puisieux a trouvé digne d'elle de convertir M. de Mirepoix sur la ratification; elle se pique de faire des choses impossibles, et m'écrit pour me prier d'être demain après dîner chez elle avec un Grignan, ou l'abbé de Coulanges. Je n'y manquerai pas. Pour ce que nous avons fait aujourd'hui, il me paroît que M. de Coulanges se dispose à vous le conter. Je lui laisse la plume, après vous avoir embrassée mille et mille fois très-tendrement.

DE MONSIEUR DE COULANGES.

Si j'avois du temps et de la santé, mais je n'ai

ce sujet une des notes de la lettre du 24 juillet précédent, et une des notes sous la date du 18 septembre 1679.)

*G. D. S. G.*

ni l'un ni l'autre; il en faut remercier Dieu, et le bénir en quelqu'état qu'il lui plaise de nous mettre; si j'avois donc du temps, de la santé et du repos d'esprit, car je n'en ai aucun depuis la perte du pauvre M. de Sanzei, dont la destinée est très-enveloppée depuis le combat; si j'avois donc du temps, de la santé et du repos d'esprit, je vous prierois de me dire où est la jeune chênaie de madame de Chelles. Madame votre mère, qui n'ignore jamais rien (car c'est une présomption *enragée*), nous mène dans la vieille chênaie que vous connoissez, et là nous fait mettre pied à terre à la bonne Martel et à Corbinelli par un temps assez équivoque; et comme l'homme n'est jamais content de ce qu'il possède, elle nous persuade que nous aurions le souverain bonheur, dès que nous serions parvenus de notre pied à trouver mille jolis sentiers dans cette haute chênaie de madame de Chelles. Nous obéissons avec une douceur de moutons ni plus ni moins; nous enfilons un petit chemin, nous y marchons l'un après l'autre, et nous avançons tant à la fin que nous nous trouvons, devinez où? dans la chênaie de madame de Chelles? point du tout; dans la plaine de Chelles? vous n'y êtes pas encore : où donc? au milieu de quatre chemins, sans savoir lequel prendre pour venir à cette chênaie tant van-

tée[1]. Les plus timides proposent d'y renoncer et de revenir sur leurs pas; les autres de prendre un chemin à l'aventure, et tant est procédé que nous opinons à prendre à gauche, parce que, disons-nous, qu'en tout cas celui-là nous conduira plutôt qu'un autre vers Notre-Dame-des-Anges, et qu'au moins nous nous trouverons. Ce raisonnement est approuvé, et nous voilà donc dans une petite route avec des branches mouillées qui nous donnent par le nez; nous voilà dans les grandes herbes aussi fort mouillées, et après avoir marché deux grosses heures, espérant nous retrouver vers Notre-Dame-des-Anges, devinez où nous avons trouvé le jour? devinez; mais encore devinez? Au-dessus précisément du village de Livry? C'est le clocher de Saint-Denis qui le premier brille à nos yeux, et qui nous fait connoître combien nous possédons la carte du pays. Madame votre mère, qui aime sa haute forêt et sa belle vue, s'est consolée; elle a reconnu ce beau pays qui l'a charmée; elle a reconnu l'herbe verte qu'elle a si souvent foulée avec sa charmante fille. Mais tout cela ne nous console point, la Martel et moi, qui avions bien faim, et qui nous sommes trouvés bien loin de la cuisine de l'abbaye. Enfin nous avons tant

[1] On écrivoit autrefois *chenaye*, lieu planté de chênes. L'académie écrit *chênaie*.

marché que nous avons retrouvé notre abbé et le père prieur, qui nous attendoient impatiemment vers la *Vildottière;* et nous sommes revenus en si pitoyable état, que nous n'avons pas fait autre chose que de nous mettre tous au lit.

Je m'en vais présentement à Paris, à la quête de ce pauvre M. de Sanzei. Adieu, ma belle Comtesse; Montélimart est toujours *Montélimart*[1], ma belle Comtesse.

## LETTRE CDXXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 26 août 1675.

Je revins samedi matin de Livry; j'allai l'après-dînée chez madame de Lavardin, qui vous a écrit un billet en vous envoyant une relation : cette marquise vous aime beaucoup, et vous lui répondrez sans doute, comme vous savez si bien faire; elle s'en va de son côté, et d'Harouïs et moi du nôtre : les vacances de la chicane font partir bien des gens. La cour est partie ce matin pour Fontainebleau; ce mot-là me fait encore trembler[2]; mais enfin on y va pour se divertir :

[1] *Voyez* ci-dessus, note 2, lettre (sans date, août) de Coulanges à madame de Grignan. *G. D. S. G.*

[2] Où elle s'étoit séparée de sa fille. (Lettre du 28 mai 1675.) Madame de Sévigné rappelle souvent ce jour et cette douloureuse séparation. *G. D. S. G.*

Dieu veuille que nous ne soyons point assommés pendant ce temps-là. Le siége de Trèves se pousse vivement : s'il y a quelque balle qui ait reçu la commission de tuer le maréchal de Créqui, elle n'aura pas de peine à le trouver, car on dit qu'il s'expose comme un désespéré.

M. le prince est à l'armée d'Allemagne; il a dit à un homme qui l'a vu depuis peu : « Je vou-« drois bien avoir causé seulement deux heures « avec l'ombre de M. de Turenne, pour prendre « la suite de ses desseins, pour entrer dans ses « vues, et me mettre au fait des connoissances « qu'il avoit de ce pays, et des manières de pein-« dre du Montécuculli. » Et quand cet homme-là lui dit : « Monseigneur, vous vous portez bien, « Dieu vous conserve, pour l'amour de vous et « de la France! » M. le prince ne répondit qu'en haussant les épaules.

Mon fils me mande que le prince d'Orange fait mine de vouloir assiéger le Quesnoy, et que si cela est, ils sont à la veille d'une action. M. de Luxembourg a bien envie de faire parler de lui; il est bien heureux, car il a bien entretenu l'ombre de M. le prince : enfin on tremble de tous côtés. Jai demandé à M. de Louvois le régiment de Sanzei à pur et à plein, avec la permission de vendre le guidon, bien entendu que le pauvre Sanzei seroit mort, dont on n'a encore aucune

nouvelle. Le vicomte de Marsilly est mon résident auprès du ministre, et s'est chargé de m'apprendre la réponse; je voudrois qu'elle fût apportée par M. de Sanzei. Vous croyez bien que si madame de Sanzei y pouvoit avoir la moindre prétention, je ne l'aurois pas barrée, moi qui respecte Saint-Hérem pour le régiment Royal; mais le roi, qui avoit donné ce petit régiment à Sanzei, le donnera à quelque autre. Pour celui de Picardie[1], il n'y faut pas penser, à moins que de vouloir être abymé dans deux ans; mais c'est mal dit *abymé*, c'est *déshonoré;* car comme il n'est plus permis de se ruiner ni d'emprunter, comme autrefois, on demeure tout court, avec infamie. Ce second Chénoise, neveu de Saint Hérem, est ressuscité depuis deux jours: il étoit prisonnier des Allemands; c'est là où nous devrions trouver M. de Sanzei. Pour le pauvre petit Froulai[1], il a fallu remuer et retourner, et regarder quinze cents hommes morts en un endroit du combat, pour retrouver ce pauvre garçon, qu'on a enfin reconnu, percé de dix ou douze coups; sa pauvre mère demande sa charge de grand-maréchal-des-logis *(de la maison du roi)*, qu'elle a achetée, elle crie et pleure, et ne parle qu'à genoux; on lui répond qu'on verra:

[1] C'étoit celui du comte de La Marck.

[2] *Voyez* la lettre du 6 octobre suivant; note.

et vingt-deux ou vingt-trois personnes demandent cette charge. Pour dire le vrai, on reconnoît tous les jours que jamais une défaite n'a été si remplie de désordre et de confusion, que celle du maréchal de Créqui. Je vis samedi la maréchale chez M. de Pomponne; elle n'est pas reconnoissable; les yeux ne lui sèchent pas.

Ne croyez pas, ma fille, que la mort de M. de Turenne ait passé ici aussi vite que les autres nouvelles; on en parle et on le pleure encore tous les jours :

Tout en fait souvenir, et rien ne lui ressemble.

On peut dire ce vers pour lui. Heureux ceux, comme vous dites, qui n'ont pas fait la moindre attention sur cette perte! La déroute qui est arrivée depuis a bien renouvelé les éloges du héros. Vous m'avez fait grand plaisir d'avoir frissonné de ce qu'a dit Saint-Hilaire[1]; il n'est pas mort, il vivra avec son bras gauche, et jouira de la beauté et de la fermeté de son ame. Je crois que vous aurez été bien étonnée de voir une petite défaite de notre côté; vous n'en avez jamais vu depuis que vous êtes au monde. Il n'y a que le coadjuteur qui en ait profité, en donnant un air si nouveau et si spirituel à sa harangue, que cet endroit en a fait tout le prix, au moins pour les

[1] *Voyez* ci-dessus, lettre du vendredi 9 août 1675.

courtisans, car toutes les bonnes têtes l'ont loué depuis le commencement jusqu'à la fin. Je dînai samedi avec le coadjuteur et le bel abbé : je suis ravie quand je vois quelque Grignan.

Enfin, ma chère enfant, cherchez bien dans toute la cour et dans toute la France, il n'y a que moi qui, ayant une fille si parfaitement aimée, sois privée de la joie de la voir et de passer ma vie avec elle : ce sont des règles de la Providence, auxquelles je ne puis me soumettre qu'avec des peines infinies : nous faisons donc bien de nous écrire, puisque c'est tout ce que nous avons. Je comprends l'occupation que vous donnent mes lettres, et combien elles vous détournent de certains devoirs : *vous perdez connoissance*, dites-vous, je souffre deux fois la semaine que l'on m'en dise autant : il ne faut point d'autre livre que ces abominables lettres que je vous écris, je vous défie de les lire tout de suite; mais, ma fille, vous en êtes contente, c'est assez. Voilà le gros abbé qui me dit cent folies de mon voyage de Bretagne : nous trouvons que je n'ai pris ma résolution que depuis ce que j'ai su du désordre des séditieux; il dit que je ne veux pas perdre une si belle occasion, que je ne retrouverai peut-être de ma vie.

Le chevalier de Lorraine est arrivé auprès de Monsieur, comme si de rien n'étoit; il a trouvé

quelque charitable personne qui l'a remis dans le bon ou le mauvais chemin : cette petite nouvelle n'a pas donné beaucoup d'attention, elle a paru une misère qui n'a pas tenu sa place devant la mort de M. de Turenne, et tout ce qui s'en est ensuivi. Madame d'Armagnac est accouchée d'un fils, et madame de Louvigny d'un fils aussi ; madame la princesse d'Harcourt d'une fille, madame la duchesse d'une fille; mais il y a déjà huit jours.

Notre cardinal est encore à Saint-Mihel; je m'en vais lui écrire, il le trouve bon. L'abbé de Pontcarré est très-digne de vos lettres, il les aime et les sait lire ; il m'en fait part, et puis il les cache précieusement ; vous ne sauriez croire le tour surprenant et agréable que vous donnez, sans y penser, à toutes choses.

Mademoiselle est arrivée pour se baigner ; elle ne va point à Fontainebleau. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan et mes petits-enfants ; mais, ma très-belle et très-aimable, je suis à vous par-dessus tout : vous savez combien je suis loin de la radoterie, qui fait passer violemment l'amour maternel aux petits-enfants; le mien est demeuré tout court au premier étage, et je n'aime ce petit peuple que pour l'amour de vous.

## LETTRE CDXXVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Paris, ce 27 août 1675.

Je fais réponse à deux de vos lettres, mon cousin [1]. Dans la première vous me parlez si raisonnablement de la mort de M. de Turenne, qu'il faut avoir un cœur de héros pour savoir le regretter comme vous faites, n'ayant pas toujours été de vos amis. Dans la seconde vous me louez trop, vous trouvez que j'écris bien; il est vrai que vous êtes un si bon connoisseur, et vous flattez si peu les gens, que j'ai peine à douter de ce que vous me dites; cependant je ne sens point que je mérite une si digne approbation.

Vous faites une très-bonne remarque sur la mort prompte et imprévue de M. de Turenne, mais il faut bien espérer pour lui, car les dévots, qui sont toujours dévorés d'inquiétude pour le salut de tout le monde, ont mis, comme d'un commun accord, leur esprit en repos sur le salut de M. de Turenne : aucun d'eux n'a gémi

[1] *Voyez* les deux lettres de Bussy-Chaseu, 6 et 11 août 1675.

sur son état ; ils ont cru sa conversion sincère, et l'ont prise pour un baptême; et il a si bien caché toute sa vie sa *vanité* sous des airs humbles et modestes, qu'ils ne l'ont pas découverte ; enfin ils n'ont pas douté que cette belle ame ne fût retournée tout droit au ciel d'où elle étoit venue.

Mais ne faites-vous pas une remarque que j'ai faite ; qui est que ce qui passe aujourd'hui pour une victoire d'avoir repassé le Rhin, sans avoir été taillés en pièces depuis la mort de M. de Turenne, eût été un grand malheur s'il fût arrivé pendant sa vie. Ce que vous écrivez au roi sur ce sujet fait bien de l'honneur au maréchal et à vous aussi, mon pauvre cousin.

Au reste, que dites-vous de la déroute du maréchal de Créqui? le roi l'a nommée lui-même une défaite complète. Il a répondu divinement aux courtisans qui lui en ont parlé : à ceux qui vouloient excuser ce maréchal, il a dit : « — Il « est vrai qu'il est fort brave, je comprends son « désespoir, mais enfin mes troupes ont été bat- « tues par des gens qui n'avoient jamais fait autre « chose que de jouer à la bassette. » A ceux qui le blâmoient et qui demandoient pourquoi il avoit donné la bataille, il leur a répondu comme fit autrefois le duc de Weimar, à qui le vieux Parabère demandoit : — Monsieur, pourquoi

donniez-vous cette dernière bataille que vous perdîtes ? — Monsieur, répondit le duc de Weimar, c'est que je croyois la gagner[1]. Cette application est fort juste et fort plaisante. A ceux qui le vouloient consoler, lui disant qu'il n'avoit quasi point perdu de troupes, que tout revenoit à Thionville et à Metz, qu'il y avoit tant de cavalerie, tant d'infanterie, il leur répondit : « — Mais en voilà plus que je n'en avois ; c'est « une plaisante manière de faire des recrues. » Le maréchal de Gramont dit : « — C'est que vos « troupes ont fait des petits, Sire. » Les courtisans trop courtisans devroient bien se corriger de leurs basses flatteries avec un tel maître. Le maréchal de Créqui est dans Trèves ; si quelque balle a la commission de le tuer, je crois qu'elle le trouvera aisément de la manière enragée dont il s'expose.

M. le prince est arrivé à l'armée d'Allemagne. Il a dit à des gens qui l'ont vu à Châlons qu'il auroit bien souhaité de causer seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne, pour prendre ses lumières sur la connoissance qu'il avoit des affaires de ce pays-là. Si la goutte l'y vient trouver au mois d'octobre, comme elle fait tous les ans, ce sera un étrange malheur.

[1] C'est une répétition de l'anecdote racontée dans la lettre du 19 août 1675.

Vous avez sans doute entendu louer le chevalier de Grignan sur le passage du Rhin, on ne peut pas avoir été distingué plus agréablement, et afin que je fusse aussi contente du côté du maréchal de Créqui, La Trousse y a fait des merveilles. Si M. de Luxembourg fait quelque chose en Flandre, il faudra pour achever ma joie que mon fils se fasse louer, et revienne en bonne santé. Je ne sais encore ce que je deviendrai.

Sur la plainte que le maréchal d'Albret a faite au roi, que le marquis d'Ambres[1], en lui écrivant, ne le traitoit pas de *Monseigneur*, Sa Majesté a ordonné à ce marquis de le faire; et sur cela il a écrit cette lettre au maréchal :

« MONSEIGNEUR,

« Votre maître et le mien m'a commandé d'u-
« ser avec vous du terme de *Monseigneur*; j'obéis
« à l'ordre que je viens d'en recevoir avec la
« même exactitude que j'obéirai toujours à ce
« qui vient de sa part, persuadé que vous savez
« à quel point je suis, Monseigneur, votre très-
« humble et très-obéissant serviteur. »

Voici la réponse du maréchal d'Albret.

MONSIEUR,

« Le roi, votre maître et le mien, étant le

[1] Le maréchal d'Albret étoit gouverneur de la Haute-Guienne, et le marquis d'Ambres lieutenant-général de ce même gouvernement. *D. P.*

« prince du monde le plus éclairé, vous a or-
« donné de me traiter de *Monseigneur*, parce
« que vous le devez; et parce que je m'ex-
« plique nettement et sans équivoque, je vous
« assurerai que je serai à l'avenir selon que
« votre conduite m'y obligera, Monsieur, votre
« très, etc. »

Les affaires de la belle *Madelonne* m'arrêtent ici, je ne sais ce qui me tient que je ne vous conte le procès dont il est question[1], tant je me sens en train de discourir : mais je m'arrête ; car il se pourroit fort bien faire que vous ne fussiez pas en humeur de m'écouter, et je veux vous plaire. Je veux que vous m'aimiez toujours comme je vous aime.

## LETTRE CDXXVIII.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er septembre 1675.

En me disant que vos lettres ne sont pas dignes de mon approbation, Madame, vous m'en écrivez une qui en mérite une plus grande, sans compter votre modestie; mais, pour ne la

[1] *Voyez* sur ce procès une des notes sous la date du 21 août 1675.

pas offenser davantage, je vais traiter d'autre chose avec vous.

L'affaire du maréchal de Créqui est plus mauvaise pour lui que pour le roi. Sa Majesté a de grandes ressources; il n'y paroîtra pas dans quinze jours, quand même il perdroit Trèves; mais, pour la réputation de ce général, elle en pâtira long-temps, et il faudra qu'il fasse de belles choses avant de faire oublier sa mauvaise conduite à Consarbrick. On me vient d'envoyer de Metz une relation exacte de cette déroute, par laquelle je vois que la tête a tourné au maréchal de Créqui dès qu'il vit les ennemis; il n'y a que cela à croire, ou qu'il a eu intelligence avec eux : il vit défiler leur infanterie sur un pont sans faire tirer son canon sur elle, et sans la faire charger à demi-passée; quoiqu'il eût la moitié moins de troupes que les confédérés, il les laissa tous passer la Sarre tranquillement pour venir à lui, et fit comme s'il eût appréhendé qu'il lui en fût échappé un seul.

Vous voyez bien, Madame, qu'il faut avoir perdu l'esprit pour en user ainsi; cependant c'est ce général que l'on nomma d'abord pour remplacer M. de Turenne : que sont donc les autres qui ont moins de capacité que lui? Il faut dire la vérité, une partie des maréchaux qu'on vient de faire est indigne de l'être. D'or-

dinaire le mérite attire cette dignité, ici l'on a commencé par où l'on devoit finir; on a donné l'honneur, espérant que le mérite viendroit après; et en attendant le mérite, bien souvent viennent les déroutes, comme vous voyez.

Tout ce qu'a répondu le roi aux courtisans sur l'affaire de Consarbrick est admirable; les uns ont été mal récompensés de leur fausse générosité, les autres de leur blâme sans raison; et les autres de leur basse flatterie. Il faut parler juste devant un prince d'aussi bon entendement que le roi, et particulièrement quand il vient de perdre une bataille.

Je savois déjà la question du vieux Parabère, et la réponse du duc de Weimar; c'est ce vieux sot à qui feu M. votre père en fit de si plaisantes à Poitiers quand il alloit voir sa maîtresse. La pensée du maréchal de Gramont ne peut faire rire que par le ton nasillard et gascon; du reste c'est un propos de corps-de-garde.

Le maréchal de Créqui a fait comme M. Fouquet, qui ne savoit ce qu'il faisoit les premiers jours qu'on l'arrêta, mais qui, après s'être reconnu, fit des merveilles. Ce qu'a dit M. le prince de M. de Turenne en passant à Châlons, me paroît d'un fort honnête homme, et d'un homme qui sent bien son mérite[1]. M. de Montécuculli

[1] Le grand Condé, dit en passant à Châlons pour aller prendre

se précautionnera encore davantage avec lui qu'il ne faisoit avec M. de Turenne. Il est vrai que le chevalier de Grignan a été heureux au combat d'Altenheim, et La Trousse à celui de Consarbrick : je m'en réjouis avec vous, et j'espère vous faire un même compliment pour M. votre fils à la fin de cette campagne.

Vous devriez me conter le procès dont il est question ; je suis tellement affamé de vous entendre, que je vous donnerois une favorable audience quand vous ne me parleriez que d'interlocutoires et d'arrêts.

## LETTRE CDXXIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 28 août 1675.

Si l'on pouvoit écrire tous les jours, je m'en accommoderois fort bien ; je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas, mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous ; car, à tout le reste du monde, on voudroit avoir écrit ; et c'est parce

le commandement de l'armée : « J'aurois bien souhaité de causer « seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne pour « prendre ses lumières sur la connoissance qu'il avoit des affaires « de ce pays-là. » *(Lettres de Bussy-Rabutin.)*

qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien encore vous parler de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf[1], qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon, me pria hier de dîner avec eux deux, pour parler de leur affliction : madame de La Fayette y vint : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu; les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures : tous ces pauvres gens étoient en larmes, et déjà tout habillés de deuil; il vint trois gentilshommes qui pensèrent mourir en voyant ce portrait; c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur; ils ne pouvoient prononcer une parole; ses valets-de-chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes et faisoit fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler répondit à nos tristes questions : nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachotant, il avoit donné ses ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille.

Il monta à cheval le samedi à deux heures, après avoir mangé; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de

[1] Sœur du cardinal de Bouillon. *D. P.*

la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : « Mon neveu, demeurez-là, vous ne « faites que tourner autour de moi, vous me fe- « riez reconnoître. » M. d'Hamilton, qui se trouva près de l'endroit où il alloit, lui dit : « Monsieur, « venez par ici, on tire du côté où vous allez. « Monsieur, *lui dit-il*, vous avez raison, je ne « veux point du tout être tué aujourd'hui, cela « sera le mieux du monde. » Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : « Monsieur, jetez « les yeux sur cette batterie que je viens de faire placer là. » M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoient le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme, qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf; il n'étoit point encore tombé, mais il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment, le cheval s'arrête, le héros tombe entre les bras de ses gens; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais : songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie; on pleure; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf, qui s'étoit jeté sur le corps, qui ne vouloit pas le quitter, et se

pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau, on le porte dans une haie : on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente : ce fut là où M. de Lorges, M. de Roye, et beaucoup d'autres, pensèrent mourir de douleur ; mais il fallut se faire violence, et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras. On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne battoient qu'un coup ; les piques traînantes et les mousquets renversés ; mais ces cris de toute une armée ne se peuvent pas représenter sans que l'on en soit tout ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe, dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter ; car cette messe ne fut dite que quand ils eurent repassé le Rhin. Je pense que le pauvre chevalier ( *de Grignan* ) étoit bien abymé de douleur. Quand ce corps a quitté son armée, c'a été encore une autre désolation ; et partout où il a passé on n'entendoit que des clameurs ; mais à Langres ils se sont surpassés ; ils allèrent au-devant de lui en habits de deuil au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple ; tout le clergé en cérémonie ; il y eut un service solennel dans la ville, et en un moment ils se cotisèrent tous

pour cette dépense, qui monta à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affection fondée sur un mérite extraordinaire? Il arrive à Saint-Denis ce soir ou demain, tous ses gens l'alloient reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt, on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes. Nous dînâmes, comme vous pouvez penser; et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie si vous aviez été ici; je l'assurai fort de votre douleur; il vous fera réponse et à M. de Grignan; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi bien que son fils. Voilà une belle chose de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déja, mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

M. de La Garde me dit l'autre jour que, dans l'enthousiasme des merveilles que l'on disoit du chevalier, il exhorta ses frères [1] à faire un effort

[1] M. le coadjuteur d'Arles et M. l'abbé de Grignan. *D. P.*

pour lui dans cette occasion, afin de soutenir sa fortune au moins le reste de cette année, et qu'il les trouva tous deux fort disposés à faire des choses extraordinaires. Ce bon La Garde est à Fontainebleau, d'où il doit revenir dans trois jours pour partir enfin, car il en meurt d'envie, à ce qu'il dit; mais les courtisans ont bien de la glu autour d'eux. Vraiment l'état de madame de Sanzei est déplorable; nous ne savons rien de son mari: il n'est ni vivant, ni mort, ni blessé, ni prisonnier; ses gens n'écrivent point. M. de La Trousse, après avoir mandé le jour de l'affaire qu'on venoit de lui dire qu'il avoit été tué, n'en a plus écrit un mot ni à la pauvre Sanzei, ni à Coulanges[1]. Nous ne savons donc que mander à cette femme désolée; il est cruel de la laisser dans cet état : pour moi, je suis très-persuadée que son mari est mort; la poussière mêlée avec son sang l'aura défiguré; on ne l'aura pas reconnu, on l'aura dépouillé; peut-être qu'il aura été tué, loin des autres, par ceux qui l'ont pris, ou par des paysans, et sera demeuré au coin de quelque haie : je trouve plus d'apparence à cette triste destinée qu'à croire qu'il soit

[1] Madame de Sanzei étoit sœur de M. de Coulanges, et M. de La Trousse étoit leur cousin-germain. *D. P.*— M. de Monmerqué nous apprend que la terre d'Autri, où étoit alors madame de Sanzei, appartient aujourd'hui à madame Séguier de Saint-Brisson.

prisonnier, et qu'on n'entende pas parler de lui.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire que je ne puis m'y opposer; je ne l'aurai pas toujours; ainsi je dois profiter de sa bonne volonté; c'est une course de deux mois, car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe; tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui seroit grand pendant l'hiver; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyois point cet hiver que je vous avois; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune; mais vous souvient-il de nos lectures? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui étoit autour de cette petite table, et le livre même, il ne seroit pas impossible de ne savoir que devenir; la Providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, pour n'avoir pas le courage de l'achever; c'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes? Je le souhaite; vous aurez bien

raisonné, et si vous parlez sans cesse des affaires présentes et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra, en vérité, vous êtes comme nous; et ce n'est point du tout que vous soyez en province. M. de Barillon soupa hier ici : on ne parla que de M. de Turenne; il en est véritablement très-affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus, combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé, et puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans en être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes : dans ce nombre on distingua fort le chevalier comme un de ceux que ce grand homme aimoit et estimoit le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil. Je ne trouve pas qu'on soit tout-à-fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois : je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Je viens de regarder mes dates, il est certain que je vous ai écrit le vendredi 16; je vous avois écrit le mercredi 14, et le lundi 12. Il faut que *Pacolet* ou la bénédiction de Montélimart ait porté très-diaboliquement cette

lettre ; examinez ce prodige. Mais disons encore un mot de M. de Turenne : voici ce qui me fut conté hier. Vous connoissez bien Pertuis[1], et son adoration et son attachement pour M. de Turenne; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au roi, et lui manda : « Sire, j'ai perdu M. de « Turenne; je sens que mon esprit n'est point « capable de soutenir ce malheur; ainsi, n'étant « plus en état de servir Votre Majesté, je lui de- « mande la permission de me démettre du gou- « vernement de Courtrai. » Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne rendît cette lettre; mais, craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au cardinal de Bouillon qu'il en estimoit davantage Pertuis, et qu'il ne vouloit pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir, en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avoit quarante mille livres de rente de partage ; et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille livres de rente ; c'est deux cent mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas le nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante

[1] Il avoit été capitaine des gardes de M. de Turenne. *D. P.*

années de service. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne se peut représenter.

## LETTRE CDXXX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 30 août 1675.

Je prends la résolution de partir mercredi 4 du mois prochain : je vais droit à Orléans; j'y trouverai M. d'Harouïs, et nous nous y embarquerons dimanche, après la messe. Je vous écrirai encore mercredi en partant; je serai quelque temps à Nantes, et puis aux Rochers. Mon retour est assuré, si je suis en vie, pour le mois de novembre : j'ai cependant un grand regret à notre commerce qui va être tout déréglé; mais la vie est pleine de choses qui blessent le cœur.

Je reviens du service de M. de Turenne à Saint-Denis. Madame d'Elbeuf m'est venue prendre, elle a paru me souhaiter; le cardinal de Bouillon m'en a priée d'un ton à ne pouvoir le refuser. C'étoit une chose bien triste : son corps étoit là au milieu de l'église; il y est arrivé cette nuit avec une cérémonie si lugubre, que M. Boucherat, qui l'a reçu, et qui y a veillé toute la

nuit, en a pensé mourir de pleurer. Il n'y avoit que la famille désolée et tous les domestiques en deuil et en pleurs; on n'entendoit que des soupirs et des gémissements. Il y avoit d'amis M. Boucherat, M. de Harlai, M. de Meaux et M. de Barillon; mesdames Boucherat y étoient, et les nièces. Madame d'Elbeuf a pensé crever; la vapeur s'y est mêlée : on ne peut pas douter de la douleur de cette pauvre femme. Ç'a été une chose triste de voir tous ses gardes debout, la pertuisane sur l'épaule, autour de ce corps qu'ils ont si mal gardé, et, à la fin de la messe, de les voir porter sa bière jusqu'à une chapelle au-dessus du grand autel, où il est en dépôt. Cette translation a été touchante, tout étoit en pleurs, et plusieurs crioient sans pouvoir s'en empêcher. Enfin on a été dans cette chapelle, où madame d'Elbeuf a crié les hauts cris; il y avoit entre autres un petit page qui devenoit fontaine. Enfin nous sommes revenus dîner tristement chez le cardinal de Bouillon, qui a voulu nous avoir; il m'a priée par pitié de retourner ce soir, à six heures, le prendre pour le mener à Vincennes, et madame d'Elbeuf : ils m'ont fort parlé de vous. Le cardinal dit qu'il vous écrira aujourd'hui; mais je m'en vais fermer mon paquet avant que de les aller prendre, afin de n'être point en inquiétude de revenir de bonne heure :

la lune nous conduira jusqu'où il lui plaira. Peut-être que j'irai demain passer le soir à Livry pour jouir de cette belle Diane, et dire adieu à l'aimable abbaye. L'abbé y est depuis trois jours; il ne nous parle plus que de retraite; c'est la grand'mode. Que dites-vous du nom de M. le prince qui a fait lever le siége d'Haguenau, comme il fit fuir les ennemis l'année passée à Oudenarde? Voilà ce qu'il y a de vrai. Je ne sais rien de Fontainebleau, si ce n'est qu'on y jouera quatre des belles pièces de Corneille, quatre de Racine, et deux de Molière. Je ne puis pardonner à Cavoye[1] d'être à Fontainebleau plutôt qu'à Saint-Denis ce matin. Adieu, ma chère fille, embrassez-moi, je vous en conjure, et ne me dites point que vous ne méritez pas mon extrême tendresse; et pourquoi ne la méritez-vous pas, s'il est vrai que vous m'aimiez? Par quel autre endroit en seriez-vous indigne? Embrassez-moi encore, ma chère enfant, et soyez aise que je vous aime plus que moi-même, puisque vous m'aimez un peu.

Les gens du pauvre Sanzei reviennent; et, quoiqu'on n'ait pas retrouvé son corps, ils croient qu'il a été tué. On dispose sa femme à cette triste nouvelle, sans pourtant oser encore lui faire prendre le deuil. La comtesse de Fiesque

1 Il avoit été fort aimé de M. de Turenne. *D. P.*

fut ainsi trois mois du marquis de Piennes son premier mari, qui est encore à revenir.

## LETTRE CDXXXI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ À MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 4 septembre 1675.

Madame de Puisieux m'a mandé que je croyois partir aujourd'hui, et qu'elle me donnoit avis que je ne partois que lundi ; je l'ai crûe sans raisonner : me voilà donc, ma très-chère, jusqu'à lundi. La cour revient vendredi. J'irai encore au service de M. de Turenne, et je recevrai vos lettres réglément encore quelques jours : c'est précisément la chose que je regrette le plus quand elle me manque. Je reviens à vendredi dernier ; après vous avoir écrit, je retournai prendre le cardinal de Bouillon, madame d'Elbeuf et Barillon ; notre promenade fut triste, mais charmante, au clair de la lune. Il me donna la lettre que je vous envoie, et me pria fort de l'envoyer le même jour ; je ne l'ai pas fait. Le gros abbé m'a fait encore sa cour avec une de vos lettres, il vous a mandé tout ce qu'il y a de nouvelles. Le siége d'Haguenau levé[1], c'est bien loin des

[1] M. de Matthieu, qui commandoit dans Haguenau, étoit lieutenant-colonel du régiment de la marine, et officier d'une grande

malheurs que vous prévoyiez; mais le Montécuculli n'a quitté son entreprise que pour embarrasser M. le prince, qui, se trouvant plus foible que lui, s'est un peu retiré vers Schlestat. M. de Lorraine (*le duc Charles IV*), en écrivant à sa fille [1] sur la déroute (*de Consarbrick*), ne nomme le maréchal de Créqui que *le bon maréchal, le bon Créqui:* il y a un air malin dans cette lettre, qui ressemble bien à l'esprit *de Son Altesse, mon père* [2]. Il seroit à souhaiter que les équipages des morts, ou crus morts, ne revinssent point. Les gens de M. de Sanzei content cette déroute d'une terrible façon. Nous avions deux mille hommes au fourrage; nous n'étions que cinq mille contre vingt-deux mille; on ne croyoit pas la rivière guéable, elle l'étoit en trois endroits; de sorte que l'armée des ennemis passoit, et prenoit nos troupes en flanc. La Trousse disoit son avis; mais la tête tourne à moins. Le maréchal combattit comme un désespéré, et puis s'alla jeter dans Trèves, où il fait une défense d'Orondate. Il s'est sauvé beaucoup de troupes;

distinction. Il avoit dit plusieurs fois, avant que la place fût assiégée : *Tant que Matthieu sera, Haguenau au roi sera.* Il devint colonel du régiment de la marine le 29 août 1675, c'est-à-dire peu de jours après la levée du siége. *D. P.*

[1] Anne de Lorraine, comtesse de Lillebonne. *D. P.*

[2] Manière de parler de madame de Lillebonne. (*Voyez* ci-après, lettre du 29 septembre.)

la terreur et la confusion ont été plus loin que la tuerie.

On n'a point trouvé le corps de M. de Sanzei; mais ses gens l'ont vu se jeter dans un escadron qui s'appelle *Sans quartier;* il cria, en s'y jetant, qu'on n'en fît point aussi; il combattit long-temps; ce qui resta de son régiment se rallia, et de lui point de nouvelles : peut-on l'imaginer autre part que sur le champ de bataille, où l'on n'a pu ni l'aller chercher d'abord, ni le reconnoître quand on y est allé au bout de douze jours? La pauvre madame de Sanzei arriva samedi à sept heures du matin, comme je montois en calèche pour m'en aller à Livry : je descendis, et ne la quittai pas de tout le jour. Elle pensa trouver à la porte l'équipage de son mari, qui revint une heure après elle; on ne pouvoit voir, sans pleurer, tous ces pauvres gens et tout ce train maigre et triste. Elle s'en retournera dans quelques jours à Autri; elle est fort affligée, et pleure de bon cœur. On ne vouloit point qu'elle prît le deuil; j'ai ri de cette vision : M. de Sanzei reviendra le jour d'Enoch, d'Elie, de saint Jean-Baptiste, du feu marquis de Piennes et du marquis d'Estrées. Quelle folie de douter de sa mort! et, au bout du compte, s'il revenoit, on ôteroit le bandeau[1], et l'on deviendroit grosse : pourvu

[1] C'étoit l'usage des veuves de ce temps-là de porter un bandeau de crêpe sur le front. *D. P.*

qu'on ne se remarie pas, on est toujours en état de recevoir son mari.

Au reste, Lannoi, c'est-à-dire madame de Montrevel, est enragée; après avoir été pendue un mois aux oreilles du roi et de *Quanto*, et demandé ce régiment Royal avec fureur, comme elle fait toutes choses, on l'a donné au marquis de Montrevel [1], oncle de son mari, qui leur a déjà ôté la lieutenance générale (*de Bresse*). On ne sait quelles mesures il a prises, ni de quelle manœuvre il s'est servi; mais enfin, à l'heure qu'il paroissoit le moins, on lui a donné ce joli régiment: il est vrai qu'il est brave jusqu'à la folie; c'est celui qui faisoit l'amoureux de madame de Coulanges, qui est beau et bien fait: j'oubliois qu'il plaide contre son neveu, et qu'il est son ennemi mortel, car toute cette famille est divisée.

Le chevalier de Coislin [2] est revenu après la mort de M. de Turenne, disant qu'il ne pouvoit plus servir après avoir perdu cet homme-là; qu'il étoit malade; que, pour le voir, et pour être avec lui, il avoit fait cette dernière cam-

[1] Depuis maréchal de France. *D. P.*

[2] Charles-César du Cambout de Coislin, chevalier de Malte, ayant quitté le service, se retira de la cour et du monde pour se livrer à tous les exercices de la plus haute piété. (*Voyez* le Nécrologe de Port-Royal, Amsterdam, 1723.) *D. P.*

pagne, mais que, ne l'ayant plus, il s'en alloit à Bourbon. Le roi, informé de tous ces discours, a commencé par donner son régiment, et a dit que, sans la considération de ses frères, il l'auroit fait mettre à la Bastille. Je ne sais pourquoi je vous conte toutes ces bagatelles : celle de la Montrevel m'a paru plaisante. Pour cette fois, il n'y a pas de grands événements ; puisque vous en êtes lasse, on ne vous en mandera plus : mais, s'il vous en souvient, vous en aviez voulu, vous fûtes servie fort promptement ; et puis tout d'un coup vous dites que c'est assez ; nous nous taisons.

Faucher, de l'hôtel d'Estrées, vint me voir hier ; il s'en retourne à Rome par la Savoie. Nous causâmes fort : il me conta toute la querelle du pape et de l'ambassadeur; il me fit voir le cardinalat du *Marseille* fort éloigné ; et enfin, après avoir bien discouru et de Portugal, et de Savoie, et *d'ogni cosa*, il voulut voir votre portrait : il est romain, il s'y connoît ; je voudrois que vous et M. de Grignan eussiez pu voir l'admiration naturelle dont il fut surpris, quelles louanges il donna à la ressemblance, mais encore plus à la bonté de la peinture, à cette tête qui sort, à cette gorge qui respire, à cette taille qui s'avance : il fut une demi-heure comme un fou. Je lui parlai du portrait de la Saint-Géran, il l'a vu;

je lui dis que je le croyois mieux peint; il me pensa battre, il m'appela *ignorante*, et *femme*, qui est encore pis : il appelle des traits de maître ces endroits qui me paroissoient grossiers; c'est ce qui fait le blanc, le lustre, la chair, et sortir la tête de la toile; enfin, ma fille, vous auriez ri de sa manière d'admirer. Il en a fait tant de bruit, que M. de Louvigny[1] vint hier me voir; mais, en effet, c'étoit votre portrait qu'il venoit voir; il en fut charmé. Je voudrois bien le porter avec moi; ah! que je disois vrai l'autre jour, quand je vous assurois que quelqu'un qui m'aimeroit devroit être content d'être aimé de moi, comme j'aime cette aimable copie!

Je crains que M. le prince ne soit malade, je crois l'avoir ouï dire. Nous sommes bien loin de faire passer le Rhin à Montécuculli, c'est lui qui nous presse un peu vers Schlestat, et qui nous fait abandonner la Basse-Alsace. Le maréchal de Créqui fait toujours le démon dans Trèves. La maréchale s'est si bien mis dans la tête que Sanzei y est avec son mari, que madame de Sanzei n'ose pas encore prendre le deuil; au moins elle attendra jusqu'à la fin du siége. M. de Saint-Thou, allant avec trente maîtres reconnoître un mouvement des ennemis, rencontra deux cents cavaliers; il les prit pour

[1] Fils du maréchal de Gramont.

être des nôtres, et s'avança trop; ses gens l'abandonnèrent : on lui demanda s'il vouloit quartier; il dit que non : cela est bien imprudent : ils l'ont tué, et rendu sa sœur et son vilain mari les plus riches gens de France; le songe est bien singulier.

Je comprends fort bien tous les compliments que vous avez reçus sur le sujet de vos beaux-frères [1], et les échos qui répondent un mois après comme ceux d'Olioules; cela est fort incommode, en vérité; un poltron et un sot, comme vous dites, vous donneroient bien moins d'affaires.

Madame de Coëtquen n'est pas digne d'être affligée si long-temps : elle prit à madame d'Elbeuf, il y a deux ans, un petit portrait de M. de Turenne, qu'elle avoit au bras : madame d'Elbeuf le lui a redemandé plusieurs fois; elle a dit qu'elle l'avoit perdu : il nous est venu une pensée, qu'il ne l'est pas pour tout le monde [2]. Ah! grand héros! faut-il que l'on vous sacrifie? Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on offense les héros, quand ils ne sont pas dans leur tripot.

[1] M. le chevalier de Grignan et M. le coadjuteur d'Arles. *D. P.*

[2] Dans la lettre du 19 août 1671, on a vu comment madame de Coëtquen avoit trahi la confiance et l'amitié de Turenne. C'est au chevalier de Lorraine qu'on la soupçonne ici d'avoir sacrifié ce portrait. *A. G.*

Madame de Vaubrun est à nos sœurs de Sainte-Marie ; elle est comme folle ; et se moque du père de Sainte-Marthe (*de l'Oratoire*), son confesseur : elle a fait venir dans l'église le corps de son mari[1] ; on lui a fait un service plus magnifique que celui de M. de Turenne à Saint-Denis ; elle a son cœur sur une petite crédence ; elle le voit, elle le touche, elle a deux bougies devant, elle y passe les journées entières du dîner au souper, nettement ; et, quand on vient l'avertir qu'il y a sept heures qu'elle est là, elle ne croit pas qu'il y ait une demi-heure : personne ne peut la gouverner, et l'on craint que l'esprit ne lui tourne. Madame de Langeron est toujours inconsolable ; si je puis continuer ces deux sortes d'afflictions, vous aurez sujet d'être contente. On assuroit hier que l'empereur avoit fait faire un service à M. de Turenne. Adieu, ma très-chère et très-aimable enfant : on ne peut imaginer plus de tendresse que j'en ai pour vous.

[1] Tué le 1er août à l'affaire d'Altenheim. *D. P.*

## LETTRE CDXXXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 6 septembre 1675.

Je vous regrette, ma chère enfant, et cette rage de m'éloigner encore de vous, et de voir pour quelques jours notre commerce dégingandé, me donne une véritable tristesse. Pour achever l'agrément de mon voyage, *Hélène* ne vient pas avec moi; j'ai tant tardé, qu'elle est dans son neuf; j'ai *Marie* qui jette sa gourme, comme vous savez; mais ne soyez point en peine de moi, je m'en vais un peu essayer de n'être pas servie si fort à ma mode, et d'être un peu dans la solitude; j'aimerai à connoître la docilité de mon esprit, et je suivrai les exemples de courage et de raison que vous me donnez. Madame de Coulanges ne fait-elle pas aussi des merveilles de s'ennuyer à Lyon? Ce seroit une belle chose que je ne susse vivre qu'avec les gens qui me sont agréables : je me souviendrai de vos sermons; je m'amuserai à payer mes dettes et à manger mes provisions : je penserai beaucoup à vous, ma très-belle; je lirai, je marcherai, j'écrirai, je recevrai de vos lettres; hélas! la vie

ne se passe que trop : elle s'use partout. Je porte une infinité de remèdes bons ou mauvais; je les aime tous, mais surtout il n'y en a pas un qui n'ait son patron, et qui ne soit la médecine de mes voisins : j'espère que cette boutique me sera fort inutile, car je me porte extrêmement bien.

Je fus avant-hier toute seule à Livry, me promener délicieusement avec la lune ; il n'y avoit aucun serein ; j'y fus depuis six heures du soir jusqu'à minuit, et je me suis fort bien trouvée de cette petite équipée; je devois bien cette honnêteté à la belle Diane et à l'aimable abbaye. Il n'a tenu qu'à moi d'aller à Chantilly en très-bonne compagnie; mais je ne me suis pas trouvée assez libre pour faire un si délicieux voyage; ce sera pour le printemps qui vient. J'ai été tantôt chez Mignard, pour voir le portrait de Louvigny : il est parlant; mais je n'ai pas vu Mignard; il peignoit madame de Fontevrauld, que j'ai regardée par le trou de la porte; je ne l'ai pas trouvée jolie : l'abbé Têtu étoit auprès d'elle, dans un charmant badinage; les Villars étoient à ce trou avec moi : nous étions plaisantes.

M. le prince, qui a fait lever le siége d'Haguenau, est un peu étonné d'être sur la défensive, et de se reculer et se retrancher vers Schlestat : la goutte et le mois d'octobre ne dimi-

nueront pas son chagrin. Pour moi, j'emporte l'inquiétude de mon fils; il me semble que je m'en vais avoir la tête dans un sac pendant dix ou douze jours ; et vous jugez bien que, sans de bonnes raisons, je ne quitterois pas Paris dans ce temps de nouvelles. Saint-Thou avoit songé, la veille qu'il a été tué, qu'il avoit eu un démêlé avec le prince d'Orange, et qu'il lui avoit dit de si bonnes injures, que ce prince l'avoit fait maltraiter par ses gardes : il conta ce songe, et ce fut par ses gardes qu'il fut tué follement ; car il ne voulut jamais de quartier, quoiqu'il fût seul contre deux cents : c'est une belle pensée; tout le monde se moque de lui, quoique Voiture nous ait appris que c'est fort mal fait de se moquer des trépassés. La pauvre Sanzei est tiraillée par de ridicules espérances que son mari n'est point mort, et veut attendre la fin du siége de Trèves pour prendre son deuil. Adieu, ma très-aimable, je ne puis vous dire combien je suis à vous; quoique je dise un peu plus que vous ce que je sens, mes démonstrations n'égalent point mes sentiments.

## LETTRE CDXXXIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 9 septembre 1675.

Adieu, ma très-chère, je m'en vais monter en carrosse. Je quitte Paris pour quelque temps, avec la douleur de ne recevoir plus si réglément vos lettres, ni celles de mon fils, dont l'armée n'est point tant composée de *pâtissiers*, que je ne sois fort en peine de lui, non pas quand je pense au prince d'Orange, mais à M. de Luxembourg, qui est *dans l'armée de mon fils*, et à qui les mains démangent furieusement. Hélas! vous souvient-il de notre folie, que M. de Turenne étoit *dans l'armée de votre frère?* Enfin, voilà tous mes commerces dérangés : je n'espère pas même que je puisse encore être bonne à votre divertissement : tout le fagotage de bagatelles que je vous mandois va être réduit à rien ; et si vous ne m'aimiez, vous feriez fort bien de ne pas ouvrir mes lettres. Je m'en vais donc, ma très-chère, avec le bon abbé et *Marie;* j'ai deux hommes à cheval et six chevaux : je m'en vais par Orléans et par Nantes : je vous écrirai par les chemins; c'est une de mes tendresses, comme dit Monceaux.

Je n'ai jamais vu un homme adorable comme d'Hacqueville; je ne sais pas comme sont *les autres*, mais, pour celui que nous connoissons, je croirois qu'il n'a point son pareil, sans la notoriété qui dit *les d'Hacqueville*. Je lui ai recommandé une affaire du sénéchal de Rennes; ne le connoît-on point dans votre voisinage? Elle étoit épineuse, et il falloit de l'habileté pour l'entendre; je priai d'Hacqueville d'y entrer; il en a fait la sienne, il y a travaillé, il a disputé contre Parère[1], qui étoit contraire; il l'a rapportée devant M. de Pomponne, pour empêcher qu'il ne la comprît mal; enfin il n'y a qu'à baiser les pas par où il passe. Le sénéchal est si étonné de trouver un cœur comme celui-là sur la terre, et d'avoir gagné son affaire, qu'il me croit la plus riche femme de France d'avoir un tel ami; il a raison : servez-vous en donc, sans crainte de le fatiguer, et du gros abbé (*de Pontcarré*), si vous avez quelque lettre de change à envoyer, car il faut connoître les talents. Vous ne manquerez pas de nouvelles; la bonne Troche vous mandera les grandes; mais, comme vous dites, tout va bien; il n'y aura que douceur et agrément dans le reste de cette année : comprenez un peu ce que c'est que ce grand prince de Condé, qui se retire, qui se retranche, et qui envisage le

[1] Premier commis de M. de Pomponne. *D. P.*

mois d'octobre et la goutte[1]. M. de Lorraine ne vouloit point qu'on s'amusât au siége de Trèves, et disoit : « Vous y périrez, Messieurs, songez « qu'il y a quatre mille hommes dans Trèves, et un « maréchal de France en colère. » En effet, ce maréchal fait des miracles; il nettoie la tranchée tous les deux ou trois jours avec une propreté extraordinaire : mais enfin, mes belles, rien n'est imprenable, il faudra se rendre. La maréchale (*de Créqui*) dit toujours que M. de Sanzei est dans Trèves; je ne le crois point du tout : ce seroit une belle chose si, pendant que sa femme le pleure d'un côté, et refuse l'espérance de le trouver dans cette place assiégée, elle alloit apprendre qu'il y eût été tué! ce sont des folies.

Je dis hier adieu à M. de La Garde; s'il vous embrasse, laissez-le faire, c'est pour moi : je l'aime et l'estime beaucoup; profitez bien de son bon esprit. Je vous exhorte, ma chère enfant, à conserver votre santé, si vous m'aimez. J'entends que vous me dites la même chose, et je vous assure que je le ferai dans la vue de vous plaire : ne vous amusez point à vous inquiéter en l'air, cela n'est point de votre bon esprit;

[1] Cette campagne fut la dernière, et passe pour être une des plus belles du grand Condé. Il paroît qu'on ne l'apprécioit pas; mais Louvois le haïssoit et le craignoit, et la cour donnoit le ton à toute la France. *A. G.*

conservez bien votre courage, et m'en envoyez un peu dans vos lettres : c'est une bonne provision dans cette vie; parlez-moi beaucoup de vous : tous les détails sont admirables quand l'amitié est à un certain point.

Écrivez à notre cher cardinal : savez-vous bien que vous n'avez pas pensé droit sur la cassolette, et qu'il a été piqué de la hauteur dont vous avez traité cette dernière marque de son amitié? assurément, vous avez outré les beaux sentiments; ce n'est pas là, ma fille, où vous devez sentir l'horreur d'un présent d'argenterie : vous ne trouverez personne de votre sentiment, et vous devez vous défier de vous, quand vous êtes seule de votre avis.

Hier au soir je dis adieu au plus beau de tous les prélats : il me pria de lui prêter mon portrait, c'est-à-dire le vôtre, pour le porter chez madame de Fontevrauld; je le refusai *rabutinement*[1], et lui dis que je l'avois refusé à MADEMOISELLE, et en même temps je le portai moi-même dans une petite chambre, où il fut placé et reçu avec tendresse et envie de me plaire : je suis sûr qu'on ne l'en tirera pas; on sait trop

[1] M. de Monmerqué dit : C'est le bel abbé de Grignan, abbé de Saint-Hilaire de Carcassonne; il étoit en outre agent général du clergé. Le coadjuteur d'Arles fut fâché du refus de madame de Sévigné, parce qu'il craignoit que cela n'indisposât madame de Montespan. (*Voyez* la lettre du 2 octobre suivant.)

bien ce que c'est pour moi que cette charmante peinture; et si on vient le demander ici, on dira que je l'ai emporté : M. de Coulanges vous apprendra où il est. M. de Pomponne le voulut voir l'autre jour; il lui parloit, et croyoit que vous deviez répondre, et qu'il y avoit de la gloire à votre fait : votre absence a augmenté la ressemblance; ce n'est pas ce qui m'a le moins coûté à quitter.

Nous avons ri aux larmes de votre madame de La Charce et de Philis sa fille aînée, âgée de trente-neuf ans; je la vois d'ici : Que voulez-vous dire, que vous ne narrez point bien? il n'y a chose au monde si plaisamment contée, et personne n'écrit si agréablement; mais il faut pleurer d'être dans un pays où l'on porte le deuil si burlesquement. Je vous remercie de la peine que vous avez prise de narrer cette folie : c'est un style que vous n'aimez pas, mais il m'a bien réjouie : M. de Coulanges vous en parlera. Il lut cet endroit en perfection. Il me semble que je n'ai plus rien à dire; *qu'on me mène aux Rochers* [1], *je ne veux plus écrire; allons, l'abbé, c'est fait : je vais partir, belle*

[1] Allusion au mot du poète Philoxène, qui, plutôt que de louer des vers de Denis-le-Tyran, disoit : *Qu'on me mène aux carrières. A. G.* Corneille a fait usage de ce trait dans *Polyeucte.*

*Comtesse;* adieu donc, ma très-chère Comtesse :

> Je vais partir, belle Hermione[1];
> Je vais exécuter ce que l'abbé m'ordonne,
> Malgré le péril qui m'attend.

C'est pour dire une folie ; car notre province est plus calme que la Saone.

On fait présentement à Notre-Dame le service de M. de Turenne en grande pompe. Le cardinal de Bouillon et madame d'Elbeuf vinrent hier me le proposer; mais je me contente de celui de Saint-Denis, je n'en ai jamais vu un si bon. N'admirez-vous point ce que fait la mort de ce héros, et la face que prennent les affaires, depuis que nous ne l'avons plus ? Ah ! ma chère enfant, qu'il y a long-temps que je suis de votre avis ! rien n'est bon que d'avoir une belle et bonne ame : on la voit en toute chose comme au travers d'un cœur de cristal : on ne se cache point; vous n'avez point vu de dupes là-dessus ; on n'a jamais pris long-temps l'ombre pour le corps; il faut être, si l'on veut paroître : le monde n'a point de longues injustices ; vous devez être de cet avis pour vos propres intérêts. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur.

[1] Parodie de l'adieu de Cadmus.

## LETTRE CDXXXIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Orléans, mercredi 11 septembre 1675.

Enfin, ma fille, me voilà prête à m'embarquer sur notre Loire ! vous souvient-il du joli voyage que nous y fîmes ? J'y penserai souvent : quoique votre Rhône soit *terribilis*, je voudrois être aussi près de me confier à sa prud'homie. Il ne faut point que je prétende à vivre agréablement sans vous. Je vous écrirai de tous les lieux où je le pourrai : j'attends demain de grand matin une lettre de vous, que j'ai dit qu'on m'adressât ici. Vous dites que l'espérance est si jolie ; hélas ! il faut qu'elle le soit encore au-delà de ce que vous dites, pour nourrir, comme elle fait, plus de la moitié du monde : je suis une des plus attachées à sa cour.

J'emporte du chagrin de mon fils : on ne quitte qu'avec peine les nouvelles de l'armée; je lui mandois, comme à vous, l'autre jour, qu'il me sembloit que j'allois mettre ma tête dans un sac, où je ne verrois ni n'entendrois rien de tout ce qui se va passer sur la terre. M. de La Trousse

reviendra sur sa parole; il n'aura point le gouvernement de Philippeville[1] : nous ne saurions deviner encore ce que la fortune lui garde; souvent c'est un coup de mousquet; Dieu l'en préserve! Je vis, le matin que je partis, le grand-maître[2] et la bonne Troche : la dernière me mena à la messe, et attendre mon carrosse chez madame de La Fayette, où je trouvai le marquis de Saint-Maurice qui revient d'Angleterre faire part de la mort de son duc[3] : c'est la cérémonie.

Je m'en vais d'Orléans jouer de mon reste, et me mêler de vous dire encore des nouvelles : vous devinerez les auteurs. Il est certain que l'ami et *Quanto* sont véritablement séparés; mais la douleur de la demoiselle est fréquente, et même jusqu'aux larmes, de voir à quel point l'ami s'en passe bien; il ne pleuroit que sa liberté et ce lieu de sûreté contre la dame du château; le reste, par quelque raison que ce puisse être, ne lui tenoit plus au cœur : il a retrouvé cette société qui lui plaît; il est gai et content de n'être plus dans le trouble, et l'on tremble que cela ne veuille dire une diminution, et l'on pleure; et si le contraire étoit, on pleureroit et

[1] Vacant par la mort du marquis de Vaubrun. *D. P.*

[2] Henri de Daillon, duc du Lude. *M.*

[3] Charles-Emmanuel, duc de Savoie, dont la mort est rapportée dans la lettre du mercredi 19 juin précédent.

on trembleroit encore : ainsi le repos est chassé de cette place. Voilà sur quoi vous pouvez faire vos réflexions, comme sur une vérité : je crois que vous m'entendez.

Pour l'Angleterre, Kéroualle[1] n'a été trompée sur rien ; elle avoit envie d'être la maîtresse du roi (*Charles II*), elle l'est : il passe quasi toutes les nuits avec elle, à la vue de toute la cour : elle a un fils qui vient d'être reconnu, et à qui on a donné deux duchés : elle amasse des trésors, et se fait redouter et respecter de qui elle peut ; mais elle n'avoit pas prévu de trouver en son chemin une jeune comédienne[2] dont le roi est ensorcelé : elle n'a pas le pouvoir de l'en détacher un moment ; il partage ses soins, son temps et sa santé entre les deux. La comédienne est aussi fière que la duchesse de Portsmouth : elle la morgue, elle lui fait la grimace, elle l'attaque, et lui dérobe souvent le roi ; elle se vante de ses préférences : elle est jeune, folle, hardie, débauchée et plaisante ; elle chante, elle danse, et fait son métier de bonne foi. Elle a un fils du roi, et veut qu'il soit reconnu ; voici son rai-

[1] Louise-Renée de Penancoët de Kéroualle, créée en 1672 duchesse de Portsmouth en Angleterre, et en 1684 duchesse d'Aubigny en France, pour elle et pour Charles de Lenox, duc de Richemont, son fils. *D. P.*

[2] Elle se nommoit Nel Gwin. *D. P.*

sonnement : cette duchesse, dit-elle, fait la personne de qualité ; elle dit que tout est son parent en France ; dès qu'il meurt quelque grand, elle prend le deuil : hé bien ! puisqu'elle est de si grande qualité, pourquoi s'est-elle faite catin ? elle devroit mourir de honte : pour moi, c'est mon métier, je ne me pique pas d'autre chose : le roi m'entretient, je ne suis qu'à lui présentement; il m'a fait un fils, je prétends qu'il doit le reconnoître, et je suis assurée qu'il le reconnoîtra, car il m'aime autant que sa Portsmouth. Cette créature tient le haut du pavé, et décontenance et embarrasse extraordinairement la duchesse. Voilà de ces originaux qui me font plaisir. J'ai trouvé que d'Orléans je ne pouvois vous rien mander de meilleur : du moins sont-ce des vérités.

Je me porte très-bien, mon enfant : je me sais bon gré d'être une substance qui pense et qui lit ; sans cela notre bon abbé m'amuseroit peu : vous savez qu'il est fort occupé *des beaux yeux de sa cassette ;* mais pendant qu'il la regarde et la visite de tous côtés, le cardinal Commendon [1]

[1] Il s'agit de la vie du cardinal Commendon, par Antoine-Marie Gratiani, écrite en latin, que Fléchier venoit de traduire. Commendon, né à Venise, fut un des grands hommes du seizième siècle. Pie IV le nomma cardinal, à la sollicitation de saint Charles-Borromée, le 12 mars 1565. Un de ses plus beaux titres est d'avoir été envoyé par la cour de Rome en Allemagne et en

me tient très-bonne compagnie. Le temps et le chemin sont admirables : ce sont de ces jours de cristal où l'on ne sent ni chaud ni froid; notre équipage nous amèneroit fort bien par terre : c'est pour nous divertir que nous allons sur l'eau. Ne soyez point en peine de *Marie*, elle me fait tout comme *Hélène;* je préviens votre inquiétude. Adieu, ma très-chère, je vous aime, et cette tendresse fait ma plus douce et plus charmante occupation.

Je ne me vante pas d'être des amies de M. le Premier [1]; mais je l'ai vu assez souvent chez M. de La Rochefoucauld, chez madame de Lavardin, chez lui, et deux fois chez moi : il me trouve avec ses amis, et vous savez les sortes de réverbérations que cela fait.

Pologne, où il fit recevoir les décrets du concile de Trente. On a de lui quelques pièces de vers dans le Recueil de l'Académie des *Occulti*, dont il avoit été le protecteur. (*Dictionnaire des Hommes illustres.*) *G. D. S. G.*

[1] Henri, comte de Bérenghen, premier écuyer de la petite écurie du roi.

## LETTRE CDXXXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A M. DE COULANGES.

A Orléans, mercredi 11 septembre 1675.

Nous voici arrivés sans aucune aventure; je me suis reposée cette nuit, comme je vous l'avois dit, dans le lit de Thoury. Nous avons trouvé ce matin deux grands vilains pendus à des arbres sur le grand chemin; nous n'avons pas compris pourquoi des pendus; car le bel air des grands chemins, il me semble que ce sont des roués; nous avons été occupés à deviner cette nouveauté; ils faisoient une fort vilaine mine, et j'ai juré que je vous le manderois. A peine sommes-nous descendus ici, que voilà vingt bateliers autour de nous, chacun faisant valoir la qualité des personnes qu'il a menées, et la bonté de son bateau; jamais les couteaux de Nogent, ni les chapelets de Chartres n'ont fait plus de bruit. Nous avons été long-temps à choisir; l'un nous paroissoit trop jeune, l'autre trop vieux; l'un avoit trop d'envie de nous avoir, cela nous paroissoit d'un gueux, dont le bateau étoit pourri; l'autre étoit glorieux d'avoir mené M. de Chaulnes; enfin la prédestination a paru visible sur un grand

garçon fort bien fait, dont la moustache et le procédé nous ont décidés. Adieu donc, mon vrai cousin, nous allons voguer sur la belle Loire; elle est un peu sujette à se déborder; mais elle en est plus douce.

## LETTRE CDXXXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Tours, samedi 14 septembre 1675.

J'ai reçu votre lettre à Orléans un moment avant que de partir : ce me fut une grande provision et une grande consolation dans ma navigation. Entre plusieurs choses qui sont agréables dans votre lettre, il y en a une qui m'a touchée : vous me dites que je prends bien des peines pour vous, mais qu'elles ne me coûtent guère, et que c'est le comble des obligations : c'est si bien savoir ce que je pense, que par cela seul, ma chère enfant, je serois trop payée. Je veux vous donner quelque jour le plaisir de lire quelques-unes des lettres que vous m'écrivez.

Je ne sais plus que vous dire de M. de Turenne, ni de Pertuis[1] : je crains que celui-ci ne se con-

[1] *Voyez* la lettre du 28 août.

sole en mon absence. J'avois laissé madame de Vaubrun prête à *devenir folle ;* madame de Langeron prête à *mourir ;* j'avois assez bien réussi dans tout ce que vous m'aviez *recommandé*[1] ; mais je ne vous réponds plus de rien ; je ne sais plus rien : j'ai la tête dans un sac. Je sais pourtant que Trèves est pris[2] ; je ne crois pas qu'on y aît retrouvé Sanzei ; je plains encore plus sa femme. *Quanto gli doveva parere il dubbio buono, se dovea soffrire tanto del certo :* voilà qui doit décider.

Il me semble que M. de La Trousse revient sur sa parole, et qu'il n'a pas beaucoup perdu de son équipage ; je le plaindrois s'il n'avoit pas retrouvé *les beaux yeux de sa cassette :* cette folie nous est revenue en même temps ; je venois de vous l'écrire. Je comprends aisément les douceurs que vous mande madame de Vaudemont : elle est très-aimable ; j'honore l'amitié que vous conservez l'une pour l'autre, malgré tout ce qui vous sépare : je vous loue de continuer fidèlement votre commerce.

J'ai couché cette nuit à Véret ; M. d'Effiat savoit ma marche ; il me vint prendre sur le bord de l'eau avec l'abbé : sa maison passe tout

[1] Badinage sur le goût de madame de Grignan pour les grandes douleurs. *A. G.*

[2] *Voyez* une des notes de la lettre du vendredi 20 septembre 1675.

ce que vous avez jamais vu de beau, d'agréable, de magnifique; et le pays est plus charmant qu'*aucun autre qui soit sur la terre habitable :* je ne finirois point. M. et madame de Dangeau y sont venus dîner avec moi, et s'en vont à Valencei. M. d'Effiat vient de nous ramener ici : il n'y a qu'une lieue et demie d'un chemin semé de fleurs; il nous a quittés en vous faisant mille sortes d'amitiés. Je n'ai point de quoi vous écrire, c'est le vilain papier de l'hôtesse qui me force de finir. Nous reprenons demain notre bateau, et nous allons à Saumur.

J'ai vu à Véret des lettres de Paris; on croit que le prince d'Orange veut reprendre Liége : je crains que M. de Luxembourg ne veuille l'empêcher, ou qu'il ne fasse un siége : cela me trouble pour mon pauvre Sévigné. On dit aussi que M. le prince ne veut pas attendre l'hiver en Allemagne, et qu'on y enverra M. de Schomberg. Ma fille, ce n'est plus pour vous apprendre des nouvelles que je vous écris; c'est pour en causer avec vous. Je me ressouvins l'autre jour, à Blois, d'un endroit si beau, où nous nous promenions avec le pauvre petit comte des Chapelles qui vouloit retourner le sonnet d'*Uranie* [1].

Je veux finir mes jours dans l'amour de *Marie*.

[1] Le fameux sonnet de Voiture. *D. P.*

Mon Dieu! ma chère enfant, que je suis fâchée de vous quitter, et que je vous aime chèrement! Je vous embrasse d'un cœur qui n'a point son pareil. Si j'offense M. de Grignan, j'en suis bien fâchée, et je le baise pour l'apaiser. Si vous avez M. de Vardes et notre Corbinelli, je ne vous plains point avec cette bonne compagnie. L'histoire des Croisades est fort belle : mais le style du P. Maimbourg me déplaît fort : il sent l'auteur qui a ramassé le délicat des mauvaises *ruelles*[1].

*Faites grace à mon style en faveur de l'histoire* : je le veux bien.

## LETTRE CDXXXVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Mardi, 17 septembre 1675.

Voici une bizarre date. *Je suis dans un bateau, dans le courant de l'eau, fort loin de mon château* : je pense même que je puis achever, *ha! quelle folie!* car les eaux sont si basses, et

[1] On avoit appelé *ruelles* les assemblées de personnes choisies, qui se tenoient certains jours de la semaine, pour converser sur des choses d'esprit. Pendant la vogue de ces coteries, il y en eut de tout étage et de tout mérite. *A. G.*

je suis si souvent engravée, que je regrette mon équipage qui ne s'arrête point et qui va son train. On s'ennuie sur l'eau quand on y est seule; il faut un petit comte des Chapelles et une mademoiselle de Sévigné. Mais enfin c'est une folie de s'embarquer quand on est à Orléans, et peut-être même à Paris; c'est pour dire une gentillesse : il est vrai cependant qu'on se croit obligé de prendre des bateliers à Orléans, comme à Chartres d'acheter des chapelets[1].

Je vous ai mandé comme j'avois vu l'abbé d'Effiat dans sa belle maison : je vous écrivis de Tours; je vins à Saumur, où nous vîmes Vineuil; nous repleurâmes M. de Turenne; il en a été vivement touché; vous le plaindrez, quand vous saurez qu'il est dans une ville où personne n'a vu le héros. Vineuil est bien vieilli, bien toussant, bient crachant et dévot, mais toujours de l'esprit; il vous fait mille et mille compli-

[1] Les chapelets de Chartres ont été substitués depuis le christianisme aux distributions que faisoient les druides, dans cette capitale des anciens Carnutes, pendant les fêtes, et les assises du grand collége. A cette époque, disent les chroniqueurs, les peuples avoient en grande vénération la Vierge, qui devoit enfanter, *Virgini parituræ*. On conservoit dans l'église souterraine de la cathédrale de Chartres, qui, dit-on, étoit un temple des druides, la statue antique de cette Vierge et son inscription. Les auteurs de cette fable ignoroient sans doute qu'à l'époque où ils remontent, les druides n'avoient point de temples. *G. D. S. G.*

ments. Il y a trente lieues de Saumur à Nantes; nous avons résolu de les faire en deux jours, et d'arriver aujourd'hui à Nantes; dans ce dessein, nous allâmes hier deux heures de nuit; nous nous engravâmes, et nous demeurâmes à deux cents pas de notre hôtellerie sans pouvoir aborder. Nous revînmes au bruit d'un chien, et nous arrivâmes à minuit dans un *tugurio* plus pauvre, plus misérable qu'on ne peut vous le représenter : nous n'y avons trouvé que deux ou trois vieilles femmes qui filoient, et de la paille fraîche, sur quoi nous avons tous couché sans nous déshabiller; j'aurois bien ri, sans l'abbé, que je meurs de honte d'exposer ainsi à la fatigue d'un voyage. Nous nous sommes rembarqués à la pointe du jour, et nous étions si parfaitement bien établis dans notre gravier, que nous avons été près d'une heure avant que de reprendre le fil de notre discours : nous voulons, contre vent et marée, arriver à Nantes; nous ramons tous. J'y trouverai de vos lettres, ma fille; mais j'ai si bonne opinion de votre amitié, que je suis persuadée que vous serez bien aise de savoir des nouvelles de mon voyage; et, comme on m'a dit que la poste va passer à Ingrande, je vais y laisser cette lettre chemin faisant. Je me porte très-bien, il ne me faudroit qu'un peu de causerie. Je vous écrirai de Nantes.

comme vous pouvez penser. Je suis impatiente de savoir de vos nouvelles, et de l'armée de M. de Luxembourg; cela me tient fort au cœur; il y a neuf jours que j'ai ma tête dans ce sac. L'histoire des Croisades est très-belle, surtout pour ceux qui ont lu le Tasse, et qui revoient leurs vieux amis en prose et en histoire; mais je suis servante du style du jésuite. La vie d'Origène est divine [1]. Adieu, ma très-chère, très-aimable et très-parfaitement aimée; vous êtes ma chère enfant. J'embrasse le *matou*.

## LETTRE CDXXXVIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Nantes, vendredi 20 septembre 1675.

J'ai justement reçu ici, ma chère enfant, la lettre où vous me croyez une vagabonde sur le bord de l'Océan : peut-on rien voir de plus juste

[1] Très-célèbre écrivain ecclésiastique du troisième siècle. On doit cet excellent ouvrage à Pierre Thomas du Fossé, l'ami de MM. de Tillemont, le Tourneux, le Maître, et auteur d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques; rédacteur des Mémoires de M. de Pontis et des Mémoires sur ce qui est arrivé aux confesseurs, aux solitaires, aux religieuses et aux amis de Port-Royal, depuis 1643 jusqu'en 1698. Baillet assure que c'est à M. du Fossé que le public est redevable de tout ce qui a paru sous les noms empruntés de MM. de Beaulieu et de la Motte. *G. D. S. G.*

que vos supputations? Je vous ai écrit sur la route, et même du bateau, autant que je l'ai pu. J'arrivai ici à neuf heures du soir au pied de ce grand château que vous connoissez, au même endroit par où se sauva notre cardinal (*de Retz*[1]) : on entendit une petite barque; on demande, *qui va là ?* J'avois ma réponse toute prête, et en même temps je vois sortir par la petite porte M. de Lavardin avec cinq ou six flambeaux de poing devant lui, accompagné de plusieurs nobles, qui vient me donner la main, et me reçoit parfaitement bien. Je suis assurée que, du milieu de la rivière, cette scène étoit admirable; elle donna une grande idée de moi à mes bateliers : je soupai fort bien; je n'avois ni dormi, ni mangé depuis vingt-quatre heures; j'allai coucher chez M d'Harouïs : ce ne sont que festins au château et ici. M. de Lavardin ne me quitte point : il est ravi de causer avec moi : il m'a conté en détail toute l'histoire de cette province, et les conduites différentes de ceux qui ont le commandement : c'est une chose extraordinaire, et qui m'a fort amusée; en récompense, je lui ai donné du nôtre; et cet échange a fait de grandes conversations : il a, en vérité, de très-bonnes et grandes qualités; il a une hauteur et une audace qui, jusqu'ici, lui ont fort

[1] *Voyez* la note de la lettre du 1er octobre 1654.

bien réussi ; et puis tout d'un coup une douceur et une déférence pour le gouverneur qui le rehaussent encore. Il a donné le *Monseigneur* à messieurs de La Feuillade et de Duras, et, par familiarité, il a mis *mon très-honoré seigneur :* voilà une légère consolation ; c'est pour vous dire qu'il en faut passer par-là, ou ne point écrire.

J'ai vu nos filles de Sainte-Marie, qui vous adorent encore et se souviennent de toutes les paroles que vous prononçâtes chez elles. Nous allons à la Silleraye[1] ; M. de Lavardin m'y vient conduire, et de là aux Rochers, où je serai mardi. Hélas ! ma fille, quelle misère ! pouvez-vous souffrir mes lettres présentement ? Je remercie M. de Grignan de les regretter. L'abbé se porte très-bien, et moi encore au-delà, s'il se peut. M. de Guitaud m'a mandé l'heureuse couche de sa femme ; j'y pensois, et j'en étois en peine ; il me donne beaucoup de soupçon de vous : je n'ose appuyer ma pensée sur cette sorte de malheur, je le mets au-delà de tous, et j'en serois très-affligée s'il étoit certain. M. de Coulanges me mande qu'enfin la pauvre Sanzei a pris le deuil : La Mousse étoit avec elle à Autri, et s'y en retourne encore ; elle en a plus de besoin que jamais.

[1] Terre qui appartenoit à M. d'Harouïs. *D. P.*

Je suis toujours en peine de mon fils : il me semble que M. de Luxembourg a bien envie de perdre sa petite bataille : c'est une cruelle chose que ce métier-là. Je me réjouis, ma fille, que vous ayez M. l'archevêque (*d'Arles*) ; je vois d'ici toutes vos conférences ; je vois ce qu'on y propose et ce qu'on y résout. Je ne vous conseille pas d'entreprendre de m'ôter la sensibilité que j'ai pour tous vos intérêts ; c'est me conseiller de mourir, en paroles couvertes ; car tant que je serai en ce monde, j'en serai plus touchée et plus occupée que de tout ce qui peut jamais m'arriver ; comptez là-dessus, et plaignez-moi de vous être aussi inutile que je le suis ; car enfin, que peut-on faire pour vous ? Saluez très-respectueusement M. l'archevêque pour moi ; je lui souhaite une bonne santé pour le bonheur de sa famille et de ses amis. M. d'Harouïs vous fait un million de compliments : nous lisons ici les gazettes ; j'avois trouvé fort plaisant l'endroit que vous y avez remarqué. M. de Montgaillard fut tué, il y a cinq ou six jours, par un frère de Tonquedec[1] ; ils étoient mal ensemble. Montgaillard se jeta sur lui comme un furieux, et lui donna des coups de cette canne dont il s'étoit déjà si bien servi avec son lieutenant : Pont-

[1] Silvestre de Quengo, baron du Pont-Gand, frère puîné de René de Quengo, comte de Tonquedec. *M.*

Gand tire son épée, et lui en donne au travers du corps, et le jette mort : cette scène s'est passée en Basse-Bretagne, dans une petite ville où est M. de Chaulnes : vous serez bien instruite des nouvelles de Bretagne : ma pauvre enfant, vous me faites pitié de lire mes lettres, et je me fais pitié aussi de vous écrire de si grandes misères.

J'étois en peine ce matin de mon fils; mais j'ai vu dans toutes les nouvelles que M de Luxembourg prend le chemin de garder la Flandre. Vous aurez trouvé la capitulation de Trèves bien infame : le maréchal est bien heureux de n'avoir été que lié et livré prisonnier aux ennemis[1]. Cette armée des confédérés va joindre les Impériaux; mais nous sommes assurés que M. le prince ne se battra que quand il voudra : voilà l'avantage des bons joueurs d'échecs.

M. de Coulanges s'en va à Lyon : il me mande qu'il a laissé votre portrait en gage, faute d'argent, à un de ses marchands : le joli portrait!

[1] Le maréchal de Créqui, après avoir défendu Trèves pendant un mois avec une grande valeur, fut fait prisonnier de guerre par la trahison d'un capitaine de cavalerie, nommé Boisjourdan, qui souleva contre M. de Créqui toute la garnison, et sortit de la place pour aller, à l'insu du maréchal, dresser avec les assiégeants les articles de la capitulation. Boisjourdan, voulant se sauver dans le pays ennemi, fut arrêté, et eut la tête tranchée à Metz *D. P.*

j'aime fort la bonne peinture, mais je vous avoue que votre ressemblance ne nuit pas à me le faire aimer.

Vous avez raison d'approuver le bruit qui court que je vais en Provence : en bonne justice, ne devroit-on pas suivre les sentiments de son cœur, quand ils sont aussi vifs et aussi justes que les miens? Ah! quelle folie! et, en disant cela, me voici à Nantes. Je vous plaindrai, quand vous serez au bout de vos cinq mois du séjour de Grignan : Aix et Lambesc me plaisent moins que la liberté de ce château. Vous avez fait toutes vos visites, vous voilà bien. Je n'ai point écrit à cette princesse[1] sur la mort de son fils ; que fait-on à ces malheurs-là ? Et Vardes, et mon ami Corbinelli, que sont-ils devenus ? Le fils de Félix[2] est évêque d'Apt ou de Gap.

Songez, ma fille, que je reçois vos lettres le neuvième jour; je vous dis cela, *fuor di proposito*, pour vous ôter l'idée que je sois aux antipodes. La pauvre Vaubrun est toujours dans l'abyme de la douleur : je suis bien de votre sen-

[1] M. de Monmerqué croit que madame de Sévigné parle d'Anne d'Ornano, comtesse d'Harcourt, tante de M. de Grignan, dont le fils César, comte de Montlaur, avoit été tué le 27 juillet précédent. Elle n'étoit pas princesse, mais son fils aîné étoit prince d'Harcourt. On a déjà vu combien cette comtesse étoit à charge à madame de Grignan.

[2] Henri Félix de Tassy, fils de Charles-François Félix, premier chirurgien du roi.

timent, il y a de certaines pertes dont on ne doit point se consoler, et qui empêchent de revoir le monde; il faut tirer les verroux sur soi, comme disoit notre bon cardinal. Le petit cardinal (*de Bouillon*) a bien son oncle dans le cœur : je me suis fort moquée du service de Notre-Dame, après celui de Saint-Denis. Vous pouvez resserrer vos mouchoirs, je ne vous ferai plus pleurer. Je reviens encore sur l'ame de Cavoye; la mienne n'en étoit pas contente à Paris; il étoit à la cour, et se portoit bien : nous dira-t-il qu'il craignoit de pleurer? Le pauvre petit! voilà un grand malheur; je voudrois que vous eussiez vu Barillon et le bon homme Boucherat. Adieu, ma très-chère, je vous embrasse tendrement; ne le croyez-vous pas, et ne voyez-vous point combien je vous aime?

## LETTRE CDXXXIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A la Silleraye, mardi 24 septembre 1675.

Me voici, ma fille, dans ce lieu où vous avez été un jour avec moi; mais il n'est pas reconnoissable; il n'y a pas pierre sur pierre de ce qui étoit en ce temps-là. M. d'Harouïs manda de Paris, il y a quatre ans, à un architecte de

Nantes, qu'il le prioit de lui bâtir une maison, dont il lui envoya le dessin, qui est très-beau et très-grand; c'est un grand corps de logis de trente toises de face, deux ailes, deux pavillons; mais comme il n'y a pas été trois fois pendant tout cet ouvrage, tout cela est mal exécuté : notre abbé est au désespoir, M. d'Harouïs ne fait qu'en rire; il nous y amena hier au soir. M. de Lavardin est venu dîner avec nous, et m'arrête jusqu'à demain matin. Il est impossible de rien ajouter aux honnêtetés, aux confiances et aux extrêmes considérations de M. de Lavardin pour moi; je vous assure que M. de Grignan ne pourroit pas m'en témoigner davantage, ni même plus d'amitié : je n'ose plus vous dire du bien de lui; mais il a des qualités bien solides, et un désintéressement qui lui donne des tons bien propres au commandement. Je vous endormirai quelque jour des affaires de cette province; elles sont dignes d'attention, et présentement il faut que vous souffriez qu'elles fassent mes nouvelles. Quand mes lettres arriveront au milieu de celles de Paris, elles auront assez de l'air d'une dame de province qui vous parle et vous confie les intrigues d'Avignon ou de quelque autre ville. Enfin, ma chère enfant, la seule amitié que vous avez pour moi fera valoir mes lettres. Nous avons appris des nouvelles de la cour, qui ne

sont pas en grand nombre : on mande que M. Félix n'est point évêque de Gap, c'est de Digne[1]. Mais que je vous trouve heureuse d'avoir M. de Saint-Paul, et lui! Plût à Dieu que nous en eussions autant dans cette province! vous en auriez bien moins d'inquiétude. Je vous souhaite encore un petit M. Laurens, qu'on dit qui sera placé à la première voiture. J'avois dessein de faire un compliment à Molinier, mais c'est à M. l'archevêque et à M. le coadjuteur que je dois adresser la parole; ils sont camarades et confrères, j'en suis ravie.

Nos pauvres Bas-Bretons, à ce qu'on nous vient d'apprendre, s'attroupent quarante, cinquante par les champs; et dès qu'ils voient les soldats, ils se jettent à genoux, et disent *meâ culpâ :* c'est le seul mot de *françois* qu'ils sachent; comme nos François qui disoient qu'en Allemagne, le seul mot de *latin* qu'on disoit à la messe, c'étoit *Kyrie eleïson.* On ne laisse pas de pendre ces pauvres Bas-Bretons, ils demandent à boire et du tabac, et qu'on les dépêche; *et de Caron pas un mot*[2]. De sept jours que j'ai été à

[1] Il fut depuis évêque de Châlons-sur-Saone. *D. P.*

[2] Voir *le Contemplateur*, Dialogues de Lucien. Quel plus doux asile que la mort pour les pauvres Bas-Bretons alors? Considérés comme le gibier du système féodal, traités comme des bêtes fauves, dépouillés du denier de la veuve par l'inexorable fisc, n'ayant d'autre représentation dans l'état que des plaintes justes,

Nantes, j'ai passé trois après-dînées chez nos sœurs de Saint-Marie : elles ont de l'esprit, elle vous adorent et sont charmées du *petit ami*[1] que je porte toujours avec moi; car s'il alloit tonner, comme disoit Langlade à M. d'Andilly, voyez un peu, sans cela, ce que je deviendrois. M. de Lavardin vous fait mille compliments, et M. d'Harouïs veut, je crois, vous écrire, tant je le trouve enthousiasmé de vous : je l'aime, comme vous savez, et je me divertis à l'observer. Je voudrois que vous vissiez cet esprit supérieur à toutes les choses qui font l'occupation des autres: cette humeur douce et bienfaisante, cette ame aussi grande que celle de M. de Turenne, elle me paroît un vrai modèle pour faire celle des rois, et j'admire combien nous estimons les vertus morales; je suis assurée que si M. d'Harouïs mouroit, on ne seroit non plus en peine de son salut, qu'on l'a été de celui de M. de Turenne. Nous partons demain pour les Rochers, où je recevrai et trouverai de vos nouvelles, ma très-aimable et très-chère; j'ai été deux jours en ce pays plus que je ne voulois, c'est ce qui fait que je n'y ai

qui se tournoient en crimes, pouvoient-ils demander moins que d'abréger leur condition par un supplice prompt, auquel ils ne pouvoient échapper, comme on le verra dans la suite.

*G. D. S. G.*

[1] C'est-à-dire, du portrait de madame de Grignan en miniature. *D. P.*

reçu que deux de vos lettres. Je me porte très-bien; et vous, mon enfant, dormez-vous? Votre bise est-elle traitable? Il fait présentement ici un temps admirable. Je vous embrasse avec une tendresse extrême, je crois que vous n'en doutez pas.

## LETTRE CDXL.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 29 septembre 1675.

Je vous ai écrit, ma fille, de tous les lieux où je l'ai pu; et comme je n'ai pas eu un soin si exact pour notre cher d'Hacqueville, ni pour mes autres amis, ils ont été dans des peines de moi, dont je leur suis trop obligée : ils ont fait l'honneur à la Loire de croire qu'elle m'avoit abymée : hélas, la pauvre créature! je serois la première à qui elle eût fait ce mauvais tour; je n'ai eu d'incommodité que parce qu'il n'y avoit pas assez d'eau dans cette rivière. D'Hacqueville me mande qu'il ne sait que vous dire de moi, et qu'il craint que son silence sur mon sujet ne vous inquiète. N'êtes-vous pas trop aimable, ma chère enfant, d'avoir bien voulu paroître assez tendre à mon égard pour qu'on vous épargne

sur les moindre choses? Vous m'avez si bien persuadée la première, que je n'ai eu d'attention qu'à vous écrire très-exactement. Je partis donc de la Silleraye le lendemain du jour que je vous écrivis, qui fut le mercredi; M. de Lavardin me mit en carrosse, et M. d'Harouïs m'accabla de provisions. Nous arrivâmes ici jeudi; je trouvai d'abord mademoiselle du Plessis plus affreuse, plus folle et plus impertinente que jamais : son goût pour moi me déshonore; *je jure sur ce fer* de n'y contribuer d'aucune douceur, d'aucune amitié, d'aucune approbation; je lui dis des rudesses abominables; mais j'ai le malheur qu'elle tourne tout en raillerie : vous devez en être persuadée après le soufflet dont l'histoire a pensé faire mourir Pomenars de rire[1]. Elle est donc toujours autour de moi; mais elle fait la grosse besogne; je ne m'en incommode point; la voilà qui me coupe des serviettes. J'ai trouvé ces bois d'une beauté et d'une tristesse extraordinaires; tous les arbres que vous avez vus petits sont devenus grands et droits, et beaux en perfection; ils sont élagués, et font une ombre agréable; ils ont quarante ou cinquante pieds de hauteur : il y a un petit air d'amour maternel dans ce détail; songez que je les ai tous plantés, et que je les ai vus, comme disait M. de Montbazon de ses en-

[1] *Voyez* la lettre du 26 juillet 1671.

fants, *pas plus grands que cela*[1]. C'est ici une solitude faite exprès pour y bien rêver ; vous en feriez bien votre profit, et je n'en use pas mal : si les pensées n'y sont pas tout-à-fait noires, elles y sont tout au moins gris-brun; j'y pense à vous à tout moment : je vous regrette, je vous souhaite : votre santé, vos affaires, votre éloignement, que pensez-vous que tout cela fasse entre chien et loup? J'ai ces vers dans la tête :

> Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour
> L'objet infortuné d'une si tendre amour?

Il faut regarder la volonté de Dieu bien fixement, pour envisager sans désespoir tout ce que je vois, dont assurément je ne vous entretiendrai pas.

Ne soyez point en peine de l'absence d'*Hélène; Marie* me fait fort bien; je ne m'impatiente point; ma santé est comme il y a six ans : je ne sais d'où me revient cette fontaine de Jouvence : mon tempérament fait précisément ce qui m'est nécessaire : je lis et je m'amuse; j'ai des affaires que je fais devant l'abbé, comme s'il étoit derrière la tapisserie; tout cela, avec cette jolie espérance, empêche, comme vous dites, qu'on ne fasse la dépense d'une corde pour se pendre. Je trouvai l'autre jour une lettre de vous, où vous m'appelez *ma bonne maman;* vous aviez dix ans,

[1] M. de Montbazon l'avoit dit de ses propres enfants. *D. P.*

vous étiez à Sainte-Marie, et vous me contiez la culbute de madame Amelot, qui de la salle se trouva dans une cave; il y a déjà du bon style à cette lettre. J'en ai trouvé mille autres qu'on écrivoit autrefois à mademoiselle de Sévigné : toutes ces circonstances sont bien heureuses pour me faire souvenir de vous; car sans cela, où pourrois-je prendre cette idée? Je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, j'en suis toute triste. Je ne sais non plus des nouvelles du coadjuteur, de La Garde, du Mirepoix, du Bellièvre, que si tout étoit fondu; je m'en vais un peu les réveiller.

N'admirez-vous point le bonheur du roi? On me mande la mort de *Son Altesse, mon père*[1],

[1] Charles IV, duc de Lorraine, mort le 17 septembre. Madame de Lillebonne sa fille, en parlant de lui, disoit : *Son Altesse, mon père. D. P.* Ce prince, ajoute Grouvelle, étoit tout mensonge et toute contradiction : sa destinée, sa conduite et son caractère, ont été bien peints dans une pièce de vers de Pavillon, qu'il intitula, *Testament de Charles IV*. Elle finit par cette épitaphe :

Ci gît un pauvre duc sans terres,
Qui fut, jusqu'à ses derniers jours,
Peu fidèle dans ses amours
Et moins fidèle dans ses guerres.

Il donna librement sa foi
Tour-à-tour à chaque couronne;
Il se fit une étrange loi
De ne la garder à personne.

Trompeur, même en son testament,
De sa femme il fit une nonne,
Et ne donna rien que du vent
A madame de Lillebonne.

qui étoit un bon ennemi, et que les Impériaux ont repassé le Rhin pour aller défendre l'empereur du Turc, qui le presse en Hongrie : voilà ce qui s'appelle des étoiles heureuses; cela nous fait craindre en Bretagne de rudes punitions. Je m'en vais voir la bonne Tarente[1]; elle m'a déjà envoyé deux compliments, et me demande toujours de vos nouvelles; si elle le prend par-là, elle me fera fort bien sa cour. Vous dites des merveilles sur Saint-Thou, *au moins on ne l'accusera pas de n'avoir conté son songe qu'après son malheur;* cela est plaisant. Je vous plains de ne pas lire toutes vos lettres : mais quoiqu'elles fassent toutes ma chère et unique consolation, et que j'en connoisse tout le prix, je suis bien fâchée d'en tant recevoir. Le bon abbé est fort en colère contre M. de Grignan; il espéroit qu'il lui manderoit si le voyage de *Jacob*[2] a été heureux, s'il est

Il entreprit tout au hasard,
Se fit tout blanc de son épée;
Il fut brave comme César,
Et malheureux comme Pompée.

Il se vit toujours maltraité
Par sa faute et par son caprice;
On le *déterra* par justice,
On l'enterra par charité.

[1] Qui habitoit *Château-Madame*, dans le faubourg de Vitré. *M.*

[2] Ce passage, inintelligible pour tous les éditeurs de cette correspondance, jusqu'à présent, n'est pas sans intérêt pour l'histoire de l'art; on y retrouve les sculptures en cire coloriée, de Gaston

arrivé à bon port dans la terre promise; s'il y est bien placé, bien établi, lui et ses femmes, ses enfants, ses moutons, ses chameaux; cela méritait bien un petit mot. Il a dessein de le reprendre quand il ira à Grignan. Comment se portent vos enfants? Adieu, ma très-aimable et très-chère : je reçois fort souvent des lettres de mon fils; il est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présents et pressants qu'on a sur les bras, à qui on doit des récompenses, qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé, et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité dont on ne se soucie guère. Ha, que c'est bien précisément ce que nous disions, après une longue navigation, se trouver à neuf cents lieues d'un cap, et le reste!

Zumbo, gentilhomme sicilien, natif de Syracuse. Vraisemblablement Zumbo, pendant son séjour à Marseille, avoit traité le sujet du départ de Jacob pour la terre de Chanaan. Zumbo, dans ses ouvrages de ronde-bosse, se servoit de cire qu'il préparoit avec des couleurs d'une manière particulière. On connoissoit de lui plusieurs petits chefs-d'œuvre dans le dix-septième siècle. On y a vu, chez M. le Hay, ingénieur du roi, époux d'Elisabeth-Sophie Chéron, deux morceaux précieux, dont Roger de Piles a donné la description : l'un représente la Nativité, l'autre la Descente de Croix. Mademoiselle Chéron a fait un tableau d'après cet excellent modèle en cire de Zumbo. *G. D. S. G.*

## LETTRE CDXLI.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 1er octobre 1675.

Enfin, Madame, voilà le mariage de mademoiselle de Bussy arrêté, et le jour pris au 4 novembre prochain; je vous envoie la copie d'une procuration, je vous supplie de m'en envoyer une pareille. De tous les gentilshommes qui n'ont point été à la guerre ni à la cour, il n'y en a pas un que j'aimasse mieux que celui-ci, et vous en demeurerez d'accord avec moi quand vous le connoîtrez. Ce que j'en estime le plus, c'est un grand désir qu'il a de suivre mes conseils, qui peut-être seront plus heureux pour lui qu'ils n'ont été pour moi. Il veut prendre de l'emploi à la guerre, il a du bien pour y subsister; il a de l'esprit, il est sage, et il me paroît vigoureux. Avec de l'application, il peut obtenir quelque chose, et du moins se mettre en passe d'avoir l'agrément d'une lieutenance de roi en Auvergne, ou dans *la* comté de Bourgogne, si elle nous demeure.

Depuis que vous êtes partie de Paris, il s'est passé un événement bien plus extraordinaire en

la prise de Trèves, que celui du combat de Consarbrick : il y a long-temps qu'on perd des batailles dans le royaume; mais on n'a jamais vu un maréchal de France, défendant une place, être forcé l'épée à la gorge par les officiers de la garnison, de signer une capitulation qu'ils avoient faite sans lui [1]. Dans la première affaire le maréchal de Créqui avoit perdu l'honneur; dans la seconde il l'alloit recouvrer s'il avoit été secondé, mais il a été malheureux, et c'est un grand défaut à la guerre. Ne croyez-vous pas, Madame, qu'il voudroit n'être encore que le chevalier de Créqui; pour moi je le souhaiterois, si j'étois à sa place, car on pourroit croire qu'il mériteroit un jour d'être maréchal de France, et l'on voit aujourd'hui qu'il en est indigne.

Dans le temps que nous craignions que les confédérés ne vinssent prendre M. le prince par derrière, ils se retirent chacun chez eux, et Montécuculli de même; ne diriez-vous pas que la fortune veut faire réparation au roi de la mort de M. de Turenne, et des malheurs de M. de Créqui ?

[1] *Voyez* une des notes de la lettre du vendredi 20 septembre précédent.

# LETTRE CDXLII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 2 octobre 1675.

Il y a deux jours que j'ai reçu votre lettre, c'est le dixième jour; je pouvois la recevoir plus tôt : si la poste fût arrivée le mardi à Paris, je l'aurois reçue dès le vendredi, au lieu du lundi : voilà des attestations et des calculs qui me font souvenir du bon Chésières[1]; mais je crois que vous les souffrez, et que vous voyez où ils vont et d'où ils viennent. Votre lettre m'a touchée sensiblement; il me paroît que vous avez senti ce second éloignement, vous m'en parlez avec tendresse; pour moi, j'en ai senti les douleurs, et je les sens encore tous les jours. Il me sembloit que nous étions déjà assez loin; encore cent lieues d'augmentation m'ont blessé le cœur, et je ne puis m'arrêter sur cette pensée sans avoir grand besoin de vos sermons : ce que vous me dites en deux mots sur le peu de profit que vous en tirez quelquefois vous-même est d'une tendresse qui me touche fort. Vous

[1] Sa mort est annoncée sous les dates du 30 avril et du 10 mai précédent.

voulez donc aussi que je vous parle de mes bois; la stérilité de mes lettres ne vous en dégoûte point : hé bien! ma fille, je vous dirai que j'y fais honneur à la lune que j'aime, comme vous savez : la Plessis s'en va : le bon abbé craint le serein ; moi, je ne l'ai jamais senti; je demeure avec *Beaulieu* et mes laquais jusqu'à huit heures : vraiment, ces allées sont d'une beauté, d'une tranquillité, d'une paix, d'un silence à quoi je ne puis m'accoutumer. Si je pense à vous, si c'est avec tendresse, si j'y suis sensible, c'est à vous à l'imaginer; car il ne m'est pas possible de vous le bien représenter. Je me trouve fort à mon aise toute seule; je crains qu'il ne me vienne des *madames*, c'est-à-dire de la contrainte. J'ai été voir la bonne princesse[1]; elle me reçut avec transport : le goût qu'elle a pour vous n'est point d'une Allemande; elle est touchée de votre personne, et de ce qu'elle croit de votre esprit; elle n'en manque pas à sa manière; elle aime sa fille[2], et en est occupée : elle me conta ce qu'elle souffre de son absence, et m'en parla comme à la seule personne qui puisse comprendre sa peine.

Voici donc, ma chère enfant, des nouvelles

[1] De Tarente.

[2] Charlotte-Émilie-Henriette de La Trémouille, mariée, le 29 mai 1680, à Antoine d'Altenbourg, comte d'Oldenbourg. *D. P.*

de la cour de Danemarck ; je n'en sais plus de la cour de France ; mais pour celles de Copenhague, elles ne vous manqueront pas. Vous saurez donc que cette princesse de La Trémouille est favorite du roi et de la reine, qui est sa cousine-germaine : il y a un prince, frère du roi, fort joli, fort galant, que nous avons vu en France, qui est passionné de la princesse, et la princesse pourroit peut-être sentir quelque disposition à ne le haïr pas ; mais il se trouve un favori qui est tout puissant, qui s'appelle M. le comte de *Kinghstoghmkllfel* [1], vous entendez

[1] On se doute bien, dit Grouvelle, que madame de Sévigné s'amuse à estropier ce nom : en effet l'ironie ne manque jamais d'approbateurs, quand elle dirige ses traits sur un parvenu du néant à une grande opulence, et qui, dans son apogée, ose empiéter sur les droits du maître, sur l'ambition, sur l'impertinence des courtisans et des privilégiés politiques. Voici le fait : « Le favori dont il s'agit est *Schumaker* (en français *cordonnier*), comte de *Griffenfeldt*, grand chancelier de Danemarck, très-célèbre dans cette histoire. Les plus grands talens et des services mémorables l'avoient élevé d'une place de petit commis à ces hautes dignités et à la faveur sans bornes du roi Christian V. Il étoit en effet très-amoureux de madame de la Trémouille, et au point d'avoir renvoyé une princesse du sang qu'il étoit près d'épouser. Mais ce roman, dont madame de Sévigné ne donne que le premier tome, eut un dénouement prompt et tragique. Dans l'année 1676, Griffenfeldt fut arrêté, mis en jugement, condamné à perdre la tête, et par grace, jeté dans une prison, dont il ne sortit, après 25 années, que pour mourir en quelques mois. Exactions, vénalité, haute trahison, ce furent ses crimes. Il dut ce malheur, en partie, à ses liaisons avec la France. Louis XIV, voulant se servir des

bien : ce comte est amoureux de la princesse, mais la princesse le hait; ce n'est pas qu'il ne soit brave, bien fait, et qu'il n'ait de l'esprit, de la politesse, mais il n'est pas gentilhomme, et cette seule pensée fait évanouir. Le roi est son confident, et voudroit bien faire ce mariage; la reine soutient sa cousine, et voudroit bien le prince; mais le roi s'y oppose, et le favori fait sentir à son rival tout le poids de sa jalousie et de sa faveur : la princesse pleure, et écrit à sa mère des lettres de quarante pages; elle a demandé son congé; le roi ni la reine n'y veulent point consentir, chacun par différents intérêts. On éloigne le prince sous divers prétextes, mais il revient toujours : présentement, ils sont tous à la guerre contre les Suédois, se piquant de faire des actions romanesques pour plaire à la princesse : le favori lui dit en partant : « Ma-

Suédois contre les Hollandois, son ambassadeur Terlon remuoit tout pour empêcher une guerre entre le Danemarck et la Suède. Griffenfeldt le secondoit secrètement, et contre le vœu du roi, soit qu'il crût gouverner plus facilement son maître dans la paix que dans la guerre, soit qu'il fût gagné par les largesses de Louis. Ce qui parut le plus clair, c'est qu'il abusa de sa supériorité sur son maître, dont les grands seigneurs jaloux surent à-propos réveiller et irriter l'orgueil. » Disons en passant que la droiture et la modestie sont rarement les vertus des hommes qui franchissent les barrières et les priviléges d'un gouvernement absolu; qu'on lise leur histoire, on y trouvera toujours les mêmes rapprochements et la même fin. *G. D. S. G.*

« dame, je vois de quelle manière vous me trai-
« tez, mais je suis assuré que vous ne me sau-
« riez refuser votre estime. » Voilà le premier tome; je vous en manderai la suite, et je ne veux pas qu'il y ait dorénavant en France une personne mieux instruite que vous des intrigues de Danemarck. Quand je ne vous parlerai point de cette cour, je vous parlerai de *Pilois*[1], car il n'y a rien entre deux. Ce sont des secrets pourtant que tout ceci; surtout ne dites pas le nom du comte...

Je suis fort aise que vous dormiez à Grignan, et que vous n'y soyez pas si dévorée. Pensez-vous être seule en peine d'une santé? Je songe fort à la vôtre. Vos fleurs et vos promenades me font plaisir. J'espère que j'aurai des bouquets de ce grand jardin que je connois; j'avois dessein de vous demander un peu de vos bons muscats; quelle honte de ne m'en pas offrir! mais c'est qu'ils ne sont pas encore mûrs.

Ma fille, au nom de Dieu, dites-moi de quel ton vous me parlez du refus de votre portrait que j'ai fait à la sœur de *Quanto*[2]; je crois que vous trouvez que j'ai été trop rude : répondez-moi là-dessus : je suivis mon premier mouvement, et je crois que j'en suis brouillée avec le

[1] Jardinier des Rochers. *D. P.*

[2] Madame de Fontevrault. *D. P.*

coadjuteur. On me mande que vous l'aurez bientôt : quand je songe quelle compagnie de campagne il va trouver, j'admire qu'il puisse tant regretter les dames qu'il voit tous les jours. La Trousse est à Paris, comme vous savez ; on parle de lui donner la charge de Froulai ; ce serait un pas pour ce pauvre guidon. Il est vrai que cette année est terrible pour le maréchal de Créqui : je trouve, comme vous, qu'il n'est en sûreté ni en repos qu'avec les ennemis : il a un peu dissipé les légions qu'on lui avoit confiées ; mais je trouve qu'elles ne lui ont que trop obéi le jour de la bataille. On me mande que M. de Mirepoix est fort désabusé de la contrainte de tenir sa parole, et que nous n'aurons la ratification qu'à la pointe de l'épée[1].

J'ai oublié de vous dire que cette bonne Tarente me revint voir deux jours après que j'eus été chez elle ; ce fut une grande nouvelle dans le pays ; elle fut transportée de votre petit portrait : nos filles qui sont en *Danemarck* nous font une grande causerie ; écrivez-moi une douceur pour la princesse, à qui je serai ravie de pouvoir la montrer ; c'est elle qui seroit mon médecin si j'étois malade ; elle est habile, et m'a promis d'une essence entièrement miraculeuse, qui l'a guérie de ses horribles vapeurs ; on en

[1] *Voyez* une des notes de la lettre du mercredi 21 août 1675.

met trois gouttes dans tout ce que l'on veut, et l'on est guéri comme par miracle : ce n'est pas que je ne sois présentement dans une parfaite santé, mais on est aise d'avoir ce remède dans sa cassette. Je trouve que vous oubliez fort la manière de me remercier, qui étoit si bonne; c'étoit de vous réjouir avec moi des occasions que j'avois de vous servir : cela étoit admirable. Je vous prie de faire mes compliments à M. l'archevêque, et d'embrasser M. de Grignan pour moi. Je suis tout à vous, ma très-chère : voilà, comme vous dites, une belle nouvelle.

## LETTRE CDXLIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 6 octobre 1675.

Vraiment, ma fille, vous me contez une histoire bien lamentable de vos pauvres lettres perdues; est-ce *Baro* qui a fait cette sottise? On est gaie, gaillarde, on croit avoir entretenu tous ses bons amis : pour M. l'archevêque, je le plains encore davantage, car il n'écrit que pour des choses importantes; et il se trouve que toute la peine qu'on a prise, c'est pour être dans un bourbier, dans un précipice. Voilà M. de Gri-

gnan rebuté d'écrire pour le reste de sa vie : quelle aventure pour un paresseux ! vous verrez que désormais il n'écrira plus, et ne voudra point hasarder de perdre sa peine. Si vous mandez ce malheur au coadjuteur, il en fera bien son profit. Je comprends ce chagrin le plus aisément du monde ; mais j'entre bien aussi dans celui que vous allez avoir de quitter Grignan pour aller dans la contrainte des villes : la liberté est un bien inestimable ; vous le sentez mieux que personne, et je vous plains, ma très-chère, plus que je ne vous le puis dire. Vous n'aurez ni Vardes, ni Corbinelli ; c'eût été pourtant une bonne compagnie. Vous deviez bien me nommer les quatre dames qui vous venoient assassiner : pour moi, j'ai le temps de me fortifier contre ma méchante compagnie ; je les sens venir par un côté, et je m'égare par l'autre ; c'est un tour que je fis hier à une sénéchale de Vitré ; et puis je gronde qu'on ne m'ait pas avertie : demandez-moi ce que je veux dire ; ce sont des friponneries qu'on est tentée de faire dans ce parc. Vous souvient-il d'un jour que nous évitâmes les Fouesnels ? Je me promène fort ; ces allées sont admirables : je travaille comme vous ; mais, Dieu merci, je n'ai point une friponne de Montgobert qui me réduise aux traînées ; c'est une humiliation que je ne comprends pas que vous

puissiez souffrir : je ne noircis point ma soie avec ma laine, je me trouve fort bien d'aller mon grand chemin; il me semble que je n'ai que dix ans, et qu'on me donne un petit bout de canevas pour me jouer ; il faudroit que vos chaises fussent bien laides pour n'être pas aussi belles que votre lit. J'aime fort tout ce que me mande Montgobert; elle me plaît toujours, je la trouve *salée*, et tous ses tons me font plaisir; c'est un bonheur d'avoir dans sa maison une compagnie comme celle-là; j'en avois une autrefois dont je faisois bien mon profit : M. d'Angers (*Henri Arnauld*) me mandoit l'autre jour que c'étoit une sainte.

J'ai trouvé la réponse du maréchal d'Albret très-plaisante ; il y a plus d'esprit que dans son style ordinaire; elle m'a paru d'une grande hauteur; *l'affectionné serviteur* est d'une dure digestion : voilà le *Monseigneur* bien établi[1]. Vous avez donc ri, ma fille, de tout ce que je vous mandois d'Orléans, je le trouvai plaisant aussi ; c'est le reste de mon sac, qui me paroissoit assez bon. N'êtes-vous point trop aimable d'aimer les nouvelles de mes bois et de ma santé ? C'est bien précisément pour l'amour de moi : je me relève un peu par les affaires de Danemarck. On menace Rennes de transférer le parlement à

[1] *Voyez* la lettre au comte de Bussy, 27 août précédent.

Dinan ; ce serait la ruine entière de cette province : la punition qu'on veut faire à cette ville ne se passera pas sans beaucoup de bruit.

J'ai toujours oublié de vous remercier, ma très-chère, de tous les souhaits et de toutes les prières que vous avez fait faire pour mon voyage; c'est vous qui l'avez rendu heureux. Mon fils me mande que le sien finira bientôt selon toutes les apparences, et qu'il me viendra reprendre ici. N'avez-vous point encore M. de La Garde? Et notre coadjuteur, où est-il? Vous avez trouvé sa harangue comme je vous avois dit ; cet endroit *des armes journalières* étoit la plus heureuse et la plus agréable chose du monde; jamais rien aussi n'a été tant approuvé. On me mande que M. de Villars s'en va ambassadeur en Savoie ; il me semble qu'il y auroit à cela de *l'évêque meunier*[1], sans que d'Hacqueville me parle de douze mille écus de pension ; cette augmentation est considérable. Mais que deviendra la Saint-Géran? N'est-elle pas assez sage pour vivre sur sa réputation ? Que deviendroient ses épargnes, si elle ne les dépensoit?

J'ai reçu des lettres de Nantes : si le marquis de Lavardin et d'Harouïs faisoient l'article de cette ville dans la gazette, vous y auriez vu as-

[1] Il avoit été ambassadeur extraordinaire en Espagne en 1672.
*D. P.*

surément mon arrivée et mon départ. Je vous rends bien, ma très-chère, l'attention que vous avez à la Bretagne; tout ce qui vous entoure à vingt lieues à la ronde m'est considérable. Il vint ici l'autre jour un Augustin; c'est une manière de *Fraté;* il a été par toute la province; il me nomma cinq ou six fois M. de Grignan et M. d'Arles; je le trouvois fort habile homme; je suis assurée qu'à Aix je ne l'aurois pas regardé.

A propos, vous ai-je parlé d'une lunette admirable, qui faisoit notre amusement dans le bateau? C'est un chef-d'œuvre; elle est encore plus parfaite que celle que l'abbé vous a laissée à Grignan; cette lunette rapproche fort bien les objets de trois lieues; que ne les rapproche-t-elle de deux cents! Vous pouvez penser l'usage que nous en faisions sur ces bords de Loire; mais voici celui que j'en fais ici: vous savez que par l'autre bout elle éloigne, et je la tourne sur mademoiselle du Plessis, et je la trouve tout d'un coup à deux lieues de moi: je fis l'autre jour cette sottise sur elle et sur mes voisins; cela fut plaisant, mais personne ne m'entendit: s'il y avoit eu quelqu'un que j'eusse pu regarder seulement, cette folie m'auroit bien réjouie. Quand on se trouve bien oppressé de méchante compagnie, il n'y a qu'à faire venir sa lunette et la tourner du côté qui éloigne: demandez à Montgobert si elle

n'auroit pas ri, voilà un beau sujet pour dire des sottises. Si vous avez Corbinelli, je vous recommande la lunette. Adieu, ma chère enfant; Dieu merci, comme vous dites, nous ne sommes pas des montagnes, et j'espère vous embrasser autrement que de deux cents lieues: vous allez vous éloigner encore, j'ai envie d'aller à Brest. Je trouve bien rude que madame la grande-duchesse ait une dame d'honneur, et que ce ne soit pas la bonne Rarai : les *Guisardes* lui ont donné la Sainte-Mesme. On me mande que la bonne mine de La Trousse est augmentée de la moitié, et qu'il aura la charge de Froulai [1].

## LETTRE CDXLIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 9 octobre 1675.

Je reçus, lundi matin, votre lettre du dimanche; cela est d'une justesse admirable : mais, hélas! ma chère fille, voilà qui est fait, vous vous éloignez, et ce ne sera plus la même chose. J'en-

[1] Ce fut M. de Cavoye qui obtint la charge de grand-maréchal-des-logis, vacante par la mort de M. de Froulai, tué à Consarbrick. — * Le marquis de La Trousse étoit laid, mais il était d'une très-belle taille. *D. P.*

tre fort dans le regret que vous avez de quitter Grignan; cette vie vous convient bien mieux que cette représentation que vous êtes obligée de faire dans les villes, avec ce cérémonial perpétuel qu'il faut observer. J'ai écrit à d'Hacqueville; au reste, qu'il ne me vienne plus parler de ses accablements, c'est lui qui les aime; il vous écrit trois fois la semaine; vous vous contenteriez d'une, et le gros abbé (*de Pontcarré*) le soulageroit d'une autre: voilà comme il s'accommoderoit. Je lui ai proposé la même chose, et je ne lui écris qu'une fois en huit jours pour lui donner l'exemple : il n'entend point cette sorte de tendresse, et veut écrire comme le juge vouloit juger : j'en suis dans une véritable peine; car je suis persuadée que cet accablement nous le fera mourir : si vous aviez vu sa table les mercredis, les vendredis, les samedis, vous croiriez être au bureau de la grand'poste. Pour moi, je ne me tue point à écrire; je lis, je travaille, je me promène, je ne fais rien : *bella cosa far niente*, dit un de mes arbres; l'autre lui répond, *amor odit inertes*; on ne sait auquel entendre : mais ce que je sens de vrai, c'est que je n'aime point à m'enivrer d'écriture. J'aime à vous écrire, je parle à vous, je cause avec vous : il me seroit impossible de m'en passer; mais je ne multiplie point ce goût; le reste va, parce qu'il le faut.

Je reçus hier une lettre de Coligny, qui me demande mon consentement pour épouser ma nièce de Bussy : ah ! je le lui donne ; il s'appelle Langheac, et sa mère étoit Coligny ; notre cardinal élevoit jusqu'aux nues cette maison de Langheac[1]. A propos, il fait des remèdes, il faut qu'il se trouve incommodé, puisqu'il s'y résout : ne négligez point de lui écrire ; vous lui devez tout au moins ce soin, et cette marque de respect et de reconnoissance ; ne craignez point de le distraire ; il n'est pas encore au troisième ciel. On m'a dit, en secret, une chose qui me fait une peine extrême ; c'est que le cardinal d'Estrées fait tout ce qu'il peut au monde, par ses amis et par ses intrigues, pour faire changer le pape sur le sujet du chapeau du cardinal de Retz, et le faire donner à M. de Marseille : je vous avoue qu'un coup de poignard ne me seroit pas plus sensible que cette aventure : il est vrai aussi que notre cardinal ne fait que tracasser le pape pour l'obliger à considérer les raisons de sa lettre : si l'on se sert de ce contre-temps pour le faire changer d'avis, n'en serions-nous pas au désespoir? A vous parler confidemment, c'est

[1] Cette famille, dont les titres d'ancienneté se trouvent dans Moreri, et le Dictionnaire Héraldique, a singulièrement dégénéré depuis le mariage d'un marquis de Langheac avec madame Sabbatin, maîtresse du duc de la Vrillière, et des bâtards de ce dernier qui ont pris le nom de Langheac. *G. D. S. G.*

de d'Hacqueville que je tiens ce que je vous écris ; il me prie que cela ne passe point ; peut-être qu'il vous en a dit autant : vous en userez selon votre discrétion ; en attendant, je hais le cardinal d'Estrées de sa bonne volonté.

M. de Chaulnes amène quatre mille hommes à Rennes pour en punir les habitants : l'émotion est grande dans la ville, et la haine incroyable dans toute la province contre le gouverneur. Nous ne savons plus quand on tiendra nos états. J'ai prié M. de Luxembourg et M. de La Trousse de me renvoyer mon fils, s'ils ont dessein de ne plus rien faire cette année ; je serai bien aise qu'il vienne ici pour voir un peu par lui-même ce que c'est que l'illusion de croire avoir du bien, quand on n'a que des terres. Les pauvres exilés[1] de la rivière de Loire ne savent point encore leurs crimes, ils s'ennuient fort. Vassé étoit à six lieues de Véret, je ne pus le voir.

Je suis en peine du rhume de la petite ; je sens de la tendresse particulière pour elle, et mettrai sur mon compte toutes les petites bontés que vous aurez pour elle ; je lui rends l'amitié qu'elle

[1] Messieurs d'Olonne, de Vassé et de Vineuil étoient exilés. Ce fut au retour de cet exil que le roi demandant à M. de Vineuil ce qu'il faisoit à Saumur, lieu de son exil, M. de Vineuil dit au roi qu'il alloit tous les matins à la halle, où se débitoient les nouvelles, et qu'un jour on y disputoit pour savoir qui étoit l'aîné du roi ou de Monsieur. *D. P.*

a eue pour moi, dès qu'elle a commencé de connoître : elle a une place dans mon cœur. Je suis toujours à mes croisades : vous devez être fort touchée de Judas Machabée : c'étoit un grand héros : quelle honte si vous n'achevez pas ce livre ! que vous faut-il donc? et l'histoire, et le style, tout est divin. Adieu, la plus aimable du monde et la plus aimée : comptez, comptez un peu les cœurs où vous régnez, et n'oubliez pas le mien. Vous allez voir M. le coadjuteur; vous serez bien heureux tous deux.

On joue des sommes immenses à Versailles : le hoca est défendu à Paris, sur peine de la vie, et on le joue chez le roi; cinq mille pistoles en un matin, ce n'est rien : c'est un coupe-gorge; chassez bien ce jeu de chez vous. Je m'ennuie d'entendre toujours dire, les Impériaux ont repassé le Rhin : non, ils ne l'ont pas repassé; je voudrois bien qu'ils prissent leur parti. Je prends celui d'embrasser M. de Grignan, je le remercie de me souhaiter dans son château; je suis bien fâchée que vous n'y ayez point vu Vardes ni Corbinelli; le rendez-vous est pour l'année prochaine. J'ai mandé à M. de Lavardin l'affaire de M. d'Ambres; il y songeoit souvent : vous voilà un peu mortifiés, MM. les grands seigneurs[1];

[1] A cause du *Monseigneur* qu'ils disputoient en écrivant à messieurs les maréchaux de France; ce qui fut décidé en faveur de ces derniers. (*Voyez* la lettre du 19 août précédent.) *D. P.*

vous jugez bien que ceux qui décident ont intérêt à soutenir les dignités : il faut suivre les siècles, celui-ci n'est pas pour vous.

## LETTRE CDXLV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 9 octobre 1675.

Voilà donc le mariage de mademoiselle de Bussy tout assuré. Savez-vous bien que j'en suis fort aise, et qu'après avoir tant traîné, il nous falloit une conclusion ? J'ai reçu un compliment très-honnête de M. de Coligny. Je vois bien que vous n'avez pas manqué de lui dire que je suis votre aînée[1], et que mon approbation est une chose qui tout au moins ne lui sauroit faire de mal.

A propos de cela, je vous veux faire un petit conte qui me fit rire l'autre jour. Un garçon étant accusé en justice d'avoir fait un enfant à une fille, il s'en défendoit à ses juges, et leur disoit : Messieurs, je pense bien que je n'y ai pas nui, mais ce n'est pas à moi l'enfant. Mon cousin,

[1] Dans la lettre du 15 mars 1641, madame de Sévigné défend en plaisantant son droit d'aînesse dans la généalogie des Rabutins, et traite Bussy de *petit cadet*. *G. D. S. G.*

je vous demande pardon, je trouve cela naïf et plaisant. S'il vous vient un petit conte à la traverse, ne vous en contraignez pas.

Mais pour revenir à M. de Coligny, il est certain que mon approbation ne lui peut pas nuire. Sa lettre me paroît de très-bon sens, et tout homme qui sait faire un compliment comme celui-là, aussi simple et aussi juste, doit avoir de la raison et de l'esprit. Je le souhaite pour l'amour de ma nièce que j'aime fort. A tout hasard, les leçons que vous lui donnez pour savoir s'ennuyer et se divertir sont très-bonnes en ménage. Je suis les règles que vous me donnez pour vivre long-temps : je ne suis pas au lit plus de sept heures ; je mange peu, j'ajoute à vos préceptes de marcher beaucoup; mais ce que je fais de mal, c'est que je ne puis m'empêcher de rêver tristement dans de grandes allées sombres que j'ai. C'est un poison pour nous que la tristesse, et c'est la source des vapeurs. Vous avez raison de trouver que ce mal est dans l'imagination : vous l'avez parfaitement défini, c'est le chagrin qui le fait naître, et la crainte qui l'entretient. Un admirable remède pour moi seroit d'être avec vous : le chagrin me seroit inconnu, et vous m'apprendriez à ne pas craindre la mort. Il y a douze jours que je suis ici; j'y suis venue par la rivière de Loire : cette route

est délicieuse. J'y ai vu en passant l'abbé d'Effiat à Véret; cette maison est admirable. Je vis aussi Vineuil à Saumur; il est dévot; c'est un sentiment qui est bien naturel dans le malheur et dans la vieillesse. Je les trouve moins patients que vous : c'est qu'ils ont moins de santé, de force d'esprit et de philosophie.

J'ai été quelques jours à Nantes, où M. de Lavardin et M. d'Harouïs m'ont régalée en reine. Enfin je suis arrivée dans ce désert, où je trouve des promenades que j'ai faites, et dont le plant me donne un ombrage qui me fait souvenir que je ne suis pas jeune. Le bon abbé ne m'a point quittée. Nous pensons fort à régler nos affaires, et je profite de ses bontés. Il n'y a rien de si juste et de si bien réglé que nos comptes : il ne manque qu'une petite circonstance à notre satisfaction, c'est de recevoir de l'argent. C'est ce qu'on ne voit point ici; l'espèce manque, c'est la vérité. Êtes-vous aussi mal en Bourgogne?

Je ne crois pas passer ici l'hiver : mais si je retourne à Paris, ce sera pour les affaires de la belle *Madelonne;* car, il faut l'avouer, j'ai une belle passion pour elle. Je ne dis rien de mon fils; cependant je l'aime extrêmement, et ses intérêts me font bien autant courir que ceux de ma fille. Il s'ennuie fort dans la charge de guidon; cette place est jolie à dix-neuf et vingt ans; mais

quand on y a demeuré sept ans, c'est pour en mourir de chagrin; si vous connoissiez quelque Bourguignon qui nous voulût faire le plaisir de nous l'acheter, je vous paierois votre courtage. Cette charge nous a coûté vingt-cinq mille écus, elle vaut près de quatre mille livres de rente, à cause d'une pension de mille écus que nous y avons attachée. Adieu, Comte; j'embrasse ma nièce; mandez-moi un peu des nouvelles de votre noce. Langheac est un terrible nom pour la grandeur et pour l'ancienneté[1]. Je l'ai entendu louer jusqu'aux nues par le cardinal de Retz. Il est dans la solitude. Que dites-vous de la beauté de cette retraite? Le monde, par rage de ne pouvoir mordre sur un si beau dessein, dit qu'il en sortira. Hé bien, envieux, attendez donc qu'il en sorte, et en attendant taisez-vous; car, de quelque côté qu'on puisse regarder cette action, elle est belle; et si on savoit comme moi qu'elle vient purement du désir de faire son salut, et de l'horreur de sa vie passée, on ne cesseroit point de l'admirer.

[1] *Voyez* ci-dessus, page 136, note 1.

# LETTRE CDXLVI.

## DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 19 octobre 1675. [1]

Je reçus hier votre lettre, Madame, qui me donna la joie que vos lettres ont accoutumé de me donner. Enfin voilà votre nièce sur le point de passer le pas; elle va trouver ce qu'elle cherchoit. A propos de chercher, ceci me fait souvenir du pauvre chevalier de Rohan [2], qui ayant rencontré un soir bien tard, à Fontainebleau, madame d'Heudicourt seule qui passoit dans une galerie, lui demanda ce qu'elle cherchoit : rien, dit-elle. Ma foi, Madame, lui répondit-il, je ne voudrois pas avoir perdu ce que vous cherchez. Voilà mon petit conte, Madame. Vous m'avez permis d'en faire un aussi, je me sers de la liberté que vous m'avez donnée. J'ai trouvé le vôtre plaisant au dernier point, et je m'en sais bon gré, car il faut avoir de l'esprit pour trouver cela aussi plaisant qu'il l'est. Je n'ai eu

[1] On a mis cette lettre avant sa date, parce que c'est une réponse à la dernière de madame de Sévigné. *A. G.*

[2] Celui qui fut décapité le 27 novembre 1674, pour crime de haute-trahison. (*Voyez* la lettre à M. le comte de Guitaud, novembre 1674, tome III, page 363, note 1.) *G. D. S. G.*

garde de dire au marquis de Coligny que vous fussiez mon aînée ; j'avois trop peur qu'il ne voulût pas épouser la fille d'un cadet ; mais il a ouï parler de vous à la comtesse de Dalet sa belle-mère, et je lui ai paru entêté de votre mérite.

Cela est étrange que vous connoissiez si bien la source de votre mal, et que vous ne vous-en soulagiez pas. Songez souvent à la nécessité de mourir, Madame, et vous ne craindrez pas tant la mort que vous faites. Ce n'a été qu'en me familiarisant avec cette pensée que j'en ai diminué l'appréhension. Elle rend tristes les gens qui la rejettent et qui ne la prennent pas souvent. En moi elle fait tout autre chose : elle me fait suivre le précepte de Salomon : *bien vivre et se réjouir ;* et d'autant plus que cela fait vivre plus long-temps. Ainsi c'est à force d'aimer la vie que je ne crains pas la mort. Il est certain que si je vous voyois souvent, Madame, je vous ferois entendre raison là-dessus. Mais, en attendant que cela se puisse, je veux souvent traiter par lettre cette matière avec vous. Ne vous allez pas mettre dans la tête que c'est votre seul intérêt qui m'oblige à entreprendre votre cure, c'est le mien aussi ; et je crois, moi qui aime la joie, que je mourrois si vous étiez morte, ne sachant avec qui rire finement.

Je comprends bien que votre voyage ait été agréable; vous avez presque marqué chaque gîte par la vue d'un honnête exilé. Il falloit encore que vous trouvassiez d'Olonne à Orléans, l'abbé de Bellebat à Blois, et moi à Amboise. Vous avez trouvé la véritable raison pourquoi j'ai plus de patience que l'abbé d'Effiat [1] et Vineuil. Le chagrin qu'ils ont de passer leur vie hors du monde les fait malades, et moi, qui ai passé par la prison, je suis trop heureux de n'être plus qu'exilé. Je me porte si bien que j'espère de vivre plus long-temps que mes plus jeunes ennemis, et, en attendant leur mort, je jouis d'une santé qui n'a pas la moindre altération. J'ai bonne opinion des gens qui vous régalent en reine, et sur ce pied-là j'estimerois la fortune plus que je ne fais, si elle vous en avoit donné le rang plutôt qu'à mademoiselle d'Arquien [2]. Je suis bien fâché que vos promenoirs vous fassent souvenir que vous n'êtes plus jeune, mais je ne veux pas que vous en ayez du chagrin. Vous êtes trop heureuse d'avoir le bon abbé, il fait tout ce qu'il peut pour votre service, qui est de régler vos comptes, car je ne pense pas que vous lui demandiez qu'il fasse de la fausse monnoie pour vous. L'ar-

[1] Il étoit frère de Cinq-Mars, grand écuyer, victime du ministre-roi, sous Louis XIII. *G. D. S. G.*

[2] On a vu qu'elle avoit épousé Jean Sobiesky, roi de Pologne.

gent est aussi rare en Bourgogne qu'en Bretagne; je cherche partout à troquer du blé et du vin contre du brocard et du velours pour les habits de noces de ma fille.

Vous aimez la belle *Madelonne*, Madame, et vous avez raison, c'est le goût le plus généralement approuvé qu'on puisse avoir. L'inquiétude de M. de Sévigné n'est pas mal fondée de s'ennuyer dans sa charge; on ne sert que pour s'avancer, et un guidon ne s'avance pas, tant que ses officiers supérieurs ne meurent ou ne quittent point. Je m'informerai s'il y a quelque jouvenceau dans le pays pour votre charge, et je vous quitterai à bon marché pour la peine de ma négociation.

Je vous manderai des nouvelles de la noce. Le cardinal de Retz a raison d'estimer le nom de Langheac; cela est bon, je le sais bien, et je ne serai pas surpris, comme le fut M. de Sévigné à Bourbilly, quand M. de Coligny me fera voir la grandeur de sa maison. Mais, à propos du cardinal de Retz, j'ai trouvé le dessein de sa retraite fort beau. J'ai cru qu'il ne se repentiroit jamais de l'avoir pris; et que s'il en avoit quelque tentation, il étoit trop honnête homme pour y succomber. J'ai trouvé plaisant ce que vous dites au monde là-dessus, *qu'il attende que le cardinal de Retz sorte de sa retraite pour parler*,

*et qu'en attendant il se taise.* Mais, vous avez beau dire, le monde ne se taira pas, il n'aime point à louer, et surtout les choses admirables. Quand il ne peut, comme vous voyez, mordre sur le présent, il se retranche sur l'avenir. Faisons bien, et laissons-le dire. Mais je vous fais une leçon, Madame, dont je ne profite pas moi-même; car le *misanthrope* n'est pas plus déchaîné contre ce qui le choque, que je le suis contre les gens qui veulent à tort et à travers gâter les belles actions.

Adieu, ma chère cousine; au reste ne m'appelez plus Comte, j'ai passé le temps de l'être. Je suis pour le moins aussi las de ce titre que M. de Turenne l'étoit de celui de Maréchal. Je le cède volontiers aux gens qu'il honore.

## LETTRE CDXLVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 13 octobre 1675.

Vous avez raison de dire que les dates ne font rien pour rendre agréables les lettres de ceux que nous aimons. Eh, mon Dieu! les affaires publiques nous doivent-elles être si chères? Votre santé, votre famille, vos moindres actions, vos

sentiments, vos *pétoffes* de Lambesc, c'est là ce qui me touche; et je crois si bien que vous êtes de même, que je ne fais aucune difficulté de vous parler des Rochers, de mademoiselle du Plessis, de mes allées, de mes bois, de nos affaires, du *bien bon* et de Copenhague, quand l'occasion s'en présente. Croyez donc que tout ce qui vient de vous m'est très-considérable, et que, jusqu'à vos traînées de tapisseries, je suis aise de tout savoir. Si vous voulez encore des aiguilles pour en faire, j'en ai d'admirables : pour moi, j'en fis hier d'infinies; elles étoient aussi ennuyeuses que ma compagnie : je ne travaille que quand elle entre; et, dès que je suis seule, je me promène, je lis, ou j'écris. La Plessis ne m'incommode pas plus que *Marie*. Dieu me fait la grace de ne point écouter ce qu'elle dit; je suis, à son égard, comme vous êtes pour beaucoup d'autres : elle a vraiment les meilleurs sentiments du monde; j'admire que cela puisse être gâté par l'impertinence de son esprit et la *ridiculité* de ses manières; il faudroit voir l'usage qu'elle fait de ma tolérance, et comme elle l'explique, et les chaînes qu'elle en fait pour s'attacher à moi, et comme je lui sers d'excuse pour ne plus voir ses amies de Vitré, et les adresses qu'elle a pour satisfaire sa sotte gloire, car la sotte gloire est de tout pays, et la crainte qu'elle a que je ne sois jalouse d'une religieuse de Vitré :

cela feroit une assez méchante farce de campagne.

Je dois vous dire des nouvelles de cette province. M. de Chaulnes est à Rennes avec beaucoup de troupes; il a mandé que si on en sortoit, ou si l'on faisoit le moindre bruit, il ôteroit pour dix ans le parlement de cette ville; cette crainte fait tout souffrir : je ne sais point encore comme ces gens de guerre en usent à l'égard des pauvres bourgeois. Nous attendons madame de Chaulnes à Vitré, qui vient voir la princesse (*de Tarente*); nous sommes en sûreté sous ses auspices; mais je puis vous assurer que, quand il n'y auroit que moi, M. de Chaulnes prendroit plaisir à me marquer des égards; c'est la seule occasion où je pourrois répondre de lui : n'ayez donc aucune inquiétude ; je suis ici comme dans cette Provence que vous dites qui est à moi.

Je ne remercierai point d'Hacqueville de vous écrire trois fois la semaine, c'est se moquer de lui; les louanges qu'il mérite là-dessus sont trop loin de ma pensée : il m'écrit deux fois; j'en veux retrancher une par mon exemple, et c'est par pure amitié pour lui, ne voulant avoir qu'une médiocre part à l'assassinat que nous lui faisons tous : il succombera, et puis nous serons au désespoir : c'est une perte irréparable , et tous les *autres d'Hacqueville* ne nous consoleront

point de celui-là. Il m'a fait grand plaisir, cette dernière fois, de m'ôter la colère que j'avois contre le cardinal d'Estrées; il m'apprend que le nôtre a été refusé en plein consistoire, sur sa propre lettre, et qu'après cette dernière cérémonie il n'y a plus rien à craindre; de sorte que le voilà trois fois cardinal malgré lui, du moins les deux dernières; car pour la première, s'il m'en souvient, il ne fut pas trop fâché. Écrivez-lui pour vous moquer de son chagrin; d'Hacqueville est ravi, je l'en aime. Je reçois souvent de petits billets de ce cher cardinal; je lui en écris aussi; je tiens ce léger commerce très-mystérieux et très-secret : il m'en est plus cher. Vous ne devez pas manquer de lui écrire aussi; vous seriez ingrate si vous ne conserviez pour lui bien de l'attachement; il a été un peu malade, il se porte bien : il me mande que nous serions contents de la sagesse qu'il a eue à faire des remèdes.

Vous n'avez pas peur de Ruyter. *Ruyter pourtant est le dieu des combats; Guitaud ne lui résiste pas:* mais, en vérité, l'étoile du roi lui résiste : jamais il n'en fut une si fixe[1]. Elle dissipa,

[1] L'amiral Ruyter, parti des côtes de Hollande le 18 août 1675, pour secourir la flotte espagnole, voulut s'opposer au secours que Duquesne, général des armées navales de France, conduisoit à Messine. Le combat s'engagea le 8 janvier 1676; la flotte hollandoise, maltraitée, se retira : les mêmes généraux engagèrent un second combat le 22 avril suivant. (*Voyez* la lettre du 25 mai 1676.)
*G. D. S. G.*

l'année passée, cette grande flotte; elle fait mourir le prince de Lorraine; elle renvoie Montécuculli chez ses parents, et fera la paix par le mariage du prince Charles. Je disois l'autre jour cette dernière chose à madame de Tarente; elle me dit qu'il étoit marié à l'impératrice douairière : quoique cette noce n'ait pas éclaté, elle ne laisseroit pas d'empêcher l'autre; vous verrez que cette impératrice mourra, si sa vie fait un inconvénient. Votre raisonnement est d'une telle justesse sur les affaires d'état, qu'on voit bien que vous êtes devenue politique dans la place où vous êtes. J'ai écrit à la belle princesse de Vaudemont; elle est infortunée, et j'en suis triste, car elle est très-aimable. Je n'osois écrire à madame de Lillebonne; mais vous m'avez donné courage. Je crains que vous n'ayez pas le petit Coulanges; sa femme m'écrit tristement de Lyon, et croit y passer l'hiver : c'est une vraie trahison pour elle, que de n'être pas à Paris : elle me mande que vous avez eu un assez grand commerce. La Trousse est à Paris et à la cour, accablé d'agréments et de louanges; il les reçoit d'une manière à les augmenter : on dit qu'il aura la charge de Froulai; si cela étoit, il y auroit un mouvement dans la compagnie, et je prie notre d'Hacqueville d'y avoir quelque attention pour notre pauvre guidon, qui se meurt d'ennui dans le guidon-

nage; je lui mande de venir ici, je voudrois le marier à une petite fille qui est un peu juive de son *estoc*, mais les millions nous paroissent de bonne maison[1]; cela est fort en l'air; je ne crois plus rien après avoir manqué la petite d'Eaubonne. Madame de Villars me mande encore des merveilles du chevalier (*de Grignan*); je crois que ce sont les premières qu'on a renouvelées; mais enfin c'est un petit garçon qui a bien le meilleur bruit qu'on puisse jamais souhaiter. Je prie Dieu que les lueurs d'espérance pour une de vos filles[2] puissent réussir; ce seroit une grande affaire. La paresse du coadjuteur devroit bien cesser dans de pareilles occasions.

Écoutez une belle action du procureur général[3]. Il avoit une terre, de la maison de Bellièvre, qu'on lui avoit fort bien donnée; il l'a remise dans la masse des biens des créanciers, disant qu'il ne sauroit aimer ce présent, quand il songe qu'il fait tort à des créanciers qui ont

[1] On trouve la source de cette résignation dans le luxe, la mollesse et la servitude. Un grand observateur des *Caractères* et des *Mœurs de ce siècle* s'exprime ainsi : « Si le financier manque son « coup, les courtisans disent de lui, c'est un bourgeois, un malotru ; « s'il réussit, ils lui demandent sa fille. » (*J. De La Bruyère*).

*G. D. S. G.*

[2] Françoise-Julie de Grignan, fille du premier lit de M. de Grignan, qui épousa M. de Vibraye en 1689. (Journal de Dangeau.)

[1] Achille de Harlai, depuis premier président. *D. P.*

donné leur argent de bonne foi : cela est héroïque. Jugez s'il est pour nous contre M. de Mirepoix [1]; je ne connois point une plus belle ni une plus vilaine ame que celle de ces deux hommes. Le *bien bon* est toujours le *bien bon;* ce sont des armes parlantes : les obligations que je lui ai sont innombrables; ce qui me les rend sensibles, c'est l'amitié qu'il a pour vous, et le zèle pour vos affaires, et comme il se prépare à confondre le Mirepoix.

Je n'ose penser à vous voir ; quand cette espérance entre trop avant dans mon cœur, et qu'elle est encore éloignée, elle me fait trop de mal : je me souviens de ce que je souffris à la maladie de ma pauvre tante; et comme vous me fîtes expédier cette douleur; je ne suis pas encore à portée de recevoir cette joie. Vous m'assurez que vous vous portez bien ; Dieu le veuille, ma bonne; cet article me tient extrêmement au cœur : pour moi, je suis dans la parfaite santé. Vous aimeriez bien ma sobriété et l'exercice que je fais, et sept heures au lit comme une carmélite : cette vie dure me plaît; elle ressemble au pays; je n'engraisse point, et l'air est si épais et si humain, que ce teint, qu'il y a si long-temps que l'on loue, n'en est point changé : je vous

[1] Au sujet de la haine que manifeste madame de Sévigné contre M. de Mirepoix, *voyez* la lettre du mercredi 21 août précédent.

souhaite quelquefois une de nos soirées, en qualité de pommade de pieds de mouton. J'ai dix ouvriers qui me divertissent fort. *Rahuel* et *Pilois*, tout est à sa place. Vous devez être persuadée de ma confiance par les pauvretés dont je remplis ma lettre. Depuis que je me suis plainte, en vers, de la pluie, il fait un temps charmant; de sorte que je m'en loue en prose. Toute notre province est si occupée de ces punitions, que l'on ne fait point de visites; et, sans vouloir contrefaire la dédaigneuse, j'en suis extrêmement aise. Vous souvient-il quand nous trouvions qu'il n'y avoit rien de si bon en province qu'une méchante compagnie, par la joie du départ? c'est un plaisir que je n'aurai point cette année.

Ma bonne, quand je vous écrirois encore quatre heures, je ne pourrois pas vous dire à quel point je vous aime, et de quelle manière vous m'êtes chère. Je suis persuadée du soin de la Providence sur vous, puisque vous payez tous vos arrérages, et que vous voyez une année de subsistance; Dieu prendra soin des autres; continuez votre attention sur votre dépense; cela ne remplit point les grandes brèches, mais cela aide à la douceur présente, et c'est beaucoup. M. de Grignan est-il sage? je l'embrasse dans cette espérance, ma très-bonne, et je suis entièrement à vous.

# LETTRE CDXLVIII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 16 octobre 1675.

Je ne suis point entêtée, ma fille, de M. de Lavardin; je le vois tel qu'il est : ses plaisanteries et ses manières ne me charment point du tout; je les vois, comme j'ai toujours fait : mais je suis assez juste pour rendre au vrai mérite ce qui lui appartient, quoique je le trouve pêle-mêle avec quelques désagréments ; c'est à ses bonnes qualités que je me suis solidement attachée, et par bonheur, je vous en avois parlé à Paris, car, sans cela, vous croiriez que l'enthousiasme d'une bonne réception m'auroit enivrée; enfin je souhaiterai toujours à ceux que j'aimerai plus de charmes; mais je me contenterai qu'ils aient autant de vertus. C'est le moins lâche et le moins bas courtisan que j'aie jamais vu; vous aimeriez bien son style dans de certains endroits, vous qui parlez : tant y a, ma fille, voilà ma justification, dont vous ferez part au gros abbé, si jamais, par hasard, *il a mal au gras des jambes* [1] sur ce sujet.

[1] Expression familière de l'abbé de Pontcarré, lorsqu'il étoit importuné de quelque discours. *D. P.*

Je suis fort aise que vous ayez remarqué, comme moi, la diligence admirable de nos lettres; et le beau procédé de *Riaux*, et de ces autres messieurs si obligeants qui viennent prendre nos lettres, et les portent nuit et jour, en courant de toutes leurs forces pour les faire aller plus promptement : je vous dis que nous sommes ingrats envers les postillons, et même envers M. de Louvois [1], qui les établit partout avec tant de soin. Mais quoi ! ma très-chère, nous nous éloignons encore; et toutes nos admirations vont cesser : quand je songe que, dans votre dernière lettre, vous répondez encore à celle que je vous écrivis de la Silleraye, et qu'il y aura demain trois semaines que je suis aux Rochers, je comprends que nous étions déjà assez loin, sans cette augmentation.

D'Hacqueville me dit qu'une fois la semaine, c'est assez écrire pour des affaires; mais que ce n'est pas assez pour son amitié, et qu'il augmenteroit plutôt d'une lettre que d'en retrancher une. Vous jugez bien que, puisque le régime que je lui avois ordonné ne lui plaît pas, je lâche la bride à toutes ses bontés, et lui laisse la liberté de son écritoire : songez qu'il écrit de cette furie à tout ce qui est hors de Paris, et voit tous les jours tout ce qui y reste; ce sont

[1] Surintendant général des postes. *D. P.*

*les d'Hacqueville;* adressez-vous à eux, ma fille, en toute confiance : leurs bons cœurs suffisent à tout. Je me veux donc ôter de l'esprit de les ménager; j'en veux abuser; aussi bien, si ce n'est moi qui le tue, ce sera un autre : il n'aime que ceux dont il est accablé : accablons-le donc sans ménagement.

Je voudrois que vous vissiez de quelle beauté ces bois sont présentement. Madame de Tarente y fut hier tout le jour; il faisoit un temps admirable : elle me parla fort de vous : elle vous trouve bien plus jolie que *le petit ami*[1]; sa fille est malade : elle en étoit triste; je la mis en carrosse au bout de la grande allée, et, comme elle me prioit fort de me retirer, elle me dit : *Madame, vous me prenez pour une Allemande.* Je lui dis : « Oui, Madame, assurément, je vous « prends pour une Allemande[2] : j'aurois plutôt « obéi à madame votre belle-fille[3]. » Elle entendit cela comme une Françoise. Il est vrai que sa naissance doit, ce me semble, donner une dose de respect à ceux qui savent vivre. Elle a un style romanesque dans ce qu'elle conte, et je suis étonnée que cela déplaise à ceux même qui aiment

[1] Le portrait en miniature de madame de Grignan. *D. P.*

[2] Madame de Tarente étoit fille de Guillaume V, landgrave de Hesse-Cassel. *D. P.*

[3] Madeleine de Créqui, duchesse de La Trémouille. *D. P.*

les romans : elle attend madame de Chaulnes. M. de Chaulnes est à Rennes avec les Forbin et les Vins, et quatre mille hommes : on croit qu'il y aura bien de la *penderie*. M. de Chaulnes y a été reçu comme le roi ; mais comme c'est la crainte qui a fait changer leur langage, M. de Chaulnes n'oublie pas toutes les injures qu'on lui a dites, dont la plus douce et la plus familière étoit *gros cochon*, sans compter les pierres dans sa maison et dans son jardin, et des menaces dont il paroissoit que Dieu seul empêchoit l'exécution; c'est cela qu'on va punir. D'Hacqueville, *de sa propre main*, car ce n'est point dans son billet de nouvelles qu'on pourroit avoir copié, me mande que M de Chaulnes, suivi de ses troupes, est arrivé à Rennes le samedi 12 octobre : je l'ai remercié de ce soin, et je lui apprends que M. de Pomponne se fait peindre par Mignard ; mais tout ceci entre nous; car savez-vous bien qu'il est délicat et blond? Je reçois des lettres de votre frère toutes pleines de lamentations de Jérémie sur son guidonnage; il dit justement tout ce que nous disions quand il l'acheta; c'est ce cap, dont il est encore à neuf cents lieues : mais il y avoit des gens qui lui mettoient dans la tête que, puisque je venois de vous marier, il falloit aussi l'établir; et par cette raison, qui devoit produire, au moins pour

quelque temps, un effet contraire, il fallut céder à son empressement, et il s'en désespère : il y a des cœurs plaisamment bâtis en ce monde. Enfin, ma fille, soyons bien persuadées que c'est une vilaine chose que les charges subalternes.

Vous savez bien que notre cardinal l'est à fer et à clou. Nous devons tous en être ravis à telle fin que de raison : c'est toujours une chose triste qu'une dégradation. Au nom de Dieu, ne négligez point de lui écrire : il aime mes billets, jugez des vôtres. Vous ne m'aviez point dit que votre premier président (M. *Marin*) a battu sa femme; j'aime les coups de plat d'épée, cela est brave et nouveau. On sait bien qu'il faut les battre, disoit l'autre jour un paysan; mais le plat d'épée me réjouit. Je m'en vais parier que la petite d'Oppède n'est point morte : je connois ceux qui doivent mourir. Il est vrai que le bonheur des François surpasse toute croyance en tout pays : j'ai ajouté ce remercîment à ma prière du soir; ce sont les ennemis qui font toutes nos affaires : ils se reculent quand ils voient qu'ils nous pourroient embarrasser. Vous verrez ce que deviendra Ruyter sur votre Méditerranée : le prince d'Orange songe à s'aller coucher, et j'espère votre frère. Je vous réponds de cette province, et même de la paix : il me semble qu'elle est si nécessaire que, malgré la conduite de ceux

qui ne la veulent pas, elle se fera toute seule. Je suivrai votre avis, ma chère enfant, je vais m'entretenir de l'espérance de vous revoir : je ne puis commencer trop tôt pour me récompenser des larmes que notre séparation et même la crainte m'ont fait répandre si souvent.

J'embrasse M. de Grignan, car je crois qu'il est revenu de la chasse : mandez-moi bien de vos nouvelles, vous voyez que je vous accable des miennes. La Saint-Géran s'est mêlée de m'écrire sérieusement sur l'ambassade de madame de Villars, qui, à ce qu'elle dit, ira à Turin; je le crois, puisqu'il n'y a qu'une régente : je lui ai fait réponse dans son même style ; mais ce n'a pas été sans peine. Ne vous ont-elles pas remerciée de votre eau de la reine de Hongrie? Elle est divine : pour moi, je vous en remercie encore; je m'en enivre tous les jours : j'en ai dans ma poche; c'est une folie comme du tabac : quand on y est accoutumé, on ne peut plus s'en passer : je la trouve excellente contre la tristesse ; j'en mets le soir, plus pour me réjouir que pour le serein, dont mes bois me garantissent : vous êtes trop bonne de craindre que les loups, les cochons et les châtaignes ne m'y fassent une insulte. Adieu, mon enfant, je vous aime de tout mon cœur; mais c'est au pied de la lettre, et sans en rien rabattre.

## LETTRE CDXLIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 20 octobre 1675.

Nous ne pouvons nous lasser d'admirer la diligence et la fidélité de la poste: enfin je reçois le 18 la lettre du 9; c'est le neuvième jour, c'est tout ce qui se peut souhaiter. Mais, ma fille, il faut finir nos admirations; et, comme vous dites, vous vous éloignez encore, afin que nous soyons précisément aux lieux que la Providence nous a marqués. Pour moi je m'acquitte mal de ma résidence: mais pour vous, bon Dieu! M. d'Angers (*H. Arnauld*) n'en fait pas davantage; et quand je pense à notre éloignement, et combien je serois digne de jouir du plaisir d'être avec vous, et comme vous êtes pour moi, précisément dans le temps que nous sommes aux deux bouts de la terre, ne me demandez point de rêver gaiement à cet endroit-là de notre destinée; le bon sens s'y oppose, et ma tendresse encore plus : il faut se jeter promptement dans la soumission que nous devons à la Providence. Je suis fort aise que vous ayez vu M. de La Garde : mon ame est fort honorée d'être à son gré : il est bon juge :

je vous plains de le quitter sitôt. Je pense que vos conversations ont été bien infinies : il mène donc M. l'archevêque (d'*Arles*) à La Garde[1]; c'est fort bien dit, c'est un fleuve qui rend fertiles et heureux tous les pays par où il passe : je trouve qu'il a fait des merveilles à Grignan.

M. de Chaulnes est à Rennes avec quatre mille hommes : il a transféré le parlement à Vannes; c'est une désolation terrible. La ruine de Rennes emporte celle de la province. Madame de Marbeuf est à Vitré : elle m'a fait mille amitiés de madame de Chaulnes, et des compliments de M. de Vins, qui veut me venir voir. Il s'en faut beaucoup que j'aye peur de ces troupes; mais je prends part à la tristesse et à la désolation de toute la province. On ne croit pas que nous ayons d'états; et si on les tient, ce sera encore pour racheter les édits que nous achetâmes deux millions cinq cent mille livres, il y a deux ans, et qu'on nous a tous redonnés; et on y ajoutera peut-être encore de mettre à prix le retour du parlement à Rennes. M. de Montmoron[2] s'est sauvé ici, et chez un de ses amis, à trois lieues

[1] Château du nom d'Étienne et de Guillaume de La Garde, archevêque d'Arles dans le treizième siècle. Cette petite forteresse de la féodalité, qui a souvent été assiégée durant les guerres de la ligue, a été détruite dans le cours de la révolution. *G. D. S. G.*

[2] Il étoit Sévigné, et doyen du parlement de Bretagne. *D. P.*

d'ici, pour ne point entendre les pleurs et les cris de Rennes, en voyant sortir son cher parlement. Me voilà bien Bretonne, comme vous voyez : mais vous comprenez bien que cela tient à l'air que l'on respire, et aussi à quelque chose de plus; car, de l'un à l'autre, toute la province est affligée. Ne soyez nullement en peine de ma santé, ma chère belle, je me porte très-bien. Madame de Tarente m'a donné d'une essence qui l'a guérie de vapeurs bien pires que les miennes : on en met, quinze jours durant, deux gouttes dans le premier breuvage que l'on boit à table, et cela guérit entièrement; elle en conte des expériences qui ont assez l'air de celles de la comédie du *Médecin forcé :* mais je les crois toutes, et j'en prendrois présentement, sans que je ferois scrupule de me servir d'un remède si admirable, quand je n'en ai nul besoin. Cette princesse ne songe qu'à sa santé : n'est-ce pas assez? Vous croyez bien que je ne manquerai pas de prendre toutes ces médecines : mais, en vérité, ce ne sera pas quand je me porte bien. Je vous manderai, dans quelque temps, la suite des prospérités du bateau. Vous ferez la Plessis trop glorieuse, car je lui dirai comme vous l'aimez; à la réserve de ce que je vous disois l'autre jour, je ne pense pas qu'il y ait une meilleure créature; elle est tous les jours ici. J'ai dans ma poche de votre

admirable eau de la reine de Hongrie; j'en suis folle, c'est le soulagement de tous les chagrins : je voudrois en envoyer à Rennes. Ces bois sont toujours beaux : le vert en est cent fois plus beau que celui de Livry; je ne sais si c'est la qualité des arbres ou la fraîcheur des pluies; mais il n'y a pas de comparaison; tout est encore aujourd'hui du même vert du mois de mai : les feuilles qui tombent sont feuilles-mortes; mais celles qui tiennent sont encore vertes : vous n'avez jamais observé cette beauté. Pour l'arbre bienheureux qui vous sauva la vie, je serois tentée d'y faire bâtir une chapelle; il me paroît plus grand, plus fier et plus élevé que les autres; il a raison, puisqu'il vous a sauvée : du moins je lui dirai la stance de Médor dans l'Arioste, quand il souhaite tant de bonheur et tant de paix à cet autre qui lui avait fait tant de plaisir [1]. Pour nos sentences, elles ne sont point défigurées; je les visite souvent; elles sont même augmentées, et deux arbres voisins disent quelquefois les deux contraires : *la lontananza ogni gran piaga salda*, et *piaga d'amor non si sana mai*. Il y en a cinq ou six dans cette contrariété. La bonne princesse étoit ravie : je le suis de la lettre que vous avez écrite au bon abbé, sur le

[1] Orlando furioso, c. XXIII, st. 109.

voyage de *Jacob* dans la terre promise de votre cabinet[1].

Madame de Lavardin me mande, comme une manière de secret encore pour quelques jours, que d'Olonne marie son frère à mademoiselle de Noirmoutier. Il lui donne toutes les terres du Poitou, une infinité de meubles et de pierreries; il en fait ses enfants : ils sont tous à la Ferté-Milon, où cette jolie affaire se doit terminer. Je n'eusse jamais cru que d'Olonne eût été propre à se soucier de son nom et de sa famille[2]. Adieu, ma très-belle et très-aimable enfant, je vous aime assurément de tout mon cœur.

## LETTRE CDL.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 octobre 1675.

Voilà, mon cher cousin, la procuration que vous me faites l'honneur de me demander pour le mariage de ma nièce. On ne peut pas l'approuver plus que je fais; je vous le mandai il y a huit ou dix jours. J'ai reçu même une lettre de notre

[1] *Voyez* une des notes de la lettre du 29 septembre précédent, et très-essentielle pour l'éclaircissement de ce passage. *G. D. S. G.*

[2] *Voyez* la lettre sous la date du dimanche 5 janvier 1676.

amant, qui, par un excès de politesse, me demande mon approbation. Sa lettre est droite, simple, disant ce qu'il veut dire d'un tour noble, et qui n'est point abymé de la convulsion des compliments, comme dit la comédie. Enfin, sur l'étiquette du sac, on peut fort bien juger que c'est un homme de bon sens et de bon esprit. Je joins à cela le goût qu'il a pour vous, qu'on ne peut avoir qu'à proportion qu'on a du mérite; et cette grande naissance dont le cardinal de Retz m'a entretenue: je conclus que ma nièce est fort heureuse d'avoir si bien rencontré. M'entendez-vous bien, ma chère nièce, je m'en vais commencer à vous mettre l'un auprès de l'autre; car je lui veux faire plaisir. Je ne prétends pas aussi vous désobliger, vous aimant comme je vous aime. Mandez-moi, mon cousin, des nouvelles de cette belle fête. Cette province est dans une grande désolation. M. de Chaulnes a ôté le parlement de Rennes pour punir la ville; ces messieurs sont allés à Vannes, qui est une petite ville où ils seront fort pressés.

Les mutins de Rennes se sont sauvés, il y a long-temps; ainsi les bons pâtiront pour les méchants : mais je trouve tout fort bon, pourvu que les quatre mille hommes de guerre qui sont à Rennes, sous messieurs de Forbin et de Vins, ne m'empêchent point de me promener dans mes

bois, qui sont d'une hauteur et d'une beauté merveilleuse[1]. Adieu, Comte; puisque nous nous aimons encore, nous nous aimerons toute notre vie.

## LETTRE CDLI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 23 octobre 1675.

J'ai reçu votre lettre justement comme j'allois à Vitré. Ce que vous me mandiez de la princesse étoit si naturel, si à propos, si précisément ce que je souhaitois, que je vous en remerciai mille fois intérieurement. Je lus à madame de Tarente tout ce qui la regardoit; elle en fut ravie : sa fille est malade; elle en reçoit pourtant des lettres, mais d'un style qui n'est point fait; ce sont des *chères mamans* et des tendresses d'enfant, quoiqu'elle ait vingt ans. Tous ses amants sont à la guerre. MADAME écrit en alle-

[1] Au milieu des victimes de l'arbitraire et du despotisme ministériel, madame de Sévigné faisoit des vœux pour vivre paisiblement dans son manoir féodal, vœux qu'elle fait et soutient dans cette fin de lettre et dans tout ce qu'elle raconte sur les fléaux de la Bretagne, pendant les états, avec une sécheresse de cœur qui semble avoir servi de modèle à La Bruyère dans un de ses caractères intitulé *des Grands*. G. D. S. G.

mand de grandes lettres à madame de Tarente : je me les fais expliquer : elle lui parle avec beaucoup de familiarité et de tendresse, et la souhaite fort. Il me paroît que madame de Monaco auroit sujet de craindre la princesse, si celle-ci étoit catholique; car sa place seroit bien son fait. MADAME lui dit qu'elle ne peut être contente qu'en la voyant établie auprès d'elle. Madame de Monaco voulut un jour donner sur la bonne Tarente; MADAME, malgré cette belle passion, la fit taire brusquement.

Madame de Chaulnes vient à Vitré voir la princesse, et c'est là que j'irai rendre mes devoirs à la gouvernante et à la petite personne[1]; ce me sera une grande commodité. J'ai eu ici madame de Marbeuf pendant vingt-quatre heures; c'est une femme qui m'aime, et qui, en vérité, a de bonnes qualités, et un cœur noble et sincère. Elle a vu tous les désordres de cette province de fort près; elle me les joua au naturel : ce sont des choses à pâmer de rire, et que vous ne croiriez pas si je vous les écrivois; mais pour vous endormir quelque jour, cela sera merveilleux. Cette marquise de Marbeuf s'en va à Digne pour un rhumatisme; elle ira vous voir; je vous prierai en ce temps-là de la recevoir comme une de mes amies. D'Hacque-

[1] Mademoiselle de Murinais, depuis madame de Kerman. *A. G.*

ville me mande que, pendant votre assemblée, il ne vous laissera point manquer de nouvelles; je le remercie fort de ses soins. Il m'apprend que notre parlement est transféré, et qu'il y a des troupes à Rennes[1], mais *de sa propre main.*

Notre cardinal non-seulement est *récardinalisé*, mais vous savez bien qu'en même temps il a eu ordre du pape de sortir de Saint-Mihel; de sorte qu'il est à Commerci : je crois qu'il y sera fort en retraite, et qu'il n'aura plus de ménagerie : le voilà revenu à ce que nous souhaitions tous. Sa Sainteté a parfaitement bien fait, ce me semble : la lettre du Consistoire est un panégyrique : je serois fâchée de mourir sans avoir encore une fois embrassé cette chère Éminence. Vous devez lui écrire, et ne le point abandonner, sous prétexte qu'il est dans la troisième région : on n'y est jamais assez pour aimer les apparences d'oubli de ceux qui nous doivent aimer. Vous avez donc été bien étonnée de cette pièce d'argent[2]; elle est comme je vous l'ai dépeinte : je la place dessus ou dessous la table de votre beau cabinet.

Vous avez peur, ma fille, que les loups ne

[1] Il mandoit de Paris à madame de Sévigné ce qui se passoit en Bretagne, où elle étoit. *D P.*

[2] C'étoit cette cassolette dont M. le cardinal de Retz faisoit présent à madame de Grignan. *D. P.*

me mangent; c'est depuis que nous savons qu'ils n'aiment pas les cotrets. Il est vrai qu'ils feroient un assez bon repas de ma personne; mais j'ai tellement mon infanterie autour de moi, que je ne les crains point. *Beaulieu*[1] vous prie de croire que dans ses assiduités auprès de moi, entouré des petits laquais de *ma mère*, il a dessein de vous faire sa cour. Sa femme n'est point encore accouchée ; ces créatures-là ne comptent point juste. Vous me priez, ma très-chère, de vous laisser dans la *capucine*[2], pendant que je me promènerai; je ne le veux point; je ferois ma promenade trop courte ; vous viendrez toujours avec moi, malgré vous, quand vous devriez sentir un peu de serein; il n'est point dangereux ici, c'est de la pommade. Je ne saurois m'appliquer à démêler les droits de l'*autre*[3]; je suis persuadée qu'ils sont grands; mais quand on aime d'une certaine façon, et que tout le cœur est rempli, je pense qu'il est difficile de séparer si juste : enfin sur cela chacun fait à sa mode et comme il peut. Je ne trouve pas qu'on soit si fort maîtresse de régler les sentiments de ce pays-là; on est bien heureux quand ils ont

[1] Un valet-de-chambre de madame de Sévigné. *D. P.*

[2] Chaumière du parc des Rochers.

[3] Il est question des droits de l'amour et de l'amitié, et par *l'autre*, c'est l'amour qui est désigné. *D. P.*

l'apparence raisonnable. Je crois que, de toute façon, vous m'empêchez d'être ridicule; je tâche aussi de me gouverner assez sagement pour n'incommoder personne : voilà tout ce que je sais.

Madame de Tarente a une étoile merveilleuse pour les entêtements : c'est un grand mal quand, à son âge, cela sort de la famille. Je vous conterai mille plaisantes choses, qui vous feront voir l'extravagance et la grande puissance de l'*orviétan;* cela vous divertira et vous fera pitié. C'est un mal terrible que cette disposition à se prendre par les yeux. La princesse m'a donné le plus beau petit chien du monde; c'est un épagneul; c'est toute la beauté, tout l'agrément, toutes les petites façons, hormis qu'il ne m'aime point; il n'importe, je me moquerai de ceux qui se sont moqués de la pauvre *Marphise;* cela est joli à voir briller et chasser devant soi dans une allée. M. l'archevêque (*d'Arles*) nous mande le grand ordre qu'il a mis dans vos affaires : Dieu en soit béni, et prenne soin de l'avenir : il nous parle du mariage de mademoiselle de Grignan, je le trouve admirable : il faudroit tâcher de suivre fidèlement cette affaire, et ne se point détourner de ce dessein : mettez-y d'Hacqueville en l'absence du coadjuteur, c'est un homme admirable pour surmonter les lenteurs et les difficultés, par son application et sa patience. Vous

avez besoin d'une tête comme la sienne pour conduire cette barque chez M. de Montausier; c'est un coup de partie, et voilà les occasions où d'Hacqueville n'a point son pareil.

Je croyois avoir été trop rude de refuser ce portrait à madame de Fontevrauld[1]; il me sembloit que, puisque tout le monde s'offroit en corps et en ame, j'avois été peu du monde et de la cour, de ne pas faire comme les autres; mais vous ne me blâmez point, et je suis pleinement contente. Ne vous ai-je point parlé d'une rudesse qu'avoit faite l'*ami de Quanto* (*le roi*) au fils de M. de La Rochefoucauld (*Marsillac*)? La voici d'un bon auteur. On parloit de vapeurs; le fils dit qu'elles venoient d'un certain charbon, que l'on sent en voyant accommoder les fontaines. L'ami dit tout haut à *Quanto* : « Mon « Dieu! que les gens qui se veulent mêler de « raisonner sont haïssables! pour moi, je ne trouve « rien de si sot. » Comme ce style n'est point naturel, tout le monde en fut surpris, et l'on ne savoit où se mettre : mais cela fut réparé par mille bontés, et il n'en fut plus question. Voyez combien les vapeurs sont bizarres. Adieu, ma très-chère, je ne veux plus vous parler de mon amitié; mais parlez-moi de la vôtre et de tout ce

[1] Sœur de madame de Montespan. *D. P.*

qui vous regarde. Madame d'Escars est en Poitou avec sa fille : qu'elle est heureuse !

Il y a un homme en ce pays[1] qui écrit beaucoup de lettres, et qui, de peur de prendre l'une pour l'autre, a soin de mettre le dessus avant que d'écrire le dedans : cela m'a fait rire.

## LETTRE CDLII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 27 octobre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma très-chère et très-belle, c'est une grande tristesse pour moi. Il ne me tombe jamais dans l'esprit que ce soit votre faute : je connois votre soin : mais je comprends que votre débarquement de Grignan a causé ce désordre. Madame de Chaulnes et la petite personne sont venues voir la princesse de Tarente à Vitré. Cette duchesse m'envoya d'abord un compliment fort honnête, disant qu'elle me viendroit voir ; j'y fus dîner le lendemain ; elle me reçut avec joie, et m'entretint deux heures avec affection et empressement,

[1] Cet homme est l'abbé de Coulanges, qu'elle ne nomme point, croyant apparemment que cette espèce de retenue rend plus vénielle sa petite malice. *A. G.*

pour me conter toute leur conduite depuis six mois, et tout ce qu'elle a souffert, et les horribles périls où elle s'est trouvée : elle sait que je trafique en plusieurs endroits, et que je pouvois avoir été instruite par des gens qui m'auroient dit le contraire : je la remerciai fort de sa confiance, et de l'honneur qu'elle me faisoit de vouloir m'instruire. En un mot, cette province a grand tort : mais elle est rudement punie, et au point de ne s'en remettre jamais. Il y a cinq mille hommes à Rennes, dont plus de la moitié y passeront l'hiver : ce sera assez pour y faire *des petits*, comme dit le maréchal de Gramont[1]. MM. de Forbin et de Vins s'ennuient fort de leur emploi; ce dernier m'a accablée de compliments; je crois qu'il viendra ici. Ils s'en retourneront dans quinze jours; mais toute l'infanterie demeurera. On a pris à l'aventure vingt-cinq ou trente hommes que l'on va pendre. On a transféré le parlement; c'est le dernier coup ; car Rennes sans cela ne vaut pas Vitré. Madame de Tarente nous a sauvés des contributions; je ne veux point dire ce que M. de Chaulnes m'a mandé; mais quand je serois seule dans le pays, je ne serois pas moins sûre des ménagements qu'il a pour *Sévigné*, qui est aux portes de Rennes.

[1] *Voyez* l'anecdote du duc de Gramont, lettre du 27 août précédent.

Les malheurs de cette province retardent toutes les affaires, et achèvent de tout ruiner. Je fus coucher à *ma tour*[1]; dès huit heures du matin, ces deux bonnes princesse et duchesse étoient à mon lever : la pauvre petite personne est toute consternée; elle a toujours l'idée de la mort et des périls, elle regrette bien la tranquillité et la paresse de Sully. M. de Saint-Malo étoit à Vitré; c'est l'aumônier de madame de Chaulnes. Je fus ravie de revenir ici : je fais une allée nouvelle qui m'occupe; je paye mes ouvriers en blé, et ne trouve rien de solide que de s'amuser, et de se détourner de la triste méditation de nos misères. Ces soirées dont vous êtes en peine, ma fille, je les passe sans ennui; j'ai quasi toujours à écrire, ou bien je lis, et insensiblement je trouve minuit : l'abbé me quitte à dix, et les deux heures que je suis seule ne me font point mourir, non plus que les autres. Pour le jour, je suis en affaires avec l'abbé, ou je suis avec mes chers ouvriers, ou je travaille à mon très-commode ouvrage. Enfin, mon enfant, la vie passe si vite, et par conséquent nous approchons sitôt de notre fin, que je ne sais comme on peut si profondément se désespérer des affaires de ce monde. On a le temps ici de faire des réflexions; c'est ma faute si mes bois ne m'en inspirent

[1] La Tour de Sévigné. *D. P.*

l'envie. Je me porte toujours très-bien, tous mes gens vous obéissent admirablement; ils ont des soins ridicules de moi; ils viennent me trouver le soir, armés de toutes pièces, et c'est contre un écureuil qu'ils veulent tirer l'épée.

J'ai reçu une très-aimable lettre du coadjuteur; il se plaint extrêmement de vos railleries, et me prie de le venger, m'assurant que, si je l'abandonne, Dieu ne l'abandonnera pas : il m'envoya sa harangue, qui ne perd rien pour être imprimée; elle est belle en perfection : il m'envoie aussi la lettre que vous lui écrivez sur ce sujet; elle est admirable, elle est piquante et salée; partout vous lui donnez des traits dont il est fort digne, car vous savez que personne n'entend si bien raillerie que lui; il est tombé en bonne main : je l'aime trop de m'avoir envoyé cette lettre; elle m'est encore meilleure aujourd'hui, parce que je n'en ai point d'autre : j'avois bien envie de vous mander ce que vous lui dites sur vos évêques; vous avez bien vu que je le pensois. J'attends de vos nouvelles avec impatience; je sens le chagrin que vous avez eu de quitter votre liberté, et votre tranquillité; le cérémonial est un étrange livre pour vous. Adieu, ma très-chère et trop aimable; je suis entièrement à vous, et vous embrasse de tout mon cœur avec une tendresse infinie. Si M. de Grignan a le loisir

de s'approcher, je l'embrasserai aussi, et lui demanderai des nouvelles de sa santé. Je suis au désespoir de n'être point en lieu de vous pouvoir rendre service à tous deux : c'est là ma véritable tristesse. Votre Provence est d'une sagesse et d'une tranquillité qui font voir que toutes les règles de la physionomie sont fausses.

On me mande qu'on parle fort de la paix; je la souhaite; il me semble qu'elle sera bonne à tout le monde : on souhaitoit ainsi la guerre; c'est que nous avons des inquiétudes; nous cherchons une bonne place, nous nous tournons d'un côté sur l'autre.

## LETTRE CDLIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 30 octobre 1675.

Mon Dieu, ma fille, que votre lettre d'Aix est plaisante! Au moins relisez vos lettres avant que de les envoyer; laissez-vous surprendre à leur agrément, consolez-vous par ce plaisir de la peine que vous avez d'en tant écrire. Vous avez donc baisé toute la Provence : il n'y auroit pas de satisfaction à baiser toute la Bretagne, à moins que l'on n'aimât à sentir le vin. Vous avez bien

caressé, ménagé, distingué la bonne baronne; et vous savez comme elle m'a toujours paru, et combien je vous conseille de vous servir, en sa faveur, de votre bonne lunette. Vous ne me dites rien de Roquesante, ni du bon cardinal[1]; j'aime tant celui de Commerci[2], que j'en aime toutes les calottes rouges dignement portées; car je me tiens et tiendrai offensée des autres : vous dites sur cela tout ce qu'il faut. Je comprends vos *pétoffes* admirablement, il me semble que j'y suis encore.

On nous dépeint ici M. de Marseille[3] l'épée à la main, à côté du roi de Pologne, ayant eu deux chevaux tués sous lui, et donnant la chasse aux Tartares, comme l'archevêque Turpin la donnoit aux Sarrasins : dans cet état, je pense qu'il méprise bien la petite assemblée de Lambesc. Je comprends le chagrin que vous avez eu de quitter Grignan et la bonne compagnie que vous y aviez; la résolution de vous y retrouver tous après l'assemblée est bien naturelle. Voulez-vous savoir des nouvelles de Rennes? Il y a présentement cinq mille hommes, car il en est venu encore de Nantes. On a fait une taxe de cent mille écus sur le bourgeois, et si on ne

[1] Le cardinal Grimaldi, archevêque d'Aix. *D. P.*

[2] Le cardinal de Retz, qui s'étoit retiré à Commerci. *D. P.*

[3] Il étoit alors ambassadeur en Pologne. *D. P.*

trouve point cette somme dans les vingt-quatre heures, elle sera doublée, et exigible par les soldats. On a chassé et banni toute une grande rue, et défendu de les recueillir sur peine de la vie; de sorte qu'on voyoit tous ces misérables, femmes accouchées, vieillards, enfants, errer en pleurs au sortir de cette ville, sans savoir où aller, sans avoir de nourriture, ni de quoi se coucher. Avant-hier on roua un violon qui avoit commencé la danse et la pillerie du papier timbré: il a été écartelé après sa mort, et ses quatre quartiers exposés aux quatre coins de la ville, comme ceux de *Josseran*[1] à Aix. Il dit, en mourant, que c'étoient les fermiers du papier timbré qui lui avoient donné vingt-cinq écus pour commencer la sédition; et jamais on n'a pu en tirer autre chose. On a pris soixante bourgeois: on commence demain à pendre. Cette province est un bel exemple pour les autres, et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures, et de ne point jeter de pierres dans leur jardin.

Je vous ai mandé comme madame de Tarente nous a tous sauvés; elle étoit hier dans ces bois par un temps enchanté; il n'est question ni de chambre ni de collation; elle entre par la bar-

[1] Ce misérable avoit assassiné son maître, qui étoit un gentilhomme de Provence, de la maison de Pontevez. *D. P.*

rière et s'en retourne de même : elle me montra des lettres de Danemarck. Ce favori [1] se fait porter les paquets de la princesse jusqu'à l'armée, comme par mépris, et pour avoir un prétexte, en les lui renvoyant, de l'assurer de sa passion.

Je reviens à notre Bretagne : tous les villages contribuent pour nourrir les troupes, et l'on sauve son pain en sauvant ses denrées; autrefois on les vendoit, et l'on avoit de l'argent; mais ce n'est plus la mode, tout cela est changé. M. de Molac est retourné à Nantes; M. de Lavardin vient à Rennes. Tout le monde plaint bien M. d'Harouïs [2]; on ne comprend pas comme il pourra faire, ni ce qu'on demandera aux états, s'il y en a : enfin vous pouvez compter qu'il n'y a plus de Bretagne; et c'est dommage. Mon fils est fort alarmé de ce que le chevalier de Lauzun a permission de se défaire : nous avons écrit à M. de La Trousse, qui parlera à M. de Louvois, pour que le guidon puisse monter sans qu'il lui en coûte rien; nous verrons comme cela se tournera. D'Hacqueville vous en pourra instruire plutôt que moi; ce qui me console un peu, c'est qu'il y a bien loin depuis avoir permission de vendre sa charge, jusqu'à avoir trouvé un marchand; le temps n'est plus, comme il y a

[1] Le comte de Griffenfeld, cité ci-dessus, lettre du 2 octobre.

[2] Trésorier-général des états de Bretagne. *D. P.*

six ans, que je donnai vingt-cinq mille écus à M. de Louvois un mois plus tôt que je ne lui avois promis; on ne pourroit pas présentement trouver dix mille francs dans cette province. On fait l'honneur à MM. de Forbin et de Vins de dire qu'ils s'y ennuient beaucoup, et qu'ils ont une grande impatience de s'en aller. Ne vous ai-je pas mandé le joli mariage de mademoiselle de Noirmoutier avec le frère de d'Olonne? Je trouve très-beau ce qu'a fait Monceaux pour M. de Turenne; je n'aime guère le mot de *parmi* dans un si petit ouvrage[1]. Je vous embrasse, ma très-chère et très-aimable, et suis tout entière à vous.

[1] On voit par cette lettre, dit M. de Monmerqué, que M. de Monceaux étoit l'auteur de cette épitaphe de Turenne :

Turenne a son tombeau *parmi* ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

*N. B. Voyez* l'observation sur le nom de Monceaux. Lettre à M. le président de Moulceau; Paris, 17 avril 1682.

## LETTRE CDLVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 3 novembre 1675.

Je suis fort occupée de toutes vos affaires de Provence; et si vous prenez intérêt à celles de Danemarck, j'en prends bien davantage à celles de Lambesc. J'attends l'effet de cette défense qu'on devoit faire au parlement d'envoyer à la maison-de-ville : j'attends la nomination du procureur du pays, et le succès du voyage du consul, qui veut être noble par ordre du roi. J'ai fort ri de ce premier président, et des effets de sa jalousie : on lui faisoit une grande injustice de croire qu'un homme élevé à Paris ne sût pas vivre, et ne donnât pas plutôt une bonne couple de soufflets que des coups de plat d'épée : je suis bien étonnée qu'il soit jaloux de ce petit garçon qui sentoit le tabac; il n'y a personne qui ne soit dangereux pour quelqu'un : il me semble que le vin des Bretons figure avec le tabac des Provençaux.

J'admire toujours qu'on puisse prononcer une harangue sans manquer et sans se troubler, quand tout le monde a les yeux sur vous, et

qu'il se fait un grand silence. Ceci est pour vous, M. le Comte; je me réjouis que vous possédiez cette hardiesse, qui est si fort au-dessus de mes forces : mais, ma fille, c'est du bien perdu que de parler si agréablement, puisqu'il n'y a personne. Je suis piquée, comme vous, que l'intendant et les évêques ne soient point à l'ouverture de cette assemblée : je ne trouve rien de plus indigne, ni de moins respectueux pour le roi, et pour celui qui a l'honneur de le représenter. Si l'on attend que M. de Marseille soit revenu de ses ambassades, on attendra longtemps; car apparemment il n'en fera pas pour une. Je me suis plainte à d'Hacqueville; c'est tout ce que je puis faire d'ici, et puis voilà qui est fait pour cette année : n'en direz-vous rien à madame de Vins? elle m'a écrit une lettre fort vive et fort jolie; elle se plaint de mon silence, elle est jalouse de ce que j'écris à d'autres, elle veut désabuser M. de Pomponne de ma tendresse; il n'y a plus que pour elle; je n'ai jamais vu un fagot d'épines si révolté. Je lui fais réponse, et me réjouis qu'elle se soit mise à être tendre, et à parler de la jalousie autrement qu'en interligne : je ne croyois pas qu'elle écrivît si bien; elle me parle de vous, et m'attaque fort joliment. J'eus ici, le jour de la Toussaint, M. Boucherat et M. de Harlay son gendre, à dîner;

ils s'en vont à nos états, que l'on ouvre quand tout le monde y est : ils me dirent leur harangue, elle est fort belle : la présence de M. Boucherat sera salutaire à la province et à M. d'Harouïs. M. et madame de Chaulnes ne sont plus à Rennes, les rigueurs s'adoucissent; à force d'avoir pendu, on ne pendra plus : il ne reste que deux mille hommes à Rennes; je crois que Forbin et Vins s'en vont par Nantes; Molac y est retourné. C'est M. de Pomponne qui a protégé le malheureux dont je vous ai parlé : si vous m'envoyez le roman de votre premier président, je vous enverrai, en récompense, l'histoire lamentable, avec la chanson du violon qui fut roué à Rennes. M. Boucherat but à votre santé; c'est un homme aimable et d'un très-bon sens : il a passé par Véret; il a vu à Blois madame de Maintenon, et M. du Maine qui marche[1] : cette joie est grande. Madame de Montespan fut au-devant de ce joli prince, avec la bonne abbesse de Fontevrauld et madame de Thianges : je crois qu'un si heureux voyage réchauffera les cœurs des deux amies.

Vous me faites un grand plaisir, ma très-chère, de prendre soin de ma petite : je suis persuadée du bon air que vous avez à faire toutes les choses qui sont pour l'amour de moi. Je ne sais

[1] Madame de Maintenon avoit conduit le jeune prince aux eaux de Barréges. *G. D. S. G.*

pourquoi vous dites que l'absence dérange toutes les amitiés : je trouve qu'elle ne fait point d'autre mal que de faire souffrir : j'ignore entièrement les délices de l'inconstance, et je crois pouvoir vous répondre, et porter la parole pour tous les cœurs où vous régnez uniquement, qu'il n'y en a pas un qui ne soit comme vous l'avez laissé. N'est-ce pas être bien généreuse de me mêler de répondre pour d'autres cœurs que le mien? celui-là, du moins, vous est-il bien assuré. Je ne vous trouve plus si entêtée de votre fils; je crois que c'est votre faute; car il avoit trop d'esprit pour n'être pas toujours fort joli : vous ne comprenez point encore trop bien l'amour maternel; tant mieux, ma fille, il est violent : mais, à moins que d'avoir des raisons comme moi, ce qui ne se rencontre pas souvent, on peut à merveille se dispenser de cet excès. Quand je serai à Paris nous parlerons de nous revoir : c'est un désir et une espérance qui me soutiennent la vie.

Adieu, ma très-chère; je serois ravie, aussi bien que vous, que nous puissions nous allier peut-être aux Machabées : mais cela ne va pas bien; je souhaite que votre lecture aille mieux : ce seroit une honte dont vous ne pourriez pas vous laver, de ne pas finir Josephe [1] : hélas! si

[1] Auteur des *Antiquités judaïques* et de l'*Histoire des Juifs*, ouvrages traduits par Arnaud d'Andilly. *D. P.*

vous saviez ce que j'achève, et ce que je souffre du style du Jésuite (*Maimbourg*), vous vous trouveriez bien heureuse d'avoir à finir un si beau livre[1].

## LETTRE CDLV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 6 novembre 1675.

Quelle lettre, ma très-chère! quels remercîments ne vous dois-je point d'avoir employé vos yeux, votre tête, votre main, votre temps à me composer un si agréable livre! je l'ai lu et relu, et le relirai encore avec bien du plaisir et bien de l'attention : il n'y a nulle lecture où je puisse prendre plus d'intérêt : vous contentez ma curiosité sur tout ce que je souhaitois, et j'admire

[1] Madame de Sévigné revient souvent sur Maimbourg, dont elle se lasse, en luttant contre l'ennui que lui cause la lecture des ouvrages de ce Jésuite, romantique jusque dans l'histoire et la morale, sans goût, sans jugement. Voltaire est-il de bonne foi quand il dit : *Il y a encore quelques-unes de ses histoires qu'on ne lit pas sans plaisir?* Voltaire ajoute : *Ce qui est singulier, c'est qu'il fut obligé de quitter les Jésuites pour avoir écrit en faveur du clergé de France.* Rien de moins singulier que cette expulsion d'un corps qui ne vouloit point de contradiction, et dont tous les efforts tendoient à la domination sur les prérogatives du trône et de l'autel. *G. D. S. G.*

votre soin à me faire des réponses si ponctuelles : cela fait une conversation toute réglée et très-délicieuse; mais en vérité, ma fille, ne vous tuez pas : cette crainte me fait renoncer au plaisir d'avoir souvent de pareils divertissements. Vous ne sauriez douter qu'il n'y ait bien de la générosité dans le soin que je prends de vous ménager sur l'écriture.

Je comprends avec plaisir la considération de M. de Grignan dans la Provence après ce que j'ai vu. C'est un agrément que vous ne sentez plus; vous êtes trop accoutumés d'être honorés et aimés dans une province où l'on commande.

Si vous voyiez l'horreur, la détestation, la haine qu'on a ici pour le gouverneur, vous sentiriez bien plus que vous ne faites la douceur d'être aimés et honorés partout. Quels affronts! quelles injures! quelles menaces! quels reproches! avec de bonnes pierres qui voloient autour d'eux! Je ne crois pas que M. de Grignan voulût de cette place à de telles conditions : son étoile est bien contraire à celle-là. Vous me parlez de cette héroïque signature que vous avez faite pour M. de Grignan : vous ne doutez pas des beaux sentiments de notre cardinal[1]; je ne

[1] Le cardinal de Retz conseilloit de ne pas signer. *D. P.* — Grouvelle ajoute que madame de Grignan s'étoit engagée pour son mari.

parle pas des miens; vous voyez cependant ce qu'il vous conseilloit : il y a de certaines choses, ma fille, que l'on ne conseille point : on expose le fait; les amis font leur devoir de ne point commettre les intérêts de ceux qu'ils aiment : mais, quand on a l'ame aussi parfaitement belle et bonne que vous l'avez, on ne consulte que soi, et l'on fait précisément comme vous avez fait. N'avez-vous pas vu combien vous avez été admirée? N'êtes-vous pas plus aise de ne devoir qu'à vous une si belle résolution? Vous ne pouviez mal faire : si vous n'eussiez point signé, vous faisiez comme tout le monde auroit fait; et en signant, vous faisiez au-delà de tout le monde. Enfin, mon enfant, jouissez de la beauté de votre action, et ne nous méprisez pas, car nous avons fait notre devoir; et dans une pareille occasion, nous ferions peut-être comme vous, et vous comme nous : tout cela s'est fort bien passé. Je suis ravie que M. de Grignan récompense cette marque de votre amitié par une plus grande attention à ses affaires : la sagesse dont vous le louez, et dont il profite, est la seule marque de reconnoissance que vous souhaitiez de lui.

A M. DE GRIGNAN.

Monsieur le Comte, je suis ravie qu'elle soit contente de vous : trouvez bon que je vous en

remercie par l'extrême intérêt que j'y prends, et que je vous conjure de continuer : vous ne sauriez y manquer sans ingratitude, et sans faire tort au sang des Adhémars. J'en vois un dans les croisades, qui étoit un grandissime seigneur il y a six cents ans : il étoit aimé comme vous : il n'auroit jamais voulu donner un moment de chagrin à une femme comme la vôtre. Sa mort mit en deuil une armée de trois cent mille hommes, et fit pleurer tous les princes chrétiens. Je vois aussi un Castellane; mais celui-ci n'est pas si ancien, il est moderne; il n'y a que cinq cent vingt ans qu'il faisoit aussi une très-grande figure. Je vous conjure donc, par ces deux grands-pères qui sont mes amis particuliers, de vous abandonner à la conduite de votre femme; et en le faisant, voyez ce que vous faites pour vous.

A MADAME DE GRIGNAN.

Enfin, ma fille, sans le vouloir et sans y penser, j'écris une grande lettre à M. de Grignan. Votre confidence avec l'intendant sur ces deux maisons qui font tant de bruit chez M. L.... est une très-plaisante chose. J'aime à attaquer de certains chapitres comme ceux-là, avec de certaines gens dont il me semble qu'on n'ose approcher; il n'y a qu'à prendre courage, ce sont les feux du Tasse; mais au moins M. de P..... saura quel-

que jour ce que c'est que cette grande maison de V....Il me paroît que de mentir sur une chose de fait comme celle-là, c'est donner hardiment de la fausse monnoie comme Pomenars. D'ici à demain je ne pourrois pas vous dire à quel point votre épisode de Messine m'a divertie; c'est un original que cette pièce, le prince, le ministre : mais qu'est donc devenue cette valeur dont on se vantoit dans la jeunesse autrefois[1]? Le prince me paroît présentement comme le comte *di Culagna* dans la *Secchia*[2]; et pour la figure, n'est-il point justement comme on dépeint le Sommeil dans l'Arioste, ou comme Despréaux re-

[1] M. de Vivonne entra en vainqueur en Sicile : la licence des troupes françoises indisposa tous les esprits; c'étoient tous les jours de nouvelles conspirations, que la nonchalance de M. de Vivonne ne prévenoit ni ne punissoit. L'Angleterre, prête à se déclarer pour les Hollandois, eût rendu le retour de nos troupes très-difficile : on se détermina à abandonner ce royaume, et la Feuillade, chargé du retour, embarqua sur sa flotte ce qu'il put emmener de Messinois qui avoient été dans le parti de la France. M. de Valavoir venoit de faire entrer à Messine un secours de blé et d'hommes à la vue d'une flotte espagnole, qui resta constamment immobile. (Hénault, et autres historiens.)

*G. D. S. G.*

[2] *La Secchia rapita*, ou le Seau enlevé, poëme du Tassoni, dont Pierre Perrault, frère du fameux auteur de la colonnade du Louvre, venoit de donner la traduction. On croit que l'intrigue de ce poëme fit naître à Boileau l'idée de son *Lutrin*.

*G. D. S. G.*

présente la Mollesse dans son *Lutrin*[1]. Mais, ma fille, on ne peut point vivre long-temps en cet état; j'en garderai plus soigneusement le portrait que vous m'en faites, il est de Mignard[2].

Je suis votre exemple pour madame du Janet; je veux bien ne me souvenir que de sa bonté, de l'attachement qu'elle a pour vous, et des bonnes larmes que nous avons répandues ensemble; je vous prie donc de l'embrasser pour moi, et de me mander si mon souvenir lui fait quelque léger plaisir. J'en aurois beaucoup que le mariage de notre fille réussît : si vous n'avez plus personne auprès de M. de Montausier, il me semble que vous pourriez y faire entrer notre d'Hacqueville; il vaut autant bien tué que mal tué : tout d'un coup, après avoir voulu le ménager, je retombe sur lui, et lui fais plus de mal que tous les autres : faites comme moi; c'est un ami inépuisable. Puisque vous ne me plaignez

[1] . . . . . La Mollesse oppressée,
Dans sa bouche, à ce mot, sent sa langue glacée;
Et, lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.
(*Le Lutrin*, chant second.) *G. D. S. G.*

[2] Cette comparaison délicate est un hommage au gracieux pinceau de Pierre Mignard, célèbre artiste qui jouissoit alors d'une réputation, aussi méritée dans le genre du portrait, que le célèbre Gérard parmi nous. Cette espèce de louange échappe rarement de la plume de madame de Sévigné; car il paroît que les beaux-arts n'entroient point dans ses goûts. *G. D. S. G.*

pas quand je suis tout entourée de troupes, et que vous croyez que ma confiance n'est point fondée sur ma sûreté, vous aurez pitié de moi, en apprenant que nous avons à Rennes deux mille cinq cents hommes de moins; cela est bien cruel, après en avoir eu cinq mille; vraiment, il y a des endroits dans vos lettres qui ressemblent à des éclairs.

Le bon cardinal, comme vous savez, est à Commerci depuis son bref; je crois qu'il y sera dans la même retraite; mais il me semble que *vêpres* sont bien loin de son château. Je croirois assez qu'il aimoit autant prendre médecine à Saint-Mihel que de ne la pas prendre. Il n'étoit pas si docile à Paris. Pour vous, ma petite, vous n'êtes point changée à l'égard de *vêpres;* vous les trouvez plus noires que jamais : vous souvient-il des folies de mon fils?

Vous êtes toujours bien méchante quand vous parlez de madame de La Fayette; je lui ferai quelques légères amitiés de votre part; elle m'écrit souvent de sa propre main; mais à la vérité ce sont des billets; car elle a un mal de côté que vous lui avez vu autrefois, et qui est très-dangereux; elle ne sort point du tout de sa chambre, et n'a point été un seul jour à Saint-Maur: voyez s'il faut être languissante. M. de La Rochefoucauld a la goutte; si, malgré le lait, la

goutte prend cette liberté tous les ans, ce sera une grande misère. Madame de Coulanges vient à Paris ; elle a gardé assez long-temps sa très-extravagante mère. M. de Coulanges vous est trop obligé de vos reproches ; s'il avoit pu vous aller voir, il y auroit été. Il a vu la pauvre Rochebonne dans le plus triste château de France[1] ; elle me fait pitié : n'ira-t-elle point à Lyon? Madame de Verneuil y étoit à la Toussaint ; il y avoit chez elle madame de Coulanges, le cardinal de Bonzi et Briole : n'étoit-ce pas Paris? Ce Briole doit à sa bonne mine le plus grand parti du pays : voilà comme on est heureux ; et nous autres, tout nous échappe.

Je suis ravie que vous aimiez *Josephe*[2] ; et Hérode, et Aristobule ; continuez, je vous en prie ; voyez les siéges de Jérusalemen et de Jotapat ; prenez courage, tout est beau, tout est grand : cette lecture est magnifique et digne de vous ; ne la quittez pas sans rime ni raison. Pour moi, je suis dans l'histoire de France ; les croisades m'y ont jetée ; elles ne sont pas comparables à la dernière des feuilles de *Josephe*. Ah ! que l'on pleure bien Aristobule et Mariamne ! Pourquoi me dites-vous qu'en achevant la lecture de votre lettre je dirai que *les grands parleurs sont par moi*

[1] Le château de Thézé, dans le Lyonnois.

[2] L'*Histoire des Juifs*, par Josephe. *D. P.*

*détestés?* Il y a des histoires, des épisodes, et mille agréments dans ce que vous appelez *votre livre;* et moi, j'écris depuis plus de deux heures sans avoir rien dit; enfin c'est une rage de vouloir vous parler à toute force, comme *le docteur.* Je finis pourtant, et je vous embrasse avec une extrême tendresse. Je me porte parfaitement bien; les soirées sont un peu longues, et il pleut; voilà tout ce que je sais.

M. de Tulle (*Mascaron*) a surpassé tout ce qu'on espéroit de lui dans l'Oraison funèbre de M. de Turenne; c'est une action pour l'immortalité.

## LETTRE CDLVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 10 novembre 1675.

Je suis fâchée, ma très-chère, je n'ai point reçu de vos lettres cet ordinaire; et je sens, par ce petit chagrin, quelle consolation c'est d'avoir des nouvelles d'une personne que l'on aime beaucoup : cela rapproche; on est occupée des pensées que cela jette dans l'esprit; et quoiqu'elles soient quelquefois mêlées de tristesse,

on les aime bien mieux que l'ignorance. Nous avons un petit été de Saint-Martin, froid et gaillard, que j'aime mieux que la pluie; je suis toujours dehors faite comme un loup-garou : le dessus de mon humeur dépend fort du temps; de sorte que, pour savoir comme je suis, vous n'avez qu'à consulter les astres : mais votre Provence vous dira toujours des merveilles; le beau temps ne vous est de rien; vous y êtes trop accoutumée; pour nous, nous voyons si peu le soleil, qu'il nous fait une joie particulière. Il y a de belles moralités à dire là-dessus; mais c'est assez parler de la pluie et du beau temps.

M. de Vins a été un mois à Rennes, disant tous les jours qu'il venoit ici, qu'il étoit de mes amis, et proche parent des Grignan. M. et madame de Chaulnes, madame de Marbeuf, Tonquedec, Coëtlogon, lui parloient de moi, de mes belles allées; il prenoit leur ton; mais c'est ce qui s'appelle brave jusqu'au dégaîné; car il est passé à la Guerche, qui n'est qu'à trois lieues d'ici, sans oser approcher de moi; j'eusse parié d'avance qu'il n'y fût pas venu : ma fille, il y a des gens qui vont et d'autres qui ne vont pas. Forbin et lui ont touché le cœur de deux dames de Rennes, elles sont sœurs; ce sont les marquises de G.... et de C....; ce sont de constantes amours; nos champs n'ont point de fleurs plus

passagères; mais on ne veut pas perdre la saison d'aimer.

Madame de Lavardin m'envoie ses relations de Paris; c'est une plaisante chose; ces commerces sont agréables: c'est la marquise d'Uxelles, l'abbé de La Victoire, Longueil et quelques autres. Rien ne fut plus agréable que la surprise qu'on fit au roi : il n'attendoit M. du Maine que le lendemain; il le vit entrer dans sa chambre, marchant et mené seulement par la main de madame de Maintenon; ce fut un transport de joie. M. de Louvois alla voir en arrivant cette gouvernante, elle soupa chez madame de Richelieu, les uns lui baisant la main, les autres la robe; et elle se moquant d'eux tous, si elle n'est bien changée; mais on dit qu'elle l'est. Madame de Coulanges revient, je n'en ai jamais douté. On ne parle que de cette admirable Oraison funèbre de M. de Tulle; il n'y a qu'un cri d'admiration sur cette action; son texte étoit : *Domine, probasti me et cognovisti me*, et cela fut traité divinement : j'ai bien envie de la voir imprimée [1].

Voilà, ma chère enfant, ce qui s'appelle cau-

[1] Il s'agit de l'Oraison funèbre de Turenne, prononcée aux Carmelites de la rue Saint-Jacques, par Mascaron, évêque de Tulle, l'un des plus célèbres prédicateurs du dix-septième siècle. Ce prélat, digne du fauteuil académique, n'eut jamais l'orgueil d'y prétendre. *G. D. S. G.*

ser ; car vous comprendrez toujours que je ne prétends pas vous apprendre des nouvelles de mille lieues loin. Il y a des commerces qui sont assurément fort agréables ; je vous conseille de prier M. de Coulanges qu'il vous mande, en mon absence, de certaines bagatelles qu'on aime quelquefois bien autant que les gazettes. On dit qu'il n'est pas vrai que M. de Bailleul[1] vende sa charge; je pense que sur cela vous diriez comme de la bouche de M. de Champlâtreux[2], qui étoit auprès de son œil : n'est-elle pas aussi bien là qu'ailleurs ? Est-il vrai que l'armée de Catalogne s'en va punir Bordeaux comme on a puni Rennes ? Je ne crois pas à Ruyter : vous avez beau me dire qu'il est sur votre Méditerranée, c'est une vision : ne disoit-on pas la même chose l'année passée sur notre mer ? Vous savez bien que cela étoit faux. Mon fils croit que M. de Louvois lui continuera ses aimables distinctions, en lui faisant donner de l'argent pour monter à l'enseigne, c'est bien pis que *les neuf cents lieues :* mais que faire ? Cette jolie circonstance rend son voyage incertain. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse avec une tendresse, qui est, ce me semble, au point

[1] Louis de Bailleul, président au parlement de Paris.

[2] Jean-Édouard Molé de Champlâtreux, président à mortier parlement de Paris.

de la perfection ; plût à Dieu vous le pouvoir témoigner comme je le sens.

---

## LETTRE CDLVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 13 novembre 1675.

Les voilà toutes deux, ma très-chère; il me paroît que je les aurois reçues réglément comme à l'ordinaire, sans que Ripert m'a retardé d'un jour par son voyage de Versailles. Quelque goût que vous ayez pour mes lettres, elles ne peuvent jamais vous être ce que les vôtres me sont; et puisque Dieu veut qu'elles soient présentement ma seule consolation, je suis heureuse d'y être très-sensible : mais en vérité, ma fille, il est douloureux d'en recevoir si long-temps, et cependant la vie se passe sans jouir d'une présence si chère : je ne puis m'accoutumer à cette dureté; toutes mes pensées et toutes mes rêveries en sont noircies ; il me faudroit un courage que je n'ai pas pour m'accommoder d'une si extraordinaire destinée : j'ai regret à tous mes jours qui s'en vont, et qui m'entraînent sans que j'aie le temps d'être avec vous ; je regrette ma vie, et je sens

pourtant que je la quitterois avec moins de peine, puisque tout est si mal rangé pour me la rendre agréable : dans ces pensées, ma très-chère, on pleure quelquefois sans vous le dire, et je mériterai vos sermons malgré moi, et plus souvent que je ne voudrai; car ce n'est jamais volontairement que je me jette dans ces tristes méditations : elles se trouvent tout naturellement dans mon cœur, et je n'ai pas l'esprit de m'en tirer. Je suis au désespoir, ma fille, de n'avoir pas été maîtresse aujourd'hui d'un sentiment si vif; je n'ai pas accoutumé de m'y abandonner. Parlons d'autre chose : c'est un de mes tristes amusements que de penser à la différence des jours de l'année passée et de celle-ci : quelle compagnie les soirs! quelle joie de vous voir, et de vous rencontrer, et de vous parler à toute heure! que de retours agréables pour moi! Rien ne m'échappe de tous ces heureux jours, que les jours mêmes qui sont échappés. Je n'ai pas au moins le déplaisir de n'avoir pas senti mon bonheur; c'est un reproche que je ne me ferai point; mais, par cette raison, je sens bien vivement le contraire d'un état si heureux.

Vous ne me dites point si vous avez été assez bien traités dans votre assemblée, pour ne donner au roi que le don ordinaire; on augmente le nôtre; je pensai battre le bonhomme Bouche-

rat[1], quand je vis cette augmentation, je ne crois pas qu'on en puisse payer la moitié. Les états s'ouvriront demain, c'est à Dinan; tout ce pauvre parlement est malade à Vannes. Rennes est une ville comme déserte; les punitions et les taxes ont été cruelles; il y auroit des histoires tragiques à vous conter d'ici à demain. La Marbeuf ne reviendra plus ici; elle démêle ses affaires pour s'aller établir à Paris. J'avois pensé que mademoiselle de Méri feroit très-bien de louer une maison avec elle; c'est une femme très-raisonnable, qui veut mettre sept ou huit cents francs à une maison; elles pourront ensemble en avoir une de onze à douze cents livres; elle a un bon carrosse, elle ne seroit nullement incommode, et on n'auroit de société avec elle qu'autant que l'on voudroit; elle seroit ravie de me plaire et d'être dans un lieu où elle me pourroit voir, car c'est une passion qui pourtant ne la rend point incommode. Il faudroit que, d'ici à Pâques, mademoiselle de Méri demandât une chambre à l'abbé d'Effiat : j'ai jeté tout cela dans la tête de La Troche.

Je trouve, ma très-chère, que je vous réponds assez souvent par avance, comme *Trivelin*, et

[1] Louis Boucherat, commissaire du roi aux états de Bretagne. Il avoit alors environ soixante ans. C'est le même qui fut nommé chancelier et garde-des-sceaux en 1685. *G. D. S. G.*

sur ma santé, et sur M. de Vins : vous n'attendez point trois semaines. La réfléxion est admirable, qu'avec tous nos étonnements de nos lettres que nous recevons du trois au onze, c'est neuf jours; il nous faut pourtant trois semaines avant que de dire, *je me porte bien, à votre service.*

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelois, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout de ce parc. Madame de Tarente me dit : Quoi! vous savez appeler un chien? je veux vous en envoyer un le plus joli du monde. Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avois prise de ne me plus engager dans cette sottise : cela se passe, on n'y pense plus; deux jours après je vois entrer un valet-de-chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme *Sylphide*, blondin comme un blondin; jamais je ne fus plus étonnée, ni plus embarrassée : je voulus le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter : la femme-de-chambre qui l'avoit élevé en a pensé mourir de douleur. C'est *Marie* [1] qu'aime le petit chien; il couche dans sa maison et dans la chambre de

[1] Une des femmes de madame de Sévigné. *D. P.*

*Beaulieu;* il ne mange que du pain; je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer; je crains de succomber. Voilà l'histoire que je vous prie de ne point mander à *Marphise*[1], car je crains ses reproches : au reste, une propreté extraordinaire; il s'appelle *Fidèle;* c'est un nom que les amants de la princesse n'ont jamais mérité de porter; ils ont été pourtant d'un assez bel air; je vous conterai quelque jour ses aventures. Il est vrai que son style est tout plein d'évanouissements, et je ne crois pas qu'elle ait eu assez de loisir pour aimer sa fille, au point d'oser se comparer à moi. Il faudroit plus d'un cœur pour aimer tant de choses à-la-fois; pour moi, je m'aperçois tous les jours que les gros poissons mangent les petits : si vous êtes mon préservatif, comme vous le dites, je vous suis trop obligée, et je ne puis trop aimer l'amitié que j'ai pour vous : je ne sais de quoi elle m'a gardée; mais quand ce serait de feu et d'eau, elle ne me seroit pas plus chère. Il y a des temps où j'admire qu'on veuille seulement laisser entrevoir qu'on ait été capable d'approcher à neuf cents lieues d'un cap. La bonne princesse en fait toute sa gloire au grand mépris de son miroir, qui lui dit tous les jours qu'avec un tel visage il faut perdre même le souvenir. Elle m'aime beau-

[1] Petite chienne que madame de Sévigné avoit laissée à Paris.
*D. P.*

coup; on en médiroit à Paris; mais ici c'est une une faveur qui me fait honorer de mes paysans. Ses chevaux sont malades; elle ne peut venir aux Rochers, et je ne l'accoutume point à recevoir de mes visites plus souvent que tous les huit ou dix jours : je lui dis en moi-même, comme M. de Bouillon à sa femme : Si je voulois aller en carrosse rendre des devoirs, et n'être pas aux Rochers, je serois à Paris.

L'été de Saint-Martin continue, et mes promenades sont fort longues : comme je ne sais point l'usage d'un grand fauteuil, je repose *mia corporea salma* tout du long de ces allées; j'y passe des jours toute seule avec un laquais, et je n'en reviens point que la nuit ne soit bien déclarée, et que le feu et les flambeaux ne rendent ma chambre d'un bon air : je crains l'entre-chien et loup quand on ne cause point, et je me trouve mieux dans ces bois que toute seule dans une chambre; c'est ce qui s'appelle *se mettre dans l'eau de peur de la pluie;* mais je m'accommode mieux de cette grande tristesse que de l'ennui d'un fauteuil. Ne craignez point le serein, ma fille, il n'y en a point dans les vieilles allées, ce sont des galeries; ne craignez que la pluie extrême, car, en ce cas, il faut revenir, et je ne puis rien faire qui ne me fasse mal aux yeux : c'est pour conserver ma vue que je vais

à ce que vous appelez le serein; ne soyez en aucune peine de ma santé, je suis dans la très-parfaite.

Je vous remercie du goût que vous avez pour *Josephe;* n'est-il pas vrai que c'est la plus belle histoire du monde? Je vous envoie par Ripert une troisième partie des *Essais de morale*, que je trouve admirable : vous direz que c'est la seconde, mais ils font la seconde *de l'éducation d'un prince*, et voici la troisième. Il y a un traité *de la Connoissance de soi-même*, dont vous serez fort contente; il y en a un *de l'Usage qu'on peut faire des mauvais sermons*, qui vous eût été bon le jour de la Toussaint. Vous faites bien, ma fille, de ne vouloir point oublier l'italien; je fais comme vous, j'en lis toujours un peu.

Ce que vous dites de M. de Chaulnes est admirable. Il fut hier roué vif un homme à Rennes (c'est le dixième), qui confessa d'avoir eu dessein de tuer ce gouverneur : pour celui-là, il méritoit bien la mort[1]. Les medecins de ce pays ne seront pas si complaisants que ceux de

[1] Dieu seul voit le fond des cœurs, mais ici le cœur ne trahit-il pas l'art d'une imagination brillante de tendresse et de sensibilité? Cependant, quand on voit madame de Sévigné si froidement échapper de sa plume, comme une rencontre fortuite, dix roués vifs, dont un seulement méritoit l'ignominie, on se demande pour quelle occasion réservoit-elle donc sa sensibilité?

*G. D. S. G.*

Provence, qui accordent par respect à M. de Grignan qu'il a la fièvre; ceux-ci compteroient pour rien la fièvre pourprée à M. de Chaulnes, et nulle considération ne pourroit leur faire avouer que son mal fût dangereux. On voulait, en exilant le parlement, le faire consentir, pour se racheter, qu'on bâtit une citadelle à Rennes; mais cette noble compagnie voulut obéir fièrement, et partit plus vite qu'on ne vouloit : car tout se tourneroit en négociation; mais on aime mieux les maux que les remèdes.

Notre cardinal est à Commerci comme à l'ordinaire, le pape ne lui laisse pas la liberté de suivre son goût. L'intendante est-elle avec vous? Vous me direz oui ou non dans trois semaines. Ah! ma fille, vous avez eu trop bonne opinion de moi à la Toussaint, ce fut le jour que M. Boucherat et son gendre vinrent dîner ici, de sorte que je ne fis point mes dévotions. La princesse étoit à l'oraison funébre de Scaramouche, faisant honte aux catholiques : cette vision est fort plaisante. Je souhaite fort que M. l'archevêque fasse le mariage qui vous est si bon. Je crois que mon fils s'en va dans les quartiers de fourrages, qui signifient bientôt après ceux d'hiver.

Je veux qu'en mon absence M. de Coulanges vous mande de certaines choses qu'on aime à savoir. Vous me proposez pour régime une nour-

riture bien précieuse ; je ne vous réponds pas tout-à-fait de vous obéir ; mais, en vérité, je ne mange pas beaucoup ; je ne regarde pas les châtaignes, je ne suis point du tout engraissée ; mes promenades de toutes façons m'empêchent de profiter de mon oisiveté. Mademoiselle de Noirmoutier s'appellera madame de Royan ; vous dites vrai ; le nom d'Olonne est trop difficile à purifier [1]. Adieu, ma chère enfant ; vous êtes donc persuadée que j'aime ma fille plus que les autres mères : vous avez raison, vous êtes la chère occupation de mon cœur, et je vous promets de n'en avoir jamais d'autre, quand même je trouverois en mon chemin une fontaine de Jouvence. Pour vous, ma fille, quand je songe comme vous avez aimé le chocolat, je ne sais si je ne dois point trembler ; puis-je espérer d'être plus aimable, et plus parfaite, et plus toutes sortes de choses ? Il vous faisoit battre le cœur ; peut-on se vanter de quelque fortune pareille ? vous devriez me cacher ces sortes d'inconstances.

[1] C'étoit le nom de son mari, qui étoit marquis de Royan ; le titre de comte d'Olonne appartenoit à son frère aîné. La comtesse d'Olonne, tant *célébrée* dans les *Amours des Gaules*, ne mourut que le 13 juin 1714. On pressent tout ce que mandoit madame de Grignan à sa mère, sur ce nom couvert d'opprobre dans les *Amours des Gaules* et dans un drame obscène qu'il n'est même plus permis de citer dans nos mœurs. (*Voyez* ci-dessus, lettre du 20 octobre.) *G. D. S. G.*

Adieu, ma très-chère Comtesse, mandez-moi si vous dormez, si vous n'êtes point brésillée, si vous mangez, si vous avez le teint beau, si vous n'avez point mal à vos belles dents : mon Dieu, que je voudrois bien vous voir et vous embrasser!

## LETTRE CDLVIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 17 novembre 1675.

Je mets sur votre conscience, ma chère fille, tout le bien que vous dites sur mon sujet : vous avez fait à l'intendant un portrait de moi qui me flatte beaucoup, mais je vous avoue que j'aimerois mieux avoir votre estime et votre approbation sincère que celle de tout le reste du monde, dont on m'a tant voulu flatter autrefois. Je trouve qu'on ne souhaite l'estime que de ceux qu'on aime et qu'on estime; c'est une grande peine que de croire n'être pas dans ce degré; et, par la même raison, jugez de mes sentiments sur ce que vous me dites.

Je vous ai mandé comme madame de Vins m'a écrit joliment sur la jalousie qu'elle a de madame de Villars, jamais vous n'avez vu un si joli fagot d'épines : je lui ai fait réponse, et je lui écrirai

dans quelque temps; car elle est si tendre que je craindrois qu'elle ne prît trop à cœur une seconde apparence d'oubli. Pour son mari, vous lui faites grace de croire que ce soient les ordres de Pologne qui l'aient empêché de venir ici; ce sont des ordres qu'il reçoit toujours de sa timidité, quand il est question de chercher une bonne compagnie. Il a été un jour entier à Laval, et a passé à trois lieues d'ici. Il y a bien de la vanité à ce discours, mais je dis vrai. Voyez par combien de raisons il devoit me venir voir : *Provence, Pomponne, Grignan*[1].

Je fus hier chez la princesse, j'y trouvai un gentilhomme de ce pays, très-bien fait, qui perdit un bras le jour que M. de Lorges repassa le Rhin[2]; je l'interrogeai extrêmement sur tout ce qui se passa à cette armée, et sur la douleur et le désordre qu'y apporta la mort de M. de Turenne : ce détail d'un homme qui y étoit est toujours fort curieux; il vint à parler, sans me connoître, du régiment de Grignan et de son colonel : vraiment je ne crois pas que rien fût plus charmant que les sincères et naturelles louanges qu'il donna au chevalier; les larmes m'en vinrent aux yeux. Pendant tout le combat, le che-

[1] Le marquis de Vins étoit *Provençal;* il étoit *beau-frère de M. de Pomponne*, et proche parent de *messieurs de Grignan. D. P.*

[2] A l'affaire d'Altenheim. *D. P.*

valier fit des actions et de valeur et de jugement qui sont dignes de toute sorte d'admiration : cet officier ne pouvoit s'en taire, ni moi me lasser de l'écouter. C'est quelque chose d'extraordinaire que le mérite de ce beau-frère; il est aimé de tout le monde; voilà de quoi son humeur négative et sa qualité de *petit glorieux* m'eussent fait douter ; mais point, c'est un autre homme; c'est le cœur de l'armée, dit ce pauvre estropié, qui a des douleurs incroyables; devinez où : c'est au bout des doigts de la main dont il a perdu le bras : je voulus dire d'où cela venoit, mais je ne pus jamais le faire comprendre; ma fille, je vous prie de me l'expliquer; vous me ferez un extrême plaisir.

Un président[1] m'est venu voir, avec qui j'ai une affaire que je vais essayer de finir pour avancer mon retour autant que je le puis. Ce président avoit avec lui un fils de sa femme, qui a vingt ans, et que je trouvai, sans exception, la plus agréable et la plus jolie figure que j'aie jamais vue; j'allai dire que je l'avois vu à cinq ou six ans, et que j'admirois, comme M. de Montbazon, qu'on pût croître en si peu de temps : sur cela, il sort une voix terrible de ce joli visage, qui nous plante au nez d'un air ridicule, que *mauvaise herbe croît toujours*. Voilà qui fut

[1] *Voyez* la lettre du 15 décembre suivant.

fait, je lui trouvai des cornes ; s'il m'eût donné un coup de massue sur la tête, il ne m'auroit pas plus affligée : je jurai de ne plus me fier aux physionomies :

Non, non, je le promets,
Non, je ne m'y fierai jamais.

Voici des nouvelles de notre province; j'en ai reçu un fagot de lettres : les Lavardin, les Boucherat et les d'Harouïs me rendent compte de tout. M. de Harlay demanda trois millions ; chose qui ne s'est jamais donnée que quand le roi vint à Nantes : pour moi, j'aurois cru que c'eût été pour rire. Ils promirent d'abord, comme des insensés, de les donner, et en même temps M. de Chaulnes proposa de faire une députation au roi, pour l'assurer de la fidélité de la province, et de l'obligation qu'elle lui a d'avoir bien voulu envoyer des troupes pour la remettre en paix, et que sa noblesse n'a eu aucune part aux désordres qui sont arrivés. M. de Saint-Malo se botte aussitôt pour le clergé, Tonquedec vouloit aller pour la noblesse; mais M. de Rohan, président (*des états*), a voulu aller, et un autre pour le tiers. Ils passèrent tous trois avant-hier à Vitré ; il est inouï qu'un président de la noblesse ait jamais fait une pareille course. Il n'y a qu'un exemple dans les chroniques, d'un général portugais qui voulut porter lui-même la nou-

velle d'une bataille qu'il avoit gagnée contre les Castillans, et laissa sa pauvre armée à la gueule du loup. On ne voit point l'effet de cette députation ; pour moi, je crois que tout est réglé et joué, et qu'ils nous rapporteront quelque grace : je vous le manderai; mais jusqu'ici nous n'en voyons pas davantage.

M. de Montmoron a été ici deux ou trois jours pour des affaires; il a bien de l'esprit; il m'a dit de ses vers; il sait et goûte toutes les bonnes choses : nous relûmes la mort de Clorinde : ma fille, ne dites point, je la sais par cœur, relisez-la, et voyez comme tout ce combat et ce baptême sont conduits; finissez à *ahi vista! ahi conoscenza*[1]! ne vous embarrassez point dans les plaintes qui vous consoleroient; je vous réponds que vous en serez contente. Madame de Guitaud doit bien l'être de Joubert, d'être accouchée si heureusement : le pauvre homme eut bien de la peine; ce sont de ces travaux-là qu'il lui faut. Je crois que la sagesse et la droite raison n'étoient pas appelées au conseil de ce voyage; l'événement l'a rendu heureux; mais ce sont des coups de miracle qui ne me rendroient pas plus traitable dans une pareille occasion : quand je songe comme je vous ai vue à Aix, ma chère enfant, n'espérez pas que je pusse avoir aucun repos.

[1] *Gerusalemme liberata, canto* 12, oct. 67.

Madame de Béthune fait bien le contraire de sa sœur, si elle va accoucher en Pologne, c'est une agréable place que celle qu'elle va tenir[1].

Celle que vous tenez vous paroît ennuyeuse par la disette de *non*, et votre cœur en est affadi; vous souhaitez un *Montausier*, et moi je souhaite que celui que vous questionnez présentement ne vous dise point *non*. Ce mariage me paroît une merveilleuse chose; encore ce *oui*-là, et puis plus; nous attendrons en repos le *semeur de négatives*. Les regards du *Bonzi* en sont fort éloignés, ils paroissent donc à madame de Coulanges comme à nous. Les négatives se jettent sur les paiements d'argent, nous lui ressemblons en ce pays, où nous ne voyons que des gens qui disent *non* quand nous leur demandons notre pauvre bien. Adieu, ma très-aimable; je pense à vous, et la nuit et le jour : vous me faites comprendre ce que sont des vrais dévots.

Il y a un chevalier de Sévigné à Toulon, qui est votre parent et mon filleul; le chevalier de Buous dit qu'il est fort brave : s'il va saluer M. de Grignan, je le prie de lui faire quelque honnêteté particulière, à cause du nom. Il voudroit bien avoir un vaisseau : vous qui gouvernez

[1] Madame de Béthune avoit son mari ambassadeur en Pologne, et de plus elle étoit sœur de Louise d'Arquien, qu'avoit épousée Jean Sobieski, avant d'être élu roi de Pologne. *A. G.*

M. de Seignelay, vous pourriez bien aisément obtenir pour lui ce qu'il souhaite[1].

## LETTRE CDLIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 20 novembre 1675.

Je n'ai point reçu de vos lettres, ma fille, c'est une grande tristesse. Du But me mande que cela vient du mauvais temps, et que le courrier de Provence n'arrive plus assez tôt pour que votre paquet soit mis avec celui de Bretagne. Je ne crois point cela, et je m'imagine que votre rhume est augmenté, que vous avez la fièvre, et que vous n'avez pas voulu me faire écrire par un autre : voilà, ma chère Comtesse, de quelle couleur sont les pensées que l'on a ici; j'espère qu'elles s'éclairciront vendredi, et que je ne serai pas tombée des nues comme me voilà : je ne sais que dire, tant je suis décontenancée.

Nous attendons le retour de M. de Rohan et de M. de Saint-Malo. Quoiqu'ils ne soient allés

[1] Ils étoient deux frères dans la marine royale. On voit, par un état des vaisseaux du roi en 1690, que l'un d'eux commandoit *le Palmier*, de 36 canons, et l'autre *le Diamant*, de 60 canons. (*Voyez* les Mémoires de Dangeau, tome Ier, p. 343.) *M.*

simplement que pour dire au roi notre bonne volonté, car je crois que ce sera tout, je suis persuadée qu'ils rapporteront quelque grace. On leur a déja préparé, aux états, deux mille pistoles à chacun; nos folies de libéralités sont parvenues au comble de toutes les petites-maisons du monde. Je crois qu'il vaut mieux que cela soit à cet excès, et entièrement ridicule, que d'être à portée de pouvoir l'exécuter : de tout ceci, je ne plains que M. d'Harouïs[1], dont la perte est comme assurée dans un temps où l'on demande l'argent qu'on empêche de recevoir : son intérêt me tient fort au cœur.

Madame de Vins m'écrit encore une fort jolie lettre, j'allois lui écrire; elle m'a encore agacée; elle se joue toujours sur cette tendresse que nous lui avons apprise : je vous montrerois ma réponse, si je n'avois, hélas! qu'à passer d'une chambre à l'autre, mais le moyen de la faire voyager si loin? Je crois que mon fils viendra bientôt : il m'aidera fort à passer le reste du temps que je dois être ici. J'ai chargé d'Hacqueville d'une consultation pour l'affaire que j'ai avec ce président[2]; c'est une de mes raisons pour être aux Rochers,

[1] Trésorier général des états de Bretagne. Il étoit allié de madame de Sévigné, ayant épousé une sœur de M. de Coulanges.

*D. P.*

[2] M. de Meneuf.

et j'ai cru qu'il feroit avec une grande affection une chose qui avançoit mon retour; voilà de mes confiances, j'y serai quelque jour attrapée. Le *bien bon* vous mande que Rousseau est à Paris, et que vous pouvez lui écrire pour vos affaires : quand nous y serons, nous ne penserons tous qu'à vous servir. Vous ne sauriez trop ménager d'Hacqueville : vous tenez une grande place dans le commerce que j'ai avec lui. Le bon cardinal m'a écrit, et me mande que la Saint-Martin est sonnée : je lui réponds que je le sais, et qu'il ne se charge point de cette inquiétude dans son désert, les inquiétudes sont mauvaises dans les déserts, et que je lui rendrai bon compte du Mirepoix. Il ne me paroît pas que cette éminence nous ait encore oubliées. Je m'amuse à faire abattre de grands arbres. Le tracas que cela fait représente au naturel ces tapisseries où l'on peint les ouvrages de l'hiver : des arbres qu'on abat, des gens qui scient, d'autres qui font des bûches, d'autres qui chargent une charrette, et moi au milieu, voilà le tableau. Je m'en vais faire planter; *car que faire aux Rochers, à moins que l'on ne plante*[1]?

Voilà un petit billet du comte de Saint-Maurice, qui vous apprendra des nouvelles de la

[1] La Fontaine dit dans sa fable du *Lièvre et des Grenouilles :*

Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?

*Mazarine*[1]. On m'assure dans ce moment qu'elle est à six lieues de Paris : *ô la folle! ô la folle!* Le roi a donné encore à madame de Fontevrauld, outre les dix mille écus, un diamant de trois mille louis : j'en suis fort aise. Je ne saurois écrire aujourd'hui au coadjuteur ; comment fera-t-il, ponctuel comme il est, pour souffrir le retardement de cette réponse? Ne le grondez point de m'avoir envoyé votre lettre, elle étoit admirable, il n'y a rien que j'aime tant. Et M. de La Garde, l'avez-vous? c'est un homme que j'estime et qui vaut beaucoup. J'ai en vérité besoin de savoir tout ce qui se passe où vous êtes. Adieu, ma chère enfant, je causerai davantage une autre fois.

## LETTRE CDLX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 24 novembre 1675.

Si on pouvoit avoir un peu de patience, on épargneroit bien du chagrin. Le temps en ôte autant qu'il en donne ; vous savez que nous le

[1] Madame de Mazarin, toujours errante, toujours manquant de tout, finit par se fixer en Angleterre. M. de Saint-Maurice, qui en revenoit, l'y avoit vue. *A. G.*

trouvons un vrai brouillon, mettant, remettant, rangeant, dérangeant, imprimant, effaçant, approchant, éloignant, et rendant toutes choses bonnes ou mauvaises, et quasi toujours méconnoissables. Il n'y a que notre amitié que le temps respecte et respectera toujours. Mais où suis-je, ma fille? voici un étrange égarement; car je veux dire simplement que la poste me retient vos lettres un ordinaire, parce qu'elle arrive trop tard à Paris, et qu'elle me les rend au double le courrier d'après : c'est donc pour cela que je me suis extravaguée, comme vous voyez. Qu'importe? en vérité, il faut un peu, entre bons amis, laisser trotter les plumes comme elles veulent, la mienne a toujours la bride sur le cou.

On eût été bien étonné chez M. de Pomponne que cet hôtel-de-ville (*d'Aix*), qui vous paroît *une caverne de larrons*, vous eût servie à votre gré. Je crois qu'il vaut mieux, pour entretenir la paix, que cela soit ainsi. La question est de savoir si vous ne vous divertissez point mieux d'une guerre où vous avez toujours tout l'avantage. Je sais du moins comme vous êtes pour la paix générale, je n'écrirai rien à Paris de cette humeur guerrière; car M. de Pomponne, qui est *amico di pace e di riposo*, vous gronderoit. D'Hacqueville me mande quon ne peut pas être mieux que nous sommes dans cette maison :

si vous en êtes contente, écrivez à M. de Pomponne et à madame de Vins; quand on a eu dessein de faire plaisir à quelqu'un, on est aise de savoir qu'on y a réussi.

Le petit Marsan[1] a fait, en son espèce, la même faute que Lauzun, c'est-à-dire de différer et de donner de l'air à une trop bonne affaire. Cette maréchale d'Aumont lui donnoit cinq cent mille écus; mais M. Le Tellier ne le veut pas, et le roi l'a défendu. On me mande pourtant que la maréchale a parlé à Sa Majesté, et qu'elle n'a point paru folle, et que M. de Marsan a dit au roi : « Sire, comme j'ai vu que mes services ne « méritoient aucune récompense auprès de vous, « j'avois tâché de me mettre en état de vous les « rendre à l'avenir sans vous importuner de ma « misérable fortune. »

La reine perdit, l'autre jour, la messe et vingt mille écus avant midi. Le roi lui dit : Madame, supputons un peu combien c'est par an. Et M. de Montausier lui dit le lendemain : Hé bien, Madame, perdrez-vous encore aujourd'hui la messe pour le hoca? Elle se mit en colère.. Ce sont des gens qui reviennent de Versailles, et qui recueillent toutes ces ravauderies pour me les mander. Je ne sais rien du tout du présent allégorique de *Quanto* à M. de Marsillac. J'ai trouvé

[1] Charles de Lorraine, comte de Marsan. *M.*

votre parodie très-plaisante et très-juste; je la chante admirablement, mais personne ne m'écoute : il y a quelque chose de fou à chanter toute seule dans un bois. Je suis persuadée du vœu de l'évêque[1] dans la bataille; *e fece voto, e fu liberato :* mais voici la suite, *passato il pericolo, schernito il santo.* Je crois qu'il est fort occupé de la teinture de son chapeau; Dieu merci, il n'aura pas le *nôtre*[2]; il est bien cloué sur une meilleure tête que la sienne. Je ne sais pas trop bien ce que nous en pouvons faire, mais je suis ravie qu'il nous soit demeuré. M. de Cossé hait le pape, et moi je l'aime.

Vous me parlez bien plaisamment de nos misères; nous ne sommes plus si roués; un en huit jours seulement pour entretenir la justice. Il est vrai que la *penderie* me paroît maintenant un rafraîchissement : j'ai une tout autre idée de la justice depuis que je suis en ce pays : vos galériens me paroissent une société d'honnêtes gens, qui se sont retirés du monde pour mener une vie douce. Nous vous en avons bien envoyé par cen-

[1] L'évêque dont il s'agit est celui de Marseille, depuis cardinal de Janson. Ambassadeur de France en Pologne avant M. de Béthune, il avoit beaucoup contribué à l'élection de Jean Sobieski. Il le suivit dans une de ses campagnes contre les Turcs, et l'on disoit qu'il avoit combattu auprès de ce vaillant prince. *A. G.*

[2] C'est-à-dire celui de M. le cardinal de Retz. *D. P.*

taines, ceux qui sont demeurés sont plus malheureux que ceux-là. Je vous parlois des états, dans la crainte qu'on ne les supprimât pour nous punir; mais nous les avons encore, et vous voyez même que nous donnons trois millions, comme si nous ne donnions rien du tout; nous nous mettons au-dessus de la petite circonstance de ne les pouvoir payer; nous la traitons de bagatelle. Vous me demandez si tout de bon nous sommes ruinés; oui et non : si nous voulions ne point partir d'ici, nous y vivons pour rien, parce que rien ne se vend; mais il est vrai que pour de l'argent, il n'y en a plus dans cette province.

## LETTRE CDLXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 27 novembre 1675.

Il faut s'y accoutumer, ma fille, je reçois vos deux paquets à-la-fois : la raison a dérangé un de nos jours de poste, et c'est le plus grand mal qu'elle me puisse faire; je me moque du froid, de la neige, de la gelée et de ses autres désagréments. M. de Coulanges est à Paris; j'en ai reçu une grande lettre très-gaillarde : il veut aussi

vous écrire; ses plumes me paroissent bien taillées, il ne demande qu'à les exercer. Nous nous disons les uns aux autres, où est mon fils? il y a long-temps qu'il est parti de l'armée; il n'est point à Paris, où pourroit-il être? pour moi, je n'en suis point en peine, et je suis assurée qu'il chante vêpres auprès de sa jolie abbesse; vous savez que c'est toujours son chemin de passer chez elle. Je vous envoie ce troisième petit tome des *Essais de morale*, dont je vous ai parlé : lisez-le, ma fille, sans préjudice de *Josephe*, que je souhaite que vous acheviez, et mandez-moi si vous ne trouvez pas ce petit livre digne du premier que vous avez approuvé. Mademoiselle de Méri est revenue de La Trousse; je m'en réjouis pour vous : elle est fort embarrassée pour une maison : ceci est un peu vous parler des vaisseaux et des galères; mais vous savez que je cause.

N'ayez pas peur que je mande à Paris ce que vous m'avez écrit touchant vos affaires de Provence : comme je me suis assurée que la moindre plaisanterie fâcheroit M. de Pomponne, je me garderois bien d'en écrire un seul mot, ni même à d'Hacqueville qui a les mêmes sentiments. C'est samedi, jour de Saint-André, que l'on fera votre consul : je me souviens de cette fête, et j'admire que vous ayez réussi à y faire ce que vous voulez,

pêle-mêle avec ceux qui m'en paraissent les patrons; c'est que vous êtes fort aimés : nous sommes étonnés de voir qu'en quelque lieu du monde on puisse aimer un gouvernement[1]. Nos députés, qui étoient courus si extravagamment porter la nouvelle du don, ont eu la satisfaction que notre présent a été reçu sans chagrin; et, contre l'espérance de toute la province, ils reviennent, sans rapporter aucune grace. Je suis accablée des lettres des états. Chacun se presse de m'instruire : ce commerce de traverse me fatigue un peu. On tâche d'y réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux réglements qui couperoient tout par la moitié : mais je parie qu'il n'en sera rien, et que, comme cela tombe sur nos amis les gouverneurs, lieutenants-généraux, commissaires du roi, premiers présidents et autres, on n'aura ni la hardiesse, ni la générosité de rien retrancher.

Madame de Quintin est à Dinan : son style est enflé comme sa personne; ceux qui sont destinés à faire des harangues puisent là toutes leurs grandes périodes : c'est une chose bien dangereuse qu'une provinciale de qualité, et qui a pris, à ce qu'elle croit, l'air de la cour. Il y a ici une petite madame de N....., qui n'y entend pas tant

[1] Ne seroit-ce point gouverneur? Madame de Sévigné trace, sous la date du 6 novembre, la haine qu'on portoit au duc de Chaulnes, gouverneur de Bretagne. *G. D. S. G.*

de finesse; elle est belle et jeune; elle est de la maison de M....., et n'a point été changée en nourrice. Voilà ce qui s'appelle bien précisément des nouvelles de Bretagne.

Nous travaillons à finir une sotte affaire avec un président, pour recevoir le reste du paiement d'une terre : c'est ce qui nous arrête présentement.

Le mariage du joli prince (*de Marsan*[1]) n'est pas tout-à-fait rompu; mais on dit que tous les trésors dont on a parlé seront réduits à cent mille écus : ah! pour cent mille écus, je ne voudrois pas coucher avec cette sorcière. Je suis persuadée, ma fille, que vous passerez le mois de décembre à Grignan; vous coupez toujours tout ce que vous pouvez sur le séjour d'Aix : vous vous moquez de la Durance; pour moi, je ne reviens point de l'étonnement de sa furie et de sa violence; je n'oublierai jamais les chartreux de Bompas[2], *bon repas;* car vous souvient-il quelle bonne chère nous y fîmes? ah, mon enfant! j'étois avec vous; ce souvenir m'est tendre; je vous épargne toutes mes pensées et tous mes sentiments sur ce sujet : vous avez une humeur et un courage qui ne s'accommodent

[1] Avec la maréchale d'Aumont.

[2] Maison de chartreux, située dans le Comtat, au bord de la Durance. *D. P.*

point de tout ce qui me nourrit. Je m'amuse les soirs à lire l'histoire de la prison et de la liberté de M. le prince : on y parle sans cesse de notre cardinal. Il me semble que je n'ai que dix-huit ans : je me souviens de tout; cela divertit fort. Je suis plus charmée de la grosseur des caractères que de la bonté du style; c'est la seule chose que je consulte pour mes livres du soir. Adieu, ma très-chère enfant; vous êtes ma véritable tendresse, et tout ce qui me plaît le plus au monde : il ne me faut qu'un doigt pour compter ce qui est sur ce ton-là.

## LETTRE CDLXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 1er décembre 1675.

Voilà qui est réglé, ma très-chère, je reçois deux de vos lettres à-la-fois; et il y a un ordinaire où je n'en ai point de vous : il faut savoir aussi la mine que je lui fais, et comme je le traite en comparaison de l'autre. Je suis comme vous, ma fille, je donnerois de l'argent pour avoir la parfaite tranquillité du coadjuteur sur les réponses, et pouvoir les garder dans ma poche deux mois, trois mois, sans m'inquiéter.

mais nous sommes si sottes, que nous avons ces réponses sur le cœur; il y en a beaucoup que je fais pour les avoir faites; enfin c'est un don de Dieu que cette noble indifférence. Madame de Langeron disoit sur les visites, et je l'applique à tout: *Ce que je fais me fatigue, et ce que je ne fais pas m'inquiète.* Je trouve cela très-bien dit, et je le sens. Je fais donc à-peu-près ce que je dois, et jamais que des réponses : j'en suis encore là. Je vous donne avec plaisir le dessus de tous les paniers; c'est-à-dire, la fleur de mon esprit, de ma tête, de mes yeux, de ma plume, de mon écritoire, et puis le reste va comme il peut. Je me divertis autant à causer avec vous, que je laboure avec les autres. Je suis assommée surtout des grandes nouvelles de l'Europe.

Je voudrois que le coadjuteur eût montré cette lettre que j'ai de vous à madame de Fontevrault; vous n'en savez pas le prix : vous écrivez comme un ange; je lis vos lettres avec admiration; cela marche; vous arrivez. Vous souvient-il, ma fille, de ce menuet que vous dansiez si bien, où vous arriviez si heureusement, et de ces autres créatures qui n'arrivoient que le lendemain ? Nous appelions ce que faisoit feu Madame, et ce que vous faisiez, *gagner pays.* Vos lettres sont tout de même.

Pour votre pauvre petit *Frater*, je ne sais où

il s'est fourré; il y a trois semaines qu'il ne m'a écrit : il ne m'avoit point parlé de cette promenade sur la Meuse; tout le monde le croit ici : il est vrai que sa fortune est triste. Je ne vois point comme toute cette charge se pourra emmancher, à moins que Lauzun ne prenne le guidon en paiement, et quelque supplément que nous tâcherons de trouver : car d'acheter l'enseigne à pur et à plein, et que le guidon nous demeure sur les bras, ce n'est pas une chose possible. Vous raisonnez fort juste sur tout cela, nous sommes dans vos sentiments, et nous nous consolons de monter sous les pieds de deux hommes[1], pourvu que le guidon nous serve de premier échelon.

J'achèverai ici l'année très-paisiblement; il y a des temps où les lieux sont assez différents; on n'est point trop fâchée d'être tristement plantée ici. Madame de la Fayette vous rend vos honnêtetés; sa santé n'est pas bonne: mais celle de M. de Limoges est encore pire : il a remis au roi tous ses bénéfices; je crois que son fils, c'est-à-dire l'abbé de La Fayette, en aura une abbaye[2]. Voilà la pauvre Gascogne bien mal

[1] Le marquis de La Trousse et le marquis de La Fare : l'un étoit capitaine-lieutenant, et l'autre sous-lieutenant des gendarmes-dauphin. *D. P.*

[2] *Voyez* la lettre du 15 décembre suivant.

menée, aussi bien que nous. On nous envoie encore six mille hommes pour passer l'hiver : si les provinces ne faisoient rien de mal à propos, on seroit assez embarrassé de toutes ces troupes. Je ne crois point que la paix soit si proche : vous souvient-il de tous les raisonnements qu'on faisoit sur la guerre, et comme il devoit y avoir bien des gens tués? c'est une prophétie qu'on peut toujours faire sûrement, aussi bien que celle que vos lettres ne m'ennuieront certainement point, quelque longues qu'elles soient : ah! vous pouvez l'espérer sans chimère; c'est ma délicieuse lecture. Rippert vous porte un troisième petit tome des *Essais de morale*, qui me paroît digne de vous : je n'ai jamais vu une force et une énergie comme il y en a dans le style de ces gens-là : nous savons tous les mots dont ils se servent; mais jamais, ce me semble, nous ne les avons vus si bien placés ni si bien enchâssés. Le matin, je lis l'histoire de France, l'après-dînée un petit livre dans les bois, comme ces Essais, la Vie de Saint-Thomas de Cantorbéry, que je trouve admirable, ou les Iconoclastes; et le soir, tout ce qu'il y a de plus grosse impression : je n'ai point d'autre règle. Ne lisez-vous pas toujours Josephe? prenez courage, ma fille, et finissez *miraculeusement* cette histoire. Si vous prenez les Croisades, vous y verrez deux

de vos grands-pères, et pas un de la grande maison de V. ...; mais je suis sûre qu'à certains endroits vous jetterez le livre par la place, et maudirez le jésuite[1], et cependant l'histoire est admirable.

La bonne Troche fait très-bien son devoir; je n'ai guère d'obligation de ce que l'on fait pour vous. La princesse et moi, nous ravaudions l'autre jour dans des paperasses de feu madame de La Trémouille; il y a mille vers : nous trouvâmes une infinité de portraits, entre autres celui que madame de La Fayette fit de moi sous le nom d'un inconnu; il vaut mieux que moi : mais ceux qui m'eussent aimée, il y a seize ans, l'auroient pu trouver ressemblant. Que puis-je répondre, ma très-chère, aux trop aimables tendresses que vous me dites, sinon que je suis tout entière à vous, et que votre amitié est la chose du monde qui me touche le plus ?

[1] Le père Mainbourg, auteur de l'*Histoire des Croisades*. *D. P.* Le médecin des *Lettres Persanes* donne pour recette contre l'*asthme*, de lire tous les ouvrages de ce père, *en ne s'arrêtant qu'à la fin de chaque période*. *A. G.*

## LETTRE CDLXIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 décembre 1675.

Voici le jour que j'écris sur la pointe d'une aiguille; car je ne reçois plus vos lettres que deux à-la-fois le vendredi. Comme je venois de me promener avant-hier, je trouvai au bout du mail le *Frater*, qui se mit à deux genoux aussitôt qu'il m'aperçut, se sentant si coupable d'avoir été trois semaines sous terre, à chanter *matines*, qu'il ne croyoit pas me pouvoir aborder d'une autre façon; j'avois bien résolu de le gronder, et je ne sus jamais où trouver de la colère; je fus fort aise de le voir; vous savez comme il est divertissant; il m'embrassa mille fois: il me donna les plus méchantes raisons du monde, que je pris pour bonnes : nous causons fort, nous lisons, nous nous promenons, et nous achèverons ainsi l'année, c'es-à-dire le reste. Nous avons résolu d'offrir notre chien de guidon, et de souffrir encore quelque supplément, selon que le roi l'ordonnera : si le chevalier de Lauzun veut vendre sa charge entière, nous le laisserons trouver des marchands de

son côté, comme nous en chercherons du nôtre, et nous verrons alors à nous accommoder.

Nous sommes toujours dans la tristesse des troupes qui nous arrivent de tous côtés avec M. de Pommereuil : ce coup est rude pour les grands-officiers; ils sont mortifiés à leur tour, c'est-à-dire le gouverneur, qui ne s'attendoit pas à une si mauvaise réponse sur le présent de trois millions. M. de Saint-Malo est revenu; il a été mal reçu aux états : on l'accuse fort d'avoir fait une méchante manœuvre à Saint-Germain; il devoit au moins demeurer à la cour, après avoir mandé ce malheur en Bretagne, pour tâcher de ménager quelque accommodement. Pour M. de Rohan, il est enragé et n'est point encore revenu; peut-être qu'il ne reviendra pas. M. de Coulanges me mande qu'il a vu le chevalier de Grignan, qui s'accommode mal de mon absence : je suis plus touchée que je ne l'ai encore été, de n'être pas à Paris, pour le voir et causer avec lui. Mais savez-vous bien, ma chère, que son régiment est dans le nombre des troupes qu'on nous envoie? ce seroit une plaisante chose s'il venoit ici; je le recevrois avec une grande joie.

J'ai fort envie d'apprendre ce qui sera arrivé de votre procureur du pays; je crains que M. de Pomponne, qui s'étoit mêlé de cette affaire, croyant

vous obliger, ne soit un peu fâché de voir le tour qu'elle a pris; cela se présente en gros comme une chose que vous ne voulez plus, après l'avoir souhaitée : les circonstances qui vous ont obligés à prendre un autre parti ne sauteront pas aux yeux, du moins je le crains, et je souhaite me tromper. Il me semble que vous devez être bien instruite des nouvelles, à cette heure que le chevalier est à Paris. M. de Coulanges vient de recevoir un violent dégoût : M. Le Tellier a ouvert sa bourse à Bagnols, pour lui faire acheter une charge de maître des requêtes, et en même temps lui donne une commission qu'il avoit refusée à M. de Coulanges, et qui vaut, sans bouger de Paris, plus de deux mille livres de rente : voilà une mortification sensible, et sur quoi, si madame de Coulanges ne fait rien changer par une conversation qu'elle doit avoir eue avec ce ministre [1], Coulanges est très résolu de vendre sa charge [2] : il m'en écrit outré de douleur. Vous savez très-bien les espérances de la paix : les gazettes ne vous manquent pas, non plus que les lamentations de cette province. M. le cardinal me mande qu'il a vu le comte de Sault [3], Renti et

[1] Madame de Coulanges étoit nièce de madame Le Tellier.

[2] De maître des requêtes, dont il avoit été pourvu au mois de septembre 1672. *M.*

[3] Depuis duc de Lesdiguières.

Biran : il a si peur d'être l'hermite de la foire, qu'il est allé passer l'avent à Saint-Mihel. Parlez-moi de vous, ma chère enfant; comment vous portez-vous? votre teint n'est-il point en poudre? êtes-vous belle quand vous voulez? enfin je pense mille fois à vous, et vous ne me sauriez trop parler de ce qui vous regarde. Je laisse la plume à cet honnête garçon, et je vous embrasse de tout mon cœur.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Que veut-on dire de cet honnête garçon? On ne me trouve pas bon à jeter aux chiens, parce que je suis quinze jours à faire cent cinquante lieues de pays; et quand je me serois un peu arrêté en chemin, seroit-ce un grand malheur? Cependant, on gronde contre moi, on jure, parce qu'on ne me voit point, et qu'on ne jouit point des charmes de ma présence; voilà ce que c'est que d'être trop charmant : ah, mon père! pourquoi me faisiez-vous si beau? J'ai reçu votre lettre, et l'amitié tendre et solide que vous m'avez toujours témoignée me fait croire, sans beaucoup de peine, que vous vous intéressez autant que vous dites à l'état de mes affaires : ma mère vous dit précisément de quoi il est question. Vous croyez bien que je n'achetterai pas la charge de M. de Lauzun, et que je ne me

ruinerai pas de fond en comble, pour en avoir deux très-subalternes. Voilà où j'en suis, pour n'avoir pas voulu opiniâtrément suivre votre conseil; mais, en vérité, c'est une faute qui devroit être expiée par sept ans de purgatoire, dont il y en a eu six de passés sous M. de La Trousse, et qui ne méritoit pas un enfer perpétuel comme celui que j'envisage, si Dieu n'y met la main : enfin, pour cette fois, je suivrai l'avis des bonnes têtes qui nous gouvernent. J'ai entendu parler de tous vos triomphes de Provence; je ne saurois vous dire tout l'intérêt que j'y prends. Je vous embrasse très-tendrement, ma chère petite sœur : voyez comme vous en avez toujours usé avec moi; voyez tout ce que vous avez voulu faire pour moi, contre vos propres intérêts; souvenez-vous combien on vous a dit que vous étiez aimable et estimable, et vous pourrez comprendre à-peu-près comme je suis pour vous.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue.*

Ma chère fille, Bourdelot m'a envoyé des vers qu'il a faits à la louange de M. le prince et de M. le duc; il vous les envoie aussi [1]. Il m'écrit qu'il n'est point du tout poëte; je suis bien ten-

[2] On ne connoît point ces vers de l'abbé Bourdelot, médecin du grand Condé, dont il a déjà été fait mention. *G. D. S. G.*

tée de lui répondre : Et pourquoi donc faites-vous des vers? qui vous y oblige? Il m'appelle *la mère des Amours*, mais il a beau dire, je trouve ses vers méchants : je ne sais si c'est que les louanges me font mal au cœur, comme elles auront fait à M. le prince. Madame de Villars vous embrasse et vous aime : que dites-vous de ce chemin? Je me fie à vous pour dire une amitié pour moi au triste voyageur. J'embrasse la pauvre petite *Dague*. Le bon abbé vous est acquis; et moi, ma chère petite, ne vous suis-je pas acquise?

## LETTRE CDLXIV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8 décembre 1675.

J'attendois deux de vos paquets par le dernier ordinaire, et je n'en ai point reçu du tout. Quand les postes tarderoient, comme je le crois bien présentement, j'en devrois toujours avoir reçu un; car je ne compte jamais que vous m'ayez oubliée. Cette confiance est juste, et je suis assurée qu'elle vous plaît; mais comme les pensées noires voltigent assez dans ces bois, j'ai d'abord voulu être en peine de vous; mais le bon abbé

et mon fils m'assurent que vous m'auriez fait écrire. Je ne veux point demeurer sur cette crainte; elle est trop insupportable; je veux me prendre à la poste de tout, quoique je ne comprenne rien à l'excès de ce déréglement, et espérer demain de vos nouvelles; je les souhaite avec l'impatience que vous pouvez vous imaginer.

D'Hacqueville est enrhumé avec la fièvre; j'en suis en peine; car je n'aime la fièvre à rien : on dit qu'elle *consume*, mais c'est la vie. Quoiqu'on dise *les d'Hacqueville*, il n'y en a, en vérité, qu'un au monde comme le nôtre. N'a-t-il point déjà commencé de vous parler d'un voyage incertain que le roi doit faire en Champagne, ou en Picardie? Depuis que ses gens, pour notre malheur, ont commencé à répandre une nouvelle de cet agrément, c'est pour trois mois; il faut voir aussi ce que je fais de cette feuille volante qui s'appelle les *Nouvelles*. Pour la lettre de d'Hacqueville, elle est tellement pleine de mon fils, et de ma fille, et de notre pauvre Bretagne, qu'il faudroit être dénaturée pour ne se pas crever les yeux à la déchiffrer[1]. M. de Lavardin est mon résident aux états; il m'instruit de tout; et comme nous mêlons quelquefois de l'italien dans nos lettres, je lui avois mandé,

[1] L'écriture de M. d'Hacqueville étoit de la plus grande difficulté.

pour lui expliquer mon repos et ma paresse ici :

> ..... *D'ogni oltraggio, e scorno*
> *La mia famiglia, e la mia greggia illese*
> *Sempre quì fur, nè strepito di Marte,*
> *Ancor turbò questa remota parte*[1].

A peine ma lettre a-t-elle été partie, qu'il est arrivé à Vitré huit cents cavaliers, dont la princesse est bien mal contente. Il est vrai qu'ils ne font que passer; mais ils vivent, ma foi, comme dans un pays de conquête, nonobstant notre bon mariage avec Charles VIII et Louis XII[2]. Les députés sont revenus de Paris. M. de Saint-Malo, qui est Guémadeuc, votre parent, et sur le tout *une linotte mitrée*, comme disoit madame de Choisy, a paru aux états, transporté et plein des bontés du roi, et surtout des honnêtetés particulières qu'il a eues pour lui, sans faire nulle attention à la ruine de la province, qu'il a apportée agréablement avec lui : ce style est d'un bon goût à des gens pleins, de leur côté, du mauvais état de leurs affaires. Il dit que sa majesté est contente de la Bretagne et de son présent, qu'elle a oublié le passé, et que c'est par confiance qu'on envoie ici huit mille hommes,

[1] C'est ce que dit le vieillard dans la *Jérusalem délivrée*, ch. 7. *A. G.*

[2] Le mariage d'Anne, duchesse de Bretagne, qui, ayant épousé Charles VIII, et ensuite Louis XII, son successeur, réunit ce duché à la France. *A. G.*

comme on envoie un équipage chez soi quand on n'en a que faire. Pour M. de Rohan, il a des manières toutes différentes, et qui ont plus de l'air d'un bon compatriote. Voilà nos chiennes de nouvelles; j'ai envie de savoir des vôtres, et ce qui sera arrivé de votre procureur du pays. Vous ne devez pas douter que les Janson n'aient écrit de grandes plaintes à M. de Pomponne; je crois que vous n'aurez pas oublié d'écrire aussi et à madame de Vins, qui s'étoit mêlée d'écrire pour Saint-Andiol. C'est d'Hacqueville qui doit vous servir et vous instruire de ce côté-là. Je vous suis inutile à tout, *in questa remota parte :* c'est un de mes plus grands chagrins : si jamais je me puis revoir à portée de vous être bonne à quelque chose, vous verrez comme je récompenserai le temps perdu. Adieu, ma très-chère et très-aimée, je vous souhaite une parfaite santé; c'est le vrai moyen de conserver la mienne que vous aimez tant : elle est très-bonne. Je vous embrasse très-tendrement, et vous dirois combien mon fils est aimable et divertissant : mais le voilà, il ne faut pas le gâter.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je n'aurois rien à vous dire aujourd'hui, ma petite sœur, après ce que je vous mandai il y a trois jours, si nous n'avions passé l'après-dînée

avec mademoiselle du Plessis, qui est toujours charmante et divine; l'illustre fille dont j'ai à vous entretenir a quelque chose de si étrangement beau et de si furieusement agréable, qu'elle peut aller de pair avec l'aimable Tisiphone. Une lèpre qui lui couvre la bouche est jointe à cette prunelle qui fait souhaiter un parasol au milieu des brouillards, et tout son désespoir est que cela l'empêche de baiser ma mère à tous les quarts d'heure; elle a une manière de peste sur le bras qui l'a retenue long-temps chez elle; *je me suis laissé dire*[1] que les Rochers n'en valoient pas moins. Présentement nous sommes dans l'espérance qu'elle aura la fièvre quarte; elle nous en a fait ses plaintes, et les recommençoit à tout moment pour attirer notre compassion; elle a voulu nous montrer la force de son esprit, disant qu'elle étoit toute résolue à passer son hyver avec deux jours de santé et un de maladie. Pour nous, nous nous sommes jugés en même temps attaqués de la fièvre double-tierce, et nous sommes assez fâchés de prévoir que nous aurons, par son moyen, deux jours de maladie contre un de santé : du reste, les Rochers sont assez agréables. Ma mère continue à signaler ses bontés pour cette maison, en y faisant des merveilles. Le *bien bon* a aligné

[1] Locution de mademoiselle du Plessis, répétée par ironie. *M.*

des plants toute cette après-dînée : la chapelle est faite[1], on y dira la messe dans huit jours. Dieu nous conserve, ma petite sœur, une si bonne mère et un si bon oncle. Je ne vous dis rien de ma charge, tout ira bien à force de mal aller. Je vous embrasse mille fois, et M. de Grignan, que j'aime et honore parfaitement. Ma mère vient de s'écrier : Ah mon dieu ! je n'ai rien dit à ce *matou*; je ne sais de qui elle parle, mais elle m'a dit après : Mon fils, faites mes compliments à M. de Grignan.

## LETTRE CDLXV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 11 décembre 1675.

Il n'y a qu'à avoir un peu de patience, ma très-chère, on trouve ce que l'on désire. J'ai reçu deux de vos paquets que je devois avoir déjà reçus : mais enfin les voilà; et vous ne vous trompez pas, si vous croyez qu'ils font présentement ma plus sensible joie. Je vous remercie de comprendre un peu, malgré votre philosophie, toutes les pensées que je puis avoir sur les dis-

[1] Cette chapelle a été conservée.

tances infinies qui nous séparent : vous les sentez donc, et vous êtes frappée comme moi de cette disposition de la Providence; mais vous l'envisagez avec plus de courage que moi ; car cette dureté m'est toujours nouvelle. Je me souviens sans cesse du passé, dont le présent et l'avenir ne me consolent point : voilà un champ bien ample pour exercer un cœur aussi tendre et aussi peu fortifié que le mien. J'ai fait mille fois réflexion à ces bonnes dames qui ont su faire leur devoir de leur goût. La Troche a si bien repétri et refagoté sa fortune, qu'elle s'est établie dans cette bonne ville de Paris, y faisant le siége de son empire, et le lieu de toutes ses affaires : elle a établi son fils à la cour, contre vent et marée, et se fait un attachement d'être auprès de lui. Pour la Marbeuf, elle avoit un peu commencé du temps de son mari, et elle ne se contraint plus présentement : elle va louer une maison pour cent ans, et baise très-humblement les mains à la pauvre Bretagne. Et vous, ma chère fille, qui êtes née et élevée dans ce pays, vous que j'ai toujours aimée et souhaité d'avoir près de moi, voyez quel orage vous jette au bout du monde. Quand on veut achever sa lettre, il faut passer vite sur cet endroit, et reprendre des forces, dans l'espérance de quelque changement. Nous avons des visions, d'Hacque-

ville et moi, qui sont très-bonnes; ce n'est pas ici le temps de vous les écrire.

Venons aux malheurs de cette province : tout y est plein de gens de guerre; il y en aura à Vitré, malgré la princesse : MONSIEUR l'appelle sa bonne, sa chère tante; je ne trouve pas qu'elle en soit mieux traitée. Il en passe beaucoup par la Guerche, qui est au marquis de Villeroi, et il s'en écarte qui vont chez les paysans, les volent et les dépouillent. C'est une étrange douleur en Bretagne que d'éprouver cette sorte d'affliction, à quoi ils ne sont pas accoutumés. Notre gouverneur a une amnistie générale : il la donne d'une main, et de l'autre, huit mille hommes qu'il commande, comme vous : ils ont leurs ordres. M. de Pommereuil vient, nous l'attendons tous les jours; il a l'inspection de cette petite armée, et pourra bientôt se vanter d'y joindre un assez beau gouvernement : c'est le plus honnête homme et le plus bel esprit de la robe; il est fort de mes amis; mais je doute qu'il soit aussi bon à l'user que votre intendant que vous avez si bien apprivoisé; je crains qu'on ne le change. Je ne puis vous mander aujourd'hui des nouvelles de Languedoc, comme vous en souhaitez; contentez-vous de celles de Guyenne : je trouve qu'ils sont bien protégés, et qu'on s'adoucit fort pour eux; nous ne sommes pas si

heureux; nos protections, si nous en avions, nous feroient plus de mal que de bien, par la haine de deux hommes. Je crois que nous ne laisserons pas de trouver, ou du moins de promettre toujours les trois millions, sans que notre ami ( *M. d'Harouïs* ) soit abymé, car il s'est coûlé une affection pour lui dans les états, qui fait qu'on ne songe qu'à l'empêcher de périr. Il me semble qu'en voilà assez sur ce chapitre.

Je suis aise que vous ne soyez point retournée à Grignan ; c'est de la fatigue et de la dépense : cette sagesse et cette règle, dont le *bien bon* vous rend mille graces, ont empêché ce mouvement. Mandez-moi si les petits enfants ne viennent pas vous trouver. Nous avons ici un temps admirable : nous faisons des allées nouvelles d'une grande beauté. Mon fils nous amuse, et nous est très-bon : il prend l'esprit des lieux où il est, et ne transporte de la guerre et de la cour, dans cette solitude, que ce qu'il en faut pour la conversation. Quand il ne pleut point, nous sommes bien moins à plaindre qu'on ne pense de loin ; le temps que nous avons destiné ici passera comme un autre. Ma lettre n'a pas été jusqu'à M. de Louvois; tout se passe entre Lauzun et nous : s'il veut prendre le guidon, nous offrons un léger supplément ; s'il veut vendre sa charge entière, contre toute sorte de raisons, qu'il cher-

che un marchand de son côté, comme nous du nôtre : voilà tout.

J'ai écrit au chevalier pour m'affliger avec lui de ce qu'il ne m'a pas trouvée à Paris : nous ferions de belles lamentations sur notre société de l'année passée, et nous repleurerions fort bien M. de Turenne. Je ne sais quelle idée vous avez de la princesse; elle n'est rien moins qu'*Artémise*; elle a le cœur comme de cire, et s'en vante, disant assez plaisamment qu'elle a le cœur ridicule[1]; cela tombe sur le général, mais le monde en a fait des applications particulières; j'espère que je mettrai des bornes à cette ridiculité par tous les discours que je fais, comme une innocente, de l'horreur qu'il faut avoir pour les femmes qui poussent cette tendresse un peu trop loin, et du mépris que cela leur attire : je dis des merveilles, et l'on m'écoute, et l'on m'approuve tout autant que l'on peut. Je me crois obligée, en conscience, à lui parler sur ce ton-là, et je veux avoir l'honneur de la redresser.

Ce que vous dites sur *Fidèle*[2] est fort plaisant

[1] La princesse de Tarente, veuve depuis 1672, dont madame de Sévigné plaisante la douleur en la comparant à la reine de Carie, qui s'est rendue immortelle par les honneurs qu'elle rendit à la mémoire de Mausole son époux. *G. D. S. G.*

[2] C'est le petit chien dont il est parlé ci-devant, lettre du 13 novembre. *D. P.*

et fort joli; c'est la vraie conduite d'une coquette, que celle que j'ai eue : il est vrai que j'en ai la honte, et que je m'en justifie, comme vous avez vu : car il est certain que j'aspirois au chef-d'œuvre de n'avoir aimé qu'un chien, malgré les *maximes* de M. de La Rochefoucauld[1], et je suis embarrassée de *Marphise*; je ne comprends pas ce qu'on en fait; quelle raison lui donnerai-je? cela jette insensiblement dans les menteries; tout au moins, je lui conterai bien toutes les circonstances de mon nouvel engagement : enfin, c'est un embarras où j'avois résolu de ne me jamais trouver; c'est un grand exemple de la misère humaine; ce malheur m'est arrivé par le voisinage de Vitré.

Je suis lasse à mourir de la fadeur des nouvelles; nous avons bien besoin de quelque événement, comme vous dites, aux dépens de qui il appartiendra; puisque ce ne peut plus être la mort de M. de Turenne, *vogue la galère*. Vous me dites des choses admirables ; je les lis, je les admire, je les crois ; et tout de suite vous me mandez qu'il n'y a rien de plus faux; je reconnois bien le style et le bavardage des provinces. Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne

[1] M. de La Bruyère a dit, après M. de La Rochefoucauld, qu'il étoit plus rare de trouver une femme qui n'eût eu qu'un amant, que d'en trouver une qui n'en eût point eu. *D. P.*

celle-ci, quand vous croyez que vous feriez de même; non, vous ne feriez point comme il a fait; et le service du roi ne le voudroit pas. Ah! que vous aviez bon esprit l'hiver passé! ce n'est point ici le temps de penser aux députations; faisons la paix, et puis nous penserons à tout.

Pour la religion des Juifs, je le disois en lisant leur histoire : *Si Dieu m'avoit fait la grace d'y être née*[1], je m'y trouverois mieux qu'en toute autre, hormis la bonne; je la trouve magnifique : vous devez l'aimer encore plus par cette année de repos et de robes-de-chambres, où vous seriez un exemple de piété dans votre grand fauteuil : jamais sabat n'auroit été mieux observé. Ripert a reçu *les Essais de morale;* il y a plusieurs traités, et surtout un qui me plaît plus que les autres, vous le devinerez. Je suis ravie de votre bonne santé et de votre beauté; car je vous aime toute. Cette pommade vient de votre petite femme, à qui vous l'aviez demandée; vous vous en êtes toujours bien trouvée en Provence : mais dans un autre pays la pommade est trop engraissante. Je vous souhaite souvent à l'air de ces bois, qui nourrit le teint comme à Livry, hormis qu'il n'y a point de serein, et que l'air est admirable : nous y parlons souvent de vous;

[1] C'est à propos d'un mot de M. de R....., qui avoit dit : *Si Dieu m'eût fait la grace d'être né Turc, je mourrois Turc D. P.*

mais, ma fille, nous ne vous y voyons pas, ni vous nous; c'est ce qui est assurément bien cruel : je ne m'accoutumerai jamais à cet horrible éloignement. Le *bien bon* vous loue fort de votre habileté et du soin que vous avez de payer vos arrérages : c'est tout : c'est *la loi et les prophètes*. Puisque M. de Grignan est si sage, je l'embrasse malgré sa barbe; elle est bien quelquefois comme la cour de MONSIEUR, et la barbe de votre petit frère s'en veut mêler aussi; je plains la pauvre Montgobert. Mandez-moi toujours des nouvelles de votre jeu. Il me semble que je vous vois, avec vos petits doigts, tirer des primes; tous ces temps sont derrière nous : il faut en revenir à dire que le bien et le mal font le même chemin : mais ils nous laissent de différents souvenirs. Vous avez fait un dîner de grand appareil : où étois-je? car je connois tout; je vois d'ici toutes les grandeurs bien rassemblées. Vous dites des merveilles sur le mariage du petit prince (*de Marsan*[1]) et de la maréchale : il est vrai que la disproportion étoit grande : mais que savez-vous s'il en est échappé? En vérité, vous n'avez pas besoin de mes lettres pour écrire; vous discourez fort bien sans avoir un thème. Vous me ravissez de me parler de la

[1] Avec la maréchale d'Aumont, mariage qui n'eut pas lieu. (*Voyez* la lettre du 1er de l'an 1683.)

vivacité de la *Pantoufle*[1]; vos réflexions sont admirables sur le passé, et sur cet écueil qu'elle trouve sur la fin de sa vie; cela doit faire trembler : assurément la tête de leurs chevaux se heurtera, en arrivant à Paris, chacun de son côté. Il en faut revenir à Solon : *Nulle louange avant la mort :* cela est bien contraignant pour moi, qui aime à louer ce qui est louable; le moyen d'attendre? j'irai toujours mon train, quitte à changer quand on changera. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous ne sauriez être plus parfaitement aimée que vous ne l'êtes de moi.

## LETTRE CDLXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 15 décembre 1675.

Ah! mon enfant, que je viens bien de me promener *dans l'humeur de ma fille!* il n'est point question en ce pays de l'*humeur de ma mère.* Je viens de ces bois; vraiment ces allées sont d'un agrément à quoi je ne m'accoutume point. Il y en a six que vous ne connoissez point du tout,

[1] Épouse de Forbin, marquis de Soliers. C'est ici où est la plaisanterie dont on voit le germe dans la lettre du 19 novembre 1673, tome III, page 227, note 1. *G. D. S. G.*

mais celles que vous connoissez sont fort embellies par la beauté du plant. Le mail est encore plus beau que tout le reste, et c'est l'*humeur de ma fille*. Il fait présentement doux et sec; j'y suis demeurée au-delà de l'entre-chien et loup, mais c'est parce qu'aujourd'hui il ne passe point de troupes; car quand il en vient à Vitré, on m'oblige, contre mon gré, à me retirer une heure plus tôt. C'est là, ma très-chère, où j'ai bien le loisir de vous aimer; je comprends très-bien que vous n'avez pas toujours ce temps-là; il en faut jouir quand on peut; vous êtes au milieu de mille choses qui empêchent fort qu'on ne puisse trouver sa tendresse à point nommé; mais il est vrai que trois jours après, il me paroît que vous vous acquittez bien de votre promesse de m'aimer une autre fois, et je crois qu'en vérité vous m'aimez beaucoup.

Je suis ravie que vous ayez Roquesante; c'est, sans offenser tout le reste, le plus honnête homme de Provence, et celui dont l'esprit et le cœur sont les plus dignes de votre amitié; vous m'avez fort obligée de lui faire mes compliments, sans attendre trois semaines; il y a des choses sur quoi on peut répondre aisément. Ne m'oubliez pas, sur toute chose, auprès de votre très-digne cardinal (*Grimaldi*) : Dieu vous le conserve encore cent ans : je crois qu'il a bien

été de ceux qui ont recloué le chapeau sur la tête du nôtre.

Vous m'étonnez, en me disant que mes lettres sont bonnes; je suis ravie qu'elles vous plaisent; vous savez comme je suis là-dessus : je ne vous dis rien des vôtres, de peur de *faire mal au gras des jambes du gros abbé*[1]; mais sans cela je saurois bien qu'en dire : je vous en montrerai, et vous en jugerez. Vous croyez bien aisément que je ne souhaite rien tant que de raccommoder Fontainebleau avec moi; je ne saurois encore soutenir la pensée du mal qu'il m'a fait[2], et vous êtes bien juste, quand vous croyez que mon amitié n'est jamais moindre que ce jour-là, quoiqu'elle ne fasse point tant de bruit. Vous avez donc vu cet abbé de La Vergne[3] et les *Essais de morale;* ceux que je vous envoie arrivent à-peu-près aussi diligemment que nos réponses. Le traité de *tenter Dieu* me paroît le plus utile, et celui *de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité*, le plus lumineux, pour parler leur langage; mandez-moi ce que vous en pen

[1] Quand l'abbé de Pontcarré étoit importuné de quelque discours qu'on tenoit devant lui, il disoit *qu'on lui faisoit mal au gras des jambes. D. P.*

[2] C'étoit là que la mère et la fille s'étoient séparées. *A. G.*

[3] Pierre de La Vergne-Tressau, aussi illustre par ses vertus et sa piété que par sa naisssance. *D. P.*

sez. Je vous trouve bien à votre aise dans votre fauteuil; il ne seroit question que de voir entrer quelqu'un qui ne fût point à Aix. Hélas! vous souvient-il de tout ce qui entroit l'hiver passé? Vous avez touché bien droit à ce qui fait mon indifférence pour mon retour; elle est telle que, sans les affaires que nous avons à Paris[1], je ne verrois aucun jour que je voulusse prendre plutôt qu'un autre pour quitter cet aimable désert; mais plusieurs raisons nous déterminent à prendre nos mesures, de sorte que nous arrivions à Paris au commencement du carême; c'est le vrai temps pour plaider, et je suis à-peu-près comme la comtesse de Pimbèche : j'espère que tout ira bien. Puisque vous voulez savoir la suite de l'affaire que j'ai avec Meneuf, c'est qu'il est au désespoir que nous lui ayons donné une haute justice, parce qu'il n'a plus de prétexte pour ne pas achever de me payer; il avoit compté sur une remise de cinq ou six mille francs, qui s'évanouit par ce papier qui étoit entre les mains de Vaillant, sans que la vertu lui en fût connue : c'est à l'abbé que j'ai encore cette obligation, parce qu'il est écrit que j'en dois avoir de toutes les sortes au *bien bon*. J'attends la fin de cette petite affaire; c'est un plaisir de voir les con-

[1] Suite du procès entre M. de Grignan et le marquis de Mirepoix. *G. D. S. G.*

vulsions de la mauvaise foi, qui ne sait plus où se prendre, et qui est abandonnée de tous ses prétextes. Je ne comprends rien à mon Berbisy, il me mande positivement qu'il vous a envoyé des *moyeux*[1] : je m'en vais lui écrire, car j'aime bien les voir gober à M. de Grignan. Je l'embrasse pendant que le voilà; quand ce seroit le troisième jour de sa barbe épineuse et cruelle, on ne peut pas s'exposer de meilleure grace. J'avois bien résolu de traiter le chevalier de la même sorte, mais je crains bien que nous n'ayons que son régiment. J'avois dessein de vous dire que si je le tenois ici, je le mangerois de caresses; mais vous me le dites, je n'ai qu'à vous avouer que vous avez raison, et que j'aimerois fort à le voir ici; pourvu qu'il ne plût point à verse, je suis assurée qu'il ne s'y ennuieroit point. Parlez-moi, ma chère petite, de votre jeu, de votre santé; je n'ai point été long-temps en peine de votre rhume : ce ne fut pas l'ordinaire d'après que la poste me manqua. J'ai reçu, depuis huit jours, quatre paquets, deux à la fois; il ne s'en perd aucun : pour le dérangement, il faut s'y résoudre. Ne mandez point à Paris que je n'irai pas sitôt; ce n'est pas que je craigne que quelqu'un ne se pende; mais c'est que je ne veux

[1] Espèce de prunes que l'on confit.

pas donner cette joie à qui vous savez[1]. Adieu, ma chère enfant; vous ne sauriez vous tromper, quand vous croyez que je vous aime de tout mon cœur. Voilà le petit *Frater* qui va vous dire ce que je fais les jours maigres, et comme on a dit aujourd'hui la première messe dans notre chapelle; car, quoiqu'il y ait quatre ans qu'elle soit bâtie, elle étoit dénuée de bien des choses, et nous ne pouvions nous en servir. Le *bien bon* vous aime et vous conjure d'être toujours habile, comptante, calculante et supputante, car c'est tout : et qu'importe d'avoir de l'argent, pourvu qu'on sache seulement combien il est dû. Vos fermiers font bien mieux leur devoir que les nôtres; vous payez vos arrérages mieux qu'aucune personne de la cour, c'est ce qui fait un grand honneur et un grand crédit. Je m'ennuie de n'entendre point parler du mariage de votre belle-fille; M. d'Ormesson marie son fils à une jeune veuve[2] afin qu'il n'y en ait pas deux ensemble; je vous manderai quand il faudra lui écrire. Nos états sont finis; il nous manque neuf cent mille francs de fonds : cela me trouble, à cause de M. d'Harouïs. On a retranché toutes les pensions et gratifications à la moitié. M. de Ro-

[1] Au marquis de Mirepoix, qui tracassoit M. de Grignan.

[2] Eléonore Le Maître, veuve de François Leroi, conseiller au parlement.

han n'osoit, dans la tristesse où est cette province, donner le moindre plaisir; mais M. de Saint-Malo[1], *linotte mitrée*, âgé de soixante ans, a commencé, vous croyez que c'est les prières de quarante heures; c'est le bal à toutes les dames, et un grand souper : c'a été un scandale public. M. de Rohan, honteux, a continué, et c'est ainsi que nous chantons en mourant, semblables au cygne; car mon fils le dit, et il cite l'endroit où il l'a lu; c'est sur la fin de Quinte-Curce.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Ma tante de Biais[2] m'a appris cette érudition; mais elle ne m'a point appris ce que je fis hier, dont je vais vous rendre compte. Vous savez, ou du moins vous vous doutez que je ne passe pas ma vie aux Rochers, et qu'ainsi toutes les histoires du pays ne me sont pas extrêmement familières. Il vint donc une grande assemblée de recteurs pour assister à la cérémonie de notre chapelle. M. du Plessis étoit parmi. Je crus qu'il étoit à propos de parler des gens du métier, et je commençai par demander des nouvelles de M. Villebrune[3]; on me dit qu'il étoit réfugié

[1] Sébastien de Guémadeuc, évêque de Saint-Malo. *D. P.*

[2] *Voyez* sur cette tante de Biais les notes sous les dates des 30 juillet 1654 et 9 juin 1680. *G. D. S. G.*

[3] *Voyez* Villebrune dans la lettre du 3 juillet 1676.

en Basse-Bretagne, et qu'il avoit perdu son bénéfice : là-dessus me voilà à prendre la parole, et à dire que je m'étois bien douté qu'il ne le garderoit guère, et qu'il se trouveroit bientôt quelque drôle éveillé qui le lui ôteroit, et puis je me mets sur la friperie de Villebrune; j'assure que des capucins m'en ont parlé d'une étrange manière; que sa vie rendoit croyable tout ce qu'on m'en avoit dit, et qu'un compère qui avoit jeté le froc aux orties ne devoit pas être de trop bonnes mœurs. Ce beau discours faisoit deux fort bons effets : le premier, c'est que l'abbé du Plessis, par une ingratitude horrible, a fait perdre le bénéfice à Villebrune : et le second, c'est que le recteur de Bréal[1], qui faisoit la cérémonie, a été capucin lui-même : ainsi mes paroles étoient une épée tranchante à deux côtés, selon les paroles de l'Apocalypse, dont je ne croyois pas que la lecture dût jamais produire cet effet en moi. Autre érudition : vendredi dernier étoit le premier jour maigre que j'avois passé ici; et je demandai, jeudi au soir, à ma mère, comment elle faisoit les vendredis? Mon fils, dit-elle, je prends une beurrée, et je chante : ce qu'il y a de bon ou de mauvais, c'est que cela est au pied de la lettre.

Ma mère vous conseille d'écrire un mot à ma-

[1] Paroisse située à une lieue des *Rochers*.

dame de La Fayette, sur l'abbaye[1] que le roi lui a donnée depuis peu; elle l'en alla remercier mercredi dernier : Sa Majesté reçut son compliment avec beaucoup d'honnêteté; et madame de La Fayette lui embrassa les genoux avec la même tendresse qui lui fit verser des larmes pour le péril que M. le duc devoit courir dans cinq ou six mois Elle vit madame de Montespan; M. du Maine lui parla, et tant de prospérités ont valu à ma mère une lettre de deux pages[2] : voici qui est un peu *Ravaillac*[3]. Adieu, ma petite sœur, aimez-moi toujours un peu, et obtenez-moi la même grace de M. Grignan : dites-lui que je l'honore, que je l'aime, et que ne pouvant l'imiter par les qualités aimables, je tâche au moins à faire en sorte que ma barbe ressemble à la sienne, autant qu'il est en mon pouvoir; trop heureux si je pouvois lui donner la couleur du corbeau, qui le fait paroître à vos yeux et aux miens un parfait Adonis.

La *divine* Plessis est toujours malade; c'est au-

[1] L'abbaye de Dalon, dont son grand-oncle, l'évêque de Limoges, s'étoit démis. *M.*

[2] C'étoit effectivement un grand effort pour madame de La Fayette, qui avoue sa répugnance à écrire de longues lettres dans celle qu'elle date du 30 juin 1673, tome III, page 157.
*G. D S. G.*

[3] Brigand fameux dont la mémoire sera à jamais en exécration, qui fut écartelé à la place de Grève le 27 mai 1610. *G. D. S. G.*

jourd'hui le jour de notre accès : plaignez-nous, car il doit être long; peut-être qu'il commencera dès dix heures. Nous avons eu tous ces derniers jours, en sa place, une petite personne fort jolie, dont les yeux ne nous faisoient point souvenir de ceux de la *divine*. Nous avons remis, par son moyen, le reversis sur pied; et au lieu de *biguer*, nous disons *bigler*. J'espère que le plaisir de dire aujourd'hui cette sottise devant la Plessis, nous consolera de sa présence : elle vous salue avec sa roupie ordinaire. Pour vous montrer la vieillesse et la capacité de la petite personne qui est avec nous, c'est qu'elle nous vient d'assurer que le lendemain de la veille de Pâques étoit un mardi; et puis elle s'est reprise, et a dit : c'est un lundi; mais comme elle a vu que cela ne réussissoit pas, elle s'est écriée : Ah, mon dieu! que je suis sotte! c'est un vendredi : voilà où nous en sommes. Si vous aviez la bonté de nous mander quel jour vous croyez que c'est, vous nous tireriez d'une grande peine.

Si vous trouvez quelque embarras dans les dates, c'est que ma mère vous écrivit hier au soir au sortir du mail; et moi, je vous écris ce matin en y allant tuer des écureuils.

## LETTRE CDLXVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 18 décembre 1675.

Je viens d'écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins, parce que M. d'Hacqueville me l'a conseillé. Je crois avoir pris le ton qu'il faut : j'envoie mes lettres ouvertes à ce dernier, qui est effrayé d'être seul contre tant de gens qui viennent fondre sur nous; il craint que vous n'ayez négligé d'envoyer les défenses de vos amis; il voit cette affaire au conseil, où M. Colbert a sa voix aussi bien que M. de Pomponne : il a voulu être soutenu de mes pauvres lettres, dont il fera ce qu'il voudra. Je regrette de n'être pas en lieu de pouvoir agir moi-même, non pas que je crusse faire mieux que d'Hacqueville; c'est qu'on est deux, et que j'aurois au moins le plaisir de faire quelques pas pour vous : mais la Providence n'a pas rangé ce bon office au nombre de ceux que j'ai dessein de vous rendre. Il est vrai que d'Hacqueville ne laisse rien à désirer; je n'ai jamais vu des tons et des manières fermes et puissantes pour soutenir ses amis comme celles qu'il a : c'est un trésor de bonté, d'amitié et

de capacité, à quoi il faut ajouter une application et une exactitude, dont nul autre que lui n'est capable. J'attends donc la fin de cette affaire avec l'espérance que me donne la confiance que j'ai en lui; cependant je ne laisserai pas d'ouvrir ses lettres désormais avec beaucoup d'émotion, parce que je m'intéresse à la conclusion de cette affaire, qui me paroît d'importance pour la Provence et pour vous. On ne vous conseille point de faire aucune représaille du côté de la noblesse; ceux que vous pourriez attaquer en ont moins qu'ils ne pensent, mais ils en ont plus qu'il ne nous en faut; nous verrons. Je suis à une belle distance pour mettre mon nez dans tout cela. J'écrivis, il y a trois jours, à l'illustre *Sapho* [1] et à Corbinelli : ce n'est point par cet endroit que nous périrons; je crains un ministre.

J'ai passé un jour à Vitré avec M. de Pommereuil; qui me dit, quasi devant la princesse, qu'il avoit séjourné pour l'amour de moi. Il a fait un grand bruit des Malicorne et des Laval, de notre connoissance et de l'amitié qu'il a pour moi : je n'en avois rien dit; car je hais ce style de dire toujours que tout est de nos amis : c'est un air de gueule enfarinée, qui n'appartient qu'à qui vous savez; j'ai donc gardé mon petit silence,

[1] Madeleine de Scuderi, sœur du poète si dénigré par Boileau, surnommée *la Sapho* de son siècle. *G. D. S. G.*

jusqu'à ce que M. de Pommereuil ait dit des merveilles, et alors j'ai dit qu'oui, et nous voilà dans des conversations infinies : nous fîmes une anatomie de toute la Bretagne, pendant que la princesse prioit Dieu avec son petit troupeau. Il est reçu comme un dieu, et c'est avec raison; il apporte l'ordre et la justice pour régler dix mille hommes, qui, sans lui, nous égorgeroient tous. Sa commission n'est que jusqu'au printemps, il ne l'a prise que pour faire sa cour, et non pas pour faire sa fortune, qui va plus loin; il ne songe qu'à faire plaisir; il vivra fort bien avec M. de Chaulnes, mais il fera valoir au maître les choses qu'il lui cédera pour vivre doucement; car il trouve que, pourvu qu'on ne cède point comme un sot, on fait sa cour de ne point faire d'incidents, parce qu'ils interrompent le service et l'unique but qu'on doit avoir, qui est d'aller au bien. Il me parla de vous, et j'en fus touchée comme on l'est de parler de soi-même.

Vous avez trouvé fort plaisamment d'où vient l'attachement qu'on a pour les confesseurs; c'est justement la raison qui fait qu'on parle dix ans de suite avec un amant; car, avec ces premiers, on est comme mademoiselle d'Aumale[1]; on aime mieux dire du mal de soi que de n'en point par-

[1] Mademoiselle d'Aumale, sœur de madame de Schomberg, fut l'élève, l'amie, la confidente de madame de Maintenon; elle

ler. On me mande que cette *précieuse*[1] fera, à son retour, une grande figure. Je suis étonnée de ce qu'on m'apprend de madame de Maintenon; on dit qu'elle n'est plus si fort l'admiration de tout le monde, et que le proverbe a fait son effet en elle; mon amie de Lyon (*madame de Coulanges*) m'en paroît moins coiffée; la dame d'honneur (*madame de Richelieu*) même, n'a plus les mêmes empressements, et cela fait faire des réflexions morales et chrétiennes à ma petite amie[2] : ne parlez point de ceci. Je vous conseille de faire tenir un petit compliment, par d'Hacqueville, à madame de La Fayette, sur cette abbaye. Adieu, ma très-chère enfant, il me semble que je ne vous aime point aujourd'hui, je vous aimerai une autre fois; voilà ce qui doit vous consoler. Parlez-moi des *Essais de morale*; n'est-ce pas un aimable livre?

se fit religieuse à Saint-Cyr. L'auteur des *Mémoires de Maintenon* s'autorise en beaucoup d'endroits d'une vie manuscrite par madame d'Aumale. *A. G.*

[1] On voit que le mot *précieuse*, qui d'abord fut un éloge, avoit déja perdu son acception favorable. *G. D. S. G.*

[2] *M* de Monmerqué croit que c'est madame de Vins, belle-sœur de M. de Pomponne, qu'elle désigne par ce mot.

# LETTRE CDLXVIII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

Aux Rochers, ce 20 décembre 1675.

Je ne saurois comprendre pourquoi je ne vous écris pas; car assurément c'est à moi à féliciter la nouvelle mariée de son nouveau mariage[1], à faire mes compliments au nouvel époux et au nouveau beau-père. Enfin tout est nouveau, mon cousin, hormis mon amitié pour vous, qui est fort ancienne, et qui me fait très-souvent penser à vous et à tout ce qui vous touche. J'avois dans la tête que vous m'aviez promis de me mander des nouvelles de votre noce, et je pense que c'est cela que j'attendois : mais c'eût été un excès d'honnêteté; car selon toutes les règles, c'est à moi à recommencer. J'ai été fort aise que vous ayez approuvé mon petit conte : j'ai trouvé aussi admirable celui de madame d'Heudicourt[2]. Pour moi, je ne trouve point qu'il les faille bannir, quand ils sont courts et

[1] *Voyez* la lettre de Bussy, 1er octobre précédent.

[2] *Voyez* le mot du chevalier de Rohan, lettre du 19 octobre précédent; le même qui a été décapité pour crime de haute trahison. *G. D. S. G.*

tout pleins de sel comme ceux que vous faites, car assurément personne ne peut atteindre à vos tons et à votre manière de conter; nous l'avons souvent dit la belle Madelonne et moi. Mais parlons d'autre chose.

Vous ne voulez pas qu'on vous appelle comte; et pourquoi, mon cher cousin? ce n'est pas mon avis. Je n'ai encore vu personne qui se soit trouvé déshonoré de ce titre. Les comtes de Saint-Aignan, de Sault, du Lude, de Grignan, de Fiesque, de Brancas, et mille autres, l'ont porté sans chagrin. Il n'a point été profané comme celui de marquis. Quand un homme veut usurper un titre, ce n'est point celui de comte, c'est celui de marquis, qui est tellement gâté qu'en vérité je pardonne à ceux qui l'ont abandonné. Mais pour comte, quand on l'est comme vous, je ne comprends point du tout qu'on veuille le supprimer. Le nom de Bussy est assez commun, celui de comte le distingue, et le rend le nôtre où l'on est accoutumé; on ne comprendra point, ni d'où vous vient ce chagrin, ni cette vanité, car personne n'a commencé à désavouer ce titre. Voilà le sentiment de votre petite servante, et je suis assurée que bien des gens seront de mon avis. Mandez-moi si vous y résistez, ou si vous vous y rendez, et, en attendant, je vous embrasse, mon cher *Comte*.

Vous savez les misères de cette province : il y a dix ou douze mille homme de guerre qui vivent comme s'ils étoient encore au-delà du Rhin. Nous sommes tous ruinés ; mais qu'importe, nous goûtons l'unique bien des cœurs infortunés, nous ne sommes pas seuls misérables ; on dit qu'on est encore pis en Guyenne.

Je serai à Paris au commencement du carême. Mon fils est ici depuis huit ou dix jours. Il est assez aise de se reposer de ses courses continuelles. Vous ai-je dit que parmi les louanges que le cardinal de Retz donnoit à la maison de Langheac, il disoit qu'elle étoit *sans médisance et sans chimère.*

## LETTRE CDLXIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vitré, samedi pour dimanche 22 décembre 1675.

Je suis venue ici, ma fille, pour voir madame de Chaulnes, et la petite personne[1], et M. de Rohan, qui s'en vont à Paris. Madame de Chaulnes m'a écrit pour me prier de lui venir dire adieu ici, elle devoit venir dès hier ; et l'excuse qu'elle donne, c'est qu'elle craignoit d'être volée par les troupes qui sont par les chemins : c'est

[1] Mademoiselle de Murinais, alors dame de Kerman. *M.*

aussi que M. de Rohan l'avoit priée d'attendre à aujourd'hui; et cependant, chair et poisson se perdent; car dès jeudi on l'attendoit. Je trouve cela un peu familier, après avoir mandé elle-même positivement qu'elle viendroit. Madame la princesse de Tarente ne trouve pas ce procédé d'un trop bon goût, elle a raison; mais il faut excuser des gens qui ont perdu la tramontane : c'est dommage que vous n'éprouviez la centième partie de ce qu'ils ont souffert ici depuis un mois. Il est arrivé dix mille hommes dans la province, dont ils ont été aussi peu avertis et sur lesquels ils ont autant de pouvoir que vous; ils ne sont en état de faire ni bien ni mal à personne. M. de Pommereuil est à Rennes avec eux tous; il est regardé comme un dieu, non pas que tous les logements ne soient réglés dès Paris, mais il punit et empêche le désordre; c'est beaucoup. Madame de Rohan et madame de Coëtquen ont été fort soulagées. Madame la princesse de Tarente espère que Monsieur et Madame la feront soulager aussi : c'est une grande justice, puisqu'elle n'a au monde que cette terre, et qu'il est fâcheux, en sa présence, de voir ruiner ses habitants. Nous nous sauverons, si la princesse se sauve. Voilà, ma très-chère, un grand article de la Bretagne; il en faut passer par-là : vous connoissez comme cela frappe la tête dans les provinces.

Je n'ai pas attendu votre lettre pour écrire à M. de Pomponne et à madame de Vins; je l'ai fait tout de mon mieux; j'en avois demandé conseil à d'Hacqueville, qui me paroît espérer beaucoup de ce côté-là. Ne vous retenez point quand votre plume veut parler de la Provence; ce sont mes affaires : mais ne la retenez sur rien, car elle est admirable quand elle a la bride sur le cou; elle est comme l'Arioste; on aime ce qui finit et ce qui commence: le sujet que vous prenez console de celui que vous quittez, et tout est agréable. Celui du froc aux orties, que l'on jette tout doucement pour plaire à Sa Sainteté, et le reste, est une chose à mourir de rire; mais ne le dites pas à M. de Grignan qui est sage : pour moi, j'en demande pardon à Dieu, mais je ne crois pas qu'il y ait rien au monde de plus plaisant et de mieux écrit; vous êtes plus gaie dans vos lettres que vous ne l'êtes ailleurs. Vous avez soif d'être seule : eh! mon Dieu, ma chère, venez dans nos bois, c'est une solitude parfaite, et un si beau temps encore, que j'y passe tous les jours jusqu'à la nuit, et je pense à vous mille et mille fois avec une si grande tendresse, que ce seroit la méconnoître que de croire que je la pusse décrire. Mon fils me met en furie par le sot livre qu'il vient lire autour de moi; c'est *Pharamond*[1] : il me dé-

[1] Roman de La Calprenède. *D. P.*

tourne de mes livres sérieux, et, sous prétexte que je me fais mal aux yeux, il me fait écouter des sornettes que je veux oublier. Vous savez comme faisoit madame du Plessis[1] à Frênes, c'est justement de même; il va et vient; il songe fort à m'amuser et à me divertir : il vouloit vous écrire aujourd'hui; mais je doute qu'il puisse le faire : nous ne sommes pas chez nous, et pendant que je suis ici, il joue à l'hombre dans la chambre de la princesse.

Si j'étois en lieu, ma fille, de vous donner des conseils, je vous donnerois celui de ne pas penser présentement d'aller à Grignan : à quel propos ce voyage? c'est une fatigue, c'est une Durance, c'est une bise; à quoi bon ce tracas? Vous êtes toute rangée à Aix; passez-y votre hiver. Pour moi, qui suis à la campagne, je ne pense point aux villes : mais si j'étois dans une ville, tout établie, la seule idée de la campagne me feroit horreur. Je parle un peu de loin, sans savoir vos raisons. Celles de M. de Maillanes[2], pour aimer La Trousse, peuvent être bonnes; ces messieurs nous honorent quelquefois de leurs méchantes humeurs, et se font adorer des étrangers. Mais savez-vous que j'ai ouï dire beaucoup

[1] *Voyez* sur les réunions à Frênes la lettre du 1er août 1667. *G. D. S. G.*

[2] Fils d'un maître des comptes de Provence.

de bien de Maillanes, et que M. le prince en parla au roi fort agréablement comme d'un très-brave garçon? je fus ravie quand on me conta cela à Paris. Voyons, je vous prie, jusqu'où peut aller la paresse du coadjuteur; mon Dieu, qu'il est heureux, et que j'envierois quelquefois son épouvantable tranquillité sur tous les devoirs de la vie! on se ruine, quand on veut s'en acquitter. Voilà toutes les nouvelles que je sais de lui.

Je vous ai mandé comme Bourdelot m'a honorée, aussi bien que vous, de son froid éloge[1] : je vous en ai assez dit pour vous faire entendre que je le trouve comme vous l'avez trouvé. Mon Dieu, que je lui fis une bonne réponse! cela est sot à dire; mais j'avois une bonne plume, et bien éveillée ce jour-là : quelle rage! peut-on avoir de l'esprit, et se méconnoître à ce point-là? Vous avez une musique, ma chère; je crois que je la trouverois admirable; j'honore tout ce qui est opéra, mais, quoique je fasse l'entendue, je je ne suis pas si habile que M. de Grignan, et je crois que j'y pleurerois comme à la comédie. Madame de Beaumont a-t-elle toujours bien de l'esprit? et Roquesante? jeûnent-ils toujours

[1] Vers à la louange de M. le prince et de M. le duc; vers plats, mauvais, sans doute, qu'on ne connoît plus, et dont madame de Sévigné fait justice dans sa lettre du mercredi 4 décembre courant. *G. D. S. G.*

tous deux au pain et à l'eau? Pourquoi tant de pénitences, avec tant d'indulgences plénières qu'il a apportées? Encore faut-il appuyer ces dernières sur quelque chose.

Disons deux mots de Danemarck : la princesse[1] est au siége de Wismar avec le roi et la reine; les deux amants y font des choses romanesques. Le favori a traité un mariage pour le prince, et a laissé le soin à la renommée d'apprendre cette nouvelle à la jolie princesse; il fut même deux jours sans la voir; cela n'est pas le procédé d'un sot; pour moi, je crois qu'il se trouvera à la fin qu'il est le fils de quelque roi des Visigots[2].

Vous me faites peur de votre vieille veuve qui se marie à un jeune homme : c'est un grand bonheur de n'être point sujette à se coiffer de ces oisons-là; il vaut mieux les envoyer paître que de les y mener. Vous êtes étonnée que tout ce qui vous entoure ne comprenne point que vous souhaitez quelquefois d'être séparée de leur bonne compagnie; et moi, je ne puis m'accoutumer à une chose, c'est de voir avec quelle bar-

[1] Charlotte-Émilie-Henriette de La Trémouille, fille de madame la princesse de Tarente, et depuis comtesse d'Oldembourg. *D. P.*

[2] C'est le comte de Griffenfeldt, fils d'un marchand de vin de Copenhague, dévoilé dans une des notes de la lettre sous la date du 2 octobre précédent. *G. D. S. G.*

barie ils souhaitent tous que je passe le reste de ma vie aux Rochers, mais à bride abattue, sans jamais faire aucun retour, que l'on peut trouver quelque société plus délicieuse que celle de mademoiselle du Plessis : cela m'impatiente qu'en toute une province il n'y ait personne qui se doute que l'on connoisse quelqu'un à Paris ; j'avois dessein de m'en plaindre à vous.

Nous avons si bien aliéné, et vendu, et tracassé, que je crois que nous donnerons nos trois millions : *nous serons si sots que nous prendrons la Rochelle.* C'est un vieux conte que vous appliquerez [1]. Nous avons fait les mêmes libéralités qu'à l'ordinaire ; on a même sauvé M. d'Harouïs des abymes que l'on craignoit pour lui. On a frondé si durement contre M. de Saint-Malo, que son neveu ( *Guémadeuc* ) s'est trouvé obligé de se battre contre un gentilhomme de Basse-Bretagne. Adieu, ma très-chère enfant ; la confiance que vous avez que j'aime passionnément vos grandes lettres, m'oblige sensiblement, et fait voir que vous êtes juste. Je vous remercie de me les souhaiter, comme la plus aimable chose que je puisse recevoir, et vous devez aussi me plaindre quand je suis privée de cette consolation par les retardements de la poste.

[1] C'est ce que les grands seigneurs disoient au siége de la Rochelle en 1628. *D. P.*

Dimanche.

Je quittai hier cette lettre pour madame de Chaulnes, pour M. de Rohan et pour la petite personne; ils soupèrent ici, et sont partis ce matin pour Laval, et tout droit à Paris. Il me semble que M. de Rohan est assez aise d'être avec la petite. Madame de Chaulnes m'a fort conté les affaires des états; je l'ai fait convenir que M. de Saint-Malo avoit été ridicule avec son bal : elle me paroît la mort au cœur de toutes ces troupes, et M. de Chaulnes, qui est demeuré à Rennes, très-embarrassé de M. de Pommereuil. Toute cette compagnie m'a fort parlé de vous. Quand je serai aux Rochers, je vous écrirai plus longtemps : en vérité, ma fille, c'est toute ma consolation que de vous parler.

## LETTRE CDLXX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, le jour de Noël 1675.

Voici le jour où je vous écrirai, ma fille, tout ce qu'il plaira à ma plume : elle veut commencer par la joie que j'eus de revenir ici de Vitré dimanche en paix et en repos, après deux jours

de discours, de révérences, de patience à écouter des choses qui sont préparées pour Paris : j'eus pourtant le plaisir d'en contester quelques-unes, comme le bal de M. de Saint-Malo aux états; madame de Tarente rioit fort de me voir échauffée, et pleine de toutes mes raisons pour l'improuver; mais j'aime mieux être dans ces bois, faite comme *les quatre chats* (hélas! vous en souvient-il?), que d'être à Vitré avec l'air d'une madame. La bonne princesse alla à son prêche, je les entendois tous qui *chantoient des oreilles*[1], car je n'ai jamais ouï des tons comme ceux-là : ce fut un grand plaisir pour moi d'aller à la messe, il y avoit long-temps que je n'avois senti tant de joie d'être catholique. Je dînai avec le ministre; mon fils disputa comme un démon. J'allai à vêpres pour les contrecarrer; enfin je compris la sainte opiniâtreté du martyre. Mon fils est allé à Rennes voir le gouverneur, et nous avons fait nos dévotions cette nuit dans notre belle chapelle. J'ai encore cette petite fille qui est fort jolie; sa maison est au bout de ce parc; sa mère est fille de la bonne femme Marcille, vous ne vous en souvenez pas; sa mère est à Rennes; je l'ai retenue : elle joue au trictrac, au reversis : elle est assez belle, et toute naïve, c'est Jeannette; elle m'incommode à-peu-près

[1] Expression de Panurge dans Rabelais. *D. P.*

comme *Fidèle*. La Plessis a la fièvre quartaine : quand elle vient, et qu'elle trouve cette petite, c'est une très-bonne chose que de voir sa rage et sa jalousie, et la presse qu'il y a à tenir ma canne ou mon manchon. Mais en voilà bien assez, c'est un grand article de rien du tout.

Les Forbins ont une affaire de grande importance ; c'est au sujet du petit Janson[1], qui a tué, en duel, le neveu de M. de La Feuillade, Chassingrimon[2]. Cette affaire est au parlement ; et le roi a dit, que si on avoit fait justice de la mort de Châteauvilain[3], qu'on croit avoir été tué en duel, il n'y en auroit pas eu beaucoup d'autres. Voilà donc un garçon, comme les autres, hors de France, dans les pays étrangers : toute cette maison est fort intriguée.

Que dites-vous de la pauvre madame de Puisieux ? ce rhume devient une fluxion sur la

[1] C'est le même qui, après s'être retiré en Allemagne où il servit à la levée du siége de Vienne, à la prise de Bude, revint en France sous le nom de comte de Rosemberg, peu après que la guerre fut déclarée entre l'Empire et la France. Il fut employé dans un régiment étranger, et fut dangereusement blessé à la bataille de la Marsaille en 1693 ; ce qui le détermina à se retirer à l'abbaye de la Trape, où il fit profession le 7 décembre 1703, sous le nom de frère Arsène, et fut, l'année suivante, l'un des neuf religieux envoyés en Toscane, pour y rétablir l'ancienne observance de Cîteaux dans l'abbaye de *Buon-Solazzo*. *D. P.*

[2] Chevalier de Malte, tué en 1675.

[3] Tué dans la nuit du 20 novembre 1674, âgé de vingt-un ans.

poitrine; c'est ainsi que ces fluxions se sont introduites familièrement dans les maisons. Cette bonne Puisieux nous auroit rendu mille services contre le Mirepoix, et la voilà morte. Lancy, notre parent, est mort aussi en trois jours : c'étoit une ame faite exprès; j'en suis affligée : priez d'Hacqueville de faire vos compliments chez les Rarai : voilà tout ce qu'il vous en coûtera. M. le cardinal de Retz me confie qu'il est à Saint-Mihel pour passer les fêtes, que je n'en dise rien, de peur du scandale. Il m'a été impossible de ne lui pas dire l'endroit de Rome de votre dernière lettre ; c'est une harmonie que l'arrangement de tous les mots qui le composent : je suis assurée qu'il le trouvera fort bon, et qu'il reconnoîtra bien le style et les discours de sa chère nièce. Madame de Coulanges a eu une grande conversation avec son gros cousin (*M. de Louvois*), dont elle espère beaucoup pour M. de Coulanges. La grande femme[1] ne vous écrit-elle point? Madame de Vins vient de m'écrire encore une lettre fort jolie, et, comme vous dites, bien plus flatteuse qu'elle; elle me dit que, pour ne point souhaiter mon amitié, il n'y a point d'autre invention que de ne m'avoir jamais vue, et toute la lettre sur ce ton-là : n'est-ce pas un fagot de plumes au lieu d'un fagot

[1] Madame d'Heudicourt.

d'épines? M. d'Hacqueville croit qu'elle fera fort bien pour nous, quoiqu'elle ait été un peu fâchée que ce qu'on avoit souhaité se soit tourné tout d'une autre façon. Connoissez-vous le Boulai? Oui; il a rencontré par hasard madame de Courcelles; la voir et l'adorer n'a été qu'une même chose[1] : la fantaisie leur a pris d'aller à Genève; ils y sont; c'est de ce lieu qu'il a écrit à Manicamp[2] la plus plaisante lettre du monde. Madame de Mazarin court les champs de son côté; on la croit en Angleterre, où il n'y a, comme vous savez, ni foi, ni loi, ni prêtres; mais je crois qu'elle ne voudroit pas, comme dit la chanson[3], qu'on en eût chassé le roi

Pour Jabac, nous en sommes désolés : quelle sotte découverte, et que les vieux péchés sont désagréables[4]! Le bon abbé priera Rousseau de tâcher de faire patienter jusqu'à notre retour. N'est-ce point abuser du loisir d'une dame de votre qualité, que de vous conter de tels fagots? car il y a *fagots et fagots* : ceux qui ré-

[1] Il étoit Bruslard, et homme de bonne compagnie, dit le chevalier Marius de Perrin; et madame de Courcelles étoit Marie Sidonia de Lénoncourt, dont on a la vie et les lettres. *G. D. S. G.*

[2] M. de Longueval-Manicamp, intime ami de M. du Boulai. *D. P.*

[3] Chanson de Blot. *D. P.*

[4] Il s'agissoit d'une ancienne dette pour marchandises livrées à madame de Grignan. *D. P.*

pondent aux vôtres sont en leur place; mais ceux qui n'ont ni rime ni raison, n'est-ce point une véritable folie? je vais donc vous *souhaiter les bonnes fêtes*[1], et vous assurer, ma très-chère, que je vous aime d'une parfaite et véritable tendresse, et que, selon toutes les apparences, elle me conduira *in articulo mortis*. Vous ai-je dit que madame de Fontevrauld étoit allée chez madame de Coulanges voir votre portrait? Il en vaut bien la peine.

## LETTRE CDLXXI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 29 décembre 1675.

Les voilà mes bonnes petites lettres; ne me plaignez point d'en lire deux à-la-fois : vous savez ma folie; quand je reçois une de vos lettres, je trouve que j'en voudrois bien encore une, et la voilà. C'est une double joie, c'est une provision; tant que je ne suis pas en peine de vous, rien ne me peut mieux consoler de ce jour de poste à qui je fais la mine; la pensée

[1] L'usage de *souhaiter les bonnes fêtes* à Noël et à Pâques s'observe encore dans certaines provinces, et surtout en Provence. *D. P.*

ne me vient jamais que vous ne m'ayez pas écrit. *Montgobert* ne me diroit-elle pas toujours de vos nouvelles? Mandez-moi comme elle se porte, je l'embrasse et l'aime toujours. Je reviens à la poste, c'est l'hiver qui cause ce déréglement. En vérité, vos lettres méritent bien d'être attendues, et d'être reçues comme je les reçois. En voilà de madame de Vins, de M. de Pomponne, et de Corbinelli; j'ai bien rivé le clou à Corbinelli, et à sa muse, en voulant mettre au même rang ce que je lui demande et ce qu'elle me demanderoit.

Vous verrez que madame de Vins a toujours sur le cœur ce qu'elle vous a mandé; puisqu'elle vous donne une si belle occasion de vous justifier, faites-le, ma belle, et dites vos bonnes petites raisons, afin qu'on les entende, et que personne n'ait plus rien sur le cœur. M. de Pomponne me gronde encore de ce que j'avois mis dans la lettre de madame de Vins qu'il aimoit M. de Marseille (*M. de Janson*) plus que moi. Enfin ce côté-là me paroît tout plein d'amitié; et M. d'Hacqueville me mande que nous avons tous les sujets du monde d'en être contents. Toutes vos raisons sont arrivées; tout a été fait dans l'ordre; il ne craint que M. Colbert. Pour moi, je crois qu'on renverra cette affaire à M. l'intendant, et c'est cela que vous voulez; je pense

qu'il vaudroit mieux qu'on ordonnât que les choses demeurassent comme elles sont. Mais, hélas! dans le monde où l'on fait ce qu'on peut, et ceci, comme nous, ma bonne, vous regarde, fait-on, je ne dis pas la moitié, Dieu m'en garde! mais fait-on seulement le quart de ce qu'on veut?

On nous fait espérer le départ de *Figuriborum*[1]; je ne dis pas la paix, car vous ne voulez pas croire qu'un traité puisse être signé par lui. Que vous êtes plaisante de vous souvenir de ce temps si différent de celui-ci! Eussions-nous jamais cru que *Figuriborum* eût fait une figure? Jamais homme n'a été ridiculisé comme lui. Il faut avouer que vous êtes la première personne du monde. Il y a un petit homme qui s'est vanté de s'être soustrait à votre plaisanterie; vous aviez assez d'envie de lui marcher sur le haut de la tête, mais n'avez-vous point peur d'être excommuniée?

Je vous remercie, ma fille, de conserver quelque souvenir *del paterno nido*. Hélas! notre château en Espagne seroit de vous y voir; quelle joie! et pourquoi seroit-il impossible de vous

[1] M. de Monmerqué croit cette expression dérisoire dirigée contre Charles Colbert, marquis de Croissy, que le roi venoit d'envoyer au congrès de Nimègue en qualité de l'un de ses plénipotentiaires, et qui, dans la suite, succéda à M. de Pomponne dans le ministère.

revoir encore dans ces belles allées? Que dites-vous du mariage de La Mothe? La beauté, la jeunesse, la conduite, font-elles quelque chose pour bien établir les demoiselles[1]? Ah, Providence! il en faut revenir là. Madame de Puisieux[2] est ressuscitée; mais n'est-ce pas mourir deux fois, bien près l'une de l'autre? car elle a quatre-vingts ans. Madame de Coulanges m'apprend la bonne compagnie de notre quartièr; mais cela ne me presse point d'y retourner plus tôt que je n'ai résolu : je ne m'y sens attirée que par des affaires; car, pour des plaisirs, je n'en espère point, et l'hiver n'est point en ce pays-ci ce que

[1] Il s'agit du mariage de l'une des filles de la maréchale de la Mothe-Houdancourt, qui toutes les trois se sont trop fait connoître par des aventures galantes : celle-ci épousa le duc de La Ferté. L'*Histoire Amoureuse des Gaules* montre les suites de ce mariage. « Tout scandaleux qu'est ce livre, dit Grouvelle, ce qu'avance madame de Sévigné des personnages qui y sont dépeints, prouve qu'il contient plus de médisances que de calomnies » Nous sommes parfaitement de son avis, et quels que soient les détracteurs des mœurs de notre temps, elles sont assurément moins dissolues que dans les deux derniers siècles. Il ne seroit pas difficile d'en fournir la preuve par les études sérieuses de la jeunesse, les lumières qui rejaillissent de l'âge mûr, la fortune que répand l'industrie, les bienfaits qu'on recueille de la religion dégagée du fanatisme de toute secte; mais la plume se refuse à retracer toutes les atteintes portées dans les deux siècles précédents à la pudeur, à la morale et à la religion, par les deux premiers ordres de l'état, suivant l'expression constitutionnelle du temps. *G. D. S. G.*

[2] Charlotte d'Estampes-Valençai mourut le 8 septembre 1677. *D. P.*

l'on pense; il ne me fait nulle horreur. Nous suivons vos avis pour mon fils, nous consentons à quelques fausses mines; et si l'on nous refuse, chacun en rendra de son côté; en attendant, il me fait ici une fort bonne compagnie, et il trouve que j'en suis une aussi; il n'y a nul air de maternité à notre affaire; la princesse (*de Tarente*) en est étonnée, elle qui n'a qu'un benêt de fils, qui n'a point d'ame dans le corps. Elle est bien affligée des troupes qui sont arrivées à Vitré; elle espéroit, avec raison, d'être exemptée : mais cependant voilà un bon régiment dans sa ville : c'étoit une chose plaisante si ç'eût été le régiment de Grignan; mais savez-vous qu'il est à la Trinité, c'est-à-dire à Bodégat[1]? J'ai écrit au chevalier (*de Grignan*), non pas pour rien déranger, car tout est réglé, mais afin que l'on traite doucement et honnêtement mon fermier, mon procureur-fiscal et mon sénéchal; cela ne coûtera rien, et me fera grand honneur : cette terre m'est destinée, à cause de votre partage.

Si je vois ici le Castellane[2], je le recevrai fort bien; son nom et le lieu où il a passé l'été me le rendront considérable. L'affaire de mon président va bien[3]; il se dispose à me donner de

[1] Terre auprès de Nantes, qui appartenoit à la maison de Sévigné.

[2] Un parent de M. de Grignan. *D. P.*

[3] Le président Meneuf. C'est de la succession de Puy-Du-Fou

l'argent : voilà une des affaires que j'avois ici. Celle qu'entreprend l'abbé de La Vergne est digne de lui : vous me le représentez un fort honnête homme.

Ne voulez-vous point lire les *Essais de morale*, et m'en dire votre avis? Pour moi j'en suis charmée; mais je le suis fort aussi de l'oraison funèbre de M. de Turenne[1]; il y a des endroits qui doivent avoir fait pleurer tous les assistants; je ne doute pas qu'on ne vous l'ait envoyée; mandez-moi si vous ne la trouvez pas très-belle. Ne voulez-vous point achever *Josephe?* Nous lisons beaucoup, et du sérieux, et des folies, et de la fable, et de l'histoire. Nous nous faisons tant d'affaires, que nous n'avons pas le temps de nous tourner. On nous plaint à Paris, on croit que nous sommes au coin de notre feu à mourir d'ennui et à ne pas voir le jour : mais, ma fille, je me promène, je m'amuse; ces bois n'ont rien d'affreux; ce n'est pas d'être ici ou de n'être pas à Paris qu'il faut me plaindre. Je ne me charge point de vos compliments pour madame de La Fayette; priez-en M. d'Hacqueville; la machine ronde n'a été que deux ou trois jours sans tourner; il a été à Saint-Germain pour vous; il est

dont il s'agit. (*Voyez* une des notes de la lettre du 24 août précédent.) *G. D. S. G.*

[1] Par Mascaron, évêque de Tulle. (*Voyez* la lettre suivante.)

occupé de nos affaires; c'est un ami adorable. M. de Coulanges espère beaucoup d'une conversation que sa femme a eue avec M. de Louvois; s'ils avoient l'intendance de Lyon, conjointement avec le beau-père, ce seroit un grand bonheur; voilà le monde; ils ne travaillent que pour s'établir à cent lieues de Paris. Je ne puis comprendre la nouvelle passion du *Charmant* (*M. de Villeroy*) : je ne me représente pas qu'on puisse parler de deux choses avec cette matérielle Chimène. On dit que son mari lui défend toute autre société que celle de madame d'Armagnac : je suis comme vous, mon enfant, je crois toujours voir la vieille Médée avec sa baguette faire fuir, quand elle voudra, tous ces vains fantômes matériels. On disoit que M. de La Trousse en vouloit à la maison *visum visu* ; mais je ne le crois point délogé, et je chanterois fort bien le contrepied de la chanson de l'année passée :

La Trousse est vainqueur de Brancas;
Têtu ne lui résiste pas.
De lui seul Coulange est contente,
Que chacun chante, etc.

Mais c'est entre vous et moi, la belle; car je sais fort bien comme il faut dire ailleurs : vous êtes fidèle et discrète. Vous me paroissez avoir bien envie d'aller à Grignan; c'est un grand tracas : mais vous recevrez mes conseils quand vous

en serez revenue. Ces compliments pour ces deux hommes qui sont chez eux, il y a plus d'un mois, m'ont fait rire. La longueur de nos réponses effraie, et fait bien comprendre l'horrible distance qui est entre nous : ah! ma fille, que je la sens, et qu'elle fait bien toute la tristesse de ma vie! sans cela, ne serois-je point trop heureuse avec un joli garçon comme celui que j'ai? il vous dira lui-même s'il ne souffre pas d'être éloigné de vous : mais je l'attends, il n'est point encore arrivé; c'est une fragile créature; encore s'il se marioit pendant son voyage; mais je suis assurée qu'on le retient pour rien du tout; s'il se divertit, il est bien. Adieu, ma très-chère et très-aimable, et très-parfaitement aimée. Parlez-moi de votre santé et de votre beauté, tout cela me plaît. J'embrasse M. de Grignan, quand ce seroit ce troisième jour de barbe épineuse et cruelle, on ne peut s'exposer de meilleure grace.

---

## LETTRE CDLXXII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, le premier jour de l'an 1676.

Nous voici donc à l'année *qui vient*, comme disoit M. de Montbazon, ma très-chère, je vous

la souhaite heureuse; et si vous croyez que la continuation de mon amitié entre dans la composition de ce bonheur, vous pouvez y compter sûrement.

Voilà une lettre de d'Hacqueville, qui vous apprendra l'agréable succès de nos affaires de Provence; il surpasse de beaucoup mes espérances : vous aurez vu à quoi je me bornois par les lettres que je reçus il y a peu de jours, et que je vous envoyai. Voilà donc cette grande épine hors du pied, voilà cette caverne de larrons détruite; voilà l'ombre de M. de Marseille conjurée, voilà le crédit de la cabale évanoui, voilà l'insolence terrassée : j'en dirois d'ici à demain. Mais, au nom de Dieu, soyez modestes dans vos victoires : voyez ce que dit le bon d'Hacqueville, la politique et la générosité vous y obligent. Vous verrez aussi comme je trahis son secret pour vous, par le plaisir de vous faire voir le dessous des cartes qu'il a dessein de vous cacher à vous-même : mais je ne veux point laisser équivoques dans votre cœur les sentiments que vous devez avoir pour l'ami et pour la belle-sœur[1], car il me paroît qu'ils ont fait encore au-delà de ce qu'on m'en écrit, et, pour toute récompense, ils ne veulent aucun remercîment. Servez-les donc à leur mode, et jouissez

[1] M. de Pomponne et madame de Vins. *D. P.*

en silence de leur véritable et solide amitié. Gardez-vous bien de lâcher le moindre mot qui puisse faire connoître au bon d'Hacqueville que je vous ai envoyé sa lettre; vous le connoissez, la rigueur de son exactitude ne comprendroit pas cette licence poétique : ainsi, ma fille, je me livre à vous, et vous conjure de ne me point brouiller avec un si bon et si admirable ami. Enfin, ma très-chère, je me mets entre vos mains; et connoissant votre fidélité, je dormirai en repos; mais répondez-moi aussi de M. de Grignan; car ce ne seroit pas une consolation pour moi que de voir courir mon secret par ce côté-là.

En voici encore un autre; voici le jour des secrets, comme la *journée des dupes*[1]. Le *Frater* est revenu de Rennes; il m'a rapporté une sotte chanson qui m'a fait rire : elle vous fera voir en vers une partie de ce que je vous dis l'autre jour en prose. Nous avions dans la tête un fort joli mariage, mais il n'est pas *cuit* : la belle n'a que quinze ans, et l'on veut qu'elle en ait davantage pour penser à la marier. Que dites-vous de l'habile personne dont nous vous parlions la dernière fois; et qui ne put du tout deviner

[1] Si fatale à Marie de Médicis, à ses amis les plus dévoués, à la mémoire de Louis XIII, qui manqua à sa parole pour ne point interrompre le cours des horribles drames de la vengeance dont le ministre roi faisoit ses délices en ordonnant le silence des lois et l'abréviation des formes. *G. D. S. G.*

quel jour c'est que le lendemain de la veille de Pâques? C'est un joli petit bouchon qui nous réjouit fort; *cela n'aura vingt-ans que dans six ans d'ici*[1]. Je voudrois que vous l'eussiez vue les matins manger une beurrée longue comme d'ici à Pâques, et l'après-dînée croquer deux pommes vertes avec du pain bis. Sa naïveté et sa jolie petite figure nous délassent de la guinderie et de l'esprit *fichu* de mademoiselle du Plessis.

Mais parlons d'autre chose : ne vous a-t-on pas envoyé l'oraison funèbre de M. de Turenne? M. de Coulanges et le petit cardinal m'ont déjà ruinée en ports de lettres; mais j'aime bien cette dépense. Il me semble n'avoir jamais rien vu de si beau que cette pièce d'éloquence. On dit que l'abbé Fléchier[2] veut la surpasser, mais je l'en défie; il pourra parler d'un héros, mais ce ne sera pas de M. de Turenne; et voilà ce que M. de Tulle a fait divinement à mon gré. La peinture de son cœur est un chef-d'œuvre; et cette droiture, cette naïveté, cette vérité dont il étoit pétri; enfin, ce caractère, comme il dit, également éloigné de la souplesse, de l'orgueil et du faste de la modestie. Je vous avoue que j'en suis

[1] Vers de Benserade.

[2] Depuis évêque de Lavaur, et ensuite de Nîmes. *P. D.*

charmée; et si les critiques ne l'estiment plus depuis qu'elle est imprimée,

Je rends graces aux dieux de n'être pas Romain [1].

Ne me dites-vous rien des *Essais de morale et du traité de tenter Dieu, et de la ressemblance de l'amour-propre et de la charité?* C'est une belle conversation que celle que l'on fait de deux cents lieues loin. Nous faisons de cela pourtant tout ce qu'on en peut faire. Je vous envoie un billet de la jolie abbesse : voyez si elle se joue joliment; il n'en faut pas davantage pour voir l'agrément de son esprit. Adieu, ma très-aimable et très-chère, je vous recommande tous mes secrets; je vous embrasse très-tendrement, et suis à vous plus qu'à moi-même.

Je laisse la plume à l'honnête garçon qui est à mon côté droit : il dit que vous avez trempé la vôtre dans du feu en lui écrivant; il est vrai qu'il n'y a rien de si plaisant.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Que dis-je? du feu? c'est dans du fiel et du vinaigre que vous l'avez trempée, cette impertinente plume, qui me dit tant de sottises, sauf correction. Et où avez-vous donc pris, madame la Comtesse, que je ne fusse pas capable de

[1] Vers de Corneille dans *les Horaces*. Madame de Sevigné le cite souvent. *D. P.*

choisir une amie? Est-ce parce que je m'étois adonné pendant trois ans à une personne qui n'a pu s'accommoder de ce que je ne parlois pas en public, et que je ne donnois pas la bénédiction au peuple? Vous avez eu du moins grande raison d'assurer que ma blessure étoit guérie, et que j'étois dégagé de ses fers. Je suis trop bon catholique pour vouloir rien disputer à l'église. C'est depuis long-temps qu'il est réglé que le clergé a le pas sur la noblesse. Il m'est tombé depuis peu entre les mains une lettre de cette grande lumière de l'église : il écrivoit à la personne aimée, et la prioit de répondre à sa tendresse par quelque marque de la sienne; voici ce qu'il lui disoit : « Ne me refusez point, je vous « prie, cette grace, et songez que vous me ren- « drez un office singulier. » Cela n'étoit-il pas bien touchant? J'écrivois encore mieux à madame de Choisi. Je suis redevenu esclave d'une autre beauté brune dans mon voyage de Rennes. C'est madame de..... celle qui prioit Dieu si joliment aux Capucins : vous souvenez-vous comme vous la contrefaisiez? elle est devenue bel-esprit, et dit les élégies de la comtesse de La Suze en langage breton.

La *Divine* est à nos côtés depuis neuf heures du matin; elle nous a déjà conté les plus jolis détails du monde de son mal, et nous a dit

qu'elle étoit montée à cheval, pour venir voir ma mère, dès qu'elle a été quitte d'un *lavement* qu'elle avoit été obligée de prendre à cause d'une *brûlaison* insupportable qu'elle avoit à l'endroit par où étoit sorti un flux de ventre qui la tourmentoit depuis hier midi. Bon jour et bon an, ma belle petite sœur, ne vous moquez plus de moi ni de mon goût, qui est très-bon. J'en juge par l'amitié très-véritable que j'ai pour M. de Grignan, que j'honore de tout mon cœur.

## LETTRE CDLXXIII.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 3 janvier 1676.

Il me semble que j'avois tort de ne pas écrire à la belle *Madelonne*[1], Madame; vous verrez dans la lettre que je lui écris et que je vous envoie, ce qui m'en avoit empêché, et ce qui enfin m'y a fait résoudre. Si elle étoit à Paris, notre commerce seroit plus réglé, et vous seriez plus contente. J'ai toujours assez compris la peine que vous avez eue à vous séparer de cette agréable enfant, ma chère cousine; mais je la com-

[1] Madame de Grignan.

prends bien mieux depuis que j'ai marié ma fille[1], je ne vous dis pas depuis que je l'ai quittée, car nous sommes encore ensemble, et je ne prévois pas même que nous nous séparions : mais la peur que j'en eus d'abord me donna du chagrin ; cela me fit songer à vous, et vous plaindre plus que je ne faisois. Je savois, il y avoit long-temps, qu'il étoit bien rude de se séparer de ce qu'on aimoit fort, et de ce qu'on devoit fort aimer. Je viens de l'apprendre par l'appréhension seulement, et cela me fait croire que ce seroit pour moi une peine mortelle, si c'étoit une séparation effective. J'ai des raisons encore d'attachement que vous n'avez pas : ma fille a été toute ma consolation dans ma disgrace, et elle me tient aujourd'hui lieu de fortune. J'aime bien mes autres enfants, comme vous aimez fort M. de Sévigné, mais assurément nos deux filles sont hors du *pair*. Adieu, ma chère cousine ; voici une lettre bien paternelle, une autre fois vous en aurez une de moi qui sera plus badine et plus tendre pour vous.

[1] Au marquis de Coligny.

## LETTRE CDLXXIV.

DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE GRIGNAN.

A Bussy, ce 3 janvier 1676.

Je vous avois promis de vous écrire en Provence, Madame, et je me l'étois promis à moi-même, quand vous partîtes de Paris; mais depuis, faisant réflexion à la longueur du temps que ma lettre mettroit à aller jusqu'à vous, je changeai de dessein, car enfin il faut qu'elle aille de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, qu'elle revienne de Bretagne à Paris, et qu'elle aille de là en Provence. Cependant je viens de me raviser, et j'ai cru qu'en ne vous mandant point de nouvelles, qui assurément ne le seroient plus pour vous quand vous les recevriez, je pourrois vous écrire toute autre chose. Ce n'est pas que je n'aie un événement à vous mander. C'est le mariage de ma fille de Bussy avec le marquis de Coligny d'Auvergne, de la maison de Langheac; et quoiqu'elle soit peut-être accouchée quand vous recevrez ma lettre, et que cela puisse vous faire faire des jugements téméraires, mille raisons m'obligent de vous le mander, et je vous prierai seulement, pour la justi-

fication de ma fille, d'examiner les dates, de ne tirer aucune conséquence de ce que vous aurez appris le mariage et les couches presqu'en même temps ; et de ne pas confondre tant de rares merveilles. Mais, à propos de couches, vous vous souvenez bien de la lettre que vous m'avez promise, dès que vous auriez appris que je serois grand-père[1]. Je m'attends à un *opéra*[2]. Adieu, Madame, je vous assure que je vous aime bien ; faites-moi réponse, je languirai un peu en l'attendant, car je ne la pourrai guère recevoir avant l'année qui vient; mais, comme vous savez, de toutes les bonnes choses il vaut mieux tard que jamais.

## LETTRE CDLXXV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 5 janvier 1676.

En voilà deux encore, ma fille, elles sont en vérité les très-bien venues : je n'en reçois jamais trois à-la-fois; j'en serois fâchée, parce que

[1] *Voyez* cette promesse faisant suite à la lettre de madame de Sévigné, 10 mai 1675. *G. D. S. G.*

[2] *Voyez* ce mot dans son acception ici sous la date du 23 décembre 1682 *G. D. S. G.*

je serois douze jours à les attendre; c'est bien assez de huit : mais, pour être surchargée de cette lecture, ce n'est pas une chose possible, c'est de celle-là qu'on ne se lasseroit jamais; et vous-même, qui vous piquez d'inconstance sur ce chapitre, je vous défierois bien de n'y être pas attentive, et de n'aller pas jusqu'à la fin. C'est un plaisir dont vous êtes privée, et que j'achète bien cher; je ne conseille pas à M. de Grignan de me l'envier. Il est vrai que les nouvelles que nous recevons de Paris sont charmantes; je suis comme vous; jamais je n'y réponds un seul mot; mais pour cela je ne suis pas muette : l'article de mon fils et de ma fille suffit pour rendre notre commerce assez grand : vous l'aurez vu par la dernière lettre que je vous ai envoyée.

D'Hacqueville me recommande encore le secret que je vous ai confié, et que je vous recommande à proportion. Il me dit que jamais la Provence n'a tant fait parler d'elle; il a raison, je trouve cette assemblée de noblesse un coup de partie. Vous ne pouvez pas douter que je ne prenne un grand intérêt à ce qui se passe autour de vous; quelles sortes de nouvelles me pourroient être plus chères? Tout ce que je crains, c'est qu'on ne trouve que la sagesse de la Provence fait plus de bruit que la sédition des autres provinces. Je vous remercie de vos nou-

velles de Languedoc; vous m'avez instruite de tout en quatre lignes. Mais que vous avez bien fait de m'expliquer pourquoi vous êtes à Lambesc! car je ne manquois point de dire, pourquoi est-elle là? Je loue le torticolis qui vous a empêchée d'avoir la fatigue de manger avec ces gens-là; vous avez fort bien *laissé paître vos bêtes* sans vous. Je n'oublierai jamais l'étonnement que j'eus, quand j'y étois à la messe de minuit, et que j'entendis un homme chanter un de nos airs profanes au milieu de la messe : cette nouveauté me surprit beaucoup.

Vous aurez lu les *Essais de morale*, dont je crois que vous êtes contente. L'endroit de *Josephe* que vous me dites est un des plus beaux qu'on puisse jamais lire : il faut que vous avouiez qu'il y a une grandeur et une dignité dans cette histoire qui ne se trouve en nulle autre. Si vous ne me parliez de vous et de vos occupations, je ne vous donnerois rien du nôtre, et ce seroit une belle chose que notre commerce. Quand on s'aime, et qu'on prend intérêt les uns aux autres, je pense qu'il n'y a rien de plus agréable que de parler de soi; il faut retrancher sur les autres, pour faire cette dépense entre amis. Vous aurez vu, par ce que vous a mandé mon fils de notre voisine, qu'elle n'est pas de cette opinion : elle nous instruit agréablement de tous les détails

dont nous n'avons aucune curiosité[1]. Pour nos soldats, on gagneroit beaucoup qu'ils fissent comme vos cordeliers; ils s'amusent à voler; ils mirent l'autre jour un petit enfant à la broche; mais d'autres désordres, point de nouvelles. M. de Chaulnes m'a écrit qu'il vouloit me venir voir; je lui dis très-bonnement de n'en rien faire, et que je renonce à l'honneur que j'en recevrois, par l'embarras qu'il me donneroit; que ce n'est pas ici comme à Paris, où mon chapon suffisoit à tant de bonne compagnie.

Vous avez donc vu ma lettre de consolation à B....[2]; peut-on lui en écrire une autre? Vraiment vous me le dépeignez si fort au naturel, que je crois encore l'entendre, c'est-à-dire, si l'on peut; car, pour moi, je trouve qu'il y a un grand brouillard sur toutes ses expressions. Vous me dites bien sérieusement, en parlant de ma lettre, *monsieur votre père;* j'ai cru que nous n'étions point du tout parentes; que vous étoit-il à votre avis? Si vous ne répondez à cette question, je m'adresserai à la fillette qui est avec nous; je ne sais si elle y répondra comme au *lendemain de la veille de Pâques.* Au reste, mademoiselle du Plessis s'en meurt; toute morte de jalousie, elle s'en-

[1] Mademoiselle du Plessis. *D. P.*

[2] Ce B..... doit être le comte de Brancas, dit M. de Monmerqué.

quiert de tous nos gens comme je la traite; il n'y en a pas un qui ne se divertisse à lui donner des coups de poignard : l'un lui dit que je l'aime autant que vous; l'autre, que je la fais coucher avec moi, ce qui seroit assurément la plus grande marque de ma tendresse; l'autre, que je la mène à Paris, que je la baise, que j'en suis folle, que mon oncle l'abbé lui donne dix mille francs; que si elle avoit seulement vingt mille écus, je la ferois épouser à mon fils. Enfin, ce sont de telles folies, et si bien répandues dans le petit domestique, que nous sommes contraints d'en rire très-souvent, à cause des contes perpétuels qu'ils nous font. La pauvre fille ne résiste point à tout cela : mais ce qui nous a paru très-plaisant, c'est que vous la connoissiez encore si bien, et qu'il soit vrai, comme vous le dites, qu'elle n'ait plus la fièvre quarte dès que j'arrive; par conséquent elle la joue, mais je suis assurée que nous la lui redonnerons *véritable* tout au moins. Cette famille est bien destinée à nous réjouir; ne vous ai-je pas conté comme feu son père nous a fait pâmer de rire six semaines de suite? Mon fils commence à comprendre que ce voisinage est la plus grande beauté des Rochers.

Je trouve plaisant le rendez-vous de votre voyageur, ce n'est pas le triste voyageur, mais de cet autre voyageur avec Montvergne; c'est

quasi se rencontrer à la tête des chevaux, que d'arriver au cap de Bonne-Espérance à un jour l'un de l'autre. Je prendrois le rendez-vous que vous me proposez; pour *le détroit*, si je n'espérois de vous en donner un autre moins capable de vous enrhumer; car il faut songer que vous avez un torticolis. Vous ne pouvez pas douter de la joie que j'aurois d'entretenir cet homme des Indes, quand vous vous souviendrez combien je vous ai importunée d'Herrera[1], que j'ai lu avec un plaisir extraordinaire. Si vous aviez autant de loisir et de constance que moi, ce livre seroit digne de vous. Mais reparlons un peu de cette assemblée de noblesse; expliquez-moi ces six syndics de robe, et ces douze de la noblesse; je pensois qu'il n'y en eût qu'un, et le marquis de Buous ne l'est-il pas pour toujours? répondez-moi là-dessus : ces partis sont plaisants, cent d'un côté et huit de l'autre. Cet homme dont vous avez si bien fondé la haine qu'il avoit pour M. de Grignan, vous embarrassera plus que tout le reste, par la protection de madame de Vins[2]; le d'Hacqueville me le mande, et me recommande si fort

[1] Écrivain espagnol, auteur d'une histoire générale des Indes, en quatre volumes *in-folio*, et de divers autres ouvrages historiques. *D. P.* Herrera étoit parent d'une famille qui orne l'histoire des arts en Espagne. *G. D. S. G.*

[2] Madame de Vins, qui étoit belle-sœur de M. de Pomponne, étoit d'ailleurs en grande considération auprès de ce ministre. *D. P.*

de ne vous rien dire de l'autre affaire, que je serois perdue pour jamais s'il croyoit que je l'eusse trahi : il faut que le grand Pomponne craigne les Provençaux. Le bon d'Hacqueville va et vient sans cesse à Saint-Germain pour nos affaires, sans cela nous ne lui pardonnerions pas le style général et ennuyeux dont il nous favorise. J'avoue que cet endroit dont vous me parlez est un peu répété; mais vous le pardonnerez à ma curiosité qui a commencé, et ma plume a fait le reste; car je vous assure que les plumes ont grande part aux verbiages dont on remplit quelquefois ses lettres : un des souhaits que je vous fais au commencement de cette année, c'est que mes verbiages vous plaisent autant que les vôtres me sont agréables.

Si la gazette de Hollande avoit dit *mademoiselle* de La Trémouille au lieu de *madame*, elle auroit dit vrai; car mademoiselle de Noirmoutier, de la maison de La Trémouille, a épousé, comme vous savez, cet autre La Trémouille; car ils sont de même maison : elle s'appellera madame de Royan : je vous ai mandé tout cela[1]. La bonne princesse (*de Tarente*) et son bon cœur m'aiment toujours; elle a été un peu malade, elle se fait suer dans une vraie machine, pour tous ses maux. Le feu comte du Lude disoit qu'il n'avoit jamais

[1] Sous la date du dimanche 20 octobre 1675. *G. D. S. G.*

eu de mal, mais qu'il s'étoit toujours fort bien trouvé de suer : sérieusement, c'est un des remèdes de du Chêne pour toutes les douleurs du corps; et si j'avois un torticolis, et que je prisse, comme je fais toujours, le remède de ma voisine, vous entendriez dire que je suis *sous l'archet*. La princesse dit toujours des merveilles de vous; elle vous connoît et vous estime : pour moi, je crois que par métempsycose, vous vous êtes trouvée autrefois en Allemagne. Votre ame auroit-elle été dans le corps d'un Allemand? Non; vous étiez sans doute le roi de Suède, un de ses amants : car *la plupart des amants sont des Allemands*[1] Adieu, ma très-chère enfant, notre ménage embrasse le vôtre. Voilà le *Frater*.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Vous ne comprendrez jamais, ma petite sœur, combien ce que vous avez dit de la Plessis est plaisant, que quand vous saurez qu'il y a un mois qu'elle joue la fièvre quarte, pour faire justement tomber que sa fièvre la quitte le jour que ma mère va dîner au Plessis[2]. La joie de savoir ma mère au Plessis la transporte au point qu'elle

[1] Réminiscence d'un vaudeville de Sarrazin, déja cité, tome II, page 52, note 3.

[2] Château du Plessis-d'Argentré, déja cité à la page 86 du tome II, note 1.

jure ses grands dieux qu'elle se porte bien, et qu'elle est au désespoir de ne s'être pas habillée. Mais, mademoiselle, lui disoit-on, ne sentez-vous point quelque commencement de frisson? — Allons, allons, reprenoit l'enjouée *Tisiphone*, divertissons-nous, jouons au volant, ne parlons point de ma fièvre; c'est une méchante, c'est une intéressée. *Une intéressée*, lui dit ma mère, toute surprise? — Oui, madame, une intéressée qui veut toujours être avec moi. — Je la croyois généreuse, lui dit tout doucement ma mère. Cela n'empêcha pas que la joie de voir la bonne compagnie chez elle ne chassât la fièvre qu'elle n'avait pas eue. Nous espérons que l'excès de la jalousie la lui donnera tout de bon : nous appréhendons qu'elle n'empoisonne la petite personne qui est ici, et qu'on appelle partout la petite favorite de madame la princesse et de madame de Sévigné. Elle disoit hier à Rahuel[1] : « J'ai eu une « consolation en me mettant à table, c'est que « Madame a repoussé la petite pour me faire pla- « cer auprès d'elle. » Rahuel lui répondit avec son air breton : « Ah! Mademoiselle, je ne m'en étonne « pas, c'est pour faire honneur à votre âge, outre « que la petite est à présent de la maison, Ma- « dame la regarde comme si elle étoit la cadette « de madame de Grignan. » Voilà ce qu'elle eut

[1] Concierge du château des Rochers.

pour sa consolation. Vous avez raison de dire du mal de toutes ces troupes de Bretagne; elles ne font que tuer et voler, et ne ressemblent point du tout à vos moines. Quoique je sois assez content de madame ma mère et de monsieur mon oncle, et que j'aie quelque sujet de l'être, je ne laisserai pas, suivant vos avis, de les mettre hors de la maison à la fin du mois. Je les escorterai pourtant jusqu'à Paris, à cause des voleurs, et afin de faire les choses honnêtement. Adieu, ma petite sœur, comment vous trouvez-vous de la fête de Noël? vous avez *laissé paître vos bêtes* [1], c'est bien fait. Les monts et les vaux sont fréquents en Provence; je vous souhaite seulement de gentils pastoureaux pour vous y tenir compagnie. Je salue M. de Grignan : il ne me dit pas un mot; je ne m'en vengerai qu'en me portant bien, et en revenant de toutes mes campagnes.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue.*

Voilà, Dieu merci, bien des folies. Si la poste savoit de quoi nos paquets sont remplis, le courrier les laisseroit à moitié chemin. Je vous conterai mercredi un songe.

[1] C'est-à-dire que madame de Grignan ne daigna point faire les honneurs de sa table à des convives qui vraisemblablement devoient subir l'impertinence finale de son rang, ce dont la loue madame de Sévigné, sous la date du 3 janvier ci-dessus. *G. D. S. G.*

## LETTRE CDLXXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 8 janvier 1676.

Voici le jour de vous conter mon songe. Vous saurez que vers les huit heures du matin, après avoir songé à vous la nuit, sans ordre et sans mesure, il me sembla bien plus fortement qu'à l'ordinaire que nous étions ensemble, et que vous étiez si douce, si aimable et si caressante pour moi, que j'en étois toute transportée de tendresse; et sur cela je m'éveille, mais si triste et si oppressée d'avoir perdu cette chère idée, que me voilà à soupirer et à pleurer d'une manière si immodérée, que je fus contrainte d'appeler *Marie;* et avec de l'eau froide et de l'eau de la reine de Hongrie, je m'ôtai le reste de mon sommeil, et je débarrassai ma tête et mon cœur de l'horrible oppression que j'avois. Cela me dura un quart d'heure; et tout ce que je vous en puis dire, c'est que jamais je ne m'étois trouvée dans un tel état. Vous remarquerez que voici le jour où ma plume est la maîtresse.

Vous avez passé quinze jours bien tristement à Lambesc; on en plaindroit une autre que vous;

mais vous avez un tel goût pour la solitude, qu'il faut compter ce temps comme votre carnaval. Que dites-vous de la Saint-Géran, qui vient de partir avec son gros mari, pour aller passer le sien à la Palisse[1] : c'est un voyage d'un mois, qui surprend tout le monde dans cette saison : elle reviendra bien sûrement pour les sermons ; mais voyez quelle fatigue pour ne pas quitter ce cher époux. Le grand Béthune disoit, quand Saint-Géran eut reçu ce coup de canon[2] : « Le « gros Saint-Géran est bon homme, honnête « homme ; mais il a besoin d'être tué pour être « estimé solidement. » Sa femme n'est pas de cet avis, ni moi non plus : mais cette folie s'est trouvée au bout de ma plume.

La princesse vint hier ici, encore toute foible d'avoir sué. Elle est affligée de la ruine que les gens de guerre lui causent, et du peu de soin que Monsieur et Madame ont eu de la faire soulager. Elle croit que madame de Monaco contribue à cet oubli, afin de lui soustraire les aliments, et de l'empêcher de venir à Paris, où la proximité de la princesse lui ôte toujours un peu le plaisir d'être cousue avec Madame : leur haine est réciproque. A propos de réciproque, un gentilhomme de la princesse contoit assez

[1] Château près de Moulins, sur la route de Lyon à Paris.

[2] Devant Besançon, en mars 1674. *D. P.*

plaisamment qu'étant aux états ; à ce bal de M. de Saint-Malo, il entendit un Bas-Breton qui parloit à une demoiselle de sa passion ; la belle répondoit ; enfin, tant fut procédé, que la nymphe impatientée lui dit : « Monsieur, vous pouvez « m'aimer tant qu'il vous plaira ; mais je ne puis du tout vous *réciproquer.* » Je trouve que fort souvent on peut faire cette réponse qui coupe court, et qui est en vérité toute la meilleure raison qu'on puisse donner. Mon fils est allé à Vitré voir les dames ; il m'a priée de vous faire mille amitiés. Je crois que le bon d'Hacqueville réglera le supplément ; et puisque Lauzun prendra notre guidon, voilà le *Frater* monté d'un cran ; il n'est plus qu'à neuf cents lieues du Cap. Il a fait ici un temps enragé depuis trois jours ; les arbres pleuvoient dans le parc ; et les ardoises dans le jardin. Toutes nos pensées de mariage ont été, je crois, emportées par ce grand vent : un père nous a dit que sa fille n'avoit que quinze ans, et qu'il ne vouloit la marier qu'à vingt ; un autre, qu'il vouloit de la robe : au moins nous n'avons pas à nous reprocher que rien échappe à nos attentions. Adieu, ma chère enfant, ne voulez-vous pas bien que je vous embrasse ?

## LETTRE CDLXXVII.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 janvier 1676.

Je reçus avant-hier votre lettre du 20 décem re, ma belle cousine, qui est une réponse à une lettre que je vous écrivis le 19 octobre; vous devez en avoir reçu depuis ce temps-là deux autres de moi, sans compter celle que je viens de vous écrire, avec une pour madame de Grignan. Vous voyez par-là que je me trouve bien de votre commerce; et, il faut dire la vérité, c'est à mon gré le plus agréable qui soit au monde; vous savez que je m'y connois et que je suis sincère. Les *nouveaux* mariés et le *nouveau* beau-père vous rendent mille graces de la part que vous prenez à leur satisfaction; et ils vous en souhaitent une pareille dans l'établissement de M. votre fils.

Quand je vous ai mandé ma lassitude sur le titre de comte, j'ai cru que vous entendriez d'abord la raison que j'avois d'en avoir; mais puisqu'il vous la faut expliquer, ma chère cousine, je vous dirai que la promotion aux grands honneurs de la guerre que l'on a faite, m'a donné

meilleure opinion de moi que je n'avois, et que, m'étant fait à moi-même la justice qu'on m'a refusée, j'ai été honteux de la qualité de comte[1]. En effet, me trouvant sans vanité égal en naissance, en capacité, en services, en courage et en esprit aux plus habiles de ces maréchaux, et fort au-dessus des autres, je me suis fait maréchal *in petto*, et j'ai mieux aimé n'avoir aucun titre, que d'en avoir un qui ne fût plus digne de moi. De me dire maintenant que je serai confondu dans le grand nombre de gens qui portent le nom de Bussy[2], je vous répondrai que je serai assez honorablement différencié par celui de Rabutin, qui accompagnera toujours l'autre[3].

Je crois, ma chère cousine, que vous approuverez mes raisons, car vous n'êtes pas personne

[1] *Voyez* la fin de la lettre de Bussy, 19 octobre 1675, pag. 147.

[2] *Voyez* la lettre de madame de Sévigné, 20 décembre 1675.

[3] Voilà bien le balon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui fait une piqûre. Bussy n'avoit aucun moyen de se venger ostensiblement sans se compromettre, puisqu'il étoit dans la disgrace; mais il se consoloit avec la certitude de se croire un des plus fermes appuis de la morgue du rang, et manioit avec tant d'impertinence tous les ridicules de la sotte vanité, que, dans son espèce, on pouvoit le considérer comme un modèle inimitable, un vrai personnage de théâtre. Plus d'une fois, dans cette correspondance, on trouvera l'occasion de revenir sur les singularités de son esprit, et parfois sur son bon sens, sur ses écrits qui ne sont pas sans pureté de style, ni sans utilité pour l'histoire de son siècle.

*G. D. S. G.*

à croire qu'il y a de la foiblesse à changer d'opinion, quand vous en voyez une meilleure.

Mais, puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que je l'épuise, et que je vous fasse tout d'un coup comprendre de quelle manière je veux que vous me conceviez, afin que vous me fassiez ainsi concevoir à ceux à qui vous parlerez de moi. Je vous envoie pour cela une relation de ce qui se passa entre Duras et moi, et les réflexions que j'ai faites sur cet événement. Je les aurois envoyées à tous mes amis de la cour, si l'intérêt de Coligny ne m'en eût empêché, mais il est assez des amis de Duras, il va servir cette campagne auprès de lui ; et tout le bien dont il jouit est dans son gouvernement [1].

Je vous plains fort pour les maux que la guerre fait à vos sujets ; mais je ne plains guère les Bretons en général, qui sont assez fous pour s'attirer mal-à-propos l'indignation d'un aussi bon maître que le nôtre. Je voudrois bien pouvoir aller à Paris comme vous, où que vous eussiez affaire à Bourbilly pour deux ou trois mois. Adieu, ma belle cousine, si vous trouvez du plaisir à m'appeler comte, ne vous en contraignez pas, je veux bien être votre comte, de tous les sens dont vous le pouvez entendre.

[1] Jacques-Henri de Durfort, duc de Duras, gouverneur de Besançon et de la Franche-Comté, depuis maréchal de France.

## LETTRE CDLXXVIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 12 janvier 1676.

Vous pouvez remplir vos lettres de tout ce qu'il vous plaira, et croire que je les lis toujours avec un grand plaisir et une grande approbation : on ne peut pas mieux écrire, et l'amitié que j'ai pour vous ne contribue en rien à ce jugement.

Vous me ravissez d'aimer les *Essais de morale;* n'avois-je pas bien dit que c'étoit votre fait? Dès que j'eus commencé à les lire, je ne songeai plus qu'à vous les envoyer; vous savez que je suis communicative, et que je n'aime point à jouir d'un plaisir toute seule. Quand on auroit fait ce livre pour vous, il ne seroit pas plus digne de vous plaire. Quel langage! quelle force dans l'arrangement des mots? on croit n'avoir lu de françois qu'en ce livre. Cette ressemblance de la charité avec l'amour-propre, et de la modestie héroïque de M. de Turenne et de M. le Prince, avec l'humilité du christianisme.... Mais je m'arrête, il faudroit louer cet ouvrage depuis un bout jusqu'à l'autre, et ce seroit une bizarre lettre. En un mot, je suis fort aise qu'il vous

plaise; et j'en estime mon goût. Pour *Josephe*, vous n'aimez pas sa vie; c'est assez que vous ayez approuvé ses actions et son histoire : n'avez-vous pas trouvé qu'il jouoit d'un grand bonheur dans cette cave, où ils tiroient à qui se poignarderoit le dernier?

Nous avons ri aux larmes de cette fille qui chanta tout haut dans l'église cette chanson déshonnête dont elle se confessoit; rien au monde n'est plus nouveau ni plus plaisant : je trouve qu'elle avoit raison; assurément le confesseur vouloit entendre la chanson, puisqu'il ne se contentoit pas de ce que la fille lui avoit dit en s'accusant. Je vois d'ici le bonhomme de confesseur pâmé de rire le premier de cette aventure. Nous vous mandons souvent des folies; mais nous ne pouvons payer celle-là. Je vous parle toujours de notre Bretagne, c'est pour vous donner la confiance de me parler de Provence; c'est un pays auquel je m'intéresse plus qu'à nul autre : le voyage que j'y ai fait m'empêche de pouvoir m'ennuyer de tout ce que vous me dites, parce que je connois tout et comprends tout le mieux du monde. Je n'ai pas oublié la beauté de vos hivers : nous en avons un admirable : je me promène tous les jours, et je fais quasi un nouveau parc autour de ces grandes places du bout du mail; j'y fais planter quatre

rangs d'allées, ce sera une très-belle chose : tout cet endroit est uni et défriché.

Je partirai malgré tous ces charmes, dans le mois de février; les affaires de l'abbé le pressent encore plus que les vôtres, c'est ce qui m'a empêchée de penser à offrir notre maison à mademoiselle de Méri : elle s'en plaint à bien du monde; je ne comprends point le sujet qu'elle en a. Le *bien bon* est transporté de vos lettres; je lui montre souvent les choses qui lui conviennent : il vous remercie de tout ce que vous dites des *Essais de morale;* il en a été ravi. Nous avons toujours la petite personne; c'est un petit esprit vif et tout battant neuf, que nous prenons plaisir d'éclairer. Elle est dans une parfaite ignorance; nous nous faisons un jeu de la défricher généralement sur tout : quatre mots de ce grand univers, des empires, des pays, des rois, des religions, des guerres, des astres, de la carte; ce chaos est plaisant à débrouiller grossièrement dans une petite tête qui n'a jamais vu ni ville, ni rivière, et qui ne croyoit pas que la terre entière allât plus loin que ce parc : elle nous réjouit : je lui ai dit aujourd'hui la prise de Wismar[1]; elle sait fort bien que nous en sommes fâchés, parce que le roi de Suède est notre allié.

[1] Ville du pays de Mecklenbourg sur la mer Baltique; elle se rendit au roi de Danemarck le 22 décembre 1675.

Enfin vous voyez l'extravagance de nos amusements. La princesse est ravie que sa fille ait pris Wismar; c'est une vraie Danoise. Elle demande aussi que MONSIEUR et MADAME lui envoient l'exemption entière des gens de guerre, de sorte que nous voilà tous sauvés.

Madame de La Fayette est fort reconnoissante de votre lettre; elle vous trouve très-honnête et très-obligeante; mais ne vous paroît-il pas plaisant que son beau-frère n'est point du tout mort, et qu'on ne sait point les vérités de Toulon à Aix? Sur les questions que vous faites au *Frater*, je décide hardiment que celui qui est en colère, et qui le dit, est préférable au *traditor* qui cache son venin sous de belles et de douces apparences. Il y a une stance dans l'Arioste qui peint la fraude, ce seroit bien mon affaire, mais je n'ai pas le temps de la chercher[1]. Le bon d'Hacqueville me parle encore du voyage de

[1] Grouvelle a eu le bon esprit de rapporter ici cette stance sublime.

*Avea piacevol viso, abito onesto,*
*Un umil volger d'occhi, un andar grave,*
*Un parlar sì benigno e sì modesto,*
*Che parea Gabriel che dicesse* : AVE.
*Era brutta e deforme in tutto il resto*
*Ma nascondea queste fattezze prave*
*Con lungo abito e largo; e sotto quello*
*Attossicato avea sempre il coltello.*

ORLANDO FURIOSO, canto XIV, st. 87.

la Saint-Géran ; et pour me faire voir que ce voyage sera court, c'est, dit-il, qu'elle ne pourra recevoir qu'une de mes lettres à la Palisse. Voilà comme il traite une connaissance de huit jours : il n'en est pas moins bon pour les autres ; mais cela est admirable. J'oubliois de vous dire que j'avois pensé, comme vous, aux diverses manières de peindre le cœur humain, les uns en blanc, et les autres en noir à noircir. Le mien est pour vous de la couleur que vous savez.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je ne suis point en bonne humeur, je viens d'avoir une conversation avec le *bien bon* sur le malheur du temps, et vous savez comme ce chapitre met le poignard dans le sein. Je n'ai pas laissé de sourire de l'histoire de la fille de Lambesc ; jugez ce que j'aurois fait si j'avois été dans mon naturel. Elle avoit autant d'envie d'avoir l'absolution que le bon père de savoir la chanson ; et apparemment ils se contentèrent tous deux. Pour les *Essais de morale*, je vous demande très-humblement pardon, si je vous dis que le *Traité de la connaissance de soi-même* me paroît distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits, et surtout ennuyeux presque d'un bout à l'autre. J'honore de mon approbation *les manières dont on peut tenter Dieu ;* mais vous qui

aimez tant les bons styles, et qui vous y connoissez si bien, du moins si on en peut juger par le vôtre, pouvez-vous mettre en comparaison le style de Port-Royal avec celui de M. Pascal? C'est celui-là qui dégoûte de tous les autres : M. Nicole met une quantité de belles paroles dans le sien; cela fatigue et fait mal à la fin, c'est comme qui mangeroit trop de *blanc-manger*[1] : voilà ma décision. Pour vous adoucir l'esprit, je vous dirai que Montaigne est raccommodé avec moi sur beaucoup de chapitres; j'en trouve d'admirables et d'inimitables, et d'autres puérils et extravagants, je ne m'en dédis point. Quand vous aurez fini *Josephe*, je vous exhorte à essayer un certain *Traité de morale*, de Plutarque, qui a pour titre : *Comment on peut discerner l'ami d'avec le flatteur*. Je l'ai relu cette année, et j'en ai été plus touché que la première fois. Mandez-nous si la question que vous me faites des gens qui évaporent leur bile en discours impétueux, ou de ceux qui la gardent sous de beaux semblants, regarde madame de La Fayette : nous n'en savons rien, parce que nous ne savons peut-être pas tout ce que vous

[1] Mot qui commence à vieillir, et remplacé par celui de crème ou gelée, composée d'amandes, de sucre et de colle de poisson. (*Voyez* tous les réformateurs et grammairiens de cuisine.

*G. D. S. G.*

savez. Je me révolte contre ce qu'elle nous mande de l'oraison funèbre de M. de Tulle, parce que je la trouve belle et très-belle; je me révolte un peu moins sur le jugement peu avantageux qu'elle porte des *Essais de morale;* et sans voir les vers du nouvel opéra, je consens volontiers à tout le mal qu'elle en dit. Adieu, ma belle petite sœur.

## LETTRE CDLXXIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, vendredi 17 janvier 1676.

A force de me parler d'un torticolis, vous me l'avez donné. Je ne puis remuer le côté droit; ce sont, ma chère enfant, de ces petits maux que personne ne plaint, quoiqu'on ne fasse que criailler. Mon fils s'en pâme de rire, je lui donnerai sur le nez tout aussitôt que je le pourrai. En attendant, ma chère enfant, je vous embrasse de tout mon cœur avec le bras gauche. Le *Frater* va vous conter des *lanternes.*

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ

Je ne ris point, ainsi que ma mère vous le mande; mais, comme son mal n'est rien qui

puisse causer la moindre inquiétude, on la plaint de ses douleurs, on l'amuse dans son lit et du reste on cherche à la soulager autant qu'il est possible. Je crois que vous voulez bien vous reposer sur moi et sur le *bien bon* de tout ce qui regarde une santé qui nous est si précieuse; soyez tranquille de ce côté-là, ma petite sœur, et croyez que nous serons assurément guéris quand vous commencerez d'être en peine.

Voici l'histoire de notre province. On vous a mandé comme étoit M. de Coëtquen avec M. de Chaulnes; il étoit avec lui ouvertement aux épées et aux couteaux; il avoit présenté au roi des mémoires contre la conduite de M. de Chaulnes, depuis qu'il est gouverneur de cette province. M. de Coëtquen revient de la cour pour se rendre à son gouvernement[1] par ordre du roi : il arrive à Rennes, va voir M. de Pommereuil, et passe, depuis huit heures du matin qu'il est à Rennes, jusqu'à neuf heures du soir, sans aller chez M. de Chaulnes; il n'avoit pas même dessein d'y aller, comme il le dit à M. de Coëtlogon, et se faisoit un honneur de braver M. de Chaulnes dans sa ville capitale. A neuf heures du soir, comme il étoit à son hôtellerie, et n'avoit plus qu'à se coucher, il entend arriver un carrosse, et voit monter dans sa chambre un

[1] De Saint-Malo.

homme avec un bâton d'exempt : c'étoit le capitaine des gardes de M. de Chaulnes, qui le pria, de la part de son maître, de venir jusqu'à l'évêché : c'est où demeure M. de Chaulnes. M. de Coëtquen descend, et voit vingt-quatre gardes autour du carrosse, qui le mènent sans bruit et en fort bon ordre à l'évêché. Il entre dans l'antichambre de M. de Chaulnes, et y demeure un demi-quart d'heure avec des gens qui avoient ordre de l'y arrêter. M. de Chaulnes paroît enfin, et lui dit : « Monsieur, je vous ai envoyé querir « pour vous ordonner de faire payer les francs-« fiefs dans votre gouvernement. Je sais, *ajouta-« t-il*, ce que vous avez dit au roi, mais il le falloit « prouver » ; et tout de suite il lui tourna le dos, et rentra dans son cabinet. Le Coëtquen demeura fort déconcerté, et, tout enragé, regagna son hôtellerie.

---

## LETTRE CDLXXX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 19 janvier 1676.

Je me porte mieux, ma très-chère; ce torticolis étoit un très-bon petit rhumatisme : c'est un mal très-douloureux, sans repos, sans som-

meil ; mais il ne fait peur à personne. Je suis au huitième ; un peu d'émotion et les sueurs me tireront d'affaire : j'ai été saignée une fois du pied, et l'abstinence et la patience achèveront bientôt : je suis parfaitement bien servie par *Larmechin*, qui ne me quitte ni nuit ni jour. Enfin, ma fille, j'eus hier un extrême plaisir à lire vos lettres ; c'est une conversation qui me ravit. Ne venez point me dire que vos bons succès de Provence vous sont fort indifférents ; je ne sais ce qui peut plaire au monde, si ce n'est une si parfaite petite victoire, et dont les effets doivent être si agréables dans la suite, et si honorables pour vous. J'ai ces bonnes nouvelles un peu plus tôt que vous, et celle de l'assemblée de la noblesse, qui a été aussi confirmée, a comblé la mesure. Je vous envoie la lettre de M. de Pomponne ; il me semble qu'elle est toute pleine de bonne amitié. D'Hacqueville me mande que notre cardinal a une fluxion sur la poitrine ; j'en suis excessivement en peine, et bien plus que de moi. Je vous écrirois fort volontiers vingt-sept ou vingt-huit pages ; mais il ne m'est pas possible : mon fils vous dira le reste. Adieu, je vous embrasse, et c'est aujourd'hui du bras droit.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Vous voyez, dans ce que vous écrit ma mère, l'état véritable de sa santé; mais quoique sa maladie ne fasse nulle frayeur, et que les sueurs commencent à diminuer ses douleurs, elles sont toujours si cruelles, que l'état où nous la voyons fend le cœur à tous ceux qui l'aiment : je crois que vous me faites bien la grace de penser que je suis de ce nombre, et que je fais tout ce qui est en mon petit pouvoir pour la soulager. Je voudrois bien de tout mon cœur lui être bon à quelque chose; mais, par malheur, je ne suis bon à rien; et si j'ai quelque mérite, c'est celui d'avoir *Larmechin*[1], qui fait des merveilles jour et nuit. Vos lettres sont très-bonnes, et même nécessaires pour la santé et pour le divertissement de notre chère malade; c'est dommage qu'elles ne viennent que de huit en huit jours. Nous n'ajoutons pas foi à votre philosophie sur vos victoires de Provence : vous pouvez voir, par l'affaire de M. de Coëtquen, que la Provence n'est pas la seule province où il y ait des cabales. Ne trouvez-vous point plaisant que M. d'Hacqueville nous mande de Paris le détail de cette affaire, comme si nous n'étions pas à sept lieues de Rennes, et que nous n'eussions pas quelquefois des nouvelles de ce pays barbare?

[1] Son valet-de-chambre.

Vous saurez assurément les querelles qui sont arrivées aux noces de La Mothe[1], comme à celle de Thétis; la Discorde aux crins de couleuvre se mêla parmi les duchesses et les princesses, qui sont les déesses de la terre : enfin tout est assoupi, et il n'en arrivera point de nouvelle guerre. Celle que nous avons contre les Espagnols, les Hollandois et les Allemands, suffira. Nous avons lu les vers de l'opéra : jamais vous n'avez entendu parler d'un goût aussi corrompu que le nôtre, depuis que nous sommes en Bretagne. Nous trouvons l'oraison funèbre de M. de Tulle fort belle, et nous trouvons l'opéra (*Atys*) de cette année incomparablement au-dessus de tous les autres[2] pour vous dire la vérité, comme

[1] *Voyez* la lettre du 29 décembre 1675.

[2] *Athys*, poëme lyrique de Quinault, représenté à Saint-Germain-en-Laye le 10 janvier 1676. Le prologue est un chef-d'œuvre; Louis XIV se plaisoit à citer de mémoire quelques passages de ce poëme, qui fut singulièrement applaudi à la cour et à la ville. Il est remarquable que Lulli en recueilloit la meilleure part de gloire et de profit : il en fut ainsi de toutes les pièces lyriques de Quinault, qu'on lit encore avec plaisir, tandis que la musique de Lulli est oubliée. Voltaire dit à ce sujet : « On a surpassé prodigieusement Lulli dans tout ce qui n'est pas récitatif; mais personne n'a jamais égalé Quinault. » Une particularité qu'on ignore sur ce poète, c'est que le roi lui enjoignit expressément de consulter l'académie des inscriptions et belles-lettres. C'étoit là qu'on déterminoit les sujets, qu'on régloit les actes, qu'on distribuoit les scènes, qu'on plaçoit les divertissements. A mesure que chaque pièce avançoit, Quinault en montroit les

nous ne l'avons que depuis hier, nous n'avons encore lu que le prologue et le premier acte, que nous honorons de notre approbation. Ne croyez pas, s'il vous plaît, que nous en fassions autant de la *suite de Pharamond*, nous anathématisons tout ce qui n'est pas de La Calprenède[1]. Adieu, ma chère sœur; nous divertissons ma mère autant que nous pouvons; c'est presque la seule chose dont elle ait présentement besoin; car, pour le reste, il faut qu'il ait son cours, et nous comptons sur trois semaines : sa fièvre a diminué justement le sept, et c'est une marque assurée qu'il n'y a nul danger. Ne nous écrivez point de lettres qui nous puissent faire de la peine; elles viendroient hors de saison, et le chagrin de vous savoir en peine ne sera pas nécessaire à madame votre mère convalescente. Mille compliments à M. de Grignan et à sa barbe, l'un portant l'autre.

morceaux au roi, qui demandoit toujours ce qu'en avoit dit la petite Académie; car c'est ainsi qu'il l'appeloit après l'avoir fondée. Il est bon d'observer en passant que l'Académie françoise et celle des inscriptions n'étoient alors composées que de gens de lettres. Louis XIV n'aimoit pas les talents inédits dans ses conseils académiques. *G. D. S. G.*

[1] C'est-à-dire, les cinq derniers tomes de *Pharamond*, par Pierre Dortigue, sieur de Vaumorière, continuateur de la Calprenède. *G. D. S. G.*

## LETTRE CDLXXXI.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mardi 21 janvier 1676.

Commencez, s'il vous plaît, ma petite sœur, à croire fermement tout ce que nous vous dirons aujourd'hui, le *bien bon* et moi, et ne vous effarouchez point si par hasard vous ne voyez point de l'écriture de ma mère. L'enflure est encore si grande sur les mains, que je ne crois pas que nous lui permettions de les mettre à l'air. Il y a encore une autre raison, c'est que depuis hier, qui étoit le neuf, la sueur s'est tellement mise sur les parties qui sont enflées, qu'il ne faut pas se jouer à la faire rentrer; c'est la santé qui revient; et il n'y a que ce moyen de guérir ses mains, ses pieds et ses jarrets. Il y a encore un peu de douleur, et beaucoup d'enflure, mais sans fièvre. Voilà le véritable état de notre *maman mignonne :* ne croyez point qu'on n'ait pas eu soin d'elle, et qu'elle ait été abandonnée; il y a à Vitré un très-bon médecin; elle a été saignée du pied en perfection; enfin elle est aussi bien qu'à Paris; et ce qu'il y a de bon, c'est qu'elle le trouve ainsi elle-même, et qu'elle est

fort en repos de ce côté-là; enfin il n'y auroit plus qu'à rire, si on pouvoit trouver l'invention de la faire demeurer dans son lit sur les fesses d'une autre; mais comme, par malheur, c'est toujours sur les siennes, elle en souffre présentement les plus grandes incommodités. La maladie a été rude et douloureuse pour la première qu'elle ait eue en sa vie; mais comme c'est presque une nécessité d'être malade cette année, il vaut incomparablement mieux qu'elle ait eu ce rhumatisme, quelque cruel et douloureux qu'il ait été, qu'un de ces rhumes sur la poitrine, qui ont tant couru, surtout dans un pays où la saignée du bras auroit été presque impossible. Enfin nous trouvons tous les jours de la consolation à notre misère, et nous sentons quasi plus vivement le plaisir de voir ma mère les deux bras empaquetés dans vingt serviettes, et ne se pouvant soutenir sur ses jarrets, que nous ne sentions celui de la voir se promener, et chanter du matin au soir dans nos allées. La petite personne qui est ici, quand elle voyoit les douleurs de ma mère augmenter vers le soir, n'y entendoit point d'autre finesse que de pleurer; voilà où elle en est; elle est toujours l'objet de la jalousie de la Plessis, qui se fait un mérite auprès de ma mère de haïr cette petite comme le diable. Voici ce qui s'est passé au-

jourd'hui : ma mère s'assoupissoit doucement dans son lit, et la petite fille, le *bien bon* et moi nous étions auprès du feu; la Plessis est entrée, on lui a fait signe d'aller doucement, elle a obéi ponctuellement : comme elle étoit au milieu de la chambre, ma mère a toussé et a demandé vite son mouchoir pour cracher : la petite et moi nous nous sommes levés pour y aller; mais la Plessis nous a prévenus, elle a couru au lit, et au lieu de porter le mouchoir à la bouche de ma mère, elle lui a pincé le nez d'une force qui a fait crier les hauts cris à la pauvre malade; ma mère n'a pu s'empêcher de *renasquer* un peu contre le zèle indiscret qui avoit causé ce transport; et puis on s'est mis à rire. Si vous aviez vu cette petite comédie, vous n'auriez pu vous en empêcher. Adieu, ma petite sœur, n'ayez ni peine, ni frayeur de ce qui se passe ici; nous espérons qu'avant que cette lettre soit à vous, ma mère se promènera un peu dans le jardin : s'il arrive quelque chose d'extraordinaire entre-ci et demain, on vous le mandera avant que de fermer le paquet. Ce qui nous ravit, c'est qu'à l'heure qu'il est il ne peut rien arriver que de bon. J'embrasse de tout mon cœur M. de Grignan.

# LETTRE CDLXXXII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, lundi 27 janvier 1676.

J'ai encore les mains enflées, mon enfant, mais que cela vous persuade la fin de tout le rhumatisme, qui a toujours diminué depuis cette crise dont nous vous parlâmes le neuf de mon mal.

M. DE SÉVIGNÉ *écrit sous la dictée de* M^ME^ DE SÉVIGNÉ.

Il est donc vrai que depuis cette sueur, à la suite de plusieurs autres petites, je me trouve sans fièvre et sans douleur ; il ne me reste plus que la lassitude du rhumatisme. Vous savez ce que c'est pour moi d'être seize jours sur les reins, sans pouvoir changer de situation. Je me suis rangée dans ma petite alcove[1], où j'ai été très-chaudement et parfaitement bien servie. Je voudrois bien que mon fils ne fût pas mon se-

[1] Cette alcove, accompagnée de deux petits cabinets, a été conservée dans la chambre à coucher de madame de Sévigné aux Rochers; on y voit encore son lit de satin jaune, brodé aux Indes, en soie de couleur, or et argent. Nous devons ce renseignement à M. de Monmerqué.

crétaire en cet endroit pour vous dire ce qu'il a fait en cette occasion. Ce mal a été fort commun dans ce pays, et ceux qui ont évité la flu xion sur la poitrine y sont tombés : mais, pour vous dire le vrai, je ne croyois pas être sujette à cette loi commune; jamais une femme n'a été plus humiliée, ni plus traitée contre son tempérament. Si j'avois fait un bon usage de tout ce que j'ai souffert, je n'aurois pas tout perdu; il faudrait peut-être m'envier : mais je suis impatiente, ma fille, et je ne comprends pas comment on peut vivre sans pieds, sans jambes, sans jarrets et sans mains. Il faut que vous pardonniez aujourd'hui cette lettre à l'occupation naturelle d'une personne malade; c'est à n'y plus revenir : dans peu de jours je serai en état de vous écrire tout comme les autres. Il me semble avoir entendu dire, pendant que j'avois la fièvre, que votre cardinal Grimaldi[1] étoit mort; j'en serois en vérité bien fâchée. Adieu, ma chère enfant; avec tout cela mon mal n'a été que douloureux, et tous ceux qui prennent intérêt à moi n'ont pu trouver un moment le moindre sujet d'avoir peur : la fièvre même étoit nécessaire pour consumer l'humeur du rhumatisme;

[1] Jérôme de Grimaldi, archevêque d'Aix, qui mourut doyen des cardinaux le 4 novembre 1685, âgé de 90 ans. Il fut extrêmement regretté dans son diocèse, et surtout des pauvres. *D. P.*

et présentement que je n'en ai plus, il n'y a qu'à attendre patiemment le retour de mes forces, et que l'enflure se dissipe. J'embrasse M. de Grignan. La princesse a fait des merveilles pendant ma maladie.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je n'ai plus rien à vous dire après cela, ma petite sœur, si ce n'est que je viens d'avoir une dispute avec le *bien bon;* il dit que l'écriture de ma mère, telle qu'elle est, étoit fort nécessaire pour vous rassurer; moi je soutiens qu'elle est beaucoup plus propre à vous épouvanter, et que vous auriez bien fait l'honneur au *bien bon* et à moi de vous en rapporter à nous sur la santé de ma mère, et que le style de nos lettres vous auroit ôté vos inquiétudes. Voilà ma pensée; car je ne crois pas que vous me soupçonniez d'une assez grande force d'esprit pour écrire des plaisanteries dans le temps que je serois frappé de quelque chose de terrible : mandez-nous votre avis, pour terminer cette dispute. Je salue M. de Grignan, et baise la *Dague* au front.

## LETTRE CDLXXXIII.

DE M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de* M^ME DE SÉVIGNÉ, A M^ME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 29 janvier 1676.

Ce qui vous paroîtra plaisant, ma fille, c'est que je suis guérie, que je n'ai plus ni fièvre, ni douleurs, et que pourtant je ne vous écrirai point; mais c'est par la raison même que je suis guérie, que je ne puis écrire. Mes douleurs se sont changées en enflure; de sorte que cette pauvre main droite ne peut plus me servir à griffonner comme ces jours passés : c'est encore un peu d'incommodité qui ne durera pas longtemps. Je ne suis présentement qu'à me consoler des maux que le lit m'a donnés pendant quinze jours. Je commence à me promener par ma chambre; je reprends mes forces : cet état n'est pas à plaindre, et je vous prie de ne vous en point faire une peine, dans le temps que nous nous en faisons un plaisir sensible. J'ai lu vos deux lettres, elles sont divines; vous me faites des représentations admirables : si jamais je puis avoir la main libre, j'y ferai réponse; en attendant, croyez que vous ne perdez rien avec moi,

ni de l'agrément de votre commerce, ni de l'amitié que vous me témoignez. Une des plus grandes joies que j'aie eues du retour de ma santé, c'est l'inquiétude que cela vous ôtera. Vous n'en devez plus avoir, puisque nous vous avons mandé toutes choses dans l'exacte vérité, et que nous goûtons présentement les délices de la convalescence. Je vous embrasse, ma chère enfant, de tout mon cœur; le *bien bon* en fait autant; et pour moi, ma petite sœur, vous croyez bien que je ne m'y épargne pas. Je n'ai rien à vous dire aujourd'hui de moi-même, si ce n'est l'extrême joie que j'ai de vous voir hors d'intrigue.

## LETTRE CDLXXXIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, vendredi 31 janvier 1676.

Ne soyez nullement en peine de moi; je suis hors d'affaire : quoique j'aie les bras, les jarrets, les pieds, gros et enflés, et que je ne m'en aide point, on m'assure que cette incommodité, qui est incroyable, finira bientôt. J'ai été mille fois mieux ici qu'à Paris; je suis servie et traitée comme la reine.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Oh! la belle écriture! ne trouvez-vous pas que ma mère eût tout aussi bien fait de ne vous pas écrire? nous l'en voulions empêcher; mais elle l'a voulu : je souhaite que cela vous serve de consolation : souhaitez-nous en récompense un peu de patience pour supporter l'enflure et la foiblesse qui restent. Ma mère croyoit que du moment qu'elle n'auroit plus de douleurs elle pourroit aller à cloche-pied; elle est un peu attrapée de s'en voir si éloignée. Tout ira bien, pourvu que l'impatience ne fasse point de mauvais effet. Nous voulions vous envoyer une lettre de madame de Vins, que ma mère reçut le dernier ordinaire; mais à force de l'avoir voulu conserver, il arrive que nous ne la trouvons point. Sachez en gros que cette lettre étoit fort honnête; madame de Vins assuroit qu'elle étoit persuadée que les Grignan avoient eu toute la raison de leur côté dans ces deux dernières affaires, et qu'elle ne vous avoit point écrit, parce qu'elle vous connoissoit trop d'esprit et trop de bon sens pour vouloir recommencer vos démêlés, puisque la cause en étoit ôtée : elle dit aussi qu'elle a eu tant de chaleur pour les Grignan, parce qu'ils avoient raison, qu'elle en est devenue suspecte aux autres; voilà grossièrement

le sujet de la pièce. Vous pouvez croire à cette heure que vous avez lu la lettre: je compte que nous la retrouverons dans quinze jours ou trois semaines : on a eu si grand'peur de l'égarer, qu'on l'a mise bien précieusement dans quelque petit coin où personne ne pût la toucher ; nous n'y avons pas touché nous-mêmes, tant on a bien réussi à faire ce qu'on vouloit. Adieu, ma petite sœur.

## LETTRE CDLXXXV.

DE M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de* M^ME^ DE SÉVIGNÉ, A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 2 février 1676.

Nous avons lu vos deux dernières lettres avec un plaisir et une joie qu'on ne peut avoir qu'en les lisant. Nous craignons celles où vous allez faire de grands cris sur le mal que j'ai eu; premièrement, parce que vous vous en prendrez à moi ; et cela n'est pas juste : tout le monde, en ce pays, a eu des rhumatismes, ou des fluxions sur la poitrine : choisissez. Il y a six semaines que madame de Marbeuf en est dangereusement malade; ainsi il falloit bien payer le tribut d'une façon ou d'une autre ; et pour vos inquiétudes

et vos frayeurs, elles commencent justement dans le temps qu'il n'y a plus de sujet d'en avoir; je suis présentement hors de toute fièvre et des douleurs du rhumatisme; ce qui me reste est d'avoir les mains et les pieds enflés; en sorte que je ne saurois me guérir, en marchant, de tous les maux que je me suis faits dans le lit; mais cela s'appelle des incommodités, et point du tout des dangers. Ainsi, ma chère enfant, mettez-vous l'esprit en repos : nous ne songeons qu'à reprendre des forces, et à nous en aller à Paris, où je vous donnerai de mes nouvelles. Je ne vous saurois écrire aujourd'hui, j'ai la main droite encore trop enflée; pour la gauche, elle ne l'est plus du tout; elle est toute désenflée et toute ridée; c'a été une joie extraordinaire de la voir en cet état. Je vous assure qu'un rhumatisme est une des plus belles pièces qu'on puisse avoir; j'ai un grand respect pour lui; il a son commencement, son accroissement, son période et sa fin; heureusement c'est à ce dernier terme que nous sommes.

Pour madame de Vins et son beau-frère (*M. de Pomponne*), je crois vous les avoir découverts par un côté qui vous doit contenter, puisqu'il me contente. Ils n'ont point voulu paroître tels qu'ils ont été; ils ont leurs raisons, et il faut laisser à nos amis la liberté de nous servir

à leur mode. Il me paroît qu'ils ont observé beaucoup de régime et de ménagement du côté de la Provence ; il faut sur cela suivre leurs vues et leurs pensées, d'autant plus agréablement, qu'ils ont bien voulu me laisser voir d'ici le dessous des cartes, qui est enchanté pour vous. Ils vienn entde m'écrire tous deux sur ma maladie, voyez s'il y a rien de si obligeant ; voilà les lettres : ainsi, ma fille, gardez-moi donc bien tous mes petits secrets, et gardons-nous bien de nous plaindre des gens dont nous devons nous louer.

Je comprends le bruit et l'embarras que vous avez dans votre *rond*[1]. Mandez-moi si le bon homme de Sannes joue toujours au piquet, et s'il croit être en vie. Voici le temps qu'il faut se divertir malgré qu'on en ait; si vous en étiez aussi aise que votre fille l'est de danser, je ne vous plaindrois pas; jamais je n'ai vu une petite fille si dansante naturellement. Au reste, je suis entièrement de votre avis sur les *Essais de morale;* je gronde votre frère : le voilà qui va vous parler.

[1] C'est nn cabinet appelé le *rond*, parce qu'il est pratiqué dans une ancienne tour du palais des comtes de Provence, où étoit le logement de M. de Grignan à Aix. Ce palais a été abattu au commencement de la révolution. *D. P.*

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Et moi, je vous dis que le premier tome des *Essais de morale* vous paroîtroit tout comme à moi, si la Marans et l'abbé Têtu ne vous avoient accoutumée aux choses fines et distillées. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les galimatias vous paroissent clairs et aisés : de tout ce qui a parlé de l'homme et de l'intérieur de l'homme, je n'ai rien vu de moins agréable; ce ne sont point là ces portraits où tout le monde se reconnoît. Pascal, la Logique de Port-Royal, et Plutarque, et Montaigne, parlent bien autrement : celui-ci parle, parce qu'il veut parler, et souvent il n'a pas grand'chose à dire. Je vous soutiens de plus que ces deux premiers actes de l'opéra sont jolis, et au-dessus de la portée ordinaire de Quinault; j'en ai fait tomber d'accord ma mère; mais elle veut vous en parler elle-même. Dites-nous ce que vous y trouvez de si mauvais, et nous vous y répondrons, au moins sur ces premiers actes; car pour l'assemblée des Fleuves, je vous l'abandonne. Ma très-belle, et très-aimable petite sœur, ma mère vous embrasse avec sa main ridée; et pour moi je vous embrasserois aussi si j'osois, étant brouillé avec vous comme je le suis.

## LETTRE CDLXXXVI.

DE M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de* M^ME DE SÉVIGNÉ, A M^ME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, lundi 3 février 1676.

Devinez ce que c'est, mon enfant, que la chose du monde qui vient le plus vite, et qui s'en va le plus lentement; qui vous fait approcher le plus près de la convalescence, et qui vous en retire le plus loin; qui vous fait toucher l'état du monde le plus agréable, et qui vous empêche le plus d'en jouir; qui vous donne les plus belles espérances, et qui en éloigne le plus l'effet; ne sauriez-vous le deviner? *jetez-vous votre langue aux chiens?* c'est un rhumatisme. Il y a vingt-trois jours que j'en suis malade; depuis le quatorze, je suis sans fièvre et sans douleurs, et dans cet état bienheureux, croyant être en état de marcher, qui est tout ce que je souhaite, je me trouve enflée de tous côtés, les pieds, les jambes, les mains, les bras; et cette enflure, qui s'appelle ma guérison, et qui l'est effectivement, fait tout le sujet de mon impatience, et feroit celui de mon mérite, si j'étois bonne. Cependant je crois que voilà qui est fait, et que dans deux jours je pourrai marcher : *Lar-*

*mechin* me le fait espérer, *o che spero!* Je reçois de partout des lettres de réjouissance sur ma bonne santé, et c'est avec raison. Je me suis purgée une fois de la poudre de M. de Lorme, qui m'a fait des merveilles; je m'en vais encore en reprendre; c'est le véritable remède pour toutes ces sortes de maux : on me promet, après cela, une santé éternelle; Dieu le veuille. Le premier pas que je ferai sera d'aller à Paris : je vous prie donc, ma chère enfant, de calmer vos inquiétudes; vous voyez que nous vous avons toujours écrit sincèrement. Avant que de fermer ce paquet, je demanderai à ma grosse main si elle veut bien que je vous écrive deux mots : je ne trouve pas qu'elle le veuille, peut-être qu'elle le voudra dans deux heures. Adieu, ma très-belle et très-aimable; je vous conjure tous de respecter, avec tremblement, ce qui s'appelle un rhumatisme; il me semble que présentement je n'ai rien de plus important à vous recommander. Voici le *Frater* qui peste contre vous depuis huit jours, de vous être opposée, à Paris, au remède de M. de Lorme.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Si ma mère s'étoit abandonnée au régime de ce bon homme, et qu'elle eût pris tous les mois de sa poudre, comme il le vouloit, elle ne seroit

pas tombée dans cette maladie, qui ne vient que d'une réplétion épouvantable d'humeurs; mais c'étoit vouloir assassiner ma mère, que de lui conseiller d'en essayer une prise; cependant ce remède si terrible, qui fait trembler en le nommant, qui est composé avec de l'antimoine, qui est une espèce d'émétique, purge beaucoup plus doucement qu'un verre d'eau de fontaine, ne donne pas la moindre tranchée, pas la moindre douleur, et ne fait autre chose que de rendre la tête nette et légère, et capable de faire des vers, si on vouloit s'y appliquer. Il ne falloit pourtant pas en prendre. Vous moquez-vous, mon frère, de vouloir faire prendre de l'antimoine à ma mère? Il ne faut seulement que du régime, et prendre un petit bouillon de séné tous les mois, voilà ce que vous disiez. Adieu, ma petite sœur, je suis en colère quand je songe que nous aurions pu éviter cette maladie avec ce remède, qui nous rend si vite la santé, quelque chose que l'impatience de ma mère lui fasse dire. Elle s'écrie : ô mes enfants, que vous êtes fous de croire qu'une maladie puisse se déranger! ne faut-il pas que la Providence de Dieu ait son cours? et pouvons-nous faire autre chose que de lui obéir? Voilà qui est fort chrétien; mais prenons toujours, à bon compte, de la poudre de M. de Lorme.

## LETTRE CDLXXXVII.

DE M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de* M^ME DE SÉVIGNÉ, A M^ME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 9 février 1676.

Voilà justement ce que nous avions prévu. Je vois vos inquiétudes et vos tristes réflexions dans le temps que je suis guérie. J'ai été frappée rudement de l'effet que vous feroit cette nouvelle, vous connaissant comme je vous connois pour moi; mais enfin vous aurez vu la suite de cette maladie, qui n'a rien eu de dangereux : nous n'avions point dessein de vous faire de finesse dans le commencement; nous vous parlions de torticolis, et nous croyions en être quittes pour cela : mais le lendemain cela se déclara pour un rhumatisme, c'est-à-dire pour la chose du monde la plus douloureuse et la plus ennuyeuse; et présentement, quoique je sois guérie, que je marche dans ma chambre, et que j'aie été à la messe, je suis toute pleine de cataplasmes : cette impossibilité d'écrire est quelque chose d'étrange, et qui a fait en vous tout le mauvais effet que j'en avois appréhendé. Croiriez-vous bien que notre eau de la reine de Hongrie m'a été contraire

pendant tout mon mal? Je vois avec combien d'impatience vous avez attendu nos secondes lettres, et je suis trop obligée à M. de Roquesante d'avoir bien voulu partager votre ennui en les attendant; il y a des héros d'amitié, dont je fais grand cas. Je remercie les *Pichons* d'avoir remercié Dieu de si bon cœur, et je promets à M. de Grignan deux lignes de ma main aussitôt qu'on m'aura ôté mes cataplasmes. Je vous prie bien sérieusement de remercier toutes les dames et toutes les personnes qui se sont intéressées à ma santé; et quoique ce soit au dessein de vous plaire que je doive ces empressements, ils ne laissent pas de m'être fort agréables, et je vous conjure de leur en témoigner ma reconnoissance. Je crains que votre frère ne me quitte, voilà un de mes chagrins : on ne lui parle que de revues, que de brigade, que de guerre. Cette maladie-ci dérange bien nos bons petits desseins; je fais venir en tout cas *Hélène*, pour ne pas tomber dés nues; et le temps nous rassemblera. Je vous conjure d'avoir soin de vous et de votre santé : vous savez que c'est la marque la plus sensible que vous puissiez me donner de votre amitié. Adieu, ma très-aimable, je vous embrasse de toute la tendresse de mon cœur. Voici le *Frater* qui veut parler à M. de Grignan.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Quoique ma sœur ait pris toutes sortes de soins pour cacher l'état où elle est, vous ne devez pas douter, mon très-cher frère, que je n'eusse pris toutes les précautions imaginables pour la ménager, en cas que la maladie de ma mère nous eût fait la moindre frayeur ; mais heureusement nous n'avons eu que le chagrin de lui voir souffrir des douleurs insupportables, sans qu'il y ait jamais eu aucune apparence de danger : vous aurez bien pu vous en apercevoir par nos lettres; qui vous auront tout-à-fait rassuré. Soyez persuadé, mon très-cher frère, que je ne pouvois manquer de faire mon devoir en cette occasion; ma sœur a une place dans mon cœur, qui ne me permet pas de l'oublier. Depuis que nous sommes dans la joie de voir revenir, à vue d'œil, la santé de ma mère, je me console de la maladie, parce qu'elle lui apprendra à se conserver, comme une personne mortelle, et parce qu'elle est cause que j'ai reçu de vous la lettre du monde la plus obligeante, et la plus pleine d'amitié. Croyez aussi, Monsieur, que vous ne sauriez aimer personne qui vous honore plus que moi ; ni qui ait pour vous plus d'estime et de tendresse.

MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma petite sœur, pour vous mander les détails que vous souhaitiez; dès le premier ordinaire, il eût fallu faire comme le valet-de-chambre de feu mon oncle de Châlons[1], qui disoit : *Monsieur a la fièvre quarte depuis hier matin.* Nous vous avons mandé tout ce qu'il y avoit à vous mander. Remerciez-nous seulement, et ne vous avisez pas de nous gronder en la moindre chose, parce que vous auriez tort. Nous avons l'abbé de Chavigni pour évêque de Rennes[2]; vous trouverez que nous en devons être bien aises, pour peu que vous oubliiez le mépris et l'aversion qu'il a pour Montaigne. Je vous embrasse mille fois, ma petite sœur. Je vous prie de faire encore pour moi des amitiés à M. de Grignan. J'ai enfin vu une lettre de lui à un autre qu'à vous, je la conserverai aussi comme un trophée de bonté et de gloire; c'en est assez pour peindre mon ressentiment.

[1] Jacques de Neuchèse, évêque de Châlons-sur-Saone. *D. P.*

[2] François Le Bouthillier de Chavigni fut nommé à l'évêché de Rennes, et en obtint les bulles; mais il donna sa démission, et deux ans après il fut nommé évêque de Troyes. *M.*

## LETTRE CDLXXXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 12 février 1676.

Ma fille, il n'est plus question de moi, je me porte bien, c'est-à-dire, autant que l'on se porte bien de la queue d'un rhumatisme; car ces enflures s'en vont si lentement, que l'on perdroit fort bien patience, si l'on ne sortoit d'un état qui fait trouver celui-là fort heureux. Est-il vrai que le chevalier de Grignan se soit trouvé depuis dans le même embarras? Je ne comprends point ce qu'un *petit glorieux* peut faire d'un mal qui commence d'abord à vous soumettre, pieds et poings liés, à son empire[1]. On dit aussi que le cardinal de Bouillon n'est pas exempt de cette petite humiliation Oh, le bon mal! et que c'est bien fait de le voir un peu jeté parmi les courtisans! Mon fils est allé à Vitré pour une affaire, c'est pourquoi je donne sa charge de secrétaire à une petite personne dont je vous ai souvent parlé, et qui vous prie de trouver bon qu'elle vous baise respectueusement les mains. *Hélène* sera ici dans quatre jours; j'ai compris que je ne pour-

[1] Le chevalier de Grignan avoit alors 26 ans. *M.*

rois m'en passer, voyant bien que mon fils me va ôter *Larmechin*. Il y a tant d'incommodité dans la santé qui suit la guérison d'un rhumatisme, qu'on ne sauroit se passer d'être bien servie. Voilà une lettre que la bonne princesse vient de m'envoyer pour vous; savez-vous bien que je suis touchée de l'extrême politesse et de la tendre amitié qu'il y a dans ce procédé? Je ne suis pas en peine de la façon dont vous y ferez réponse.

## LETTRE CDLXXXIX.

DE M. DE SÉVIGNÉ, *sous la dictée de* M^ME^ DE SÉVIGNÉ, A M^ME^ DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 16 février 1676.

Puisque vous jugez la question, qu'il vaut mieux ne point voir de l'écriture de la personne qu'on aime, que d'en voir de mauvaise, je crois que je ne proposerai rien cette fois-ci à ma main enflée : mais je vous conjure, ma fille, d'être entièrement hors d'inquiétude. Mon fils me fit promener hier par le plus beau temps du monde; je m'en trouvai fortifiée; et si mes enflures veulent bien me quitter après cinq semaines de martyre, je me retrouverai dans une parfaite santé. Comme j'aime

à être dorlotée, je ne suis pas fâchée que vous me plaigniez un peu, et que vous soyez persuadée qu'un rhumatisme, comme celui que j'ai eu, est le plus cruel de tous les maux qu'on puisse avoir. Le *Frater* m'a été d'une consolation que je ne vous puis exprimer; il se connoît assez joliment en fièvre et en santé; j'avois de la confiance en tout ce qu'il me disoit : il avoit pitié de toutes mes douleurs, et le hasard a voulu qu'il ne m'ait trompée en rien de ce qu'il m'a promis, pas même à la promenade d'hier, dont je me suis mieux portée que je n'espérois. *Larmechin*, de son côté, m'a toujours veillée depuis cinq semaines, et je ne comprends point du tout ce que j'eusse fait sans ces deux personnes. Si vous voulez savoir quelque chose de plus d'un rhumatisme, demandez-le au pauvre Marignane, qui me fait grand'pitié, puisqu'il est dans l'état d'où je ne fais que de sortir. Ne croyez point que la coiffure en toupet, ni les autres ornements que vous me reprochez, aient été en vogue : j'ai été malade de bonne foi pour la première fois de ma vie, *et pour mon coup d'essai, j'ai fait un coup de maître.* Tout le soin qu'on a eu de ma santé en Provence marque bien celui qu'on a de vous plaire; je vous prie de ne pas laisser d'en faire des remercîments partout où vous le jugerez à propos. Je ne cherche plus que

des forces pour nous mettre sur le chemin de Paris, où mon fils s'en va le premier, à mon regret. Je suis fort touchée de la dévotion d'Arles; mais je ne puis croire que celle du coadjuteur le porte jamais à de telles extrémités : nous vous prions de nous mander la suite de ce zèle si extraordinaire. Je suis bien aise que vous ayez vu le dessous des cartes du procédé de M. de Pomponne et de madame de Vins, et que vous soyez entrée dans leur politique, sans en avoir rien fait retourner à Paris; ce sont des amis sur lesquels nous pouvons compter. Adieu, ma très-chère enfant; il me semble que c'est tout ce que j'ai à vous dire; si je n'étois en peine de vous et de votre santé, je serois dans un état digne d'envie; mais la misère humaine ne comporte pas tant de bonheur. J'embrasse M. de Grignan de tout mon cœur, et vous, ma fille, avec une tendresse infinie.

## LETTRE CDXC.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi, jour des cendres, 19 février 1676.

Je souhaite, ma chère fille, que vous ayez passé votre carnaval plus gaiement que moi;

rien n'a dû vous en empêcher : il y a long-temps que ma santé ne donne plus d'inquiétude, et qu'elle ne me donne que de l'ennui. La fin ridicule d'un rhumatisme est une chose incroyable : on ressent des douleurs qui font ressouvenir du commencement, l'on meurt de peur ; une main se renfle traîtreusement, un torticolis vous trouble : enfin c'est une affaire que de se remettre en parfaite santé ; et comme je l'entreprends, j'en suis fort occupée : il ne faut pas appréhender que je retombe malade par ma faute : je crains tout, l'on se moque de moi. Voilà donc, comme vous voyez, ce qui compose une femme d'assez mauvaise compagnie. D'un autre côté, le bon abbé ne se porte pas bien ; il a mal à un genou ; et un peu d'émotion tous les soirs ; cela me trouble. Madame de Marbeuf est venue me voir de Rennes, mais je l'ai renvoyée passer le carnaval chez la bonne princesse : elles reviendront tantôt me voir : mon fils a passé deux jours avec elles, il s'en va dans cinq ou six ; c'est une perte pour moi : mais il n'y a pas moyen qu'il diffère davantage ; nous ne penserons plus qu'à le suivre. Mais, ma fille, qui peut me guérir des inquiétudes où je suis pour vous ? Elles sont extrêmes, et je demande à Dieu tous les jours d'en être soulagée par une nouvelle, telle et aussi heureuse que je la puisse souhaiter. Je ne sais quand

mes lettres redeviendront supportables ; mais présentement elles sont si tristes et si pleines de moi, que je m'ennuie de les entendre relire; vous avez trop de bon goût pour n'être pas de même : c'est pourquoi je m'en vais finir; aussi bien la petite fille[1] se moque de moi. J'attends vos lettres, comme la seule joie de mon esprit : je suis ravie d'entrer dans tout ce que vous me dites, et de sortir un peu de tout ce que je dis. *Hélène* est arrivée depuis deux jours, elle me console de *Larmechin* qui s'en va. On me mande mille choses de Paris, sur quoi l'on pourroit discourir, si l'on n'avoit point les mains enflées. Adieu, ma très-chère et très-aimable, vous savez combien je suis à vous; conservez-moi tendrement votre chère et précieuse amitié. J'embrasse M. de Grignan et les *Pichons*. Comment se porte Marignane? Il me semble que nous sommes bien proches du côté du rhumatisme. Je vous envoie une douzaine de souvenirs à distribuer comme il vous plaira; mais il y en a un pour Roquesante, qui ne doit jamais être confondu.

[1] La petite personne, dont il a déjà été parlé, lui servoit dans ce moment-là de secrétaire. *D. P.*

## LETTRE CDXCI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 23 février 1676.

Vous êtes accouchée à huit mois, ma très-chère; quel bonheur que vous vous portiez bien! mais quel dommage d'avoir perdu encore un pauvre petit garçon! Vous qui êtes si sage, et qui grondez les autres, vous avez eu la fantaisie de vous laver les pieds; quand on a poussé si loin un si bel ouvrage, comment peut-on le hasarder, et sa vie en même temps? car il me semble que votre travail prenoit un mauvais train; enfin, ma fille, par la grace de Dieu, vous en êtes sortie heureusement, vous avez été bien secourue. Vous pouvez penser avec quelle impatience j'attends de secondes nouvelles de votre santé, et si je suis bien occupée, et bien remplie des circonstances de cet accouchement. Je vous rends graces de vos trois lignes, et à vous, mon cher Comte, des soins que vous prenez de m'instruire. Vous savez ce que c'est pour moi que la santé de votre chère femme : mais vous l'avez laissée trop écrire; c'est une mort que cet excès; et pour ce lavage des pieds, on dit qu'il a causé l'accou-

chement. C'est dommage de la perte de cette enfant; je la sens, et j'ai besoin de vos réflexions chrétiennes pour m'en consoler; car, quoi qu'on vous dise, vous ne le sauverez pas à huit mois. J'aurois eu peur que l'inquiétude de ma maladie n'y eût contribué, sans que j'ai trouvé qu'il y a eu quinze jours d'intervalle. Enfin Dieu soit loué et remercié mille et mille fois, puisque ma chère comtesse se porte bien : ma vie tient à cette santé; je vous la recommande, mon très-cher, et j'accepte de tout mon cœur le rendez-vous de Grignan.

## LETTRE CDXCII.

### DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 23 février 1676.

Vous n'avez qu'à venir nous donner à cette heure des règles et des avis pour notre santé; on vous répondra comme dans l'évangile : *Médecin, guéris-toi toi-même.* J'ai présentement de grands avantages sur vous; tel que je suis,

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine [1].

Ma mère se porte à merveilles; elle prit hier, pour la dernière fois, de la poudre de M. de

[1] *Voyez* la fable du *Coche et de la Mouche*, par La Fontaine.

Lorme, qui lui a très-bien fait. Elle se promène dès qu'il fait beau; je lui donne des conseils dont elle se trouve bien; *je n'accouche point à huit mois;* je dois croire, après cela, que ma mère se reposera sur moi de tout ce qui la regarde, et qu'elle méprisera beaucoup votre petite capacité, qui s'avise de se laver les jambes deux heures durant, étant grosse de huit mois : l'on vous pardonne pourtant, puisque vous vous en portez bien, et que les lettres que nous avons reçues de vous, de M. de Grignan et de la petite *Dague*[1] nous ôtent toutes sortes d'inquiétudes. Quelque douce néanmoins que fût la manière de nous apprendre cette nouvelle, ma mère en fut émue à un point qui nous fit beaucoup de frayeur. Nous jouions au reversi quand les lettres arrivèrent; l'impatience de ma mère ne lui permit pas d'attendre que le coup fût fini pour ouvrir votre paquet; elle le fit ouvrir à M. du Plessis, qui étoit spectateur. Il commença par la lettre de la *Dague* pour moi; et à ce mot d'*accouchement* qui étoit sur le dessus, quoique le dedans fût fort gaillard, elle ne put s'empêcher d'avoir une émotion extraordinaire : c'est un des restes que sa maladie lui a laissés; le sujet

[1] On voit par cette lettre que le marquis de Sévigné appeloit ainsi *Montgobert*, demoiselle de compagnie de madame de Grignan qui écrivoit souvent à madame de Sévigné. *M.*

en étoit bien juste : mais le caractère enjoué de la *Dague* nous rassura tous en un moment, et ma mère seule eut besoin de voir de votre écriture. Je supplie M. de Grignan de recevoir mes compliments sur votre bonne santé, et les vœux très-sincères que je fais pour la vie de son fils. Il n'en doit pas douter, pour peu qu'il me fasse l'honneur de juger un peu de moi par lui-même; et cela est encore bien éloigné des larmes dont il m'honora, quand on lui dit de mes nouvelles il y a dix-huit mois[1] : pour la *Dague*, je ne lui dis rien, j'attends à me venger de toutes ses injures que je me sois caché à Grignan, dans cet escalier où le vent fait de si bons effets. Je vous embrasse mille fois, ma chère petite sœur; il n'y a point de danger aujourd'hui; car il y a long-temps que je n'ai mis de poudre à ma perruque.

[1] A l'occasion du combat de Sénef, où M. de Sévigné courut les plus grands dangers. ( *Voyez* la lettre du 5 septembre 1674. ) *M.*

## LETTRE CDXCIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 26 février 1676.

J'attends avec impatience mes lettres de vendredi; il me faut encore cette confirmation de votre chère et précieuse santé. Je vous embrasse tendrement, et vais vous dire le reste par mon petit secrétaire.

Je ne vous parle plus de ma santé; elle est très-bonne, à la réserve de mes mains qui sont toujours enflées : si l'on écrivoit avec les pieds, vous recevriez bientôt mes grandes lettres; en attendant, je quitte les pensées de ma maladie, pour m'occuper de celles qui me sont venues de Provence; elles en sont assez capables; et pourvu que votre bonne santé continue, j'aurai assez de sujet de remercier Dieu. Nous avons ici un temps admirable; cela me fortifie, et avance mon voyage de Paris.

On me mande que M. le prince s'est excusé de servir cette campagne; je trouve qu'il fait fort bien. M. de Lorges est enfin maréchal de France; n'admirez-vous point combien il en auroit peu coûté de lui avancer cet honneur de

six ou sept mois? Toutes mes lettres ne sont pleines que du retour de M. et madame de Schomberg : pour moi, je crois qu'il ira en Allemagne. Tout le monde veut aussi que je sois en état de monter en carrosse, depuis que j'ai appris votre heureux accouchement : il est vrai que c'est une grande avance que d'avoir l'esprit en repos : j'espère l'avoir encore davantage quand j'aurai reçu mes secondes lettres. Mon fils s'en va à Paris pour tâcher de conclure une affaire miraculeuse, que M. de la Garde a commencée avec le jeune Viriville; c'est pour vendre le guidon. J'aime La Garde de tout mon cœur; je vous prie d'en faire autant, et de lui écrire pour le payer de l'obligation que je lui ai. J'ai encore ici la bonne Marbeuf, qui m'est d'une consolation incroyable. Adieu, mon enfant.

## LETTRE CDXCIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 1er mars 1676.

Écoutez, ma fille, comme je suis heureuse. J'attendois vendredi de vos lettres : elles ne m'ont jamais manqué ce jour-là; j'avois langui huit jours; j'ouvre mes paquets, je n'en trouve

point; je pensai m'évanouir, n'ayant pas encore assez de force pour soutenir de telles attaques. Hélas? que seroit devenue ma pauvre convalescence avec une telle inquiétude à supporter? et le moyen d'attendre et d'avaler les moments jusqu'à lundi? Enfin, admirez combien d'Hacqueville est destiné à me faire plaisir, puisque, même en faisant une chose qui devoit être inutile, à cause de deux de vos lettres que je devois avoir, il se rencontre qu'elle me donne la vie; et très-assurément me conserve la santé, en m'envoyant la lettre du 19 février qu'il venoit de recevoir de Davonneau, et qui est écrite de votre part; ce qui me fait voir que, le dixième de votre couche, vous étiez, et votre petit aussi, en très-bonne santé. Quel soulagement, ma fille, d'un moment à l'autre! et quel mouvement de passer de l'excès du trouble et de la douleur à une juste et raisonnable tranquillité! J'attends lundi mes paquets égarés, et retardés précisément le jour que je les souhaitois. Cette date du 19 me redonne tous les soins de ma santé qui alloit être abandonnée; ma main n'en peut plus mais je me porte très-bien, et je vous embrasse et mon cher Comte.

Je repose donc ma main, ma très-chère, et fais agir celle de mon petit secrétaire. Je veux revenir encore à d'Hacqueville, et je veux ap-

prouver l'excès de ses soins, puisque cette fois ils m'ont été si salutaires. J'avoue que si j'avois reçu mes deux lettres, comme je le devois, j'aurois ri de sa lettre, comme quand il me mande aux Rochers les nouvelles de Rennes; mais je n'en veux plus rire, depuis le plaisir qu'il m'a fait. Mon fils est parti, et nous sommes assez seules, la petite fille et moi; nous lisons, nous écrivons, nous prions Dieu; l'on me porte en chaise dans ce parc, où il fait divinement beau : cela me fortifie; j'y ai fait faire des beautés nouvelles, dont je jouirai peu cette année, car j'ai le nez tourné vers Paris. Mon fils y est déjà, dans l'espérance de conclure l'excellente affaire de M. de La Garde. La bonne princesse me vient voir souvent, et s'intéresse à votre santé. La Marbeuf s'en est retournée; elle m'étoit fort bonne pour me rassurer contre des traîtresses de douleurs qui reviennent quelquefois, et dont il faut se moquer, parce que c'est la manière de peindre du rhumatisme : c'est un aimable mal. Adieu, ma très-belle, je remercie M. Davonneau de sa lettre du 19 février.

## LETTRE CDXCV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

Aux Rochers, ce 1er mars 1676.

Qu'aurez-vous cru de moi, mon cher cousin, d'avoir reçu une si bonne lettre de vous il y a plus de six semaines, et de n'y avoir pas fait réponse? En voici la raison ; c'est qu'il y en a aujourd'hui sept que ma grande santé, que vous connoissez, fut attaquée d'un cruel rhumatisme dont je ne suis pas encore dehors, puisque j'ai les mains enflées, et que je ne saurois écrire. J'ai eu vingt et un jours la fièvre continue. Je me fis lire votre lettre, dont le raisonnement me parut fort juste[1] ; mais il s'est tellement confondu avec les rêveries continuelles de ma fièvre, qu'il me seroit impossible d'y faire réponse. Ce que je sais, c'est que j'ai envoyé votre lettre à ma fille, et que j'ai pensé plusieurs fois à vous depuis que je suis malade. Ce n'est pas peu dans un temps où j'étois si occupée de moi-même. C'est un étrange noviciat pour une créature

[1] Voyez la lettre boursoufflée que Bussy adresse à sa cousine sur la nomination *in petto* qu'il se confère, en date du 9 janvier précédent. *G. D. S. G.*

comme moi, qui avoit passé sa vie dans une parfaite santé. Cette maladie a retardé mon retour à Paris, où j'irai pourtant tout aussitôt que j'aurai repris mes forces. On m'a mandé de Paris que M. le prince avoit déclaré au roi que sa santé ne lui permettoit pas de servir cette campagne.

M. de Lorges a été fait maréchal de France : voilà sur quoi nous pourrions fort bien causer, si l'on causoit avec la main d'un autre. Mais il suffit pour aujourd'hui, mon cher cousin, que je vous aie conté mes douleurs. J'embrasse de tout mon cœur madame de Coligny : je la prie de ne pas accoucher à huit mois, comme ma fille. Elle s'en porte bien, mais on y perd un fils, et c'est dommage. Adieu, mon très-cher; faut-il que je vous parle de votre petit manifeste au roi? il est digne de vous, de votre siècle, et de la postérité.

## LETTRE CDXCVI.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Bussy, ce 9 mars 1676.

Cela est bien vrai, qu'il ne faut pas condamner les gens sur les apparences; depuis trois

mois que je vous ai écrit trois lettres, Madame, ne recevant aucune réponse, j'étois tout prêt à me plaindre de vous, quand j'ai appris que vous aviez failli à mourir. Sur cela j'ai bien changé de ton, et au lieu des reproches que je vous préparois, je n'ai eu que de la tendresse, et de la joie de vous savoir hors d'intrigue.

## LETTRE CDXCVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 4 mars 1676.

Enfin, ma chère enfant, je les ai reçues, ces deux lettres que je souhaitois tant. Je vous ai conté comme, par un grand hasard, cette lettre de Davonneau, qui me fut envoyée par d'Hacqueville, me mit en repos. Je suis ravie de votre bonne santé; mais ne vous remettez point sitôt à vous assommer d'écrire. Je remercie M. de Grignan et Montgobert de vous en avoir empêchée; aussi bien j'en suis indigne, puisque je n'ai point encore de mains; je vous demande seulement une réponse pour la princesse, et deux lignes pour moi. Je suis chagrine de cette longueur, et de retourner à Paris comme estropiée. J'en ai piqué d'honneur mon médecin d'ici, et

je prie mon fils, qui est à Paris, de demander à quelque médecin s'il n'y a rien qui puisse avancer cette guérison, après deux mois de souffrance. Mandez-moi comme se porte Marignane, et s'il a les mêmes incommodités que moi. Je me réjouis de la santé du petit garçon; je n'ose m'y attacher parce que je n'ose espérer que vous vous soyez trompée; vous êtes plus infaillible que le pape. Je fonde donc toute mon espérance sur les contes à dormir de bout, que l'on vous fait à Aix : je les trouve extrêmement plaisants, et la *rareté* des enfants de neuf mois m'a fait rire.

A M. DE GRIGNAN.

Je viens à vous, M. le Comte; vous dites que ma fille ne sauroit accoucher trop souvent, tant elle s'en acquitte bien. Hé, Seigneur Dieu! que fait-elle autre chose? Mais je vous avertis que si, par tendresse et par pitié, vous ne donnez quelque repos à cette jolie *machine*[1], vous la détruirez infailliblement, et ce sera dommage. Voilà la pensée que je veux vous donner, qui, comme vous voyez, n'est pas du dimanche gras.

[1] C'est toujours le sarcasme obligé contre le système de Descartes qui échappe souvent de la plume de madame de Sévigné : on s'en fâchoit, on en rioit; madame de Grignan n'étoit pas du nombre des rieurs. M. de Grignan figuroit, jouoit, prodiguoit et ne songeoit point aux automates. *G. D. S. G.*

A MADAME DE GRIGNAN.

Je reviens à vous, ma très-belle. Je crois que vous êtes bien aise de voir le coadjuteur et La Garde : ce dernier ne va-t-il point à la cour? Nous allons voir ce qui arrivera de l'affaire qu'il a proposée; elle est si bonne, que nous ne croyons pas qu'elle puisse réussir. On me mande de Paris que le chevalier est bien enragé de n'être point brigadier : il a raison; après ce qu'il fit l'année passée[1], il méritoit bien qu'on le fît monter d'un cran. Adieu, ma chère enfant, le *bien bon* vous embrasse, et le *petit secrétaire* vous baise la main gauche; ma main va toujours en *empirando*, mais vous vous portez bien, et moi aussi.

## LETTRE CDXCVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 8 mars 1676.

Ah! vous le pouvez bien croire, que si ma main vouloit écrire, ce seroit assurément pour vous; mais j'ai beau lui proposer, je ne trouve pas qu'elle le veuille. Cette longueur me désole;

[1] A l'affaire d'Altenheim. (*Voyez* la lettre du lundi 12 août 1675.) *D. P.*

je n'écris pas une ligne à Paris, si ce n'est l'autre jour à d'Hacqueville, pour le remercier de cette lettre de Davonneau, dont j'étois transportée ; c'étoit à cause de vous; car pour tout le reste, je n'y pense pas. Je vous garde mon griffonnage; quoique vous ayez décidé la question, je crois que vous l'aimez mieux que de n'en voir pas du tout. Il faudra donc bien que les autres m'excusent;

Car je n'ai qu'un filet de voix
Et ne chante que pour Sylvie.

Voilà donc mon petit secrétaire, aimable et joli, qui vient au secours de ma main tremblotante. Je vous aime trop, mon enfant, de m'offrir de venir passer l'été avec moi; je crois fermement que vous le feriez comme vous le dites; et sans les petites incommodités que j'ai, car un rhumatisme est une chose sur quoi je veux faire un livre, je me résoudrois fort agréablement à voir partir le bon abbé dans quinze jours, et à passer l'été dans ce beau désert avec une si divine compagnie : mais l'affaire de M. de Mirepoix[1] me décide; car franchement, je crois que

[1] Le procès auquel donnoit lieu le refus du marquis de Mirepoix de ratifier la transaction, qui avoit été faite avec M. de Grignan pour la restitution de la dot de mademoiselle du Puy-du-Fou, sa seconde femme. (*Voyez* la lettre ci-dessus, page 43, note 1.)

j'y serai bonne. Je m'en irai donc clopin-clopant, à petites journées, jusqu'à Paris. Je disois, pendant mon grand mal, que, si vous eussiez été libre, vous étiez une vraie femme, sachant l'état où j'étois, à vous trouver un beau matin au chevet de mon lit. Voyez, ma chère, quelle opinion j'ai de votre amitié, et si ma confiance n'est point comme vous la pouvez désirer. Je vous avoue, mon enfant, que je suis ravie de votre bonne santé; elle me donne du courage pour perfectionner la mienne; sans cela j'aurois tout abandonné : il y a trop d'affaire de se tirer d'un rhumatisme; mais j'entrevois tant de choses qui peuvent me donner la joie de vous voir et de vous servir dans vos affaires, que je ne balance pas à mettre tout mon soin au parfait rétablissement de ma santé. Je prends goût à la vie du petit garçon; je voudrois bien qu'il ne mourût pas. Vous me faites une peinture de Vardes qui est charmante ; vous ne devez point souhaiter Bandol pour la faire, votre pinceau vaut celui de Mignard[1]. J'aurois cru, au récit du décontenancement de Vardes, qu'il étoit rouillé pour quelqu'un; mais je vois bien, puisqu'il n'y avoit que vous, que l'honneur de cet embarras

[1] Ce trait porté avec tant de délicatesse contre l'injuste défiance de madame de Grignan, se trouve éclairci sous la date du 27 mars 1671. *G. D. S. G.*

n'est dû qu'à onze années de province[1]. Je trouve que le cardinal de Bonzi ne doit pas se plaindre, quand on ne dit que cela de ses yeux. Je suis fâchée que le bon homme Sannes[2] se soit fait enterrer, c'étoit un plaisir de le voir jouer au piquet, aussi sec qu'il l'est présentement : *combatteva tutta via, ed era morto.*

J'ai bien envie que vous fassiez réponse à la bonne princesse; il me semble que vous n'avez pas assez senti l'honnêteté de sa lettre. Mandez-moi, ma chère enfant, en quel état vous êtes relevée, et si vous avez le teint beau : j'aime à savoir des nouvelles de votre personne. Pour moi, je vous dirai que mon visage, depuis quinze jours, est quasi tout revenu; je suis d'une taille qui vous surprendroit; je prends l'air, et me promène sur *les pieds de derrière*, comme une autre. Je mange avec appétit; mais j'ai retranché le souper pour toujours; de sorte qu'à la réserve de mes mains, et de quelque douleur par-ci, par-là, qui va et vient, et me fait souvenir agréablement du cher rhumatisme, je ne suis plus digne d'aucune de vos inquiétudes. N'en ayez donc plus, je vous en conjure; et croyez qu'en

[1] M. de Vardes étoit exilé de la cour depuis plusieurs années, dans son gouvernement d'Aigues-Mortes en Languedoc. *D. P.*

[2] Il étoit conseiller au parlement d'Aix. *(Note de l'édition de 1734.)*

quelque état que je sois, et que j'aie été, votre souvenir et votre amitié font toute mon occupation. Je viens de recevoir une lettre du cardinal; il m'assure qu'il se porte mieux : c'est une santé qui m'est bien chère. J'ai reçu aussi mille compliments de tous les Grignan. Le chevalier avoit tout sujet d'espérer, après la bonne conversation qu'il avoit eue avec son maître. Adieu, ma très-chère enfant, ne craignez point que je retombe; je suis passée de l'excès de l'insolence, pour la santé, à l'excès de la timidité. Ce pauvre Lauzun ne vous fait-il pas grand'pitié de n'avoir plus à faire son trou[1]? Ne croyez-vous pas bien qu'il se cassera la tête contre la muraille? Je suis toujours contente des *Essais de morale;* et quand vous avez cru que le sentiment de certaines gens me feroit changer, vous m'avez fait tort. *La manière de tenter Dieu* nous presse un peu de faire pour notre salut ce que nous faisons souvent par amour-propre. Corbinelli dit que nos amis sont *molinistes*[2] en cet endroit. Je trouve le coad-

[1] M. de Lauzun fut découvert travaillant à faire un trou dans sa prison à Pignerol. Consultez à ce sujet les mémoires de *Mademoiselle* et ceux de Saint-Simon. *D. P.*

[2] On lit *jésuites* dans l'édition de 1818. Son éditeur, en prenant pour autorité l'édition de 1735, sous le prétexte d'adoucir le texte autographe, n'a pas pris garde que madame de Sévigné elle-même usoit de modération en écrivant *molinistes :* d'abord parce que c'étoit le mot usité pour désigner le parti opposé à celui

juteur et vous admirables sur ce sujet; si vous faisiez vos dévotions tous les jours, vous seriez des saints : mais vous ne voulez pas; et voilà cette volonté dont saint Augustin parle si bien dans ses confessions. J'admire, ma fille, où l'envie de causer m'a conduite. Ma très-chère, embrassez-moi, car je ne puis vous embrasser.

## LETTRE CDXCIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 11 mars 1676.

Je fais des lavages à mes mains, de l'ordonnance du vieux de Lorme[1], qui, au moins, me

des jansénistes, comme elle l'écrit en toutes lettres, sous la date du 22 avril 1676. En second lieu pour avoir occasion de signaler son aversion contre les sectes en matière de religion. Ce qui en même temps frappoit indirectement sur les jésuites, grands sectateurs des doctrines de Molina, lequel avoit été autrefois précédé dans l'Attique par Epicure. Madame de Sévigné n'aimoit pas davantage les jansénistes sectateurs d'un *fantôme,* comme elle le dit ailleurs (lettre du 9 juin 1676. Voir aussi notre tome II, page 180, note 3), mais elle étoit chrétienne, comme saint Augustin, comme les pères de l'église, comme les savans et pieux solitaires de Port-Royal, dont les disciples de Loyola ont triomphé sous le poids des plus graves accusations, des plus humiliantes défaites, des plus scandaleuses restaurations, parce que les exemples ne corrigent point. *G. D. S. G.*

[1] Charles de Lorme, alors médecin accrédité, qui mourut à

donnent de l'espérance; c'est tout; et je ne plains Lauzun, que de n'avoir plus le plaisir de creuser sa pierre. Enfin, ma très-chère enfant, je puis dire que je me porte bien. J'ai dans l'esprit de sauver mes jambes, et c'est ma vie, car je suis tout le jour dans ces bois où je trouve l'été; mais à cinq heures, la poule mouillée se retire, dont elle pleureroit fort bien; c'est une humiliation à laquelle je ne puis m'accoutumer. Je crois toujours partir la semaine qui vient; et savez-vous bien que si je n'avois le courage d'aller, le bon abbé partiroit fort bien sans moi? Mon fils ne me mande rien de ses affaires; il n'a été encore occupé que de parler au bon homme de Lorme de ma santé; cela n'est-il pas d'un bon petit compère? j'attends vendredi de vos lettres, et la réponse de la princesse. C'est un extrême plaisir pour moi que de savoir de vos nouvelles, mais il me semble que je n'en sais jamais assez; vous coupez court sur votre chapitre, et ce n'est point ainsi qu'il faut faire avec ceux que l'on aime beaucoup. Mandez-moi si la petite[1] est à Sainte-

Moulins en 1678, à 94 ans, après avoir été médecin de Gaston de France, duc d'Orléans. Il étoit fils de Jean de Lorme, qui fut premier médecin de Marie de Médicis. Les mémoires de Guy Joly fournissent quelques particularités curieuses sur sa vie. *G. D. S. G.*

[1] C'est la fille aînée de madame de Grignan, dont il a déjà été fait mention dans une des notes sous la date du 19 août 1675. *G. D. S. G.*

Marie; encore que mon amour maternel soit demeuré au premier degré, je ne laisse pas d'avoir de l'attention pour les Pichons. On m'écrit cent fagots de nouvelles de Paris, une prophétie de Nostradamus qui est étrange, et un combat d'oiseaux en l'air, dont il en demeure vingt-deux mille sur la place : voilà bien des alouettes prises. Nous avons l'esprit dans ce pays de n'en rien croire. Adieu, ma petite; croyez que de tous ces cœurs, où vous régnez, il n'y en a aucun où votre empire soit si bien établi que dans le mien. Je n'en excepte personne; j'embrasse le comte, après l'avoir offensé.

## LETTRE D.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 14 mars 1676.

Je suis au désespoir de toute l'inquiétude que je vous donne. On souffre bien des douleurs inutiles dans l'éloignement, et jamais notre joie ni notre tristesse ne sont à leur place. Ne craignez point, ma fille, que j'abuse de mes mains, je n'écris qu'à vous, et même je ne puis aller bien loin. Voilà mon petit secrétaire.

Je me sers de ce lavage de M. de Lorme; mais cette guérison va si lentement, que j'espère beau-

coup plus au beau temps, dont nous sommes charmés, qu'à toutes les herbes du bon homme. Du reste, je me porte si bien, que je suis résolue à partir samedi 21. Nous avons mille affaires à Paris; celle du Mirepoix n'attend plus que nous. Je ne veux point retourner sur tout ce que j'ai souffert pendant mon grand mal; il me semble qu'il est impossible de sentir de plus vives douleurs. Je tâchois d'avoir de la patience, et je voulois mettre à profit une si bonne pénitence; mais, malgré moi, je criois souvent de toute ma force. N'en parlons plus, ma fille, je me porte très-bien, et ma timidité présente doit vous répondre de ma sagesse à venir. Vous ririez bien de me voir une poule mouillée, comme je suis, regardant à ma montre, et trouvant que quatre heures et demie, c'est une heure indue. Je suis plus étonnée qu'une autre de la santé du petit enfant; car je me fie fort à vos supputations, et je trouve vos réponses fort plaisantes; mais enfin ce sera donc un miracle si nous conservons cet enfant. Tout ce que vous dites de M. de Vardes est admirable; je comprends bien qu'il craigne vos épigrammes, c'est trop d'avoir contre lui vous et sa conscience. Je crois que l'affaire du *Frater* se finira comme nous le pouvons souhaiter. Il montera à l'Enseigne pour onze mille francs : il ne sauroit mieux faire : et il trouvera

toujours M. de Viriville tout prêt à monter à cette place, quand il en sera las.

J'ai senti le chagrin du chevalier (*de Grignan*), et par toutes les raisons que vous me mandez, je croyois qu'on dût le contenter. M. le duc de Sault, après une longue conversation avec Sa Majesté, a quitté le service, et il suivra le roi comme volontaire : vous voyez qu'il y a plusieurs mécontents. Je voudrois bien que vous n'eussiez pas laissé refroidir la réponse de la bonne princesse; vous m'eussiez fait un vrai plaisir d'entrer un peu vite dans toute la reconnoissance que je lui dois ; je sais bien que vous êtes en couche; je fais valoir cette raison qui est bonne. Je suis ravie que vous vous portiez bien, et que vous soyez grasse, c'est-à-dire belle. Je pris hier de la poudre de M. de Lorme, c'est un remède admirable. Il a raison de le nommer le bon pain, car il fait précisément tout ce que l'on peut souhaiter, et n'échauffe point du tout; m'y voilà accoutumée; je crois que cette dernière prise achèvera de me guérir. Je vous embrasse, ma très-chère, et le comte et les *Pichons;* Dieu vous conserve tous dans *la parfaite.* Enfin il y a neuf semaines que je n'ai point de mains; on ne saigne point en ce pays aux rhumatismes. Dieu donne le froid selon la robe. De tous les maux que je pouvois avoir, j'ai eu précisément le moins

périlleux; mais le plus douloureux, et le plus propre à corriger mon insolence, et à me faire une poule mouillée; car les douleurs me feroient courir cent lieues pour les éviter. Et vous, ma chère enfant, qui en avez tant souffert, et avec tant de courage, votre ame est bien plus ferme que la mienne : je désire qu'elle soit long-temps unie avec votre beau corps, et je vous aime avec une tendresse que vous ne sauriez comprendre : je suis ravie de celle qu'il me semble que vous avez pour moi.

## LETTRE DI.

### DE MADAME DE GRIGNAN AU COMTE DE BUSSY[1].

A Grignan, ce 15 mars 1676.

On est bien moins de temps à recevoir des réponses de Québec, que vous ne serez à recevoir celle-ci; mais je serai entièrement justifiée auprès de vous, si vous voulez bien ajouter à tout le chemin qu'elle va faire, l'incident d'un accouchement qui s'est placé mal-à-propos entre votre lettre et celle-ci. En lisant la supputation que vous me faisiez sur les couches de madame votre

[1] Réponse à la lettre du comte de Bussy du 3 janvier précédent.

fille, il me prit une si violente envie d'accoucher, que toute la supputation que je faisois, de n'être qu'à huit mois, ne fut pas capable de m'en empêcher. Si j'avois su que vos lettres eussent eu la même vertu que les reliques de sainte Marguerite, je vous aurois prié de différer d'un mois la joie que j'ai eue d'en recevoir : mais après avoir fait l'expérience du bonheur que j'ai eu d'être heureusement délivrée d'un fils qui vit contre les règles de la médecine, vous pouvez m'écrire en tout temps, et je croirai toujours vos lettres la bénédiction d'une maison. Avec cette certitude, vous jugez bien que je suis tranquille sur l'état où est madame de Coligny. Je vous supplie, mon cher cousin, de lui faire tous mes compliments, et de recevoir les miens très-sérieux, et mille remercîments de votre souvenir. Je crois que vous aurez été fâché de la cruelle maladie dont ma mère a été tourmentée deux mois durant. Autrefois vous étiez foible quand elle se faisoit saigner; n'aurez-vous point crié de ses douleurs?[1] M. de Grignan vous assure de ses très-humbles services.

[1] Bussy croyoit qu'il y avoit sympathie entre les Rabutin, et que cette correspondance s'étendoit sur toute la famille quand un individu de son sang éprouvoit de la douleur. *G. D. S. G.*

## LETTRE DII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, mercredi 18 mars 1676.

Je ne veux point forcer ma main, et le petit secrétaire vient à mon secours.

Je vous apprendrai donc que ne sachant plus que faire pour mes mains, Dieu m'a envoyé Villebrune, qui est très-bon médecin; il m'a conseillé de les faire suer à la fumée de beaucoup d'herbes fines; je suis assurée que ce remède est le meilleur, et que cette transpiration est la plus salutaire. Je ne partirai que mardi, à cause de l'équinoxe que Villebrune m'a dit qu'il falloit laisser passer ici; il m'a donné cent exemples : enfin je n'ai que Villebrune dans la tête. Je crois que la bonne princesse s'en va voir MADAME sur la mort de M. de Valois[1]. L'affaire de mon fils n'est point encore finie.

Le mariage de M. de Lorges me paroît admirable[2]; j'aime le bon goût du beau-père. Mais

[1] Alexandre-Louis d'Orléans, duc de Valois, fils du deuxième mariage de Monsieur. *M.*

[2] Il épousoit Geneviève de Frémont, fille de Nicolas de Frémont, seigneur d'Aumeuil, etc., garde du trésor royal. *M.*

que dites-vous de madame de La Baume, qui oblige le roi d'envoyer un exempt prendre mademoiselle de La Tivolière d'entre les mains de père et mère, pour la mettre à Lyon chez une de ses belles-sœurs? On ne doute point qu'en s'y prenant de cette manière, elle n'en fasse le mariage avec son fils[1]. J'avoue que voilà une mère à qui toutes les autres doivent céder. Cela est un peu ridicule de vous dire les nouvelles de Lyon; mais je voulois vous parler de cette affaire. Je n'ai point eu l'oraison funèbre de Fléchier; est-il possible qu'il puisse contester à M. de Tulle? Je dirois là-dessus un vers du Tasse, si je m'en souvenois. Adieu, ma très-chère; le beau temps continue; je regretterois les Rochers, si je n'étois poule mouillée : mais puisque je crains le serein, et qu'il faudroit passer toutes les belles soirées dans ma chambre, les longs jours me feroient mourir d'ennui, et je m'en vais. Il faut une grande santé pour soutenir la solitude et la campagne ; quand je l'avois, je ne craignois rien.

Je suis bien lasse de cette chienne d'écriture; et sans que vous croiriez mes mains plus ma-

[1] Camille de La Baume d'Hostun, comte de Tallard, depuis maréchal de France et duc d'Hostun, épousa, par contrat du 28 décembre 1677, Marie-Catherine de Grolée de Viriville-la-Tivolière, comme l'avoit prévu madame de Sévigné. *D. P.*

lades, je ne vous écrirois plus que je ne fusse guérie. Cette longueur est toute propre à mortifier une créature, qui, comme vous savez, ne connoît quasi pas cette belle vertu de patience; mais il faut bien se soumettre quand Dieu le veut. C'est bien employé, j'étois insolente; je reconnois de bonne foi que je ne suis pas la plus forte. Excusez, ma fille, si je parle toujours de moi et de ma maladie; je vous promets qu'à Paris je serai de meilleure compagnie; c'est encore une de mes raisons d'y aller, pour désemplir un peu ma tête de moi, et de mes maux passés; les Rochers sont tout propres à les conserver dans la mémoire, quoiqu'il y fasse très-beau : mais je veux espérer de vous voir quelque jour dans ce *nido paterno*.

## LETTRE DIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

Aux Rochers, dimanche 22 mars 1676.

Je me porte très-bien, mais pour mes mains, il n'y a ni rime, ni raison : je me sers donc de la petite personne pour la dernière fois : c'est la plus aimable enfant du monde; je ne sais ce que j'aurois fait sans elle : elle me lit très-bien ce

que je veux; elle écrit comme vous voyez, elle m'aime; elle est complaisante; elle sait me parler de madame de Grignan; enfin, je vous prie de l'aimer sur ma parole.

LA PETITE PERSONNE.

Je serois trop heureuse, Madame, si cela étoit, je crois que vous enviez bien le bonheur que j'ai d'être auprès de madame votre mère. Elle a voulu que j'aie écrit tout le bien de moi que vous voyez, j'en suis assez honteuse, et très-affligée en même temps de son départ.

MADAME DE SÉVIGNÉ *continue.*

La petite fille a voulu discourir; et je reviens à vous, ma chère enfant, pour vous dire que, hormis mes mains dont je n'espère la guérison que quand il fera chaud, vous ne devez pas perdre encore l'idée que vous avez de moi : mon visage n'est point changé; mon esprit et mon humeur ne le sont guère; je suis maigre, et j'en suis bien aise; je marche, et je prends l'air avec plaisir; et si l'on me veille encore, c'est parce que je ne puis me tourner toute seule dans mon lit; mais je ne laisse pas de dormir. Je vous avoue bien que c'est une incommodité, et je la sens un peu. Mais enfin, ma fille, il faut souffrir ce qu'il plaît à Dieu, et trouver encore que je suis bien heureuse d'en être sortie, car

vous savez quelle bête c'est qu'un rhumatisme? Quant à la question que vous me faites, je vous dirai le vers de Médée :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Je suis persuadée qu'ils sont faits, et l'on dit que je vais reprendre le fil de ma belle santé; je le souhaite pour l'amour de vous, ma très-chère, puisque vous l'aimez tant; je ne serai pas trop fâchée aussi de vous plaire en cette occasion. La bonne princesse est venue me voir aujourd'hui : elle m'a demandé si j'avois eu de vos nouvelles; j'aurois bien voulu lui présenter une réponse de votre part; l'oisiveté de la campagne rend attentive à ces sortes de choses; j'ai rougi de ma pensée; elle en a rougi aussi : je voudrois qu'à cause de l'amitié que vous avez pour moi, vous eussiez payé plus tôt cette dette. La princesse s'en va mercredi, à cause de la mort de M. de Valois; et moi, je pars mardi pour coucher à Laval. Je ne vous écrirai point mercredi, n'en soyez point en peine. Je vous écrirai de Malicorne, où je me reposerai deux jours. Je commence déja à regretter mon petit secrétaire. Vous voilà assez bien instruite de ma santé; je vous conjure de n'en être plus en peine, et de songer à la vôtre. Vous, qui prêchez si bien les autres, deviez-vous faire mal à vos petits yeux,

à force d'écrire? La maladie de Montgobert en est cause; je lui souhaite une bonne santé, et je sens le chagrin que vous devez avoir de l'état où elle est. Je suis ravie que le petit enfant se porte bien : Villebrune dit qu'il vivra fort bien à huit mois, c'est-à-dire huit lunes passées.

Vous croyez que nous avons ici un mauvais temps : nous avons le temps de Provence; mais ce qui m'étonne, c'est que vous ayez le temps de Bretagne. Je jugeois que vous l'aviez cent fois plus beau, comme vous croyiez que nous l'avions cent fois plus vilain. J'ai bien profité de cette belle saison, dans la pensée que nous aurions l'hiver dans le mois d'avril et de mai, de sorte que c'est l'hiver que je m'en vais passer à Paris. Au reste, si vous m'aviez vue faire la malade et la délicate dans ma robe-de-chambre; dans ma grande chaise avec des oreillers, et coiffée de nuit; de bonne foi vous ne reconnoîtriez pas cette personne qui se coiffoit en toupet, qui mettoit son busque entre sa chair et sa chemise, et qui ne s'asseyoit que sur la pointe des siéges pliants : voilà sur quoi je suis changée. J'oubliois de vous dire que notre oncle de Sévigné est mort[1]. Madame de La Fayette commence

[1] Renauld de Sévigné, mort à Port-Royal, le 16 mars 1676. Il avoit fait construire et meubler un corps-de-logis à Port-Royal de Paris, dans la cour du dehors, dont il fit donation au monas-

présentement à hériter de sa mère[1]. M. du Plessis-Guénégaud est mort aussi; vous savez ce qu'il faut faire à sa femme.

Corbinelli dit que je n'ai point d'esprit quand je dicte; et sur cela il ne m'écrit plus. Je crois qu'il a raison; je trouve mon style lâche; mais soyez plus généreuse, ma fille, et continuez à me consoler de vos aimables lettres. Je vous prie de compter les lunes pendant votre grossesse; si vous êtes accouchée un jour seulement sur la neuvième, le petit vivra, sinon n'attendez point un prodige. Je pars mardi, les chemins sont comme en été, mais nous avons une bise qui tue mes mains : il me faut du chaud, les sueurs ne font rien; je me porte très-bien du reste; et c'est une chose plaisante de voir une femme avec un très-bon visage, que l'on fait manger comme un enfant : on s'accoutume aux incommodités. Adieu, ma très-chère, continuez de m'aimer; je ne vous dis point de quelle manière vous possédez mon cœur, ni par combien de liens je suis attachée à vous. J'ai senti notre séparation peu-

tère. Sur la fin de sa vie, il fit rebâtir le cloître de cette maison à ses frais; il y fut inhumé, et les religieuses de Port-Royal lui érigèrent par reconnoissance un monument sur lequel on grava son épitaphe, composée par M. Hamon. (*Voyez* le *Nécrologe de Port-Royal*, p. 115.) *D. P.* et *M.*

[1] *Voyez* l'article de madame de La Fayette dans la notice tome I.

dant mon mal : je pensois souvent que ce m'eût été une grande consolation de vous avoir. J'ai donné ordre pour trouver de vos lettres à Malicorne. J'embrasse le comte, c'est-à-dire je le prie de m'embrasser. Je suis entièrement à vous, et le bon abbé aussi, qui compte et calcule depuis le matin jusqu'au soir, sans rien amasser, tant cette province a été dégraissée.

## LETTRE DIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Laval, mardi 24 mars 1676.

Et pourquoi, ma chère fille, ne vous écrirois-je pas aujourd'hui, puisque je le puis? Je suis partie ce matin des Rochers par un chaud et un temps charmant; le printemps est ouvert dans nos bois. La petite fille a été enlevée dès le grand matin, pour éviter les grands éclats de sa douleur : ce sont des cris d'enfant qui sont si naturels, qu'ils en font pitié; peut-être que dans ce moment elle danse, mais depuis deux jours elle fondoit : elle n'a pas appris de moi à se gouverner. Il n'appartient qu'à vous, ma très-chère, d'avoir de la tendresse et du courage. Je me suis fort bien portée et comportée par les chemins

La contrainte offense un peu mes genoux; mais en marchant cela se passe. Mes mains sont toujours malades, il me semble que le chaud les va guérir : ce sera une grande joie pour moi; il y a bien des choses dont j'ai une extrême envie de reprendre l'usage. J'admire comme on s'accoutume aux maux et aux incommodités. Qui m'auroit fait voir tout d'une vue tout ce que j'ai souffert, je n'aurois jamais cru y résister, et jour à jour me voilà. Le *bien bon* se porte bien. Je vous écrirai de Malicorne, où je trouverai vos lettres. Comptez, je vous prie, les lunes de votre grossesse; c'est une ressource pour espérer la vie du petit garçon. J'embrasse le comte; et vous, ma chère enfant, que ne vous dirois-je point, si je vous disois tout ce que je pense et tout ce que je sens de tendresse pour vous!

## LETTRE DV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Malicorne, samedi 28 mars 1676.

C'est une grande joie pour moi que de rencontrer, en chemin faisant, deux de vos lettres, qui me font toujours voir de plus en plus votre amitié et vos soins pour ma santé. Votre consultation

en est une marque, et me paroît une chose naturelle, quand on aime la vie de quelqu'un. En récompense je vous avertis que, sans miracle, le petit Adhémar vivra fort bien cent ans. Vous me marquez le 15 juin; nous avons supputé les lunes jusqu'au 11 février, il est de deux jours dans la neuvième, c'est assez. Au reste, le changement d'air, et la continuation du beau temps, m'ont fait un bien admirable. Si je pouvois être ici huit jours, madame de Lavardin et ses soins achèveroient de me guérir; mais j'ai mille affaires à Paris, et pour vous et pour mon fils. Admirez ce contre-coup : le mariage de Tallard empêche Viriville d'acheter le guidon; voilà nos mesures rompues : ne trouvez-vous point cela plaisant, c'est-à-dire cruel? Madame de La Baume frappe de loin[1].

Si je vais à Bourbon, et que vous y veniez, ce sera ma véritable santé; et pour cet hiver, l'espérance de vous avoir me donne la vie. Madame de Lavardin trouve l'Altesse de madame de Tarente sans conséquence et sans difficulté pour cette fois, et ne trouve point de comparaison entre madame de Vaudemont, votre amie, très-loin de toute souveraineté, et la princesse Émilie de Hesse qui en sort tout droit; car depuis son

[1] Reproche dont on découvre le motif dans la lettre de Bussy, sous la date du 29 juillet 1668. *G. D. S. G.*

veuvage on ne lui conteste plus. Enfin je ne crois point vous avoir commise, après les exemples que j'ai vus. Votre chanson est trop plaisante; je condamne votre plume d'aller à Rome; car pour ce qu'elle a fait, je le sauve du feu. Je vais achever avec une autre main que la mienne.

En arrivant ici, madame de Lavardin me parla de l'oraison funèbre de Fléchier; nous la fîmes lire; et je demande mille et mille pardons à M. de Tulle; mais il me parut que celle-ci étoit au-dessus de la sienne, je la trouve plus également belle partout; je l'écoutai avec étonnement, ne croyant pas qu'il fût possible de trouver encore de nouvelles manières de dire les mêmes choses : en un mot, j'en fus charmée. Nous avons été bien aises d'apprendre par vous les nouvelles de Messine; vous nous avez paru original, à cause du voisinage. Quelle rage aux Messinois d'avoir tant d'aversion pour les pauvres François, qui sont si aimables et si jolis[1]! Mandez-moi toujours toutes vos histoires tragiques, et ne nous mettons point dans la tête de craindre le contretemps de nos raisonnements : c'est un mal que

[1] On a déjà vu dans les lettres du 13 octobre et du 6 novembre 1675 les victoires de Duquêne dans la Méditerranée, les fautes du maréchal de Vivonne à Messine, et la fureur des Messinois contre les François : enfin, les Espagnols se rendirent maîtres de Messine en 1678, et cette ville devint, comme Naples de nos jours, le théâtre des vengeances les plus atroces. *G. D. S. G.*

l'éloignement cause, et à quoi il faut se résoudre tout simplement ; car si nous voulions nous contraindre là-dessus, nous ne nous écririons plus rien. Si vous ne recevez point de mes lettres le prochain ordinaire, n'en soyez point en peine; je doute que je puisse vous écrire qu'à Paris, où je compte arriver vendredi ; *bon jour, bon œuvre.* Voici un étrange carême pour moi. Madame de Lavardin vous écrit un billet, dont je ferai tenir la réponse plus naturellement que celle de Bussy. Le chemin que vous prenez tous deux pour vous écrire est fort plaisant [1]. Vous savez bien que M. de Coëtquen est arrivé à Paris en même temps que M. de Chaulnes; leur haine, et les mémoires qu'a donnés Coëtquen, feroient une fort belle scène, si le roi les vouloit entendre tous deux. On me mande aussi que M. de Rohan a quitté le service, pour n'avoir pas été fait brigadier : vous verrez que la mode des volontaires reviendra. Adieu, ma chère Comtesse, en voilà assez pour aujourd'hui.

[1] Ces lettres passoient de Bourgogne à Paris, de Paris en Bretagne, de Bretagne en Provence. *A. G.*

## LETTRE DVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 8 avril 1676.

Je suis mortifiée et triste de ne pouvoir vous écrire tout ce que je voudrois; je commence à souffrir cet ennui avec impatience. Je me porte du reste très-bien; le changement d'air me fait des miracles; mais mes mains ne veulent point encore prendre part à cette guérison. J'ai vu tous nos amis et amies; je garde ma chambre, et je suivrai vos conseils, je mettrai désormais ma santé et mes promenades devant toutes choses. Le chevalier (de Grignan) cause fort bien avec moi jusquà onze heures; c'est un aimable garçon. J'ai obtenu de sa modestie de me parler de sa campagne, et nous avons repleuré M. de Turenne. Le maréchal de Lorges n'est-il point trop heureux? Les dignités, les grands biens et une très-jolie femme. On l'a élevée comme devant être un jour une grande dame[1]. La fortune est jolie; mais je ne puis lui pardonner les rudesses qu'elle a pour nous tous.

[1] *Voyez* une des notes de la lettre ci-dessus, 18 mars.

DE M. DE CORBINELLI.

J'arrive, Madame, et je veux soulager cette main tremblante; elle reprendra la plume quand il lui plaira : elle veut vous dire une folie de M. d'Armagnac. Il étoit question de la dispute des princes et des ducs pour la Cène; voici comme le roi l'a réglée : immédiatement après les princes du sang, M. de Vermandois a passé, et puis toutes les dames, et puis M. de Vendôme et quelques ducs; les autres ducs et les princes lorrains ayant eu la permission de s'en dispenser. Là-dessus, M. d'Armagnac ayant voulu reparler au roi sur cette disposition, le roi lui fit comprendre qu'il le vouloit ainsi. M. d'Armagnac lui dit : *Sire, le charbonnier est maître à sa maison.* On a trouvé cela fort plaisant; nous le trouvons aussi, et vous le trouverez comme nous.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Je n'aime point à avoir des secrétaires qui aient plus d'esprit que moi; ils font les entendus, je n'ose leur faire écrire toutes mes sottises; la petite fille m'étoit bien meilleure. J'ai toujours dessein d'aller à Bourbon; j'admire le plaisir qu'on prend à m'en détourner, sans savoir pourquoi, malgré l'avis de tous les médecins.

Je causois hier avec d'Hacqueville sur ce que

vous me dites que vous viendrez m'y voir : je ne vous dis point si je le désire, ni combien je regrette ma vie; je me plains douloureusement de la passer sans vous. Il semble qu'on en ait une autre, où l'on réserve de se voir et de jouir de sa tendresse; et cependant, c'est notre tout que notre présent, et nous le dissipons, et l'on trouve la mort; je suis touchée de cette pensée. Vous jugez bien que je ne désire donc que d'être avec vous; cependant nous trouvâmes qu'il falloit vous mander que vous prissiez un peu vos mesures chez vous. Si la dépense de ce voyage empêchoit celui de cet hiver, je ne le voudrois pas, et j'aimerois mieux vous voir plus long-temps; car je n'espère point d'aller à Grignan, quelque envie que j'en aie; le bon abbé n'y veut point aller, il a mille affaires ici, et craint le climat. Or, je n'ai pas trouvé dans mon traité de l'ingratitude, qu'il me fût permis de le quitter dans l'âge où il est; et comme je ne puis douter que cette séparation ne lui arrachât le cœur et l'ame, mes remords ne me donneroient aucun repos, s'il mouroit dans cette absence : ce seroit donc pour trois semaines que nous nous ôterions le moyen de nous voir plus long-temps. Démêlez cela dans votre esprit, et suivant vos desseins, et suivant vos affaires; mais songez qu'en quelque temps que ce soit, vous devez à mon amitié et à

l'état où j'ai été, la sensible consolation de vous voir. Si vous vouliez revenir ici avec moi de Bourbon, cela seroit admirable; nous passerions notre automne ici ou à Livry; et cet hiver, M. de Grignan viendroit nous voir et vous reprendre. Voilà qui seroit le plus aisé, le plus naturel et le plus désirable pour moi; car enfin vous devez me donner un peu de votre temps pour l'agrément et le soutien de ma vie. Rangez tout cela dans votre tête, ma chère enfant, il n'y a point de temps à perdre; je partirai pour Bourbon ou pour Vichi dans le mois qui vient.

Vous voulez que je vous parle de ma santé, elle est très-bonne, hormis mes mains et mes genoux, où je sens quelques douleurs. Je dors bien, je mange bien, mais avec retenue; on ne me veille plus; j'appelle, on me donne ce que je demande, on me tourne, et je m'endors. Je commence à manger de la main gauche; c'étoit une chose ridicule de me voir *imboccar da i sergenti;* et pour écrire, vous voyez où j'en suis maintenant[1]. Voilà ce qui me met au désespoir; car c'est une peine incroyable pour moi, de ne pouvoir causer avec vous; c'est m'ôter une satisfaction que rien ne peut réparer. On me dit mille biens de Vichi, et je crois que je l'aimerai

[1] Madame de Sévigné commençoit à reprendre son écriture ordinaire, mais d'une main encore mal assurée. *D. P.*

mieux que Bourbon par deux raisons ; l'une, qu'on dit que madame de Montespan va à Bourbon ; et l'autre, que Vichi est plus près de vous ; en sorte que, si vous y veniez, vous auriez moins de peine, et que si le *bien bon* changeoit d'avis, nous serions plus près de Grignan. Enfin, ma très-chère, je reçois dans mon cœur la douce espérance de vous voir ; c'est à vous à disposer de la manière, et surtout que ce ne soit pas pour quinze jours, car ce seroit trop de peine et trop de regret pour si peu de temps. Vous vous moquez de Villebrune ; il ne m'a pourtant rien conseillé que l'on ne me conseille ici. Je m'en vais faire suer mes mains, et pour l'équinoxe, si vous saviez l'émotion qui arrive quand ce grand mouvement se fait, vous reviendriez de vos erreurs. Le *Frater* s'en ira bientôt à sa brigade, et de là à *matines*[1]. Il y a six jours que je suis dans ma chambre à faire l'entendue, à me reposer. Je reçois tout le monde ; il m'est venu des Soubise, des Sully, à cause de vous. Je vous remercie de me parler des *Pichons ;* où le petit a-t-il pris cette timidité ? J'ai peur que vous ne m'en accusiez ; il me semble que vous m'en faites la mine. Je crois que cette humeur lui passera, et que vous ne serez point obligée de le mettre

[1] C'est pour dire que M. de Sévigné s'arrêtoit volontiers, en allant et en revenant chez une abbesse de sa connoissance.

*D. P.*

dans un froc. On ne parle point du tout d'envoyer M. de Vendôme en Provence. Votre résidence mériteroit bien qu'on vous consolât d'une dignité : toutes vos raisons sont admirables; mais ce n'est pas moi qui ne veux pas aller à Grignan.

Le chevalier de Mirabeau[1] a conté ici de quelle manière vous avez été touchée de mon mal, et comme, en six heures de chagrin, votre visage devint méconnoissable; vous pouvez penser, ma très-chère, combien je suis touchée de ces marques naturelles et incontestables de votre tendresse; mais en vérité j'ai eu peur pour votre santé, et je crains qu'une si grande émotion n'ait contribué à votre accouchement : je vous connois, vos inquiétudes m'en donnent beaucoup.

J'ai vu ici la duchesse de Sault; elle est d'une taille parfaite et d'une gaillardise qui fait voir qu'elle a passé sa jeunesse à l'église avec sa mère : ce sont des jeux de mains et des gaietés incroyables; elle s'en va en Dauphiné; elle me parle fort de vous. Son mari est triste, mais on croit que c'est d'avoir quitté le service : on dit, et il le voit peut-être, qu'il ne devoit point faire son capital d'être lieutenant-général un an plus

[1] De la famille de Riqueti, de laquelle sont descendus les marquis et comtes de Mirabeau, célèbres dans les lettres et la politique. *G. D. S. G.*

tôt ou plus tard. Je ne fais qu'effleurer tous les chapitres et j'étrangle toutes mes pensées, à cause de ma pauvre main. La princesse (*de Tarente*) arrive ici dans deux jours, elle y recevra votre lettre que j'avois envoyée à Vitré. Ne pensez plus à cette bagatelle; elle n'est plus en lieu d'y faire des méditations comme aux Rochers; je comprends vos raisons. MADAME l'a mandée avec tendresse, comme sa bonne tante. M. de Vendôme dit au roi, il y a huit jours: « Sire, j'espère « qu'après la campagne, Votre Majesté me per- « mettra d'aller dans le gouvernement qu'elle m'a « fait l'honneur de me donner. Monsieur, *lui dit* « *le roi*, quand vous saurez bien gouverner vos « affaires, je vous donnerai le soin des miennes. » Et cela finit tout court. Adieu, ma très-chère enfant, je reprends dix fois ma plume; ne craignez point que je me fasse mal à la main.

## LETTRE DVII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 10 avril 1676.

Plus j'y pense, ma fille, et plus je trouve que je ne veux point vous voir pour quinze jours: si vous venez à Vichi ou à Bourbon, il faut que

ce soit pour venir ici avec moi; nous y passerons le reste de l'été et l'automne; vous me gouvernerez, vous me consolerez; et M. de Grignan vous viendra voir cet hiver, et fera de vous à son tour tout ce qu'il trouvera à propos. Voilà comme on fait une visite à une mère que l'on aime, voilà le temps que l'on lui donne, voilà comme on la console d'avoir été bien malade, et d'avoir encore mille incommodités, et d'avoir perdu la jolie chimère de se croire immortelle[1]; elle commence présentement à se douter de quelque chose, et se trouve humiliée jusqu'au point d'imaginer qu'elle pourroit bien un jour passer dans la barque comme les autres, et que Caron ne fait point de grace. Enfin, au lieu de ce voyage de Bretagne, que vous aviez une si grande envie de faire, je vous propose et vous demande celui-ci.

Mon fils s'en va, j'en suis triste, et je sens cette séparation. On ne voit à Paris que des équipages qui partent[2] : les cris sur la disette d'argent sont encore plus vifs qu'à l'ordinaire; mais il ne demeurera personne, non plus que les années passées. Le chevalier est parti sans vouloir me dire adieu; il m'a épargné un serrement

[1] C'étoit la première maladie de madame de Sévigné.

[2] Un congrès avoit été assemblé à Nimègue en juillet 1675. Mais, quoiqu'il continuât, la paix n'en étoit pas plus avancée. *A.G.*

de cœur, car je l'aime sincèrement. Vous voyez que mon écriture prend sa forme ordinaire : toute la guérison de ma main se renferme dans l'écriture; elle sait bien que je la quitterai volontiers du reste d'ici à quelque temps. Je ne puis rien porter; une cuiller me paroît la machine du monde, et je suis encore assujettie à toutes les dépendances les plus fâcheuses et les plus humiliantes que vous puissiez vous imaginer : mais je ne me plains de rien, puisque je vous écris. La duchesse de Sault me vient voir comme une de mes anciennes amies; je lui plais : elle vint la seconde fois avec madame de Brissac; quel contraste ! il faudroit des volumes pour vous conter les propos de cette dernière : madame de Sault vous plairoit et vous plaira. Je garde ma chambre très-fidèlement, et j'ai remis mes Pâques à dimanche, afin d'avoir dix jours entiers à me reposer. Madame de Coulanges apporte au coin de mon feu les restes de sa petite maladie : je lui portai hier mon mal de genou et mes pantoufles. On y envoya ceux qui me cherchoient, ce fut des Schomberg, des Senneterre, des Cœuvres, et mademoiselle de Méri, que je n'avois point encore vue. Elle est, à ce qu'on dit, très-bien logée; j'ai fort envie de la voir dans son *château*. Ma main veut se reposer, je lui dois bien cette complaisance pour celle qu'elle a pour moi.

DE MONSIEUR DE SÉVIGNÉ.

Je vais partir de cette ville,
Je m'en vais mercredi tout droit à Charleville,
Malgré le chagrin qui m'attend.

Je n'ai pas jugé à propos d'achever la parodie de ce couplet, parce que voilà toute mon histoire dite en trois vers. Vous ne sauriez croire la joie que j'ai de voir ma mère en l'état où elle est; je pense que vous serez aussi aise que je le suis quand vous la verrez à Bourbon, où je vous ordonne toujours de l'aller voir; vous pourrez fort bien revenir ici avec elle, en attendant que M. de Grignan vous rapporte votre lustre, et vous fasse reparoître comme *la gala del pueblo, la flor del abril.* Si vous suivez mon avis, vous serez bien plus heureuse que moi; vous verrez ma mère, sans avoir le chagrin d'être obligée de la quitter dans deux ou trois jours : c'est un chagrin pour moi qui est accompagné de plusieurs autres que vous devinez sans peine. Enfin, me revoilà guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise : ce qui me console, c'est qu'on a beau dire, toutes choses de ce monde prennent fin, et qu'il n'y a pas d'apparence que celle-là seule soit exceptée de la loi générale. Adieu, ma belle petite sœur, souhaitez-moi un heureux voyage : je crains bien que l'ame intéressée de M. de Grignan ne vous en empêche; cependant,

je compte comme si tous deux vous aviez quelque envie de me revoir.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Adieu, ma chère bonne, j'embrasse ce comte et le conjure d'entrer dans mes interêts et dans les sentiments de ma tendresse.

## LETTRE DVIII.

AU COMTE DE BUSSY-RABUTIN.

A Paris, ce 10 avril 1676.

Enfin me voilà de retour à la bonne ville, mon pauvre cousin. Je vous écris avec une main encore enflée de mon rhumatisme; et comme c'est avec beaucoup de peine, je finirai promptement. J'embrasse mille fois ma nièce, et je la remercie de son amitié et de ses soins. Voilà une lettre de ma fille, qui m'est venue en Bretagne; que dites-vous de tout le chemin qu'elle a fait?

## LETTRE DIX.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 15 avril 1676.

Je vous allois écrire quand j'ai reçu votre billet du 10 de ce mois, ma chère cousine, et je vous allois demander de vos nouvelles, sur lesquelles la maréchale de Clérambault m'avoit donné de l'inquiétude par une lettre qu'elle avoit écrite à Jeannin. Elle lui mandoit que vous ne vous aidiez pas de vos mains : cependant en voici déjà une qui recommence ses fonctions, dont je me réjouis, parce que je crois qu'après la belle comtesse, j'y ai plus d'intérêt que personne. Je vous souhaite une parfaite santé de corps et d'esprit jusqu'à cent ans, ma chère cousine, mais au moins je vous souhaite la tête et les mains comme Dieu vous les a faites. J'en ai presque autant de besoin que vous, j'entends de votre tête et de vos mains. Votre nièce se porte fort bien; elle a la mine d'accoucher heureusement. Nous parlons souvent de vous comme les meilleurs amis que vous ayez au monde, et comme les gens qui vous estiment le plus. Je suis fort aise que la belle *Madelonne* se porte bien de son accouchement à huit mois,

et que son enfant vive. Comme elle s'est tirée de pair d'avec les autres femmes, par son mérite, elle s'en veut tirer par toutes ses actions.

## LETTRE DX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 15 avril 1676.

Je suis bien triste, ma mignonne, le pauvre petit compère vient de partir. Il a tellement les petites vertus qui font l'agrément de la société, que quand je ne le regretterois que comme mon voisin, j'en serois fâchée. Il m'a priée mille fois de vous embrasser et de vous dire qu'il a oublié de vous parler de l'histoire de votre Protée, tantôt galérien, et tantôt capucin; elle l'a fort réjoui. Voilà Beaulieu[1] qui vient de le voir monter gaiement en carrosse avec Broglie et deux autres; il n'a point voulu le quitter qu'il ne *l'ait vu pendu*[2], comme madame de.... pour son mari. On croit que le siége de Cambray va se faire; c'est un si étrange morceau, qu'on croit que nous y avons de l'intelligence. Si nous perdons Philisbourg, il

[1] Valet-de-chambre de madame de Sévigné. *D. P.*

[2] Allusion au rôle de *Martine*, femme de *Sganarelle*, dans le *Médecin malgré lui*, acte III, scène IX. *M.*

sera difficile que rien puisse réparer cette brèche, *vederemo.* Cependant l'on raisonne et l'on fait des almanachs que je finis par dire, *l'étoile du roi sur tout.* Enfin, le maréchal de Bellefonds a coupé le fil qui l'attachoit encore ici; Sanguin à sa charge [1] pour cinq cent cinquante mille livres, un brevet de retenue de trois cent cinquante mille. Voilà un grand établissement, et un cordon bleu assuré [2]. M. de Pomponne m'est venu voir très-cordialement; toutes vos amies ont fait des merveilles. Je ne sors point, il fait un vent qui empêche la guérison de mes mains; elles écrivent pourtant mieux, comme vous voyez. Je me tourne la nuit sur le côté gauche; je mange de la main gauche. Voilà bien du gauche. Mon visage n'est quasi pas changé; vous trouveriez fort aisément que vous avez vu *ce chien de visage-là quelque part :* c'est que je n'ai point été saignée, et que je n'ai qu'à me guérir de mon mal, et non pas des remèdes.

J'irai à Vichi; on me dégoûte de Bourbon, à cause de l'air. La maréchale d'Estrées veut que j'aille à Vichi; c'est un pays délicieux. Je vous ai mandé sur cela tout ce que j'ai pensé; ou venir

[1] De premier maître d'hôtel du roi. *D. P.*

[2] M. de Sanguin ne fut point chevalier des ordres de la promotion de 1688, mais le marquis de Livry son fils, premier maître-d'hôtel du roi, fut compris dans celle de 1724. *D. P.*

ici avec moi, ou rien; car quinze jours ne feroient que troubler mes maux, par la vue de la séparation; ce seroit une peine et une dépense ridicule. Vous savez comme mon cœur est pour vous, et si j'aime à vous voir; c'est à vous à prendre vos mesures. Je voudrois que vous eussiez déjà conclu le marché de votre terre, puisque cela vous est bon. M. de Pomponne me dit qu'il venoit d'en faire un marquisat; je l'ai prié de vous faire ducs; il m'assura de sa diligence à dresser les lettres, et même de la joie qu'il en auroit : voilà déjà une assez grande avance. Je suis ravie de la santé des *Pichons;* le *petit petit*, c'est-à-dire, le *gros gros*, est un enfant admirable; je l'aime trop d'avoir voulu vivre contre vent et marée. Je ne puis oublier la *petite*[1]; je crois que vous réglerez de la mettre à Sainte-Marie, selon les résolutions que vous prendrez pour cet été; c'est cela qui décide. Vous me paroissez bien pleinement satisfaite des dévotions de la semaine sainte et du jubilé : vous avez été en retraite dans votre château. Pour moi, ma chère, je n'ai rien senti que par mes pensées, nul objet n'a frappé mes sens, et j'ai mangé de la viande jusqu'au vendredi saint : j'avois seulement la consolation d'être fort loin de toute occasion de pécher. J'ai dit à La Mousse votre souvenir; il vous conseille de faire vos choux gras

[1] Marie-Blanche d'Adhémar, née le 15 novembre 1670. *D. P.*

vous-même de cet homme à qui vous trouvez de l'esprit. Adieu, ma chère enfant.

DE M. DE CORBINELLI.

J'arrive toujours fort à propos pour soulager cette pauvre main. Elle vouloit encore vous dire qu'elle a vu la bonne princesse de Tarente, qui est si dissipée et si étourdie de Paris, que je n'ai pas osé seulement lui parler de votre réponse. Nous regrettâmes ensemble la tranquillité de nos Rochers. Je me lasse d'être secrétaire, je veux vous entretenir un moment.

Madame votre mère vous parle fort succinctement des projets de Cambray : voici ce que les politiques disent. Il est de fait que toutes nos troupes sont, les unes à l'entour de Cambray, les autres sous Ypres; les autres vers Bruxelles, où l'on a détaché Vaudrai pour l'incommoder. On a dessein de donner des jalousies, et de tenir les confédérés dans l'incertitude, afin de les empêcher de faire un gros d'armée d'une partie de leurs garnisons; on veut amuser le tapis. Ce que l'on trouve ici de plus beau, c'est d'envoyer un secrétaire d'état (*Louvois*) assembler les troupes, et porter les ordres partout. M. de Créqui est à Cambray, M. d'Humières est à Ypres; et pour tout le reste, le secret est uniquement dans la tête du roi. Le jour de son départ a été caché

jusqu'à lundi, au sortir du conseil. M. de Lunebourg s'est déclaré contre nous, et donne aux Impériaux cinq à six mille hommes : les princes ses frères tiennent à peu, c'est-à-dire, le duc d'Hanovre et l'évêque d'Osnabruck. Nous avions demandé l'infante de Bavière[1] pour M. le dauphin; mais sa mère étant morte[2], le roi d'Espagne la demanda aussi, et l'on croit qu'il l'aura, parce que le bon homme Bavière veut épouser la veuve du roi de Pologne[3], sœur de l'empereur (*Léopold*). Si M. de Marseille avoit paré ce coup-là, il auroit bien fait.

Le roi a voulu que le parlement députât M. Palluau, conseiller de la grand'chambre, pour se porter à Rocroi, où il doit interroger la Brinvilliers[4], parce qu'on ne veut pas attendre à le

[1] Marie-Anne-Victoire de Bavière, qui fut mariée en 1680 à Louis, dauphin de France. *D. P.*

[2] Henriette-Adélaïde de Savoie, morte le 18 mars 1676. *D. P.*

[3] Éléonore-Marie d'Autriche, veuve de Michel Wiesnowiski. *D. P.*

[4] *Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.* Celui du poison succéda aux crimes de l'astrologie, dans le temps de la gloire et des plaisirs qui adoucissoient les mœurs. Il étoit déjà soupçonné à la mort de *Madame* (Henriette d'Angleterre); il ne fut que trop confirmé bientôt après, avec cette légèreté que signale l'impulsion d'un goût passager, et pour en adoucir l'effroi, on nomma *poudre de succession* le venin lent qu'employoient quelques puissants du siècle, comme l'expédient le plus prompt et le plus favorable aux passions illicites et à l'impunité. Deux Italiens soupçonnés d'être les auteurs de cette découverte infernale, furent mis à la Bastille.

faire qu'elle soit ici, où toute la Robe est alliée à cette pauvre scélérate. On juge ici un homme de Savoie, accusé d'avoir conspiré contre le duc de Savoie : il a accusé le marquis de Livourne, qui sollicite ici pour sa justification. Voilà tout ce que je puis dire sans politiquer, pour aujourd'hui, Madame, et seulement pour prendre occasion de vous protester que je suis votre serviteur.

## LETTRE DXI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 17 avril 1676.

Il me semble que je n'écris pas trop mal, dieu merci; du moins je vous réponds des premières

Un capitaine, nommé Sainte-Croix, apprit d'eux l'horrible secret dont tout Paris ressentoit déjà le funeste effet. Ce capitaine avoit été enfermé dans la même forteresse par suite de ses liaisons avec la marquise de Brinvilliers. C'est de là qu'il apprit à sa maîtresse l'art des lâches, dont l'amour et la politique n'offrent que trop d'exemples; la marquise, bien instruite, empoisonna sa famille; soupçonnée, elle prit la fuite, passa à Liége, d'où l'extradition, convenue entre souverains dans des cas aussi graves, la conduisit devant les tribunaux de France, pour y subir le jugement qui attacha à son nom une atroce célébrité. La marquise de Brinvilliers étoit fille du lieutenant civil d'Aubray, et tenoit par son nom et celui de son mari à de très-bonnes familles. (*Voyez* ci-après la note sous la date du 1.er mai, et celle du 17 juillet 1676, tome V).

*G. D. S. G.*

lignes : car vous saurez que mes mains, c'est-à-dire, ma main droite, ne veut entendre encore à nulle autre proposition qu'à celle de vous écrire; je l'en aime mieux. On lui présente une cuiller, point de nouvelle; elle tremblote et renverse tout; on lui demande encore d'autres certaines choses, elle refuse tout à plat, et croit que je lui suis encore trop obligée. Il est vrai que je ne lui demande plus rien; j'ai une patience admirable, et j'attends mon entière liberté du chaud et de Vichi. Depuis que je sais qu'on y prend la douche, qu'on s'y baigne, et que les eaux y sont aussi bonnes qu'à Bourbon, la beauté du pays et la pureté de l'air m'ont décidée, et je partirai tout le plus tôt que je pourrai. Je vous ai tant dit que je ne veux point de vous pour quinze jours, et que je ne puis aller à Grignan, que c'est à vous à régler tout le reste. Vous connoissez mon cœur, mais je ne dois pas le croire entièrement sur ce qu'il désire; vous connoissez mieux que moi les possibilités et les impossibilités présentes.

Le roi partit hier; on ne sait point précisément le siége qu'on va faire. J'ai vu M. de Pomponne; il me prie de vous faire bien des amitiés. Je fus chez mademoiselle de Méri, qui est très-bien et très-agréablement logée et meublée : on ne peut sortir de sa jolie chambre. Les Villars sont tristes de l'entière retraite du maréchal (*de*

*Bellefonds*). Je ne suis sortie encore que trois fois : n'est-ce pas comme vous voulez que je me gouverne? Mon activité est entièrement changée; demandez à Corbinelli, car le voilà.

DE M. DE CORBINELLI.

Il est vrai, Madame, qu'elle est actuellement comme nous la voulions; mais si bien changée, qu'elle ressemble plutôt à l'indolence qu'à l'activité, si ce n'est pourtant quand il est question de vous, et de ce qui vous regarde. L'un des meilleurs remèdes qu'on puisse lui donner, est ce calme rafraîchissant; et elle conçoit déjà quelque goût pour la paresse. Pour moi, qui en fais ma souveraine passion, je m'en réjouis comme d'une chose qui sera bonne à madame votre mère. Elle m'interrompt pour me dicter trois ou quatre bons mots de madame Cornuel, qui firent faire à M. de Pomponne de ces éclats de rire que vous connoissez. Madame Cornuel voyoit madame de Lionne avec de gros diamants aux oreilles, et, en sa présence même, elle dit : *Il me semble que vos gros diamants sont du lard dans la souricière*[1].

Elle parloit l'autre jour des jeunes gens, et disoit, qu'*il lui sembloit qu'elle étoit avec des morts*,

[1] *Voyez* sur madame de Lionne la lettre du 2 août 1671, et la note page 168, tome 2; on n'en sentira que mieux le bon mot de madame Cornuel. *G. D. S. G.*

*parce qu'ils sentoient mauvais, et ne parloient point.*

Troisième bon mot. On parloit de la comtesse de Fiesque; elle disoit *que ce qui conservoit sa beauté, c'est qu'elle étoit salée dans la folie*[1]. Il y en a encore tant d'autres, qu'on ne finiroit point, et qui sont dits avec tant de négligence et de chagrin, qu'ils en avoient plus de grace et plus d'agrément. Vous savez peut-être bien que madame de Montespan partit hier à six heures du matin, pour aller, ou à Clagny, ou à Maintenon, car c'est un mystère; mais ce n'en est pas un qu'elle reviendra samedi à Saint-Germain, d'où elle partira vers la fin du mois pour Nevers, en attendant les eaux. On parle fort du siége de Condé, qui sera expédié bientôt, afin d'envoyer les troupes en Allemagne, et de repousser l'audace des Impériaux, qui s'attachent à Philisbourg. Les grandes affaires de l'Europe sont de ce côté-là. Il s'agit de soutenir toute la gloire du traité de Munster pour nous, ou de la renverser pour l'Empire. Ce n'est pas que la beauté de la princesse de Bavière ne soit un point capital de nos démêlés; tous les princes à marier

[1] Madame de Fiesque avoit l'esprit si folâtre, que quand elle perdit sa fille, madame de Guiche, elle ne savoit si elle devoit pleurer ou rire: sa joie lui étoit plus chère que ses enfants, dit Bussy dans une de ses lettres. *G. D. S. G.*

la prétendent, et nous verrons un jour quantité de romans dont elle fera le sujet. Voilà M. de La Mousse qui nous conte que messieurs les abbés de Grignan et de Valbelle ont défendu à tous les prélats de France d'avoir aucun commerce avec le nonce du pape, attendu que nous nous plaignons de la cour de Rome[1]. Il ajoute que M. d'Humières a passé le canal de Bruges, et qu'il a fait un très-grand dégât partout.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

Voilà un grand repos à ma main; c'est dommage que je n'aie plus rien à vous mander. Ne trouvez-vous pas madame Cornuel admirable? Adieu, ma très-chère belle, je vous aime de la plus parfaite et de la plus tendre amitié qui puisse s'imaginer; vous en êtes bien digne, et c'est me vanter que de dire le goût que j'ai pour vous.

## LETTRE DXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 22 avril 1676.

Vous voilà hors du jubilé et des stations : vous avez dit tout ce qui se peut de mieux sur ce

[1] *Voyez* la lettre du 1.er mai suivant.

sujet. Ce n'est point de la dévotion que vous êtes lasse, c'est de n'en point avoir. Hé, mon dieu! c'est justement de cela qu'on est au désespoir. Je crois que je sens ce malheur plus que personne : il semble que toutes choses m'y devroient porter : mais nos efforts et nos réflexions avancent bien peu cet ouvrage. Je croyois M. de La Vergne un *janséniste;* mais par la louange que vous lui donnez d'approuver les *essais de morale*, je vois bien qu'il n'est pas de nos *frères*. N'aimez-vous point le traité de *la ressemblance de l'amour-propre et de la charité?* C'est mon favori[1]. Il est vrai que la grace est bien triomphante en ces deux filles de la Desœillets; il faut qu'elles aient été bien appelées[2]. Je serai fort aise de voir M. de Monaco; mais je voudrois

[1] Ce passage remarquable exige l'éclaircissement donné ci-dessus dans une des notes sous la date du dimanche 8 mars.

[2] Madame de Sévigné nous apprend la vocation des deux filles de la Desœillets, bien différente de celle de leur mère, célèbre comédienne de l'hôtel de Bourgogne, morte le samedi 25 octobre 1670. On ignore le temps qu'elle entra dans la troupe : elle étoit petite, peu jolie; mais elle réparoit avec beaucoup d'art, de talent et de goût les dons que lui avoit refusés la nature, disent ses panégyristes. Cette héroïne de théâtre, qui mourut chrétiennement, exerça la muse ironique de Robinet dans ces vers :

Néanmoins même, hors de saison,
N'ayant pas *quarante-neuf années*,
Bien complettes et terminées,
Samedi dernier, dans son lit,
Sa dernière scène elle fit,

qu'il vînt bien vite, afin qu'il n'y eût guère qu'il vous eût vue. Madame de Vins n'est point grosse; mais elle est si changée, que je lui conseillerois de dire qu'elle l'est. C'est la plus jolie femme du monde; elle a des soins de moi admirables. Pour ma santé elle est toujours très-bonne; je suis à mille lieues de l'hydropisie, il n'en a jamais été question; mais je n'espère la guérison de mes mains, et de mes épaules, et de mes genoux, qu'à Vichi, tant mes pauvres nerfs ont été rudement affligés du rhumatisme; aussi je ne songe qu'à partir. L'abbé Bayard et Saint-Hérem m'y attendent : je vous ai dit que la beauté du pays et des promenades, et la bonté de l'air l'avoient emporté sur Bourbon. J'ai vu les meilleurs ignorants d'ici, qui me conseillent de petits remèdes si différents pour mes mains, que, pour les mettre d'accord, je n'en fais aucun; et je me trouve encore trop heureuse que sur Vichi ou Bourbon ils soient d'un même avis. Je crois qu'après ce voyage vous pourrez reprendre l'idée de santé et de gaieté que vous avez conservée de moi. Pour l'embonpoint, je ne crois pas que je sois jamais comme j'ai été : je suis d'une taille

Mais de manière si chrétienne,
Que l'illustre comédienne
N'avoit point encore joué mieux
Pour gagner la gloire des cieux. *G. D. S. G.*

si merveilleuse, que je ne conçois point qu'elle puisse changer; et pour mon visage, cela est ridicule d'être encore comme il est. Votre petit frère est toujours parti, et j'en suis toujours fâchée : vous avez trouvé justement ce qui fait qu'il est encore guidon, à son grand regret. M. de Viriville s'est plaint à Sa Majesté, et je crois qu'il a obtenu que sa fille changeroit de couvent. Il vint me chercher justement un jour que je fis une équipée; j'allai dîner à Livry avec Corbinelli, il faisoit *divin*, je me promenai délicieusement jusqu'à cinq heures; et puis la poule mouillée s'en revint toute pleine de force et de santé.

Si mademoiselle de Méri veut venir avec moi à Vichi, ce me sera une fort bonne compagnie. J'ai refusé *le chanoine*[1], pour conserver ma liberté; elle ira avec madame de Brissac, à qui elle me préféroit, et nous nous y retrouverons. Nous avons la mine de nous rallier traîtreusement, pour nous moquer de la duchesse (*de Brissac*). *Quantova* devoit aller à Bourbon, mais elle n'ira pas; et cela persuade le retour de son *ami solide*, encore plus tôt qu'on ne l'a cru. Son amie l'a menée dans son château passer deux ou trois jours, nous verrons quels lieux elle voudra honorer de sa présence. Madame de Coulanges

[1] Madame de Longueval, qui étoit chanoinesse.

est toujours très-aimable, et d'autant plus qu'elle a moins d'empressement que jamais pour toutes les tendresses de ce pays-là, dont elle connoît le prix. L'abbé Têtu est toujours fort touché de son commerce, et redonne avec plaisir toutes ses épigrammes. Le *cousin*[1] est toujours *très-sujet;* mais il me paroît pour le moins une côte rompue, depuis l'assiduité qu'il a eue pendant trois mois chez la vieille maîtresse du *charmant*[2]. Cela fit regarder notre amie, au retour du *cousin*, comme une amante délaissée; mais quoique rien ne fût vrai, le personnage fut désagréable. Mesdames d'Heudicourt, de Ludres et de Gramont, me vinrent voir hier. Vos amies vous ont fait leur cour par les soins qu'elles ont eus de moi. M. de La Trousse ne s'en va que dans quinze jours à l'armée du maréchal de Rochefort; tout le reste est déjà loin. Le pauvre guidon croyoit fermement être amoureux de madame de Pont, quand il est parti. Corbinelli est toujours un loup gris, comme vous savez, apparoissant, disparoissant, et ne pesant pas un grain : notre amitié est très-bonne. Je ferai vos reproches à La Mousse; il est chez lui, il ne se communique guère; il est difficile à trouver, encore plus à conserver. Il est souvent mal content,

[1] Le marquis de la Trousse. *D. P.*

[2] La comtesse de Soissons et le duc de Villeroi.

il a eu une gronderie avec mon fils, dont il meurt de honte ; car il avoit eu la cruauté pour lui-même de ne pas mettre un seul brin de raison de son côté. Madame de Sanzei est triste comme Andromaque ; Saint-Aubin et son Iris dans leurs faubourgs et dans le ciel ; d'Hacqueville agité dans le tourbillon des affaires humaines, et toujours rempli de toutes les vertus ; madame de La Fayette, avec sa petite fièvre, a toujours bonne compagnie chez elle ; M. de La Rochefoucauld, tout ainsi que vous l'avez vu. M. le Prince s'en va à Chantilly ; ce n'est pas l'année des grands capitaines : c'est par cette raison que M. de Montécuculli n'a pas voulu se mettre en campagne[1]. La bonne Troche dit qu'elle s'en va en Anjou ; elle est toujours la bonté même, et allante et venante ; on dit qu'elle est la femelle de d'Hacqueville. M. de Marseille sera bien étonné de trouver son abbé de La Vergne entêté de vous. Vous êtes trop heureuse d'avoir eu

[1] Montécuculli disoit qu'un homme qui avoit eu l'honneur de combattre contre Mahomet Coprogli, contre M. le Prince et contre M. de Turenne, ne devoit pas compromettre sa gloire avec des gens qui ne faisoient que commencer à commander des armées. Tel est le propos que lui fait tenir le président Hénault et autres historiens, dont ne dit pas un mot madame de Sévigné, et qu'on peut raisonnablement regarder comme apocryphe. D'ailleurs si Montécuculli y avoit trouvé quelque mérite, il n'auroit pas manqué de le tracer dans ses mémoires. *G. D. S. G.*

Guitaud : vous vous êtes bons partout; l'on peut juger ce que vous vous êtes à Aix : c'est un homme aimable et d'une bonne compagnie; faites-lui bien des amitiés pour moi. Je remercie M. de Grignan d'aimer mes lettres, je doute que son goût soit bon. Ne soyez point en peine de la longueur de celle-ci, je l'ai reprise à plusieurs fois.

## LETTRE DXIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 24 avril 1676.

Je suis toujours assez incommodée de mes mains. Le vieux de Lorme ne veut pas que je parte avant la fin de mai; mais tout le monde s'en va, et la maison que j'ai retenue m'échappe : il veut Bourbon, mais c'est par cabale; ainsi je suivrai les expériences qui sont pour Vichi. Si vos affaires et vos desseins vous eussent permis de venir nous trouver, et de revenir ici avec moi passer l'été et l'automne, en attendant M. de Grignan cet hiver, vous m'auriez fait un très-sensible plaisir : mais je veux croire que vous ne le pouvez pas puisque vous n'avez pas écouté cette proposition. Si mademoiselle de Méri étoit assez préparée pour prendre des eaux, je l'au-

rois menée avec beaucoup de joie; elle pourra vous le mander; mais Brayer veut la rafraîchir auparavant. Madame de Saint-Géran est toute brûlée aussi du départ de son mari, et de sa véritable dévotion; vous trouveriez que madame de Villars les rend bien maigres : écrivez-moi des amitiés pour l'une et pour l'autre; elles vous aiment fort, et ont des soins de moi incroyables. Le mari[1] s'en va en Savoie, et la femme bientôt après. Il n'y a point de nouvelles de Condé, qu'une perte de huit ou dix soldats, et le chapeau du maréchal d'Humières percé d'un coup de mousquet : Dieu veuille qu'il n'y ait rien de plus funeste. J'ai vu M. du Perrier, qui m'a conté comme vous apprîtes, en jouant, la nouvelle de mon rhumatisme, et comme vous en fûtes touchée jusqu'aux larmes. Le moyen de retenir les miennes; quand je vois des marques si naturelles de votre tendresse? mon cœur en est ému, et je ne puis vous représenter ce que je sens. Vous mîtes toute la ville dans la nécessité de souhaiter ma santé, par la tristesse que la vôtre répandoit partout. Peut-on jamais trop aimer une fille comme vous, dont on est aimée? Je crois aussi, pour vous dire le vrai, que je ne suis pas ingrate; du moins, je vous avoue que

[1] Le marquis de Villars fut nommé dans ce temps-là ambassadeur extraordinaire en Savoie. *D. P.*

je ne connois nul degré de tendresse au-delà de celle que j'ai pour vous. Adieu, ma très-chère et très-aimable; vos lettres me sont très-agréables, en attendant que vous vouliez bien me donner quelque chose de plus; je l'espère, et le grand d'Hacqueville n'en doute pas.

## LETTRE DXIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 29 avril 1676.

Il faut commencer par vous dire que Condé fut pris d'assaut la nuit de samedi à dimanche. D'abord cette nouvelle fait battre le cœur; on croit avoir acheté cette victoire; point du tout, ma belle, elle ne nous coûte que quelques soldats, et pas un homme qui ait un nom. Voilà ce qui s'appelle un bonheur complet[1]. Larrei, fils de M. Laîné, qui fut tué en Candie, ou son frère, est blessé assez considérablement. Vous voyez comme on se passe bien des vieux héros.

Madame de Brinvilliers n'est pas si aise que moi; elle est en prison, elle se défend assez bien;

[1] Pélisson, Hénault et autres historiens disent que le roi fit sauter la citadelle de Liége le 31 mars, et qu'il prit Condé en personne le 26 avril, dans l'année 1676. *G. D. G. S.*

elle demanda hier à jouer au piquet, parce-qu'elle s'ennuyoit. On a trouvé sa confession; elle nous apprend qu'à sept ans elle avoit cessé d'être fille; qu'elle avoit continué sur le même ton; qu'elle avoit empoisonné son père, ses frères, un de ses enfants, et elle-même; mais ce n'étoit que pour essayer d'un contre-poison : Médée n'en avait pas tant fait. Elle a reconnu que cette confession est de son écriture; c'est une grande sottise; mais qu'elle avoit la fièvre chaude quand elle l'avoit écrite; que c'étoit une frénésie, une extravagance, qui ne pouvoit pas être lue sérieusement.

La reine a été deux fois aux Carmélites avec *Quanto;* cette dernière se mit à la tête de faire une loterie, elle se fit apporter tout ce qui peut convenir à des religieuses; cela fit un grand jeu dans la communauté. Elle causa fort avec sœur Louise de la Miséricorde (*Madame de La Vallière*); elle lui demanda si tout de bon elle étoit aussi aise qu'on le disoit. *Non*, répondit-elle, *je ne suis point aise, mais je suis contente. Quanto* lui parla fort du frère de MONSIEUR, et si elle vouloit lui mander quelque chose, et ce qu'elle diroit pour elle. L'autre, d'un ton et d'un air tout aimable, et peut-être piquée de ce style : *Tout ce que vous voudrez, Madame, tout ce que vous voudrez.* Mettez dans cela toute la

grace, tout l'esprit et toute la modestie que vous pourrez imaginer. *Quanto* voulut ensuite manger; elle donna une pièce de quatre pistoles pour acheter ce qu'il falloit pour une sauce qu'elle fit elle-même, et qu'elle mangea avec un appétit admirable : je vous dis le fait sans aucune paraphrase. Quand je pense à une certaine lettre que vous m'écrivîtes l'été passé sur M. de Vivonne, je prends pour une satire tout ce que je vous envoie. Voyez un peu où peut aller la folie d'un homme qui se croiroit digne de ces hyperboliques louanges.

A MONSIEUR DE GRIGNAN.

Je vous assure, M. le Comte, que j'aimerois mille fois mieux la grace dont vous me parlez que celle de Sa Majesté. Je crois que vous êtes de mon avis, et que vous comprenez aussi l'envie que j'ai de voir madame votre femme. Sans être le maître chez vous comme le *charbonnier*[1], je trouve que, par un style tout opposé, vous l'êtes plus que tous les autres *charbonniers* du monde. Rien ne se préfère à vous, en quelque état que l'on puisse être : mais soyez généreux, et quand on aura fait encore quelque temps la bonne femme, amenez-la vous-même par la main

[1] Allusion à la réponse de M. d'Armagnac, sous la date du 8 avril ci-dessus. *M.*

faire la bonne fille. C'est ainsi qu'on s'acquitte de tous ses devoirs, et c'est le seul moyen de me redonner la vie, et de me persuader que vous m'aimez autant que je vous aime.

A MADAME DE GRIGNAN.

Mon Dieu, que vous êtes plaisants, vous autres, de parler de Cambray! nous aurons pris encore une ville avant que vous sachiez la prise de Condé. Que dites-vous de notre bonheur, qui fait venir notre ami le Turc en Hongrie? Voilà Corbinelli trop aise, nous allons bien *pantoufler*. J'admire la dévotion du coadjuteur; qu'il en envoie un peu au bel abbé. Je sens la séparation de ma petite : est-elle fâchée d'être en religion?

Je ne sais si l'envie prendra à Vardes de revendre sa charge[1], à l'imitation du maréchal (*de Bellefonds*). Je plains ce pauvre garçon, vous interprétez mal ses sentiments : il a beau parler sincèrement, vous n'en croyez pas un mot; vous êtes méchante. Il vient de m'écrire une lettre pleine de tendresse; je crois tout au pied de la lettre, c'est que je suis bonne. Madame de Louvigny est venue me voir aujourd'hui, elle vous fait mille amitiés. J'embrasse les pauvres *Pichons*, et ma bonne petite; hélas! je ne la verrai de long-temps. Voilà M. de Coulanges

[1] De capitaine des cent suisses de la garde ordinaire du roi. *D. P.*

qui vous dira de quelle manière madame de Brinvilliers a voulu se tuer.

DE MONSIEUR DE COULANGES.

Elle s'étoit fiché un bâton, devinez où; ce n'est point dans l'œil, ce n'est point dans la bouche, ce n'est point dans l'oreille, ce n'est point dans le nez, ce n'est point à la turque : devinez où. C'est..... tant y a qu'elle étoit morte si l'on ne fût promptement accouru à son secours. Je suis très-aise, Madame, que vous ayez agréé les œuvres que je vous ai envoyées. J'ai impatience d'apprendre le retour de M. de Bandol, pour savoir comme il aura reçu le poëme de Tobie; il aura été apparemment assez habile homme pour vous en faire part, sans blesser cette belle ame que vous venez de laver dans les eaux salutaires du jubilé. Madame votre mère s'en va à Vichi, et je ne l'y suivrai point, parce que ma santé est un peu meilleure depuis quelque temps. Je ne crois pas même que j'aille à Lyon : ainsi, madame la Comtesse, revenez à Paris et apportez-y votre beau visage, si vous voulez que je le baise. Je salue M. de Grignan, et l'avertis que j'ai fait gagner aujourd'hui un grand procès à M. de Lussan, afin qu'il m'en remercie, s'il le trouve à propos.

## LETTRE DXV.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 1er mai 1676.

Je commence, ma fille, par remercier mille fois M. de Grignan de la jolie robe-de-chambre qu'il m'a donnée; je n'en ai jamais vu de plus agréable. Je m'en vais la faire ajuster pour me parer cet hiver, et tenir mon coin dans votre chambre. Je pense souvent, aussi bien que vous, à nos soirées de l'année passée; mais qui nous empêchera d'en faire cet hiver de pareilles, si vous le souhaitez autant que moi? Ce monsieur qui m'a apporté cette robe-de-chambre a pensé tomber d'étonnement de la beauté et de la ressemblance de votre portrait. Il est certain qu'il est encore embelli; sa toile s'est imbibée, en sorte qu'il est dans sa perfection : si vous en doutez, ma chère enfant, venez-y voir. Il court depuis quelques jours un bruit, dont tout le monde m'envoie demander des nouvelles. On dit que M. de Grignan a ordre d'aller pousser par les épaules le vice-légat hors d'Avignon : je ne le croirai point que vous ne l'ayez mandé. Les Grignan auroient l'honneur d'être les pre-

miers excommuniés si cette guerre commençoit, car l'abbé de Grignan, de ce côté-ci, a ordre de Sa Majesté de défendre aux prélats d'aller voir M. le nonce; ce petit monsieur dit que vous êtes très-belle; il croit que M. de Grignan demeurera plus long-temps à Aix que vous ne pensez; pour moi, je ne me presse point de partir, car je sais que le mois de juin est meilleur que celui de mai pour boire des eaux : je partirai le dix ou le onze de ce mois. Madame de Montespan est partie pour Bourbon. Madame de Thianges est allée avec elle jusqu'à Nevers, où M. et madame de Nevers la doivent recevoir. Mon fils me mande qu'ils vont assiéger Bouchain avec une partie de l'armée, pendant que le roi, avec un plus grand nombre, se tiendra prêt à recevoir et à battre M. le prince d'Orange. Il y a cinq ou six jours que le chevalier d'Humières est hors de la Bastille; son frère a obtenu cette grace. On ne parle ici que des discours, et des faits et gestes de la Brinvilliers. A-t-on jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son père? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. Elle aimoit ce Sainte-Croix, elle vouloit l'épouser, et empoisonnoit fort souvent son mari à cette intention[1]. Sainte-Croix, qui ne vouloit point

[1] Cette circonstance romanesque paroît fausse. L'Arrêt du parlement contre la Brinvilliers ne fait aucune mention de ce crime.

d'une femme aussi méchante que lui, donnoit du contre-poison à ce pauvre mari; de sorte qu'ayant été ballotté cinq ou six fois de cette sorte, tantôt empoisonné, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie, et s'offre présentement de venir solliciter pour sa chère moitié : on ne finiroit point sur toutes ces folies. J'allai hier à Vincennes avec les Villars. Son excellence part demain pour la Savoie, et m'a priée de vous baiser la main gauche de sa part. Ces dames[1] vous aiment fort; nommez-les en m'écrivant pour les payer de leur tendresse. Adieu, ma très-chère et très-aimable, je ne vous en dirai pas davantage pour aujourd'hui.

Il ne parle que du père, des deux frères et de la sœur de cette femme atroce. Quelque extraordinaire que soit un événement, la voix publique aime à le rendre, par les circonstances, encore plus singulier. Le premier moment n'est pas le plus sûr pour faire connoître la vérité des faits. *A. G.* Pour plus ample information, *voyez* la note sous la date du 17 juillet de l'année courante.

[1] Mesdames de Villars et de Saint-Géran. *D. P.*

## LETTRE DXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, lundi 4 mai 1676.

C'est donc vous, ma fille, qui me refusez de venir passer ici avec moi l'été et l'automne, ce n'est point M. de Grignan. Il viendroit vous voir et vous reprendre cet hiver; mais comme vous êtes une personne toute raisonnable, et que je crois que vous avez quelque envie de me voir, il faut que vous trouviez dans la proposition que je vous ai faite, des impossibilités que je ne vois pas aussi bien que vous. Pour moi, ne doutez point que je n'allasse à Grignan, si le bon abbé, qui vient avec moi par pure amitié, n'étoit obligé de revenir promptement pour plusieurs affaires, dont les miennes font une partie. C'étoit donc une chose toute naturelle que ma proposition; car pour vous voir seulement quinze jours à Vichi, ce me seroit un plaisir trop mêlé de tristesse. Dites-moi un peu sincèrement vos raisons et vos vues pour cet hiver; car je ne puis croire que vous ayez dessein de le passer sans me donner la consolation et la joie de vous embrasser. Je vous manderai le jour de mon départ et vous donne-

rai une adresse pour m'écrire. J'ai choisi madame de Brissac, pour apprendre dans sa société la droiture et la sincérité. Si j'avois eu l'autre jour mon fils, je vous aurois mandé toute la superficielle conversation qu'elle attira dans cette chambre. Mon Dieu! ma fille, vous croyez avoir pris médecine, vous êtes bien heureuse, je voudrois bien croire que j'ai été saignée: ils disent qu'il faut cette préparation avant que de prendre les eaux. Vous voyez que j'écris assez bien; je crois que mes mains seront bientôt guéries; mais je me sens si pleine de sérosités par les continuelles petites sueurs dont je suis importunée, que je comprends qu'une bonne fois il faut sécher cette éponge : la crainte d'avoir encore une fois en ma vie un rhumatisme me feroit faire plus de chemin que d'ici à Vichi. Vous me demandez ce que je fais; je prends l'air fort souvent. M. de La Trousse nous donna hier une fricassée à Vincennes; madame de Coulanges, Corbinelli et moi, voilà ce qui composoit la compagnie. Un autre jour, je vais au cours avec les Villars, un autre jour au faubourg; et puis je me repose. J'ai été chez Mignard : il a peint M. de Turenne sur sa *pie* [1]; c'est la plus belle chose du monde.

[1] Le cheval de bataille de M. de Turenne, et celui qu'il montoit le jour qu'il fut tué. Après la mort de ce grand capitaine, les généraux ne savoient quel parti prendre. Les soldats, dont ces incer-

Le cardinal de Bouillon m'étoit venu prier, toutes choses cessantes, d'aller voir le lendemain ce chef-d'œuvre; car Mignard a pris la parfaite ressemblance dans son imagination, plus que dans les crayons qu'on lui a donnés. J'ai encore entretenu deux heures M. du Perrier; je ne finis point sur la Provence; je lui fais conter mille choses de vous qui me font plaisir, et de votre jeu, et de votre opéra où vous rêviez si bien; enfin, je vous reconnois, mais je suis bien fâchée que M. de Grignan et vous vous perdiez toujours tout ce que vous jouez. Je me suis fait raconter toutes les *pétoffes* des procureurs du pays, et comme vous avez redonné la paix à la Provence, et du premier président, et de la Tour d'Aigues [1], et de mille autres choses. Enfin, j'ai rafraîchi ma mémoire de tout ce que vingt-deux jours de fièvre m'avoient un peu effacé; car vous savez que j'étois sujette à de si grandes rêveries, qu'elles confondoient souvent les vérités.

titudes aigrissoient le désespoir, crièrent de tous côtés : *Lâchez la Pie, elle nous conduira.* (Ramsay, histoire de Turenne.) *G. D. S. G.*

[1] C'étoit un magnifique château situé à peu de distance d'Aix; il a été rasé pendant la révolution. *M.*

## LETTRE DXVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, mercredi 6 mai 1676.

J'ai le cœur serré de ma petite-fille [1], elle sera au désespoir de vous avoir quittée, et d'être, comme vous dites, en prison. J'admire comment j'eus le courage de vous y mettre; la pensée de vous voir souvent et de vous en retirer, me fit résoudre à cette barbarie, qui étoit trouvée alors une bonne conduite, et une chose nécessaire à votre éducation. Enfin il faut suivre les règles de la Providence, qui nous destine comme il lui plaît. Madame du Gué la religieuse s'en va à Chelles; elle y porte une grosse pension pour avoir toutes sortes de commodités : elle changera souvent de condition, à moins qu'un jeune garçon (*Amonio*), qui est le médecin de l'abbaye et que je vis hier à Livry, ne l'oblige à s'y tenir. Ma chère, c'est un homme de vingt-huit ans, dont le visage est le plus beau et le plus charmant que j'aie jamais vu : il a les yeux comme madame de Mazarin, et les dents parfaites; le reste du visage

[1] Elle venoit d'être mise aux dames religieuses de Sainte-Marie d'Aix. (*Voyez* ci-dessus la lettre du 15 avril 1676.) *D. P.*

comme on imagine *Rinaldo ;* de grandes boucles noires qui lui font la plus agréable tête du monde. Il est Italien, et parle italien, comme vous pouvez penser; il a été à Rome jusqu'à vingt-deux ans : enfin, après quelques voyages, M. de Nevers et M. de Brissac l'ont amené en France; et M. de Brissac l'a mis pour le reposer dans le beau milieu de l'abbaye de Chelles, dont madame de Brissac sa sœur est abbesse. Il a un jardin de simples dans le couvent; mais il ne me paroît rien moins que *Lamporechio* [1]. Je crois que plusieurs bonnes sœurs le trouveront à leur gré, et lui diront leurs maux; mais je jurerois qu'il n'en guérira pas une que selon les règles d'Hippocrate. Madame de Coulanges, qui vient de Chelles, le trouve comme je l'ai trouvé : en un mot, tous ces jolis musiciens de chez *Toulongeon* [2] ne sont que des grimauds auprès de lui. Vous ne sauriez croire combien cette petite aventure nous a réjouies.

Je veux vous parler du petit marquis (*de Grignan*); je vous prie que sa timidité ne vous donne aucun chagrin. Songez que le charmant marquis [3] a tremblé jusqu'à dix ou douze ans,

[1] *Voyez* le conte de *Mazet de Lamporechio*, par La Fontaine.

[2] Frère aîné du comte de Gramont, et homme de très-bonne compagnie. *D. P.*

[3] M. de La Châtre. *A. G.*

et que La Troche avoit si grand peur de toutes choses, que sa mère ne vouloit plus le voir : ils ont tous deux une réputation sur le courage qui doit bien vous rassurer. Ces sortes de craintes ne sont autre chose que des enfances ; et en croissant, au lieu d'avoir peur des loups-garoux, ils craignent le blâme; ils craignent de ne pas être estimés autant que les autres ; et c'est assez pour les rendre braves et pour les faire tuer mille fois : ne vous impatientez donc point à cet égard. Pour sa taille, c'est une autre affaire ; on vous conseille de lui donner des chausses pour voir plus clair à ses jambes ; il faut savoir si ce côté plus petit ne prend point de nourriture ; il faut qu'il agisse et qu'il se dénoue ; il faut lui mettre un petit corps un peu dur qui lui tienne la taille : on doit encore m'envoyer des instructions là-dessus. Ce seroit une belle chose qu'il y eût un Grignan qui n'eût pas la taille belle : vous souvient-il comme il étoit joli dans son petit maillot ? je ne suis pas moins en peine que vous de ce changement.

J'avois rêvé, en vous disant que madame de Thianges étoit allée conduire sa sœur ; il n'y a eu que la maréchale de Rochefort et la marquise de La Vallière qui ont été jusqu'à Essonne. Elle est toute seule, et même elle ne trouvera personne à Nevers. Si elle avoit voulu mener tout ce qu'il

y a de dames à la cour, elle auroit pu choisir. Mais parlons de l'*amie (madame de Maintenon)*; elle est encore plus triomphante que celle-ci : tout est comme soumis à son empire : toutes les femmes-de-chambre de sa voisine sont à elle, l'une lui tient le pot à pâte à genoux devant elle, l'autre lui apporte ses gants, l'autre l'endort; elle ne salue personne, et je crois que dans son cœur elle rit bien de cette servitude. On ne peut rien juger présentement de ce qui se passe entre elle et son amie.

On est fort occupé de la Brinvilliers. Caumartin a dit une grande folie sur ce bâton dont elle avoit voulu se tuer sans le pouvoir : *C'est*, dit-il, *comme Mithridate* : vous savez de quelle sorte il s'étoit accoutumé au poison; il n'est pas besoin de vous conduire plus loin dans cette application : celle que vous faites de ma main à qui je dis : *Allons, allons, la plainte est vaine*[1], m'a fait rire; car il est vrai que le dialogue est complet; elle me répond : *Ah! quelle rigueur inhumaine! Allons*, lui dis-je, *achevez mes écrits, je me venge de tous mes cris. Quoi!* reprend-elle, *vous serez inexorable!* Et je coupe court en lui disant : *Cruelle, vous m'avez appris à devenir impitoyable.* Ma fille, que vous êtes plaisante, et que vous me réjouiriez bien si je pouvois aller

[1] *Voyez* la scène II de l'acte II de l'opéra d'*Alceste*. *D. P.*

cet été à Grignan! mais il n'y faut pas penser, le *bien méchant* [1] est accablé d'affaires : je garde ce plaisir pour une autre année; et pour celle-ci, j'espèrerai que vous viendrez me voir.

J'ai été à l'opéra avec madame de Coulanges, madame d'Heudicourt, M. de Coulanges, l'abbé de Grignan et Corbinelli. Il y a des choses admirables dans cet opéra (*Atys*); les décorations passent tout ce que vous avez vu; les habits sont magnifiques et galants : il y a des endroits d'une extrême beauté; il y a un sommeil et des songes dont l'invention surprend. La symphonie est toute de basses et de tons si assoupissants, qu'on admire *Baptiste* sur nouveaux frais; mais l'*Atys* est ce petit drôle qui faisoit la *Furie* et la *Nourrice;* de sorte que nous voyons toujours ces ridicules personnages au travers d'*Atys*. Il y a cinq ou six petits hommes tout nouveaux, qui dansent comme *Faure* : cela seul m'y feroit aller; et cependant on aime encore mieux *Alceste* : vous en jugerez; car vous y viendrez pour l'amour de moi, quoique vous ne soyez pas curieuse. Il est vrai que c'est une belle chose de n'avoir pas vu Trianon; après cela vous peut-on proposer le pont du Gard?

Vous trouverez l'homme dont vous avez aisément deviné l'aventure, de la même manière

[1] C'est-à-dire le *bien bon*, qui etoit l'abbé de Coulanges. *D. P.*

que vous l'avez toujours vu chez la belle; mais il me paroît que *le combat finit, faute de combattants*. Les reproches étoient fondés sur la gloire plutôt que sur la jalousie : cependant lorsqu'on y joint une sécheresse qui étoit déjà sèche, cela confirme une indolence inséparable des longs attachements. Je trouve même quelquefois des réponses brusques et dures, et je crois voir que l'on sent la différence des génies; mais tout cela n'empêche point une grande liaison, et même beaucoup d'amitié qui pourra durer encore vingt ans comme elle est[1]. La dame est, en vérité, fort jolie, elle a des soins de moi que j'admire, et dont je ne suis pas ingrate. La dame du *Poitron-Jaquet* l'est encore moins, à ce que vous me faites comprendre; il est vrai que les femmes valent leur pesant d'or. La comtesse (*de Fiesque*) maintenoit l'autre jour à madame Cornuel que Combourg n'étoit point fou; madame Cornuel lui dit : *bonne comtesse, vous êtes comme les gens qui ont mangé de l'ail.* Cela n'est-il point plaisant? M. de Pomponne m'a mandé qu'il me prioit de ne pas oublier d'écrire tous les bons mots de madame Cornuel; il me fait faire mille amitiés par mon fils.

Nous partons lundi; je ne veux point passer

[1] Ceci doit s'entendre de l'intimité de madame de Coulanges avec le marquis de La Trousse. *A. G.*

par Fontainebleau, à cause de la douleur que j'y sentis en vous reconduisant jusque-là; je n'ai envie d'y retourner que pour aller au-devant de vous. Adressez vos lettres pour moi et pour mon fils à du But; je les recevrai encore mieux par-là que par des traverses : je crois que notre commerce sera un peu interrompu, j'en suis fâchée : vos lettres me sont d'un grand amusement; vous écrivez comme *Faure* danse. Il y a des applications sur des airs de l'opéra, mais vous ne les savez point. Que je vous plains, ma très-belle, d'avoir pris une vilaine médecine plus noire que jamais! ma petite poudre d'antimoine est la plus jolie chose du monde; c'est le bon pain, comme dit le vieux de Lorme. Je lui désobéis un peu, car il m'envoie à Bourbon; mais l'expérience de mille gens, et le bon air, et point tant de monde, tout cela m'envoie à Vichi. La bonne d'Escars vient avec moi, j'en suis fort aise. Mes mains ne se ferment point; j'ai mal aux genoux, aux épaules, et je me sens encore si pleine de sérosités, que je crois qu'il faut sécher ces marécages, et que dans le temps où je suis il faut extrêmement se purger; c'est ce qu'on ne peut faire qu'en prenant des eaux chaudes. Je prendrai aussi une légère douche à tous les endroits encore affligés du rhumatisme; après cela il me semble que je me porterai fort bien.

Le voyage d'Aigues-Mortes est fort joli; vous êtes une vraie paresseuse de n'avoir pas voulu être de cette partie. J'ai bonne opinion de vos conversations avec l'abbé de La Vergne, puisque vous n'y mêlez point M. de Marseille. La dévotion de madame de Brissac étoit une fort belle pièce; je vous manderai de ses nouvelles de Vichi; c'est le *chanoine*[1] qui gouverne présentement sa conscience, et qui, je crois, m'en parlera à cœur ouvert. Je suis fort aise de la parure qu'on a donnée à notre Diane d'Arles : tout ce qui fâche Corbinelli, c'est qu'il craint qu'elle n'en soit pas plus gaie. J'ai été saignée ce matin, comme je vous l'ai déjà dit au bas de la consultation : en vérité, c'est une grande affaire, *Maurel* en étoit tout épouvanté : me voilà maintenant préparée à partir. Adieu, ma chère enfant, je ne m'en dédis point, vous êtes digne de toute l'extrême tendresse que j'ai pour vous.

[1] Madame de Longueval, chanoinesse de Remiremont. Elle étoit sœur de la maréchale d'Estrées et de M. de Manicamp. *Voir* la lettre du 14 février 1687. *G. D. S. G.*

## LETTRE DXVIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, vendredi 8 mai 167.

Je pars lundi, ma chère enfant. Le chevalier de Buous vous porte un éventail que j'ai trouvé fort joli : ce ne sont plus de petits amours, il n'en est plus question ; ce sont des petits ramoneurs les plus gentils du monde[1]. Madame de Vins a gagné un grand morceau de son procès, malgré M. d'Amboile, qui s'étoit signalé contre elle. La bonne Tarente est au désespoir contre M. d'Ormesson, qui gouverne les affaires de M. de La Trémouille, et qui ne veut pas qu'on lui fasse de certains suppléments au préjudice des anciens créanciers. Elle pleuroit fort bien tantôt, et me contoit aussi les incivilités de madame de Monaco pour elle. MADAME aime assez cette tante, elle baragouine de l'allemand avec elle ; cela importune la Monaco[2]. Mon Dieu ! est-il vrai que la Simiane se sépare de son mari, sous prétexte de

[1] Ces éventails existent, dit M. de Monmerqué ; ils sont conservés avec soin par une famille de Provence qui étoit unie par les liens de l'amitié avec madame de Simiane.

[2] Favorite de MADAME. *D. P.*

ses galanteries? Quelle folie! je lui aurois conseillé de faire quitte à quitte avec lui. On dit qu'elle vient ici, et qu'elle veut aller en Bretagne : tout cela est-il vrai? Je vous embrasse, ma chère enfant; je ne vous écrirai pas davantage aujourd'hui, ce n'est pas le jour de la grande dépêche : la poste est haïssable; les lettres sont à Paris, et on ne veut les distribuer que demain : ainsi on fait réponse à deux à la fois. J'oubliois de vous dire, tant je me porte bien, qu'après avoir été saignée, j'ai pris de la poudre du bonhomme (*de Lorme*), dont je suis très-contente; de sorte que me voilà toute prête à partir.

---

## LETTRE DXIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Paris, dimanche au soir, 10 mai 1676.

Je pars demain à la pointe du jour, et je donne ce soir à souper à madame de Coulanges, son mari, madame de La Troche, M. de La Trousse, mademoiselle de Montgeron et Corbinelli, qui viendront me dire adieu en mangeant une tourte de pigeons. La bonne d'Escars part avec moi; et comme le *bien bon* a vu qu'il pouvait mettre ma santé entre ses mains, il a pris le parti d'é-

pargner la fatigue de ce voyage, et de m'attendre ici, où il a mille affaires; il m'y attendra avec impatience; car je vous assure que cette séparation, quoique petite, lui coûte beaucoup, et je crains pour sa santé; les serremens de cœur ne sont pas bons, quand on est vieux. Je ferai mon devoir pour le retour, puisque c'est la seule occasion dans ma vie où je puisse lui témoigner mon amitié, en lui sacrifiant jusqu'à la pensée seulement d'aller à Grignan. Voilà précisément l'un de ces cas où l'on fait céder ses plus tendres sentiments à la reconnoissance.

Il vous reviendra cinq ou six cents pistoles de la succession de notre oncle de Sévigné [1], que je voudrois que vous eussiez toutes prêtes pour cet hiver. Je ne comprends que trop les embarras que vous pouvez trouver par les dépenses que vous êtes obligés de faire; et je ne pousse rien sur le voyage de Paris, persuadée que vous m'aimez assez, et que vous souhaitez assez de me voir pour y faire au monde tout ce que vous pourrez. Vous connoissez d'ailleurs tous mes sentiments sur votre sujet, et combien la vie me paroît triste sans voir une personne que j'aime si tendrement. Ce sera une chose fâcheuse, si M. de Grignan est obligé de passer l'été à Aix, et une grande dépense, de la manière dont on m'a parlé,

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du 22 mars. *D. P.*

ne fût-ce qu'à cause du jeu, qui fait un article de la vôtre assez considérable. J'admire la fortune; c'est le jeu qui soutient M. de La Trousse. Vous avez donc cru être obligée de vous faire saigner; la petite main tremblante de votre chirurgien me fait trembler. M. le prince disoit une fois à un nouveau chirurgien : « Ne tremblez-vous point « de me saigner? Pardi, Monseigneur, c'est à « vous de trembler »; il disoit vrai. Vous voilà donc bien revenue du café : mademoiselle de Méri l'a aussi chassé de chez elle assez honteusement : après de telles disgraces, peut-on compter sur la fortune? Je suis persuadée que ce qui échauffe est plus sujet à ces sortes de revers que ce qui rafraîchit : il en faut toujours revenir là; et afin que vous le sachiez, toutes mes sérosités viennent si droit de la chaleur de mes entrailles, qu'après que Vichi les aura consumées, on va me rafraîchir plus que jamais par des eaux, par des fruits, et par tous mes lavages que vous connoissez. Prenez ce régime plutôt que de vous brûler, et conservez votre santé d'une manière que ce ne soit point par-là que vous puissiez être empêchée de venir me voir. Je vous demande cette conduite pour l'amour de votre vie, et pour que rien ne traverse la satisfaction de la mienne.

Je vais me coucher, ma fille, voilà ma petite compagnie qui vient de partir. Mesdames de Pom-

ponne, de Vins, de Villars et de Saint-Géran ont été ici : j'ai tout embrassé pour vous. Madame de Villars a fort ri de ce que vous lui mandez : *j'ai un mot à lui dire ;* cela ne se peut payer. Je pars demain à cinq heures; je vous écrirai de tous les lieux où je passerai. Je vous embrasse de tout mon cœur : je suis fâchée que l'on ait profané cette façon de parler; sans cela, elle seroit digne d'expliquer de quelle façon je vous aime.

## LETTRE DXX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Montargis, mardi 12 mai 1676.

Je vous écrivis avant-hier au soir, ma chère enfant, et vous recevrez deux de mes lettres par la même poste; de sorte que si vous dites, après avoir lu la première, j'en voudrois bien une autre, la voici qui se présentera, et vous dira que je suis à Montargis avec la bonne d'Escars, en très-bonne santé, hormis ces mains et ces genoux. Vous connoissez cette route-ci : j'ai évité Fontainebleau; je ne veux le revoir que pour aller au-devant de vous. J'ai couché à Courance[1],

[1] C'est un beau château près de Milly, à quatre lieues à la droite de Fontainebleau. *M.*

où je me serois bien promenée si je n'étois point encore une sotte poule mouillée; c'est *mouillée*, au pied de la lettre, car je sue tout le jour. J'ai encore des peaux de lièvre, parce que le frais du matin, qui donne la vie à tout le monde, me paroît un hiver glacé; de sorte que j'aime mieux avoir trop chaud dix heures durant, que d'avoir froid une demi-heure. Que dites-vous de ces agréables restes de rhumatisme? Ne croyez-vous pas que j'aie besoin des eaux chaudes? sauf à me rafraîchir à mon retour, car mes entrailles ne sont pas à la glace. Enfin, me voilà en chemin, et même dans votre chemin. Nous parlons souvent de vous, madame d'Escars et moi, et j'y pense sans cesse. Il faudroit être *spensierata*, dit-on, pour bien prendre des eaux : il est difficile que je sois dans cet état bienheureux, étant si loin du bon abbé; il me semble toujours qu'il va tomber malade. Savez-vous comme je l'ai laissé? Avec un seul laquais. Il a voulu me donner son cocher et *Beaulieu* avec ses deux chevaux pour m'en faire six : je ne vois que l'ingratitude qui puisse me tirer d'affaire. Adieu, ma très-chère : hélas! à quoi me sert de m'approcher de vous? Je vous plains de ne m'avoir plus à Paris pour vous mander des nouvelles de la Brinvilliers[1].

[1] *Voyez* la lettre du 17 juillet suivant.

## LETTRE DXXI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Nevers, vendredi 15 mai 1676.

Voici une route où l'on seroit tentée de vous écrire, quand on ne le voudroit pas; jugez ce que c'est quand on y est d'ailleurs aussi bien disposée que je le suis. Le temps est admirable, cette grosse chaleur s'est dissipée sans orage; je n'ai plus de ces crises dont je vous avois parlé; je trouve le pays très-beau, et ma rivière de Loire m'a paru quasi aussi belle qu'à Orléans : c'est un plaisir de trouver en chemin d'anciennes amies. J'ai amené mon grand carrosse, de sorte que nous ne sommes nullement pressées, et nous jouissons avec plaisir des belles vues dont nous sommes surprises à tout moment. Tout mon déplaisir, c'est que l'hiver, les chemins sont bien différents, et que vous aurez autant de fatigue que nous en avons peu. Nous suivons les pas de madame de Montespan; nous nous faisons conter partout ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle mange, ce qu'elle dort. Elle est dans une calèche à six chevaux, avec la petite

de Thianges[1]; elle a un carrosse derrière, attelé de même, avec six femmes; elle a deux fourgons, six mulets, et dix ou douze hommes à cheval, sans ses officiers : son train est de quarante-cinq personnes. Elle trouve sa chambre et son lit tout prêts, elle se couche en arrivant, et mange très-bien. Elle fut ici au château[2] où M. de Nevers étoit venu donner ses ordres, et ne demeura point pour la recevoir. On vient lui demander des charités pour les églises et pour les pauvres; elle donne partout beaucoup d'argent, et de fort bonne grace. Elle a tous les jours du monde un courrier de l'armée : elle est présentement à Bourbon. La princesse de Tarente, qui doit y être dans deux jours, me mandera le reste, et je vous l'écrirai. Vous ai-je mandé que ce favori du roi de Danemark, amoureux roma-

[1] Depuis épouse du duc de Sforce. Madame de Caylus, dans ses *Souvenirs*, fait ainsi son portrait : « Elle n'avoit que de la blancheur, d'assez beaux yeux, et un nez tombant dans une bouche fort vermeille, qui fit dire à M. de Vendôme qu'elle ressembloit à un perroquet qui mange une cerise.

[2] Château des anciens ducs de Nevers, dont on fait remonter la construction au dixième siècle, sous le règne de Lothaire. Le cardinal Mazarin acheta ce duché, qu'il donna à son neveu Mancini. Celui-ci ne s'étant jamais fait recevoir duc et pair, le titre de ducal, après sa mort, fut supprimé, et celui du comté de Nevers rétabli en la personne du fils et successeur du duc de Nevers Mancini. *G. D. S. G.*

nesquement de la princesse[1], est prisonnier, et qu'on lui fait son procès? Il avoit un petit dessein seulement, c'étoit de se faire roi, et de détrôner son maître et son bienfaiteur. Vous voyez que cet homme n'avoit pas de médiocres pensées : M. de Pomponne m'en parloit l'autre jour comme d'un Cromwel[2]. Le bel abbé vous aura mandé comme le chevalier a obtenu de Sa Majesté, sans nulle peine, les lods et ventes d'Entrecasteaux, pour M. de Grignan : nous avons été étonnés que ce dernier ait consenti d'envoyer votre belle gorge, par la poste, à l'abbé de Grignan; nous dîmes l'autre jour beaucoup de sottises sur ce ton, dignes de Monceaux et de Rochecourbières[3]. Au reste, ma chère enfant, je sens que je ne passerai point ma vie, à moins que je ne meure bientôt, sans revoir votre château, avec toutes ses circonstances et

[1] Charlotte-Amélie de La Trémouille, fille de la princesse de Tarente, mariée le 29 mai 1680 à Antoine d'Altenbourg, comte d'Oldenbourg, en Danemarck. *D. P.*

[2] On a vu dans une des notes de la lettre sous la date du 2 octobre 1675, ce qu'il faut croire de ces expressions outrées. « Elles étonnent, dit Gronvelle, surtout dans la bouche de M. de Pomponne, qui étoit ministre des affaires étrangères, et qui, de plus, connoissoit mieux qu'un autre les cours du nord, ayant résidé long-temps en Suède. Il n'y a pas dans les motifs de la condamnation de Griffenfeldt, un seul grief qui donne l'idée de Cromwel. »

[3] Grotte située près de Grignan.

dépendances ; je conserve cette espérance, et je voudrois bien en avoir une plus prochaine de vous avoir cet hiver avec moi ; pour vous dire le vrai, mes désirs là-dessus ne sont pas médiocres ; je souhaite que vous en jugiez par les vôtres, et que nulle impossibilité ne nous vienne traverser. Adieu, ma très-chère, je suis assurée que je vous écrirai à Moulins, où j'espère trouver de vos lettres qui doivent m'être envoyées de Paris. Je suis dans une entière ignorance de toutes nouvelles ; celles de la guerre me tiennent fort au cœur ; cela ne vaut rien pour prendre des eaux ; mais que faire quand on a quelqu'un à l'armée ? Il faudroit donc ne les prendre qu'au mois de janvier. Je lis dans le carrosse une petite histoire des Visirs, et des intrigues des sultanes et du sérail, qui se laisse lire assez agréablement ; c'est une mode que ce livre. Bonsoir, ma très-aimable ; je baise le Grignan, et fais mille amitiés à M. de La Garde : contez à ce dernier par quel guignon la vente de notre guidon est allée à vau-l'eau ; vous êtes bien heureux de vous avoir tous deux.

# LETTRE DXXII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Moulins, à la Visitation, dans la chambre où ma grand' mère [1] est morte; ce dimanche après vêpres, 17 mai 1676, entourée des deux petites de Valençai.

J'arrivai hier au soir ici, ma chère enfant, en six jours, très-agréablement. Madame Fouquet, son beau-frère et son fils vinrent au-devant de moi; ils m'ont logée chez eux. J'ai dîné ici, et je pars demain pour Vichi. J'ai trouvé le mausolée admirable[2]; le bon abbé auroit été bien ravi de le voir. Les petites-filles[3] que voilà sont belles et aimables; vous les avez vues : elles se souviennent que vous faisiez de grands soupirs dans cette église; je pense que j'y avois quelque

[1] Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, fondatrice de l'ordre de la Visitation, morte le 13 décembre 1641, sur les sept heures du soir, âgée de 69 ans; béatifiée par un bref de Benoît XIV, du 13 novembre 1751, et canonisée par Clément XIII en 1767. *D. P.*

[2] Le superbe tombeau que Marie-Félice des Ursins fit élever dans l'église de la Visitation de Moulins, pour son mari (Henri, duc de Montmorency), décapité à Toulouse le 30 octobre 1632, par arrêt du parlement de Toulouse. *D. P.* (*Voyez* la description de ce monument sous la date du 18 février 1671.)

[3] Leur mère étoit madame de Valençai.

part, du moins sais-je bien qu'en ce temps j'en faisois de biens douloureux de mon côté[1]. Est-il vrai que madame de Guénégaud vous disoit : « Soupirez, Madame, soupirez, j'ai accou- « tumé Moulins aux soupirs qu'on apporte de « Paris. » Je vous admire d'avoir pensé à marier votre frère; vous avez pris la chose par un très-bon côté, et j'estime le négociateur. Je suivrai ce chemin, quand je serai retournée à Paris : écrivez-en à d'Hacqueville. On juge très-justement du bien de mon fils par celui de ma fille; ce seroit une chose digne de vous de faire ce mariage : j'y travaillerai de mon côté. Vous croyez donc ne pas avoir été assez affligée de ma maladie; eh, bon Dieu! qu'auriez-vous pu faire? Vous avez été plus en peine que je n'ai été en péril. Comme la fièvre que j'ai eue vingt-deux jours était causée par la douleur, elle ne faisoit peur à personne. Pour mes rêveries, elles venoient de ce que je ne prenois que quatre bouillons par jour, et qu'il y a des gens qui rêvent toujours pendant la fièvre. Votre frère m'en a fait des farces à mourir de rire; il a retenu toutes mes extravagances, et vous en réjouira. Ayez donc l'esprit en repos, ma belle, vous n'avez été que trop inquiète et trop affligée de mon mal.

[1] *Voyez* la lettre du 6 février 1671.

Il faut que M. de La Garde ait de bonnes raisons pour se porter à l'extrémité de s'atteler avec quelqu'un : je le croyois libre, et sautant, et courant dans un pré : mais enfin il faut venir au timon, et se mettre sous le joug comme les autres. J'ai le cœur serré de ma chère petite; la pauvre enfant, la voilà donc placée! Elle a bien dissimulé sa petite douleur; je la plains, si vous l'aimez, et si elle vous aime autant que nous nous aimions : mais vous avez un courage qui vous sert toujours dans les occasions : Dieu m'eût bien favorisée de m'en donner un pareil.

Madame de Montespan est à Bourbon, où M. de La Vallière avoit donné ordre qu'on la vînt haranguer de toutes les villes de son gouvernement : elle ne l'a point voulu. Elle a fait douze lits à l'hôpital; elle a donné beaucoup d'argent; elle a enrichi les Capucins; elle souffre les visites avec civilité. M. Fouquet et sa niece[1], qui buvoient à Bourbon, l'ont été voir; elle causa une heure avec lui sur les chapitres les plus délicats. Madame Fouquet s'y rendit le lendemain; madame de Montespan la reçut très-honnêtement, et l'écouta avec douceur et avec une apparence de compassion admirable. Dieu fit dire à madame Fouquet tout ce qui se peut au monde imaginer de mieux, et sur l'instante

[1] L'abbé Fouquet, frère du surintendant.

prière de s'enfermer avec son mari, et sur l'espérance qu'elle avoit que la Providence donneroit à madame de Montespan, dans les occasions, quelque souvenir et quelque pitié de ses malheurs. Enfin, sans rien demander de positif, elle lui fit voir les horreurs de son état, et la confiance qu'elle avoit en sa bonté, et mit à tout cela un air qui ne peut venir que de Dieu : ses paroles m'ont paru toutes choisies pour toucher un cœur, sans bassesse et sans importunité : je vous assure que le récit vous en auroit touchée. Le fils[1] de M. de Montespan est chez madame Fouquet à la campagne, d'où elle est venue pour me voir. Il a dix ans; il est beau et spirituel : son père l'a laissé chez ces dames en venant à Paris. La bonne d'Escars se porte très-bien, et prend un soin extrême de ma santé. Contez-moi les sorcelleries de madame de Rus. Adieu, ma très-aimable ; je vous embrasse mille fois, et je vous aime comme il faudroit aimer son salut.

[1] Louis-Antoine de Pardaillan, depuis duc d'Antin, fils légitime de madame de Montespan. *D. P.*

## LETTRE DXXIII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, mardi 19 mai 1676.

Je commence aujourd'hui à vous écrire; ma lettre partira quand elle pourra; je veux causer avec vous. J'arrivai ici hier au soir. Madame de Brissac avec le *chanoine*[1], madame de Saint-Hérem et deux ou trois autres me vinrent recevoir au bord de la jolie rivière d'Allier : je crois que si on y regardoit bien, on y trouveroit encore des bergers de l'Astrée. M. de Saint-Hérem, M. de La Fayette, l'abbé Dorat, Planci et d'autres encore, suivoient dans un second carrosse, ou à cheval. Je fus reçue avec une grande joie. Madame de Brissac me mena souper chez elle; je crois avoir déjà vu que *le chanoine* en a jusque-là de la duchesse : vous voyez bien où je mets la main. Je me suis reposée aujourd'hui, et demain je commencerai à boire. M. de Saint-Hérem m'est venu prendre ce matin pour la messe, et pour dîner chez lui. Madame de Brissac y est venue, on a joué : pour moi, je ne saurois me fatigner

[1] Madame de Longueval, chanoinesse. *D. P.*

à mêler des cartes. Nous nous sommes promenés ce soir dans les plus beaux endroits du monde; et à sept heures, la poule mouillée vient manger son poulet, et causer un peu avec sa chère enfant : on vous en aime mieux quand on en voit d'autres. J'ai bien pensé à cette dévotion que l'on avoit ébauchée avec M. de La Vergne; j'ai cru voir tantôt des restes de cette fabuleuse conversion; ce que vous m'en disiez l'autre jour est à imprimer. Je suis fort aise de n'avoir point ici mon *bien bon;* il y eût fait un mauvais personnage : quand on ne boit pas, on s'ennuie; c'est une *billebaude*[1] qui n'est pas agréable, et moins pour lui que pour un autre.

On a mandé ici que Bouchain étoit pris aussi heureusement que Condé; et qu'encore que le prince d'Orange eût fait mine d'en vouloir découdre, on est fort persuadé qu'il n'en fera rien : cela donne quelque repos[2]. La bonne Saint-Géran m'a envoyé un compliment de la Palisse. J'ai prié qu'on ne me parlât plus du peu de chemin

[1] Pour *désordre*, vieux terme de guerre adverbial dans le langage familier. *G. D. S. G.*

[2] On a regardé comme une grande faute que les François n'eussent pas donné la bataille. Louvois, dit-on, l'empêcha, parce que, suivant le propos de ses ennemis, il vouloit prolonger la guerre. La vérité, dit Grouvelle, est que l'orgueil de Louis XIV vouloit des succès certains, et celui-ci ne l'étoit pas, puisque le prince d'Orange lui-même eut envie d'attaquer, et ne fut

qu'il y a d'ici à Lyon; cela me fait de la peine, et comme je ne veux point mettre ma vertu à l'épreuve la plus dangereuse où elle puisse être, je ne veux point recevoir cette pensée, quelque chose que mon cœur, malgré cette résolution, me fasse sentir. J'attends ici de vos lettres avec bien de l'impatience; et pour vous écrire, ma chère enfant, c'est mon unique plaisir, quand je suis loin de vous, et si les médecins, dont je me moque extrêmement, me défendoient de vous écrire, je leur défendrois de manger et de respirer, pour voir comme ils se trouveroient de ce régime. Mandez-moi des nouvelles de ma petite, et si elle s'accoutume à son couvent; mandez-moi bien des vôtres et de celles de M. de La Garde : dites-moi s'il ne reviendra point cet hiver à Paris. Je ne puis vous dissimuler que je serois sensiblement affligée, si, par ces malheurs et ces impossibilités qui peuvent arriver, j'étois privée de vous voir. Le mot de peste, que vous nommez dans votre lettre, me fait frémir : je la craindrois fort de Provence. Je prie Dieu, ma fille, qu'il détourne ce fléau d'un lieu où il vous a mise.

retenu que par les Espagnols. Voltaire, plus courtisan, dit dans cette occasion : « Tel est le sort des rois et des généraux; on les blâme toujours de ce qu'ils font et de ce qu'ils ne font pas. » Le temps a prouvé que Voltaire n'a pas tort, et que Grouvelle a raison. *G. D. S. G.*

Quelle douleur, que nous passions notre vie si loin l'une de l'autre, quand notre amitié nous en approche si tendrement!

Mercredi 20 mai.

J'ai donc pris des eaux ce matin, ma très-chère; ah, qu'elles sont mauvaises! J'ai été prendre *le chanoine*, qui ne loge point avec madame de Brissac. On va à six heures à la fontaine : tout le monde s'y trouve, on boit, et l'on fait une fort vilaine mine; car, imaginez-vous qu'elles sont bouillantes, et d'un goût de salpêtre fort désagréable. On tourne, on va, on vient, on se promène, on entend la messe, on rend ses eaux, on parle confidemment de la manière dont on les rend : il n'est question que de cela jusqu'à midi. Enfin, on dîne; après dîner, on va chez quelqu'un : c'étoit aujourd'hui chez moi. Madame de Brissac a joué à l'hombre avec Saint-Hérem [1]

[1] Saint-Hérem, dont parle souvent madame de Sévigné, étoit descendant de François de Saint-Hérem Montmorin, gouverneur de la province d'Auvergne, qui refusa courageusement d'obéir aux ordres qu'il avoit reçus de massacrer les protestants pendant les troubles de la ligue. Saint-Hérem à Vichy n'étoit pas loin de ses propriétés. Le château de Montmorin étoit situé en Auvergne, à la droite de l'Allier, vers la frontière du Bourbonnois; et Vichi, bourg du Bourbonnois, célèbre par ses eaux thermales, démembré depuis deux siècles du diocèse de Clermont, touche la frontière d'Auvergne. (*Voyez* ci-dessous, lettre du 28 mai, note. (*G. D. S. G.*)

et Planci[1]; *le chanoine* et moi, nous lisons l'Arioste; elle a l'italien dans la tête, elle me trouve bonne. Il est venu des demoiselles du pays avec une flûte, qui ont dansé la bourrée dans la perfection. C'est ici où les Bohémiennes poussent leurs agréments; elles font des *dégognades*, où les curés trouvent un peu à redire : mais enfin, à cinq heures, on va se promener dans des pays délicieux; à sept heures, on soupe légèrement, on se couche à dix. Vous en savez présentement autant que moi. Je me suis assez bien trouvée de mes eaux, j'en ai bu douze verres; elles m'ont un peu purgée, c'est tout ce qu'on désire. Je prendrai la douche dans quelques jours. Je vous écrirai tous les soirs; ce m'est une consolation, et ma lettre partira quand il plaira à un petit messager qui apporte les lettres, et qui veut partir un quart d'heure après : la mienne sera toujours prête. L'abbé Bayard vient d'arriver de sa jolie maison[2], pour me voir : c'est le *druide Adamas* de cette contrée.

Jeudi 21 mai.

Notre petit messager crotté vient d'arriver; il ne m'a point apporté de vos lettres; j'en ai eu de M. de Coulanges, du bon d'Hacqueville, et de la

[1] Le marquis de Plancy, fils de du Plessis-Guénégaud.

[2] De Langlar.

princesse (*de Tarente*) qui est à Bourbon. On lui a permis de faire sa cour[1] seulement un petit quart d'heure, elle avancera bien là ses affaires; elle m'y souhaite, et moi je me trouve bien ici. Mes eaux m'ont fait encore aujourd'hui beaucoup de bien; il n'y a que la douche que je crains. Madame de Brissac avoit aujourd'hui la colique; elle étoit au lit, belle et coiffée à coiffer tout le monde : je voudrois que vous eussiez vu l'usage qu'elle faisoit de ses douleurs, et de ses yeux, et des cris, et des bras, et des mains qui traînoient sur sa couverture, et les situations, et la compassion qu'elle vouloit qu'on eût : chamarrée de tendresse et d'admiration, je regardois cette pièce, et je la trouvois si belle, que mon attention a dû paroître un saisissement dont je crois qu'on me saura fort bon gré; et songez que c'étoit pour l'abbé Bayard, Saint-Hérem, Montjeu et Planci, que la scène étoit ouverte. En vérité, vous êtes une vraie *pitaude*[2], quand je pense avec quelle simplicité vous êtes malade; le repos que vous donnez à votre joli visage; et enfin, quelle différence : cela me paroît plaisant. Au reste, je mange mon petit potage de la main gauche, c'est une nouveauté. On me mande toutes les prospérités de Bouchain, et que le roi

[1] A madame de Montespan. *M.*

[2] Terme de mépris; il est populaire. *G. D. S. G.*

revient incessamment : il ne sera pas seul par les chemins. Vous me parliez l'autre jour de M. Courtin; il est parti pour l'Angleterre. Il me paroît qu'il n'est resté d'autre emploi à son camarade [1], que d'adorer la belle que vous savez, sans envieux et sans rivaux. Je vous embrasse assurément de tout mon cœur, et souhaite fort de vos nouvelles. Bonsoir, Comte, ne me l'amènerez-vous point cet hiver? voulez-vous que je meure sans la voir?

## LETTRE DXXIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, dimanche 24 mai 1676.

Je suis ravie, en vérité, quand je reçois de vos lettres, ma chère enfant; elles sont si aimables, que je ne puis me résoudre à jouir toute seule du plaisir de les lire; mais ne craignez rien, je ne fais rien de ridicule; j'en fais voir une petite ligne à Bayard, une autre au *chanoine;* ah! que ce seroit bien votre fait que ce *chanoine* (*madame de Longueval*)! et en vérité on est charmé de votre manière d'écrire. Je ne fais voir que

[1] Il remplaçoit le marquis de Croissi près du cabinet de Londres.

ce qui convient; et vous croyez bien que je me rends maîtresse de la lettre, pour qu'on ne lise pas sur mon épaule ce que je ne veux pas qui soit vu.

Je vous ai écrit plusieurs fois, et sur les chemins, et ici. Vous aurez vu tout ce que je fais, tout ce que je dis, tout ce que je pense, et même la conformité de nos pensées sur le mariage de M. de La Garde. J'admire *comme notre esprit est véritablement la dupe de notre cœur*, et les raisons que nous trouvons pour appuyer nos changements. Celui de M. le coadjuteur me paroît admirable; mais la manière dont vous le dites l'est encore plus; quand vous lui demandez des nouvelles du lundi, vous paroissez bien persuadée de sa fragilité. Je suis fort aise qu'il ait conservé sa gaieté et son visage de jubilation. J'ai toujours envie de rire, quand vous me parlez du bon homme du Parc; je ne trouve rien de si plaisant que de le voir seul persuadé qu'il fait des miracles : je suis bien de votre avis, que le plus grand de tous seroit de vous le persuader. Je suis fort aise que ma petite soit gaie et contente; c'étoit la tristesse de son petit cœur qui me faisoit de la peine. Il est vrai que le voyage d'ici à Grignan n'est rien; j'en détourne ma pensée avec soin, parce qu'elle me fait mal : mais vous ne me ferez pas croire, ma belle, que celui de Gri-

gnan à Lyon soit peu considérable; il est tout des plus rudes, et je serois très-fâchée que vous le fissiez pour retourner sur vos pas : je ne change point d'avis là-dessus. Si vous étiez de ces personnes qu'on enlève et qu'on dérange, et qui se laissent entraîner, j'aurois espéré de vous emmener avec moi malgré vous; mais vous êtes d'un caractère dont on ne peut se promettre de pareilles complaisances. Je connois vos tons et vos résolutions; et cela étant ainsi, j'aime bien mieux que vous gardiez toute votre amitié et tout votre argent, pour venir cet hiver me donner la joie et la consolation de vous embrasser. Je vous promets seulement une chose, c'est que si je tombois malade ici, ce que je ne crois pas du tout assurément, je vous prierois d'y venir en diligence : mais, ma chère, je me porte fort bien; je bois tous les matins, je suis un peu comme Nouveau[1], qui demandoit : *Ai-je bien du plaisir?* Je demande aussi : *Rends-je bien mes eaux? la quantité, la qualité, tout va-t-il bien?* On m'assure que ce sont des merveilles, et je le crois, et même je le sens; car, à mes mains et à mes genoux près qui ne sont point guéris, parce que

[1] Surintendant des postes, désigné sous le nom de *Menalippe* dans les Caractères de la Bruyère, huitième paragraphe du chapitre *de la Ville*; édition de 1765. Paris, notes de Costes.

*G. D. S. G.*

je n'ai encore pris ni le bain ni la douche, je me porte tout aussi bien que j'aie jamais fait.

La beauté des promenades est au-dessus de ce que je puis vous en dire; cela seul me redonneroit la santé. On est tout le jour ensemble. Madame de Brissac et *le chanoine* dînent ici fort familièrement : comme on ne mange que des viandes simples, on ne fait nulle façon de donner à manger. Vous aurez vu, par ce que je vous mandai avant-hier, combien je suis prête à aimer quelqu'un plus que vous. Après la pièce admirable de la colique, on nous a donné d'une convalescence pleine de langueur, qui est en vérité fort bien accommodée au théâtre : il faudroit des volumes pour dire tout ce que je découvre dans ce chef-d'œuvre des cieux. Je passe légèrement sur bien des choses, pour ne point trop écrire.

Vous me parlez fort plaisamment de ce saint qui vous est tombé à Aix, et qu'on épouille à tout moment; il faudroit avoir à point nommé son reliquaire; ces poux que vous apppelez *des reliques vivantes*, m'ont choquée; car, comme on m'a toujours appelée de ce nom à Sainte-Marie[1], je me suis vue en même temps comme

[1] Madame de Sévigné étoit appelée une *relique vivante* à Sainte-Marie, à cause de madame de Chantal sa grand'mère, qui étoit dès-lors regardée comme une sainte par les filles de la Visitation qu'elle avoit fondées. *D. P.*

votre M. Ribbon. On m'accable ici de présents; c'est la mode du pays, où, d'ailleurs, la vie ne coûte rien du tout : enfin; trois sous[1] deux poulets, et tout à proportion. Il y a trois hommes qui ne sont occupés que de me rendre service, Bayard, Saint-Hérem et La Fayette; comme je vous fais souvent payer pour moi, n'oubliez pas de m'écrire quelque mot qui les regarde. Adieu, mon ange, aimez-moi bien toujours; je vous assure que vous n'aimez pas une ingrate.

## LETTRE DXXV.

### DU COMTE DE BUSSY A MADAME DE SÉVIGNÉ.

A Chaseu, ce 6 mai 1676.

Puisque vous ne vous réjouissez pas, Madame, de la petite grace que le roi vient de me faire, en me permettant d'aller à Paris, il faut que vous ne le sachiez pas : car, bien que ce soit peu de chose, en comparaison des maux qu'il m'a faits, c'est une faveur qui me distingue des autres exilés; il n'en a fait de pareilles qu'à moi. Je vous verrai donc cet été à Paris, ma chère cousine, mais le masque levé, et pourvu que je vous trouve

[1] Trois sous, en 1676, équivaloient à six sous de notre monnaie d'aujourd'hui. *M.*

en bonne santé, vous me trouverez aussi content que de plus heureux que moi, et aussi gai, non pas qu'un homme de vingt-cinq ans, mais qu'un honnête homme, qui en a plus d'une fois autant, le peut être. Nous parlerons de la belle *Madelonne*[1], et nous lui écrirons ensemble; adieu.

## LETTRE DXXVI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ AU COMTE DE BUSSY.

A Vichi, ce 25 mai 1676.

Quand j'appris votre permission d'aller à Paris, j'en sentis toute la joie imaginable, et je courus avec Corbinelli pour m'en réjouir avec madame votre femme. Nous trouvâmes qu'elle étoit délogée; je crus que vous viendriez à l'instant, et que je vous verrois un matin entrer dans ma chambre : cependant vous ne vîntes pas, et moi je partis pour venir ici tâcher de recouvrer cette belle santé dont la perte m'afflige et vous aussi. J'y ai reçu votre lettre. Vous faites bien de me faire des compliments sur votre retour; car je crois que je serai plus aise de vous revoir, que vous ne sauriez être de me retrouver.

[1] Madame de Grignan.

Dans cette espérance, je vais avaler mes verres d'eau deux à deux, afin d'être bientôt à Paris, où je vous embrasse par avance. Je supplie ma nièce de Coligny de croire que je l'aime et que je l'estime. On n'ose écrire ici, cela fait mourir; c'est pourquoi je finis, afin de vous conserver une cousine qui vous aime fort.

## LETTRE DXXVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, mardi 26 mai 1676.

Je dois encore recevoir quelques-unes de vos lettres de Paris, elles seront toutes les bien venues, ma très-chère ; elles sont trop aimables. Vous avez une idée de ma santé, qui n'est pas juste ; ne savez-vous pas que j'ai conservé mes belles jambes ? ainsi je marche fort bien. J'ai mal aux mains, aux genoux, aux épaules ; on m'assure que la douche me guérira : j'ai très-bon visage, je dors et je mange bien ; j'ai même si peu d'humeurs, que je ne prendrai des eaux que quinze jours, crainte de me trop échauffer. Je commencerai demain la douche, et vous manderai sans cesse de mes nouvelles : le commerce de Lyon va bien. Ne me grondez point

de vous écrire, c'est mon unique plaisir, et je prends mon temps d'une manière qui ne me peut nuire. Ne me retranchez rien de tout ce qui vous regarde; vous me dites des choses si tendres, si bonnes, si vraies, que je ne puis y répondre que par ce que je sens. Je ne me repens point de ne vous avoir point laissé venir ici; mon cœur en souffre; mais quand je pense à cette peine, pour n'être que huit ou dix jours avec moi, je trouve que je vous aime mieux cet hiver. Je suis si attachée à vous, que je sens plus que les autres la peine de la séparation; ainsi, ma très-chère, je me suis gouvernée selon mes foiblesses, et n'ai pas écouté l'envie et la joie que j'aurois eues de vous avoir. Je ne crois pas être ici dans dix jours. La duchesse (*de Brissac*) s'en va plus tôt, et le joli *chanoine:* elle s'en va chez Bayard, parce que j'y dois aller : il s'en passeroit fort bien; il y aura une petite troupe d'*infelici amanti.* Ma fille, vous perdez trop, c'est cela que vous devriez regretter; il faudroit voir comme on tire sur tout, sans distinction et sans choix. Je vis l'autre jour, de mes propres yeux, flamber un pauvre célestin: jugez comme cela me paroît à moi, qui suis accoutumée à vous [1]. Il y a ici des femmes fort jolies : elles dansèrent hier des bourrées du

[1] *Voyez* la lettre du 11 juin suivant.

pays, qui sont, en vérité, les plus plaisantes du monde; il y a beaucoup de mouvement, et les *dégognades* n'y sont point épargnées; mais si on avoit à Versailles de ces sortes de danseuses en mascarades, on en seroit ravi par la nouveauté; car cela passe encore les Bohémiennes. Il y avoit un grand garçon déguisé en femme, qui me divertit fort; car sa jupe étoit toujours en l'air, et l'on voyoit dessous de fort belles jambes. Il faut que je vous dise un mot de Paris, sur lequel je vous conjure de ne me point dire le contraire; c'est, ma fille, que je veux, pour ma joie et ma commodité, que vous repreniez tout bonnement votre chambre et votre alcove, qui ne sont à personne : je couche par choix dans ma petite chambre; ainsi, voilà qui est tout réglé, tout établi, c'est mon plaisir, c'est ma joie; toute autre chose me choque et me déplaît.

Je me suis fait valoir ici des nouvelles du combat naval [1]. Comme nous pleurâmes le chevalier Tambonneau, quand il fut tué l'autre fois, je m'en tiens quitte. Adieu, mon enfant, reposez-vous bien dans votre beau château; c'est

[1] C'est le second combat entre Ruyter et Duquêne qui se donna le 22 avril précédent, au nord-est du Mont-Gibel ou Etna. Ruyter y perdit la vie. Louis XIV s'honora de regretter publiquement la perte de cet illustre ennemi. *A. G.*

là où j'aimerois bien à être cet été; mais ne m'en parlez point, je n'ai jamais cru avoir de la vertu que dans cette occasion.

## LETTRE DXXVIII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, jeudi 28 mai 1676.

Je reçois deux de vos lettres ; l'une me vient du côté de Paris, et l'autre de Lyon. Vous êtes privée d'un grand plaisir, de ne faire jamais de pareilles lectures : je ne sais où vous prenez tout ce que vous dites ; mais cela est d'un agrément et d'une justesse à quoi l'on ne s'accoutume point. Vous avez raison de croire que j'écris sans effort, et que mes mains se portent mieux : elles ne se ferment point encore, et le dedans des mains est fort enflé, et les doigts aussi. Cela me fait trembloter, et me fait de la plus méchante grace du monde dans le bon air des bras et des mains : mais je tiens très-bien une plume, et c'est ce qui me fait prendre patience. J'ai commencé aujourd'hui la douche ; c'est une assez bonne répétition du purgatoire. On est toute nue dans un petit lieu souterrain, où l'on trouve un tuyau de cette eau chaude,

qu'une femme vous fait aller où vous voulez. Cet état, où l'on conserve à peine une feuille de figuier pour tout habillement, est une chose assez humiliante. J'avois voulu mes deux femmes de chambre, pour voir encore quelqu'un de connaissance. Derrière un rideau, se met quelqu'un qui vous soutient le courage pendant une demi-heure ; c'étoit pour moi un médecin de *Gannat* [1], que madame de Noailles a mené à toutes ses eaux, qu'elle aime fort, qui est un fort honnête garçon, point charlatan ni préoccupé de rien, qu'elle m'a envoyé par pure et bonne amitié. Je le retiens, m'en dût-il coûter mon bonnet ; car ceux d'ici me sont entièrement insupportables, et cet homme m'amuse. Il ne ressemble point à un vilain médecin, il ne ressemble point aussi à celui de Chelles [2] ; il a de l'esprit, de l'honnêteté ; il connoît le monde ;

[1] On lit *Gannet* dans toutes les éditions, ce qui est évidemment une faute. Il faut *Gannat*, ancienne châtellenie, ainsi que Vichi dans son voisinage. D'Effiat, surintendant des finances, mort maréchal de France, pour agrandir ses possessions et la terre qui porte son nom en Auvergne, fit ériger à Gannat une élection particulière, qui fut attribuée à la généralité de Moulins, et pour la formation de laquelle on détacha quatre-vingts paroisses de l'élection de Riom. Depuis cet abus du pouvoir d'un particulier favori du cardinal de Richelieu, Gannat et Vichi ont fait partie de l'ancienne province du Bourbonnois. Et aujourd'hui Gannat est dans le département de l'Allier, ainsi que Vichi. *G. D. S. G.*

[2] *Voyez* ci-dessus la lettre du 6 mai.

enfin j'en suis contente. Il me parloit donc pendant que j'étois au supplice. Représentez-vous un jet d'eau contre quelqu'une de vos pauvres parties, toute la plus bouillante que vous puissiez vous imaginer. On met d'abord l'alarme partout, pour mettre en mouvement tous les esprits ; et puis on s'attache aux jointures qui ont été affligées : mais quand on vient à la nuque du cou, c'est une sorte de feu et de surprise qui ne peut se comprendre ; c'est là cependant le nœud de l'affaire. Il faut tout souffrir, et l'on souffre tout, et l'on n'est point brûlée, et on se met ensuite dans un lit chaud, où l'on sue abondamment, et voilà ce qui guérit. Voici encore où mon médecin est bon ; car au lieu de m'abandonner à deux heures d'un ennui qui ne peut se séparer de la sueur, je le fais lire, et cela me divertit. Enfin je ferai cette vie sept ou huit jours, pendant lesquels je croyois boire ; mais on ne veut pas, ce seroit trop de choses ; de sorte que c'est une petite alonge à mon voyage. C'est principalement pour finir cet adieu, et faire une dernière lessive, que l'on m'a envoyée ici, et je trouve qu'il y a de la raison : c'est comme si je renouvelois un bail de vie et de santé ; et si je puis vous revoir, ma chère, et vous embrasser encore d'un cœur comblé de tendresse et de joie, vous pourrez

peut-être encore m'appeler votre *bellissima madre*, et je ne renoncerai pas à la qualité de *mère-beauté*, dont M. de Coulanges m'a honorée. Enfin, ma chère enfant, il dépendra de vous de me ressusciter de cette manière. Je ne vous dis point que votre absence ait causé mon mal ; au contraire, il paroît que je n'ai pas assez pleuré ; puisqu'il me reste tant d'eau ; mais il est vrai que de passer ma vie sans vous voir, y jette une tristesse et une amertume à quoi je ne puis m'accoutumer.

J'ai senti douloureusement le 24 de ce mois [1] ; je l'ai marqué, ma très-chère, par un souvenir trop tendre ; ces jours-là ne s'oublient pas facilement ; mais il y auroit bien de la cruauté à prendre ce prétexte pour ne vouloir plus me voir, et à me refuser la satisfaction d'être avec vous, pour m'épargner le déplaisir d'un adieu. Je vous conjure, ma fille, de raisonner d'une autre manière, et de trouver bon que d'Hacqueville et moi nous ménagions si bien le temps de votre congé, que vous puissiez être à Grignan assez long-temps, et en avoir encore pour revenir. Quelle obligation ne vous aurai-je point, si vous songez à me redonner dans l'été qui vient ce que vous m'avez refusé dans celui-

[1] Le 24 du mois de mai de l'année 1675, qui fut le jour où madame de Sévigné se sépara de sa fille à Fontainebleau. *D. P.*

ci? Il est vrai que de vous voir pour quinze jours m'a paru une peine, et pour vous, et pour moi; et j'ai trouvé plus raisonnable de vous laisser garder toutes vos forces pour cet hiver, puisqu'il est certain que la dépense de Provence étant supprimée, vous n'en faites pas plus à Paris : si au lieu de tant philosopher, vous m'eussiez, franchement et de bonne grace, donné le temps que je vous demandois, c'eût été une marque de votre amitié très-bien placée; mais je n'insiste sur rien, car vous savez vos affaires, et je comprends qu'elles peuvent avoir besoin de votre présence. Voilà comme j'ai raisonné, mais sans quitter en aucune manière du monde l'espérance de vous voir; car je vous avoue que je la sens nécessaire à la conservation de ma santé et de ma vie. Parlez-moi du *Pichon*[1], est-il encore timide? N'avez-vous point compris ce que je vous ai mandé là-dessus? Le mien n'étoit point à Bouchain; il a été spectateur des deux armées rangées si longtemps en bataille[2]. Voilà la seconde fois qu'il n'y manque rien que la petite circonstance de se battre : mais, comme deux procédés valent un combat, je crois que deux fois à la portée du mousquet valent une bataille. Quoi qu'il en

[1] Le petit marquis. *M.*

[2] *Voyez* une des notes ci-dessus, lettre du 19 mai.

soit, l'espérance de revoir le pauvre baron gai et gaillard m'a bien épargné de la tritesse. C'est un grand bonheur que le prince d'Orange n'ait point été touché du plaisir et de l'honneur d'être vaincu par un héros comme le nôtre. On vous aura mandé comme nos guerriers, amis et ennemis, se sont vus galamment *nell' uno*, *nell' altro campo*, et se sont fait des présents.

On me mande que le maréchal de Rochefort est très-bien mort à Nanci, sans être tué que de la fièvre double-tierce. N'est-il pas vrai que les petits ramoneurs sont jolis[1] ? On étoit bien las des amours. Si vous avez encore mesdames de Buous, je vous prie de leur faire mes compliments, et surtout à la mère ; les mères se doivent cette préférence. Madame de Brissac s'en va bientôt ; elle me fit l'autre jour de grandes plaintes de votre froideur pour elle, et que vous aviez négligé son cœur et son inclination qui la portoient à vous. Nous demeurerons ici, la bonne d'Escars et moi, pour achever nos remèdes. Dites-lui toujours quelque chose ; vous ne sauriez comprendre les soins qu'elle a de moi. Je ne vous ai point dit combien vous êtes célébrée ici, et par le bon Saint-Hérem, et par Bayard, et par mesdames de Brissac et de Lon-

[1] Il s'agissoit d'un papier d'éventail que madame de Sevigné avoit envoyé à madame de Grignan par le chevalier de Buous. *D. P.*

gueval. D'Hacqueville me mande toujours des nouvelles de la santé de mademoiselle de Méri; on aurait peur, si elle avoit la fièvre, mais j'espère que ce ne sera rien, et je souhaite qu'elle s'en tire comme elle a fait tant d'autres fois. On me fait prendre tous les jours de l'eau de poulet; il n'y a rien de plus simple ni de plus rafraîchissant : je voudrois que vous en prissiez pour vous empêcher de brûler à Grignan. Vous me dites de plaisantes choses sur le beau médecin de Chelles. Le conte des deux grands coups d'épée pour affoiblir son homme est fort bien appliqué. Je suis toujours en peine de la santé de notre cardinal; il s'est épuisé à lire : hé, mon Dieu! n'avoit-il pas tout lu? Je suis ravie, ma fille, quand vous parlez avec confiance de l'amitié que j'ai pour vous; je vous assure que vous ne sauriez trop croire combien vous faites toute la joie, tout le plaisir et toute la tristesse de ma vie, ni enfin tout ce que vous m'êtes.

## LETTRE DXXIX.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, lundi au soir 1er juin 1676.

Allez vous promener, madame la Comtesse, de venir me proposer de ne vous point écrire; apprenez que c'est ma joie, et le plus grand plaisir que j'aie ici. Voilà un plaisant régime que vous me proposez; laissez-moi conduire cette envie en toute liberté, puisque je suis si contrainte sur les autres choses que je voudrois faire pour vous; et ne vous avisez pas de rien retrancher de vos lettres: je prends mon temps; et la manière dont vous vous intéressez à ma santé m'empêche bien de vouloir y faire la moindre altération. Vos réflexions sur les sacrifices que l'on fait à la raison sont fort justes dans l'état où nous sommes: il est bien vrai que le seul amour de Dieu peut nous rendre heureux en ce monde et en l'autre; il y a très-longtemps qu'on le dit: mais vous y avez donné un tour qui m'a frappée.

C'est un beau sujet de méditation que la mort du maréchal de Rochefort; un ambitieux dont l'ambition est satisfaite, mourir à quarante

ans ! c'est quelque chose de bien déplorable. Il a prié, en mourant, la comtesse de Guiche de venir reprendre sa femme à Nanci, et lui laisse le soin de la consoler. Je trouve qu'elle perd par tant de côtés, que je ne crois pas que ce soit une chose aisée [1]. Voilà une lettre de madame de La Fayette, qui vous divertira. Madame de Brissac étoit venue ici pour une certaine colique; elle ne s'en est pas bien trouvée : elle est partie aujourd'hui de chez Bayard, après y avoir brillé, et dansé, et fricassé chair et poisson. Le *chanoine* (*madame de Longueval*) m'a écrit; il me semble que j'avois échauffé sa froideur par la mienne; je la connois, et le moyen de lui plaire, c'est de ne lui rien demander. Madame de Brissac et elle forment le plus bel assortiment de feu et d'eau que j'aie jamais vu. Je voudrois voir cette duchesse faire main-basse dans votre place de Prêcheurs [2] sans aucune considération de qualité ni d'âge : cela passe tout ce que l'on peut croire. Vous êtes une plaisante idole ; sachez qu'elle trouveroit fort bien à vivre où vous mourriez de faim.

[1] Louvois s'en chargea. Il devint amoureux de cette veuve, et le fut jusqu'à la fin de sa vie. *A. G.*

[2] Il faut *des Précheurs :* cette place de la ville d'Aix est sur le penchant d'une colline ; elle a quatre-vingts cannes de longueur, et est entourée d'arbres et de maisons de pierre de taille à trois étages. *G. D. S. G.*

Mais parlons de la charmante douche; je vous en ai fait la description ; j'en suis à la quatrième; j'irai jusqu'à huit. Mes sueurs sont si extrêmes, que je perce jusqu'à mes matelas; je pense que c'est toute l'eau que j'ai bue depuis que je suis au monde. Quand on entre dans ce lit, il est vrai qu'on n'en peut plus, la tête et tout le corps sont en mouvement, tous les esprits en campagne, des battements partout. Je suis une heure sans ouvrir la bouche, pendant laquelle la sueur commence, et continue deux heures durant; et de peur de m'impatienter, je fais lire mon médecin, qui me plaît ; il vous plairoit aussi. Je lui mets dans la tête d'apprendre la philosophie de votre *père* Descartes ; je ramasse des mots que je vous ai ouï dire. Il sait vivre ; il n'est point charlatan ; il traite la médecine en galant homme ; enfin il m'amuse. Je vais être seule, et j'en suis fort aise : pourvu qu'on ne m'ôte pas le pays charmant, la rivière d'Allier, mille petits bois, des ruisseaux, des prairies, des moutons, des chèvres, des paysannes qui dansent la bourrée dans les champs, je consens de dire adieu à tout le reste; le pays seul me guériroit. Les sueurs qui affoiblissent tout le monde me donnent de la force, et me font voir que ma foiblesse venoit des superfluités que j'avois encore dans le corps. Mes genoux se por-

tent bien mieux; mes mains ne veulent pas encore, mais elles le voudront avec le temps. Je boirai encore huit jours, du jour de la Fête-Dieu, et puis je penserai avec douleur à m'éloigner de vous. Il est vrai que ce m'eût été une joie bien sensible de vous avoir ici uniquement à moi; vous y avez mis une clause de retourner chacun chez soi, qui m'a fait transir : n'en parlons plus, ma chère enfant, voilà qui est fait. Songez à faire vos efforts pour venir me voir cet hiver : en vérité, je crois que vous devez en avoir quelque envie, et que M. de Grignan doit souhaiter que vous me donniez cette satisfaction. J'ai à vous dire que vous faites tort à ces eaux de les croire noires; pour noires, non ; pour chaudes, oui. Les Provençaux s'accommoderoient mal de cette boisson : mais qu'on mette une herbe ou une fleur dans cette eau bouillante, elle en sort aussi fraîche que lorsqu'on la cueille; et au lieu de griller et de rendre la peau rude, cette eau la rend douce et unie : raisonnez là-dessus. Adieu, ma chère enfant; s'il faut, pour profiter des eaux, ne guère aimer sa fille, j'y renonce. Vous me mandez des choses trop aimables, et vous l'êtes trop aussi quand vous voulez. N'est-il pas vrai, M. le Comte, que vous êtes heureux de l'avoir? et quel présent vous ai-je fait!

## LETTRE DXXX.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, jeudi 4 juin 1676.

J'ai enfin achevé aujourd'hui ma douche et ma *suerie;* je crois qu'en huit jours il est sorti de mon pauvre corps plus de vingt pintes d'eau. Je suis persuadée que rien ne me pouvoit faire plus de bien ; et je me crois à couvert des rhumatismes pour le reste de ma vie. La douche et la sueur sont assurément des états pénibles ; mais il y a une certaine demi-heure où l'on se trouve à sec et fraîchement, et où l'on boit de l'eau de poulet fraîche ; je ne mets point ce temps au rang des plaisirs innocents ; c'est un endroit délicieux. Mon médecin m'empêchoit de mourir d'ennui ; je me divertissois à lui parler de vous, il en est digne. Il s'en est allé aujourd'hui ; il reviendra, car il aime la bonne compagnie ; et depuis madame de Noailles, il ne s'étoit pas trouvé à telle fête. Je m'en vais prendre demain une légère médecine, et puis boire huit jours, et puis c'est fait. Mes genoux sont comme guéris ; mes mains ne se ferment pas encore ; mais pour cette lessive que l'on vouloit faire de moi

une bonne fois, elle sera dans sa perfection. Nous avons ici une madame de La Baroir qui bredouille d'une apoplexie ; elle fait pitié : mais quand on la voit laide, point jeune, habillée du bel air, avec de petits bonnets à double carillon, et qu'on songe de plus qu'après vingt-deux ans de veuvage elle s'est amourachée de M. de La Baroir qui en aimoit une autre, à la vue du public, à qui elle a donné tout son bien, et qui n'a jamais couché qu'un quart d'heure avec elle, pour fixer les donations, et qui l'a chassée de chez lui outrageusement (voici une grande période) ; mais quand on songe à tout cela, on a extrêmement envie de lui cracher au nez.

On dit que madame de Péquigny[1] vient aussi; c'est *la Sibylle Cumée*. Elle cherche à se guérir de soixante-seize ans, dont elle est fort incommodée; ceci devient les Petites-Maisons. Je mis hier moi-même une rose dans la fontaine bouillante; elle y fut long-temps saucée et resaucée, je l'en tirai comme de dessus la tige : j'en mis une autre dans une poêlonnée d'eau chaude, elle y fut en bouillie en un moment. Cette expérience, dont j'avois ouï parler, me fit plaisir. Il est certain que ces eaux-ci sont miraculeuses. Je

[1] Claire-Charlotte d'Ailly, mère de Charles d'Albert, duc de Chaulnes. *D. P.*

veux vous envoyer par un petit prêtre qui s'en va à Aix, un petit livre que tout le monde a lu, et qui m'a divertie; c'est l'*Histoire des Visirs*[1]; vous y verrez les guerres de Hongrie et de Candie, et vous y verrez en la personne du grand-visir[2] que vous avez tant entendu louer, et qui règne encore présentement, un homme si parfait, que je ne vois aucun chrétien qui le surpasse. Dieu bénisse la chrétienté! Vous y verrez aussi des détails de la valeur du roi de Pologne (*J. Sobieski*), qu'on ne sait point, et qui sont dignes d'admiration. J'attends de vos lettres présentement avec impatience, et je cause en attendant. Ne craignez jamais que j'en puisse être incommodée : il n'y a nul danger d'écrire le soir.

Voilà votre lettre du 31 mai, ma très-chère et parfaitement aimable. Il y a des endroits qui me font rire aux larmes : celui où vous ne pouvez pas trouver un mot pour madame de La Fayette est admirable. Je trouve que vous avez tant de raison, que je ne comprends pas par quelle fantaisie je vous demandois cette inutilité. Je crois que c'étoit dans le transport de la recon-

[1] *Histoire des grands-visirs Mahomet Coprogli et Achmet Coprogli; Paris*, 1676, in-12. Cet ouvrage est de Chassepol, il a été réimprimé en 1679, en 3 vol. in-12. *M.*

[2] Achmet Coprogli, pacha, mort en 1676. Son frère Mahomet Coprogli fut fait grand-visir en 1689. *D. P.*

noissance de ce bon vin qui sent le fût : vous étiez toujours sur vos pieds pour lui dire, *supposé*, et un autre mot encore que je ne trouve plus. Pour notre *Pichon*, je suis transportée de joie que sa taille puisse être un jour *à la Grignan*. Vous me le représentez fort joli, fort aimable ; cette timidité vous faisoit peur mal-à-propos. Vous vous divertissez de son éducation, et c'est un bonheur pour toute sa vie : vous prenez le chemin d'en faire un fort honnête homme. Vous voyez comme vous avez bien fait de lui donner des chausses ; ils sont filles, tant qu'ils ont une robe.

Vous ne comprenez point mes mains, ma chère enfant ; j'en fais présentement une partie de ce que je veux ; mais je ne puis les fermer qu'autant qu'il faut pour tenir une plume ; le dedans ne fait aucun semblant de vouloir se désenfler. Que dites-vous des restes agréables d'un rhumatisme ? M. le cardinal (*de Retz*) me mandoit l'autre jour que les médecins avoient nommé son mal de tête un rhumatisme de membranes ; quel diantre de nom ! à ce mot de rhumatisme, je pensai pleurer. Je vous trouve fort bien pour cet été dans votre château. M. de La Garde doit être compté pour beaucoup ; je pense que vous en faites bien votre profit. Je crois avoir sagement fait de vous avoir épargné

la fatigue du voyage de Vichi, et à moi la douleur de vous voir, pour vous dire adieu presque en même temps. Pour moi, je vivrois tristement si je n'espérois une autre année d'aller à Grignan ; c'est une de mes envies de me retrouver dans ce château avec tous les Grignan du monde, il n'y en a jamais trop. J'ai un souvenir tendre du séjour que j'y ai fait, et cela promet un second voyage, dès que je pourrai. J'ai ri, en vérité, quoique malgré moi, de la nouvelle du combat naval que notre bon d'Hacqueville vous a mandée ; il faut avouer que cela est plaisant, et le soin qu'il prenoit aussi de m'apprendre des nouvelles de Rennes, quand j'étois aux Rochers ; mais vous cherchez qui en rira avec vous, car vous savez bien le vœu que j'ai fait, depuis qu'il m'envoya une certaine lettre de Davonneau, qui me redonna la vie [1].

Que dites-vous du maréchal de Lorges ? le voilà capitaine des gardes-du-corps : ces deux frères deviennent jumeaux [2]. Mademoiselle de Frémont est, en vérité, bien mariée, et M. de Lorges aussi. Je m'en réjouis pour le chevalier (*de Grignan*) ; plus son ami s'avancera, plus il sera en état de le servir. Madame de Coulanges

[1] *Voyez* ci-dessus la lettre du dimanche 1.er mars.

[2] Le maréchal de Duras et le maréchal de Lorges étoient tous deux capitaines des gardes-du-corps en même temps. *D. P.*

me mande qu'on lui écrit que madame de Brissac est guérie, et qu'elle ne rend point les eaux de Vichi : voilà bien notre petite amie[1]. Vous la trouverez fort au-dessus des servitudes où vous l'avez vue autrefois : elle n'aime plus qu'autant qu'on l'aime ; et cette mesure est bonne, surtout avec les dames de la cour. Vous avez fait transir le bon abbé de lui parler de ne pas reprendre à Paris votre petit appartement : hélas ! ma fille, je ne le conserve et ne l'aime que dans cette vue ; au nom de Dieu, ne me parlez point d'être hors de chez moi. J'adore le bon abbé de tout ce qu'il me mande là-dessus, et de l'envie qu'il a de me voir recevoir une si chère et si aimable compagnie ; si sa lettre n'étoit pleine de mille petites affaires de Bourgogne et de Bretagne, je vous l'enverrois. Adieu, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui doit vous plaire, puisque vous m'aimez. Faites bien des amitiés à M. de La Garde et à M. de Grignan, et mes compliments de noces au premier. Baisez les *Pichons* pour moi ; j'aime la gaillardise de Pauline : et le *petit petit* veut-il vivre absolument contre l'avis d'Hippocrate et de Gallien ? Il me semble que ce doit être un homme tout extraordinaire. L'*inhumanité* que vous donnez à vos enfants est la chose la plus

[3] *Voyez* une des notes de la lettre ci-après.

commode du monde : voilà, Dieu merci, la petite [1] qui ne songe plus ni à père, ni à mère ; ah ! ma belle, elle n'a pas pris cette heureuse qualité chez vous ; vous m'aimez trop, et je vous trouve trop occupée de moi et de ma santé ; vous n'en avez que trop souffert.

## LETTRE DXXXI.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, lundi 8 juin 1676.

Ne doutez pas, ma fille, que je ne sois touchée très-sensiblement de préférer quelque chose à vous qui m'êtes si chère : toute ma consolation, c'est que vous ne pouvez ignorer mes sentiments, et que vous verrez dans ma conduite un beau sujet de réfléchir, comme vous faisiez l'autre jour, touchant la préférence du devoir sur l'inclination. Mais je vous conjure, et M. de Grignan, de vouloir bien me consoler cet hiver de cette violence qui coûte si cher à mon cœur. Voilà donc ce qui s'appelle la vertu et la reconnaissance : je ne m'étonne pas si l'on trouve si peu de presse dans l'exercice de ces belles vertus. Je n'ose, en vérité, appuyer sur

[1] Marie-Blanche, qui avoit été mise au couvent. *D. P.*

ces pensées ; elles troublent entièrement la tranquillité qu'on ordonne en ce pays. Je vous conjure donc une bonne fois de vous tenir pour toute rangée chez moi, comme vous y étiez, et de croire encore que voilà précisément la chose que je souhaite le plus fortement. Vous êtes en peine de ma douche, ma très-chère ; je l'ai prise huit matins, comme je vous l'ai mandé ; elle m'a fait suer abondamment ; c'est tout ce qu'on en souhaite, et bien loin de m'en trouver plus foible, je m'en trouve plus forte. Il est vrai que vous m'auriez été d'une grande consolation : je doute cependant que j'eusse voulu vous souffrir dans cette fumée : pour ma sueur, elle vous auroit fait un peu de pitié : mais enfin, je suis le prodige de Vichi, pour avoir soutenu la douche courageusement. Mes jarrets en sont guéris ; si je fermois mes mains, il n'y paroîtroit plus. Pour les eaux, j'en prendrai jusqu'à samedi ; c'est mon seizième jour ; elles me purgent et me font beaucoup de bien.

Tout mon déplaisir, c'est que vous ne voyiez point danser les bourrées de ce pays, c'est la plus surprenante chose du monde; des paysans, des paysannes, une oreille aussi juste que vous, une légèreté, une disposition; enfin j'en suis folle[1]. Je donne tous les soirs un violon avec un

[1] La bourrée d'Auvergne, d'origine montagnarde, est une

tambour de basque, à très-petits frais; et dans ces prés et ces jolis bocages, c'est une joie que de voir danser les restes des bergers et des bergères du Lignon [1]. Il m'est impossible de ne vous pas souhaiter, toute sage que vous êtes, à ces sortes de folies.

Nous avons *Sibylle Cumée* [2] toute parée, tout habillée en jeune personne; elle croit guérir, elle me fait pitié. Je crois que ce serait une chose possible, si c'était ici la fontaine de Jouvence. Ce que vous dites sur la liberté que prend la mort d'interrompre la fortune est incomparable: c'est ce qui doit consoler de ne pas être au nombre de ses favoris; nous en trouverons la mort moins amère. Vous me demandez si je suis dévote; hélas! non, dont je suis très-fâchée; mais il me semble que je me détache en quelque sorte de ce qui s'appelle le monde. La vieillesse et un peu de maladie donnent le temps de faire de grandes réflexions; mais ce que je retranche sur le pu-

danse tout-à-la fois grossière, maligne et voluptueuse. C'est dans la Limagne, et surtout aux environs de Clermont, que les Auvergnats dansent la bourrée avec plus d'élégance et de fraîcheur.

*G. D. S. G.*

[1] Honoré d'Ursé a donné beaucoup de célébrité au Lignon, petite rivière qui prend sa source d'une montagne nommée l'Hermitage, à quelques lieues de Thiers, et dont les rives s'étendent et parcourent les sites âpres et agrestes du Forez. *G. D. S. G.*

[2] Madame de Péquigny.

blic, il me semble que je vous le redonne : ainsi je n'avance guère dans le pays du *détachement;* et vous savez que le droit du jeu seroit de commencer par effacer un peu ce qui tient le plus au cœur.

Madame de Montespan partit jeudi de Moulins dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avait fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderolles de France et de Navarre : jamais il n'y eut rien de plus galant; cette dépense va à plus de mille écus; mais il en fut payé tout comptant par la lettre que la belle écrivit au roi; elle n'y parlait, à ce qu'elle lui dit, que de cette magnificence. Elle ne voulut point se montrer aux femmes; mais les hommes la virent à l'ombre de M. l'intendant[1]. Elle s'est embarquée sur l'Allier, pour trouver la Loire à Nevers, qui doit la mener à Tours, et puis à Fontevrauld, où elle attendra le retour du roi, qui est différé par le plaisir qu'il prend au métier de la guerre. Je ne sais si on aime cette préférence. Je me consolerai facilement de Ruyter[2], par la facilité qu'il me paroît que cet événement donne à votre voyage. N'est-il pas vrai, mon cher Comte, vous me priez de vous aimer tous deux? hé! que fais-je autre chose?

[1] Il s'appeloit Moran.

[2] *Voyez* ci-dessus la note sous la date du 26 mai.

Soyez-en donc bien persuadés. Je vous ai mandé ce que dit notre petite Coulanges de la guérison de la duchesse ( *de Brissac* ), qui consiste à ne point rendre les eaux de Vichi : cela est plaisant [1]. Vous avez vu comme je suis instruite de *Guenani*[2] dans le temps que vous m'en parlez. Je viens de prendre et de rendre mes eaux à moitié : il est mardi, à dix heures du matin. Comme je suis bien assurée que, pour vous plaire, il faut que je quitte ma plume, je finis en vous embrassant de toute ma tendresse.

## LETTRE DXXXII.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Vichi, jeudi au soir 11 juin 1676.

Vous seriez la bien venue, ma fille, de venir me dire qu'à cinq heures du soir je ne dois pas vous écrire; c'est ma seule joie, c'est ce qui m'empêche de dormir. Si j'avais envie de faire un doux sommeil, je n'aurois qu'à prendre des cartes, rien ne m'endort plus sûrement. Si je veux être

[1] L'incommodité de madame de Brissac donnoit lieu à des quolibets, dont on devine la malice dans ce passage et celui de la lettre ci-dessus. *G. D. S. G.*

[2] Fille naturelle de M. le duc et de madame de Maraus.

éveillée, comme on l'ordonne, je n'ai qu'à penser à vous, à vous écrire, à causer avec vous des nouvelles de Vichi : voilà le moyen de m'ôter toute sorte d'assoupissement. J'ai trouvé ce matin à la fontaine un bon capucin; il m'a humblement saluée; j'ai fait aussi la révérence de mon côté, car j'honore la livrée qu'il porte. Il a commencé par me parler de la Provence, de vous, de M. de Roquesante, de m'avoir vue à Aix, de la douleur que vous aviez eue de ma maladie. Je voudrois que vous eussiez vu ce que m'est devenu ce bon père, dès le moment qu'il m'a paru si bien instruit : je crois que vous ne l'avez jamais ni vu, ni remarqué; mais c'est assez de vous savoir nommer. Le médecin que je tiens ici pour causer avec moi ne pouvoit se lasser de voir comme naturellement je m'étois attachée à ce père. Je l'ai assuré que s'il alloit en Provence, et qu'il vous fît dire qu'il a toujours été avec moi à Vichi, il seroit pour le moins aussi bien reçu. Il m'a paru qu'il mouroit d'envie de partir pour vous aller dire des nouvelles de ma santé : hors mes mains, elle est parfaite; et je suis assurée que vous auriez quelque joie de me voir et de m'embrasser en l'état où je suis, surtout après avoir su dans quel état j'étais auparavant. Nous verrons si vous continuerez à vous passer de ceux que vous aimez, ou si vous voudrez bien leur donner

la joie de vous voir : c'est où d'Hacqueville et moi nous vous attendons.

La bonne Péquigny est survenue à la fontaine; c'est une machine étrange; elle veut faire tout comme moi, afin de se porter comme moi. Les médecins d'ici lui disent que oui, et le mien se moque d'eux. Elle a pourtant bien de l'esprit avec ses folies et ses foiblesses; elle a dit cinq ou six choses très-plaisantes. C'est la seule personne que j'aie vue, qui exerce sans contrainte la vertu de libéralité : elle a deux mille cinq cents louis[1] qu'elle a résolu de laisser dans le pays; elle donne, elle jette; elle habille, elle nourrit les pauvres : si on lui demande une pistole, elle en donne deux: je n'avais fait qu'imaginer ce que je vois en elle. Il est vrai qu'elle a vingt-cinq mille écus de rente, et qu'à Paris elle n'en dépense pas dix mille. Voilà ce qui fonde sa magnificence; pour moi, je trouve qu'elle doit être louée d'avoir la volonté avec le pouvoir; car ces deux choses sont quasi toujours séparées.

La bonne d'Escars ma fait souvenir de ce que j'avais dit à la duchesse (*de Brissac*) le jour de l'embrasement du célestin; elle en rit beaucoup; et comme vous vous attendez toujours à quelque sincérité de moi dans ces occasions, la voici. Je

[1] Le louis valoit 10 livres, qui étoient alors la même somme que 20 d'aujourd'hui, le marc étant à 26 livres. *M.*

lui dis : « Vraiment, Madame, vous avez tiré de « bien près ce bon père; vous aviez peur de le « manquer. » Elle fit semblant de ne pas m'entendre, et je lui dis comme j'avois vu brûler le célestin: elle le savoit bien, et ne se corrigea pas pour cela du plaisir de faire des meurtres[1].

Vendredi à midi.

Je viens de la fontaine, c'est-à-dire à neuf heures, et j'ai rendu mes eaux : ainsi, ma très-aimable belle, ne soyez point fâchée que je fasse une légère réponse à votre lettre; au nom de Dieu, fiez-vous à moi, et riez, riez sur ma parole; je ris aussi quand je puis. Je suis un peu troublée de l'envie d'aller à Grignan, où je n'irai pas. Vous me faites un plan de cet été et de cet automne, qui me plaît et qui me convient. Je serois aux noces de M. de La Garde; j'y tiendrois ma place, j'aiderois à vous venger de Livry; je chanterois: *Le plus sage s'entête et s'engage sans savoir comment.* Enfin, Grignan et tous ses habitants me tiennent au cœur. Je vous assure que je fais un acte généreux et très-généreux de m'éloigner de vous.

Que je vous aime de vous souvenir si à propos de nos *Essais de morale*! je les estime et les admire. Il est vrai que le *moi* de M. de La Garde va se multiplier, tant mieux, tout en

[1] *Voyez* la lettre du mardi 26 mai précédent.

est bon. Je le trouve toujours à mon gré, comme à Paris. Je n'ai point eu de curiosité de questionner sur le sujet de sa femme[1]. Vous souvient-il de ce que je contois un jour à Corbinelli, qu'un certain homme épousoit une femme? Voilà, me dit-il, un beau détail. Je m'en suis contentée en cette occasion, persuadée que, si j'avois connu son nom, vous me l'auriez nommée. Vos dames de Montélimart sont assez bonnes à *moufler* avec leur carton doré[2]. Je reviens à ma santé, elle est très-admirable; les eaux et la douche m'ont extrêmement purgée; et au lieu de m'affoiblir, elles m'ont fortifiée. Je marche tout comme une autre; je crains de rengraisser, voilà mon inquiétude; car j'aime à être comme je suis. Mes mains ne se ferment pas, voilà tout, le chaud fera mon affaire. On veut m'envoyer au Mont-d'Or, je ne veux pas. Je mange présentement de tout, c'est-à-dire je le pourrai quand je ne prendrai plus les eaux. Je me suis mieux trouvée de Vichi que personne, et bien des gens pourroient dire :

[1] Le mariage dont il s'agissoit ne se fit point, quoiqu'il fût très-avancé. M. de La Garde étoit fils de Louis Escalin des Aimars, baron de La Garde, et de Jeanne Adhémar de Monteil, tante de M. de Grignan. *D. P.*

[2] Trait lancé contre la coiffure des femmes de ce canton à cette époque, et qui en effet offroit des singularités qui se conservent encore dans les cantons limitrophes et dans les montagnes d'Auvergne. *G. D. S. G.*

Ce bain si chaud, tant de fois éprouvé,
M'a laissé comme il m'a trouvé.

Pour moi, je mentirois; car il s'en faut si peu que je ne fasse de mes mains comme les autres, qu'en vérité ce n'est pas la peine de se plaindre. Passez donc votre été gaiement, ma très-chère; je voudrois bien vous envoyer pour la noce deux filles et deux garçons qui sont ici, avec le tambour de basque, pour vous faire voir cette bourrée. Enfin *les Bohémiens* sont fades en comparaison. Je suis sensible à la parfaite bonne grâce: vous souvient-il quand vous me faisiez rougir les yeux, à force de bien danser? Je vous assure que cette bourrée dansée, sautée, coulée naturellement, et dans une justesse surprenante, vous divertiroit. Je m'en vais penser à ma lettre pour M. de La Garde. Je pars demain d'ici; j'irai me purger et me reposer un peu chez Bayard, et puis à Moulins, et puis m'éloigner toujours de ce que j'aime passionnément, jusqu'à ce que vous fassiez les pas nécessaires pour redonner la joie et la santé à mon cœur et à mon corps, qui prennent beaucoup de part, comme vous savez, à ce qui touche l'un ou l'autre. Parlez-moi de vos balcons, de votre terrasse, des meubles de ma chambre, et enfin toujours de vous; ce *vous* m'est plus cher que mon *moi*, et cela revient toujours à la même chose.

# LETTRE DXXXIII.

## DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Langlar, chez M. l'abbé Bayard, lundi 15 juin 1676.

J'arrivai ici samedi, comme je vous l'avois mandé. Je me purgeai hier pour m'acquitter du cérémonial de Vichi, comme vous vous acquittiez l'autre jour des compliments de province à vos dames de carton[1]. Je me porte fort bien, le chaud achèvera mes mains; je jouis avec plaisir et modération de la bride qu'on m'a mise sur le cou; je me promène un peu tard; je reprends mon heure de me coucher; mon sommeil se raccoutume avec le matin; je ne suis plus une sotte poule mouillée; je conduis pourtant toujours ma barque avec sagesse, et si je m'égarois, il n'y auroit qu'à me crier *rhumatisme;* c'est un mot qui me feroit bien vite rentrer dans mon devoir. Plût à Dieu, ma fille, que, par un effet de magie blanche ou noire, vous pussiez être ici; vous aimeriez premièrement les solides vertus du maître du logis; la liberté qu'on y trouve plus grande qu'à Frêne[2] et vous admireriez le courage et la har-

[1] *Voyez* la lettre précédente et la note.

[2] *Voyez* la lettre du 1er août 1667.

diesse qu'il a eue de rendre une affreuse montagne, la plus belle, la plus délicieuse, et la plus extraordinaire chose du monde. Je suis assurée que vous seriez frappée de cette nouveauté. Si cette montagne était à Versailles, je ne doute point qu'elle n'eût ses parieurs contre les violences dont l'art opprime la pauvre nature dans l'effet court et violent de toutes les fontaines. Les hautbois et les musettes font danser la bourrée d'Auvergne aux Faunes d'un bois odoriférant, qui fait souvenir de vos parfums de Provence; enfin, on y parle de vous, on y boit à votre santé : ce repos m'a été agréable et nécessaire.

Je serai mercredi à Moulins, où j'aurai une de vos lettres, sans préjudice de celle que j'attends après dîner. Il y a dans ce voisinage des gens plus raisonnables et d'un meilleur air que je n'en ai vu en nulle autre province ; aussi ont-ils vu le monde et ne l'ont pas oublié. L'abbé Bayard me paroît heureux, et parce qu'il l'est, et parce qu'il veut l'être. Pour moi, ma chère Comtesse, je ne puis l'être sans vous ; mon ame est toujours agitée de crainte, d'espérance, et surtout de voir, tous les jours, écouler ma vie loin de vous : je ne puis m'accoutumer à la tristesse de cette pensée; je vois le temps qui court et qui vole, et je ne sais où vous reprendre. Je

veux sortir de cette tristesse par un souvenir qui me revient d'un homme qui me parloit en Bretagne de l'avarice d'un certain prêtre : il me disoit fort naturellement : « Enfin, Madame, « c'est un homme qui mange de la merluche « toute sa vie, pour manger du poisson après « sa mort. » Je trouvai cela plaisant, et j'en fais l'application à toute heure. Les devoirs, les considérations nous font manger de la merluche toute notre vie, pour manger du poisson après notre mort.

Je n'ai plus les mains enflées, mais je ne les ferme pas ; et comme j'ai toujours espéré que le chaud les remettroit, j'avois fondé mon voyage de Vichi sur cette lessive dont je vous ai parlé, et sur les sueurs de la douche, pour m'ôter à jamais la crainte du rhumatisme : voilà ce que je voulois, et ce que j'ai trouvé. Je me sens bien honorée du goût qu'a M. de Grignan pour mes lettres : je ne les crois jamais bonnes ; mais puisque vous les approuvez, je ne leur en demande pas davantage. Je vous remercie de l'espérance que vous me donnez de vous voir cet hiver ; je n'ai jamais eu plus d'envie de vous embrasser. J'aime l'abbé de vous avoir écrit si paternellement ; lui qui souffre avec peine d'être six semaines sans me voir, ne doit-il pas entrer dans la douleur que j'ai de passer ma vie sans

vous, et dans l'extrême désir que j'ai de vous avoir ?

On dit que madame de Rochefort est inconsolable. Madame de Vaubrun est toujours dans son premier désespoir. Je vous écrirai de Moulins. Je ne fais pas réponse à la moitié de votre aimable lettre, je n'en ai pas le temps.

## LETTRE DXXXIV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Moulins, jeudi 18 juin 1676.

Puisque vous m'envoyez vous écrire plus loin, et qu'une réponse de quatre jours vous incommode, hélas ! je vais donc m'éloigner, mais ce ne peut être sans douleur, ni sans faire toutes les réflexions que nous avons déjà faites sur les lois que l'on s'impose, et sur le martyre que l'on se fait souffrir, en préférant si souvent son devoir à son inclination : en voici un bel exemple. Pour m'ôter cette tristesse, j'avoue, ma très-chère, que j'emporte l'espérance de vous voir cet hiver.

Ruyter est mort ; je laisse aux Hollandois le soin de le regretter [1] : vous m'en paroissez plus

[1] L'égoïsme perce à travers ce trait de sécheresse lancé contre la mort d'un grand homme qui n'étoit plus un ennemi.

*G. D. S. G.*

libre de quitter votre Provence. Les voyages sur la côte sont fâcheux; celui que M. de Grignan doit faire encore n'est pas commode. Nous tâcherons de vous laisser respirer à Grignan jusqu'au mois d'octobre : c'est pour ne pas interrompre ce sommeil que je n'ai pas voulu que vous vinssiez à Vichi, et pour d'autres raisons encore que je vous ai mandées. Je crois donc que vous voudrez bien me donner cette preuve d'une amitié que je crois vive et sincère, et qui seroit un peu trop rude, si vous ne m'en donniez cette marque.

Je partis hier de Langlar. La bonne princesse (*de Tarente*) m'avoit envoyé un laquais, pour me dire qu'elle seroit mardi 16 ici. Bayard, avec sa parfaite vertu, ne voulut jamais comprendre cette nécessité de partir; il retint le laquais, et m'assura si bien qu'elle m'attendroit jusqu'au mercredi, qui étoit hier, et que même il viendroit avec moi, que je cédai à son raisonnement. Nous arrivâmes donc hier ici; la princesse étoit partie dès la pointe du jour, et m'avoit écrit toutes les lamentations de Jérémie; elle s'en retourne à Vitré, dont elle est inconsolable; elle eût été, dit-elle, consolée, si elle m'avoit parlé; je fus très-fâchée de ce contre-temps : je voulus battre Bayard; et vous savez ce que l'on dit.

Nous avons couché chez madame Fouquet,

où une fort jolie femme de ses amies nous vint faire les honneurs. Ces pauvres femmes sont, à Pomé, dans une petite maison qu'elles ont achetée, où nous allons les voir après dîner. Je vais dîner à Sainte-Marie, avec le tombeau de M. de Montmorency, et les petites de Valençai. Je vous écrirai de Pomé de grandes particularités de *Quanto*, qui vous surprendront : ce qui vous paroîtra bon, c'est que ce seront des vérités, et toutes des plus mystérieuses. Bayard est de ce voyage; c'est un d'Hacqueville pour la probité, les arbitrages et les bons conseils; mais fort mitigé sur la joie, la confiance et les plaisirs. Il vous révère, et vous supplie de le lui permettre, en faveur de l'amitié qu'il a pour moi.

Si vous recevez une réponse de M. de Lorges, pour savoir si on est bien aise quand on est content, je vous prie de m'en faire part : en attendant, je vous dirai que celui-ci [1] a trouvé par sa modération ce que l'autre ne trouvera peut-être jamais avec toutes les grâces de la fortune. Il est aise, parce qu'il est content, et il est content, parce qu'il a l'esprit bien fait. Vous me disiez l'autre jour des choses trop plaisantes sur Rochefort, qui avoit souhaité et obtenu tout, et qui avoit seulement oublié de souhaiter de ne pas mourir sitôt. C'étoit une tirade qui valoit

[1] L'abbé Bayard.

trop : mais on ne finiroit point, si on vouloit relever tout ce qui est de ce goût-là.

Vous me demandiez s'il étoit vrai que la duchesse de Sault[1] fût un page ; non, ce n'est point un page ; mais il est vrai qu'elle est si aise de n'être plus à Machecoule[2] à mourir d'ennui avec sa mère, et qu'elle se trouve si bien d'être la duchesse de Sault, qu'elle a peine à contenir sa joie ; et c'est précisément ce que disent les Italiens, *non può capire*. Elle est *fort aise d'être contente*, et cela répand une joie un peu excessive sur toutes ses actions, et qui n'est plus à la mode de la cour, où chacun a ses tribulations, et où l'on ne rit plus depuis plusieurs années. Pour sa personne, elle vous plairoit sans beauté, parce qu'elle est d'une taille parfaite et d'une très-bonne grâce à tout ce qu'elle fait. Je suis toujours en peine de notre cardinal ; il me cache ses maux par l'intérêt qu'il sait que

[1] Paul de Gondi, fille de Pierre de Gondi et de Catherine de Gondi, duchesse de Retz, mariée le 12 mars 1675 avec François-Emmanuel de Bonne de Créqui, duc de Lesdiguières, et la même qui fut appelée depuis duchesse de Lesdiguières. *D. P.*

[2] *Machecoul*, ou *Machequoleu*, dans les anciens titres, étoit le principal lieu de la seigneurie de Retz : maudit pays alors, où tout ce qui environnoit la grande propriété n'offroit que le tableau triste de l'esclavage, de l'ignorance, de la misère et du crime, en tout digne de l'humiliante condition des peuplades de la Sibérie. *G. D. S. G.*

j'y prends ; mais la continuation de ce mal de tête me déplaît. Je me porte fort bien ; j'attends du chaud la liberté de mes mains ; elles me servent quasi comme si de rien n'étoit ; j'y suis accoutumée, et je trouve que ce n'est point une chose si nécessaire de fermer les mains ; à quoi sert cela ? C'est une vision, quand il n'y a personne à qui l'on veuille serrer la main. Ce m'est un petit reste de souvenir de ce mal que j'honore tant, et dont le nom seul me fait trembler. Enfin, mon ange, ne soyez plus en peine de moi, ce qui reste pour ma consolation dépend de vous. Je vous écrirai encore d'ici une lettre que je vous annonce, et que vous aimerez ; je vous embrasse avec la dernière tendresse. Bonjour, M. de Grignan.

## LETTRE DXXXV.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Pomé, samedi 20 juin 1676.

Vous me parlez encore de la rigueur que j'ai eue de ne vous avoir pas voulue à Vichi ; croyez, ma fille, que j'en ai plus souffert que vous : mais la Providence n'avoit pas rangé les choses pour me donner cette parfaite joie. J'ai eu peur

de la peine que vous donneroit ce voyage, qui est long et dangereux; et par le chaud, c'étoit une affaire. J'avois peur que ce mouvement n'en empêchât un autre; j'avois peur de vous quitter, j'avois peur de vous suivre; enfin je craignois tout de ma tendresse et de ma foiblesse, je ne pouvois qu'en votre absence préférer mon oncle l'abbé à vous. Je n'ai été que trop occupée de notre voisinage; cette pensée m'a fait pour le moins autant de mal qu'à vous, et quelquefois jusqu'aux larmes. Ne vous moquez point de moi, je vous en conjure, et contez à Montgobert mes tristes raisons, afin qu'elle les comprenne, qu'elle me plaigne, et qu'elle ne me gronde plus. Voilà ce que je voulois encore vous dire pour faire honneur à la vérité: faites-en, ma chère enfant, à l'amitié que vous avez pour moi, en me venant voir cet hiver. Mais parlons d'autre chose.

Je suis ici de jeudi, comme je vous l'ai mandé; je m'en vais demain à Moulins, d'où je ferai partir cette lettre, et j'en partirai moi-même pour Nevers et Paris. Toute la sainteté du monde est ici; cette maison est agréable; la chapelle est ornée. Si mes pauvres mains me faisoient quelque jour retourner à Vichi, je vous assure que je ne me ferois pas des cruautés comme cette fois. Corbinelli me trouve un peu enrôlée dans la *sacrée* paresse; mais je ne sais si ma santé ne

me rendra point ma *rustauderie* : je vous le manderai, afin que vous ne m'aimiez pas plus que je ne le mérite. Je vous loue extrêmement de l'envie que vous avez d'établir le pauvre baron[1]. Quand je serai à Paris, nous tâcherons de seconder vos bons commencements. Ne sommes-nous pas trop heureuses que la campagne soit si douce jusqu'ici? Je crains bien un détachement pour l'Allemagne. Vous n'êtes pas actuellement dans l'ignorance de la mort de Ruyter, ni de la prison du pauvre Penautier[2]. J'arriverai assez tôt pour vous instruire de toutes ces tragiques histoires. Je souhaite, ma fille, que votre petite rivière puisse vous fournir de l'eau pour vous baigner fraîchement, car il y a d'étranges manières de se baigner à Vichi.

A Moulins, dimanche au soir 21 juin.

Quel bonheur, ma très-chère, de recevoir votre lettre du 17, en arrivant de Pomé, où j'ai laissé les deux saintes (*mesdames Fouquet*)! J'ai amené mademoiselle Fouquet, qui me fait ici les honneurs de chez sa mère; elle s'en retournera demain matin, quand je partirai pour aller cou-

1 M. de Sévigné son fils. *D. P.*

2 Penautier, receveur général du clergé, ami de la Brinvilliers, fut accusé d'avoir mis ses secrets en usage; et il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les accusations.

cher à Nevers. Je crois que, quelque joie que l'on puisse avoir en recevant vos lettres, et quelque estime qu'on ait pour elles, rien n'approche de ce qu'elles me sont.

Vous jugez très-juste du *moi* des *Essais de morale*. Il est vrai qu'il y a, comme disoit le vieux Chapelain, teinture de ridiculité dans cette expression : le reste est trop grave pour cette bigarrure, mais nous en faisons un très-bon usage. Vous me peignez Grignan d'une beauté surprenante ; hé bien, ai-je tort quand je dis que M. de Grignan, avec sa douceur, fait toujours précisément tout ce qu'il veut? Nous avons eu beau crier misère, les meubles, les peintures, les cheminées de marbre, n'ont-ils pas été leur train? Je ne doute point que tout cela ne soit parfaitement bien; ce n'étoit pas là notre difficulté, mais où a-t-il pris tant d'argent? Mon enfant, c'est la magie noire. Je vous conjure de ne me pas manquer cet hiver; je ne puis avoir nulle sorte d'incommodité que celle de ne vous avoir pas. Voilà où mon courage m'abandonneroit. Ma chère enfant, ne laissez pas finir ma vie sans me donner la joie de vous embrasser tendrement. Pour mes mains, elles ne me font point de mal; elles sont encore *infermables ;* mais je mange, et je m'en sers assez pour n'être quasi plus incommodée : je n'ai plus l'air malade, je

suis votre *bellissima:* vous ne le voulez pas croire.

Vous ne gagnez que des victoires sur votre mer: je suis assurée que d'Hacqueville vous renverra votre relation; car je ne crois pas qu'il puisse souffrir qu'il soit dit qu'un autre lui ait appris quelque chose. On ne peut rien de plus plaisant que ce que vous dites sur le maréchal de Vivonne, et la *prévision* qui lui a fait avoir cette dignité [1]. Voilà Corbinelli bien ravi de ces heureux succès. Je reçois une lettre du bon abbé qui se moque de vous, et dit que vous pensiez qu'il logeoit dans votre appartement; vous aviez là une belle pensée! Non, ma fille, il n'y a que vous qui puissiez me plaire dans un tel voisinage; aussi n'est-il fait que pour vous, et vous seule y pouvez être souhaitée comme vous l'êtes. J'ai encore ici l'abbé Bayard, qui ne me quitte que le plus tard qu'il peut. Il est bien épris de votre mérite; c'est un ami de grande conséquence: il vous baise les mains mille fois. Mesdames Fouquet m'ont chargée de leurs saints compliments pour vous. Adieu, belle et charmante, je vous quitte pour entretenir ma compagnie. Je vous écrirai des chemins. Je vous aime, en vérité, de tout ce que mon cœur est capable d'aimer.

[1] *Voyez* la lettre du 6 novembre 1675, note sous l'apostille à madame de Grignan.

## LETTRE DXXXVI.

DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Briare, mercredi 24 juin 1676.

Je m'ennuie, ma très-chère, d'être si long-temps sans vous écrire. Je vous ai écrit deux fois de Moulins; mais il y a déjà bien loin d'ici à Moulins. Je commence à dater mes lettres de la distance que vous voulez. Nous partîmes donc lundi de cette bonne ville: nous avons eu des chaleurs extrêmes. Je suis bien assurée que vous n'avez pas trouvé d'eau dans votre petite rivière, puisque notre belle Loire est entièrement à sec en plusieurs endroits. Je ne comprends pas comme auront fait madame de Montespan et madame de Tarente; elles auront glissé sur le sable. Nous partons à quatre heures du matin; nous nous reposons long-temps à la dînée; nous dormons sur la paille et sur les coussins de notre carrosse, pour éviter les incommodités de l'été. Je suis d'une paresse digne de la vôtre; par le chaud, je vous tiendrois compagnie à causer sur un lit, tant que terre nous pourroit porter. J'ai dans la tête la beauté de vos appartements; vous avez été trop long-temps à me les dépeindre.

Je crois que sur ce lit vous m'expliqueriez ces ridicules qui viennent des défauts de l'ame, et dont je me doute à-peu-près. Je suis toujours d'accord de mettre au premier rang de ce qui est bon, ou mauvais, tout ce qui vient de ce côté-là : le reste me paroît supportable, et quelquefois excusable; les sentiments du cœur me paroissent seuls dignes de considération; c'est en leur faveur que l'on pardonne tout : c'est un fonds qui nous console, et qui nous paye de tout; et ce n'est donc que par la crainte que ce fonds ne soit altéré, qu'on est blessé de la plupart des choses.

Nous parlerons encore de vos beaux tableaux, et de la mort extraordinaire de Raphaël d'Urbin [1]; je ne l'eusse pas imaginée, non plus que le chaud de la Saint-Jean; il y a plus de dix ans que j'avois remarqué qu'on se chauffoit fort bien aux feux qu'on y fait, c'est sur cela que je m'étois reposée, et que je me suis mécomptée. Les médecins appellent l'opiniâtreté de mes mains, un reste de rhumatisme un peu difficile à persuader : mais voici un chaud qui doit convaincre de tout.

[1] Raphaël d'Urbin mourut en 1520, âgé de 37 ans, des excès auxquels il s'étoit livré avec sa maîtresse. Il tint secret la cause de son mal, et les médecins le tuèrent par les saignées. L'espérance d'être fait cardinal le fit persister dans cette dissimulation funeste. (*Vasari.*)

Je suis tellement en train de suer, que je sue toujours; et la bonne d'Escars n'ose me proposer d'ôter des habits, parce qu'elle dit que j'aime à suer. Il est vrai qu'il me reste encore la fantaisie de croire que j'ai froid quand je n'ai pas extrêmement chaud; cela s'en ira avec la poule mouillée, qui prend tous les jours congé de moi. Nous pensions être vendredi à Vaux, et passer une soirée divine; mais je crains que nous n'y soyons que samedi. Je vous écrirai encore, car c'est ma seule joie.

Madame de La Fayette m'a mandé que *Guenani*[1] est retournée à Maubuisson, et qu'elle est aimable, sans être belle: elle est vive, douce, complaisante, glorieuse et folle; ne la reconnaissez-vous pas, vous qui êtes une de ses plus anciennes connoissances? Si vous eussiez cru qu'elle eût été en tiers, vous auriez augmenté votre pitié. Je ne sais pourquoi vous dites que cette histoire est répandue, je ne le trouve point; c'est que je ne trouve personne qui m'en parle; cela deviendra peut-être faux, comme mille autres choses. Le goût que Sa Majesté prend au métier de la guerre pourroit bien faire cet effet. La pauvre bonne amitié est bien plus durable; il est vrai que ce mot *de passion éternelle* faisoit peur à une

[1] Fille naturelle de M. le duc et de madame de Marans dont il a déjà été fait mention. *A. G.*

certaine beauté du temps passé; et comme un pauvre amant lui protestoit, croyant dire des merveilles, qu'il l'aimeroit toute sa vie, elle l'assura que c'étoit pour cela seul qu'elle ne l'acceptoit pas, et que rien ne lui faisoit tant d'horreur que la pensée d'être aimée long-temps d'une même personne. Vous voyez comme les avis sont différents.

Il y avoit un parent de l'abbé Bayard, qui étoit avec nous à Langlar; s'il y eût été en même temps que la duchesse de Brissac, il eût été fort digne qu'elle eût tiré dessus: elle n'avoit rien trouvé de si bon dans tout son voyage: il ne dit et ne fait rien à gauche; il est jeune et joli, et danse la bourrée; il fait des chansons avec une facilité surprenante. Il vint une laide femme nous voir, qu'on soupçonne d'être coquette: voici ce qu'il dit tout de suite à Bayard, et qui me revint ensuite; car le petit homme est poli, et craignoit d'offenser mes chastes oreilles: je crains encore plus celles de M. de Grignan; mais on écrit à Briare tout ce qui se présente. C'est sur l'air :

C..... n'est pas mal habile
Quand il s'agit de prendre un cœur,
Si ce n'est celui du pupille,
C'est celui de son gouverneur.

Je vous prie de ne pas le laisser traîner de mon écriture: il en fait plusieurs autres de cette

vivacité; mais je crois que vous n'en savez pas l'air. Voilà bien abuser de vous, ma fille; il faut que je sois également persuadée, et de votre amitié, et de votre loisir. Je ne sais aucune nouvelle. Ce que vous avez dit sur la prévision du roi à l'égard du frère de *Quanto* (*Vivonne*) est un sujet de méditation admirable. Je médite aussi fort souvent sur la joie et l'espérance de vous voir à Paris.

## LETTRE DXXXVII.

### DE MADAME DE SÉVIGNÉ A MADAME DE GRIGNAN.

A Nemours, vendredi 26 juin 1676.

Je défie votre Provence d'être plus embrasée que ce pays: nous avons de plus la désolation de ne point espérer de bise. Nous marchons quasi toute la nuit, et nous suons le jour. Mes chevaux témoignèrent hier qu'ils seroient bien aises de se reposer à Montargis; nous y fûmes le reste du jour. Nous y étions arrivées le matin à huit heures; c'est un plaisir de voir lever l'aurore, et de dire dévotement les sonnets qui la représentent [1].

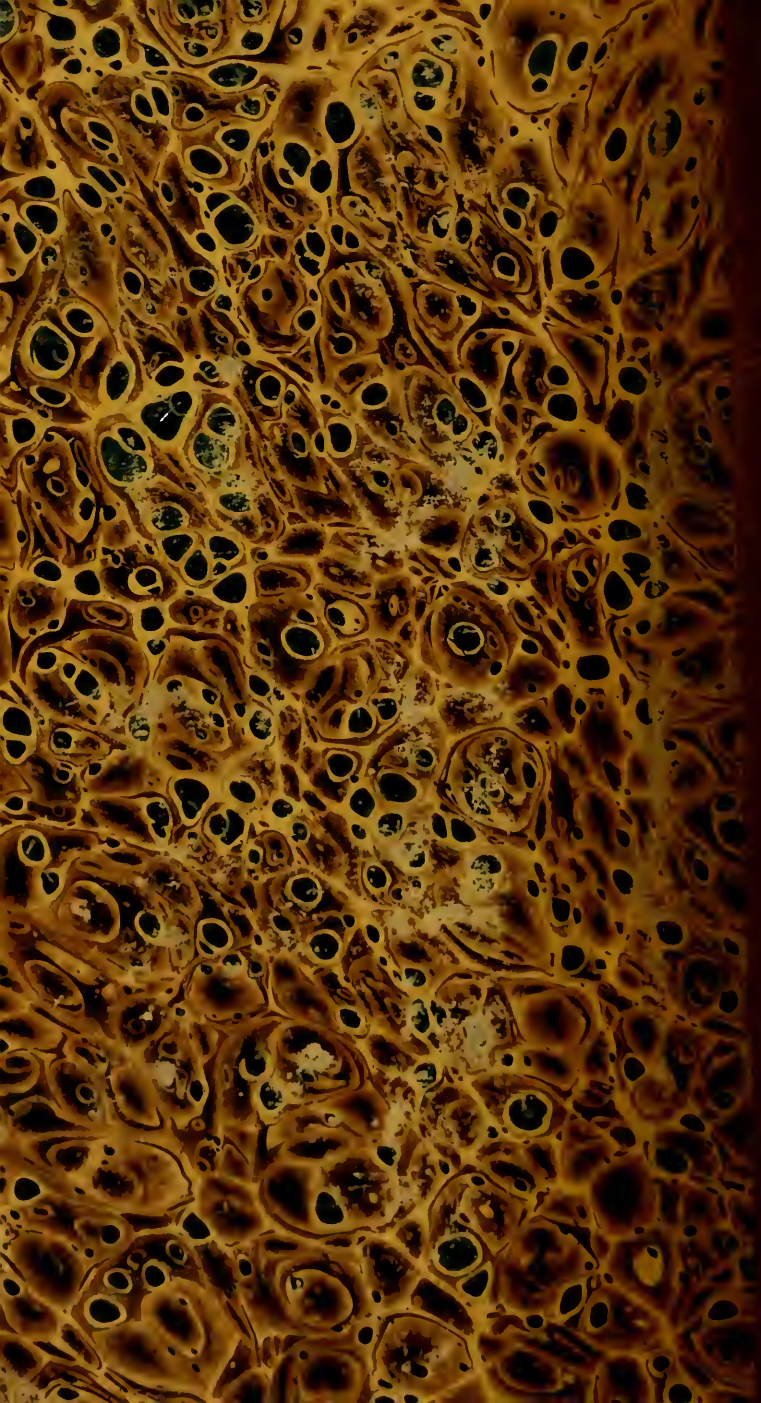
[1] Le sonnet de la *belle matineuse* de Malleville. (*Voyez* le recueil des plus belles pièces des poëtes françois. Amsterdam, 1692, tome III, page 62.) *M.*

Nous passâmes la soirée chez madame de Fiennes, qui est gouvernante de la ville et de son mari [1], qu'on appelle pourtant M. le gouverneur : elle me vint prendre à mon hôtellerie, et se souvient fort du temps qu'elle vous honoroit de ses approbations : vous connoissez son air et son ton décisif. Elle est divinement bien logée. Cet établissement est fort joli ; elle y règne trois ou quatre mois, et puis elle se va traîner aux pieds de toutes les grandeurs, comme vous savez. Elle me dit qu'elle attendoit mademoiselle de Fiennes, et qu'on lui mandoit que la Brinvilliers mettoit bien du monde en jeu et nommoit le chevalier de B...., mesdames de Cl... et de G.... pour avoir empoisonné MADAME, pas davantage [2]. Je crois que cela est très-faux ; mais il est fâcheux d'avoir à se justifier d'une pareille chose. Cette diablesse accuse vivement Penautier, qui est en prison par avance : cette affaire occupe tout

[1] Ce mari, qui se nommoit Deschapelles, étoit fils d'une nourrice de MONSIEUR ; la comtesse de Fiennes étoit déjà vieille quand elle fit ce mariage, et elle conserva toujours son premier nom. *M.*

[2] Ces lettres initiales ne peuvent signifier que le chevalier de Beuvron, l'un des favoris de MONSIEUR ; madame de Clérambault, gouvernante de ses enfants, qui avoit succédé à madame de Saint-Chaumont, et madame de Grancey, qui passoit pour sa maîtresse. Aucune de ces trois personnes ne fut sérieusement soupçonnée de cet empoisonnement prétendu. *A. G.* (*Voyez* la lettre suivante et la note.)

Paris, au préjudice des nouvelles de la guerre. Quand je serai arrivée, ma très-chère, vous croyez bien que je ne vous laisserai rien ignorer d'une chose si extraordinaire. Nous allons ce soir coucher à la capitainerie de Fontainebleau, car je hais le *Lion d'or*, depuis que je vous y ai quittée: j'espère me raccommoder avec lui en vous y allant reprendre. J'ai rêvé sur votre retour; je vous proposerai mon avis, que je serois ravie que vous voulussiez suivre: nous avons du temps, nous en parlerons. Je suis bien aise, à cause de cette chaleur excessive, de vous avoir laissée en paix dans mon cabinet à Grignan; vous seriez morte d'avoir repris votre route du midi par le temps qu'il fait. Si Saint-Hérem est à sa capitainerie [1], et si j'y apprends quelque nouvelle, je vous écrirai peut-être encore ce soir: mais, dans l'incertitude, je vous écris d'ici, afin de n'avoir plus qu'à me coucher en arrivant; car il sera tard, et vous voulez que je me porte bien.

[1] De Fontainebleau.

FIN DU TOME QUATRIÈME.